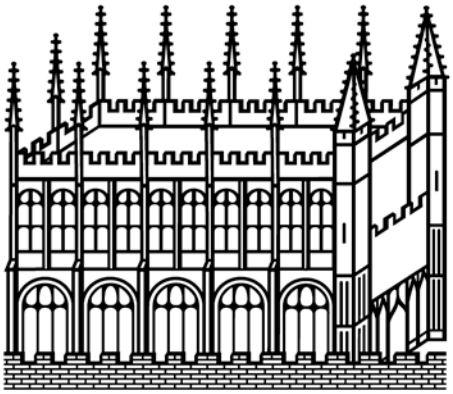


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

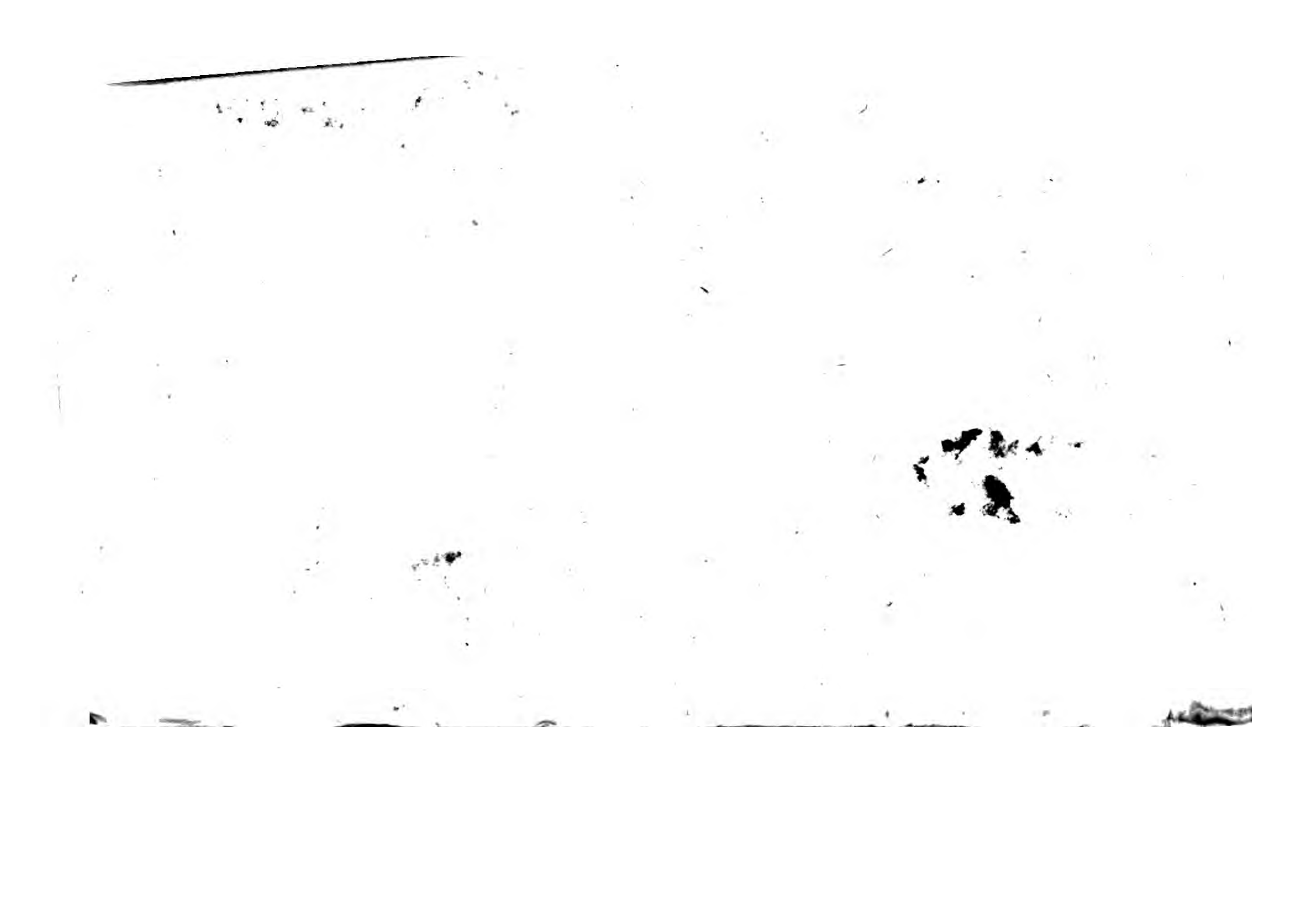
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth B. 41



LES ŒUVRES DE FRANÇOIS DE MALHERBE,

AVEC

LES OBSERVATIONS DE Mr MÉNAGE,

ET LES REMARQUES DE Mr CHEVREAU SUR LES POESIES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez les Freres BARBOU, Libraires, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Benoiſt, aux Cigognes.

M. D. CC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INST.
UNIVER
18 AUG 1965
OF OXFO D
LIBRAR

A

MONSEIGNEUR COLBERT,

CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES, GRAND TRESORIER DE L'ORDRE, ET MINISTRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

La Poëſie eſt ſans doute la plus agréable choſe qui ſoit dans l'Em-

pire des Lettres. Ses termes, ſes expreſſions, ſes penſées, ſes beautez, ſes ornemens, l'ont fait appeller il y a lon-tans le langage des Dieux. Mais peu d'hommes ſavent parler ce langage des Dieux. Il faut pluſieurs ſiècles pour produire un Poëte achevé: & tous les ſiècles en ont apeine produit trois ou quatre en chaque langue. Mais auſſi, MONSEIGNEUR, *quand un Poëte eſt arrivé à ce haut degré de perfection, on ne lit pas ſeulement ſes vers, on les apprant par cœur; on les cite en toutes occaſions; on les traduit en toutes les langues: & ce qui eſt de plus glorieux, les plus grands & les plus ſavans perſonnages les illuſtrent par des Commentaires. Virgile, le Prince des Poëtes Latins, a eu parmi les Anciens & parmi les Modernes un nombre étonnant de Commentateurs célebres: & on peut dire qu'il a été commenté par tout ce qu'il y a eu*

de Critiques Latins ; puiſqu'il n'y a aucun de ces Critiques qui n'en ait expliqué quelques endroits. Pétrarque, le Prince des Poëtes Italiens, quoique plus intelligible que Virgile, n'a pas été illuſtré par moins d'Interpretes que Virgile. Tous les Savans d'Italie ont fait ſur ſes Rimes, ou ſur une partie de ſes Rimes, des Annotations ou des Commentaires. Ronſard, qui de ſon tans a paſſé pour le Prince des Poëtes François, quoiqu'au jugement de Monſieur de Balzac il ne ſoit tout au plus que la matiere & le commencement d'un grand Poëte, a u auſſi de grands hommes pour ſes Interpretes. Mais tous ces Commentateurs & tous ces Interpretes de Virgile, de Pétrarque, & de Ronſard ne ſont rien en comparaiſon de ceux d'Homère, ce premier de tous les Poëtes, & par l'ordre du tans & par celui du merite ; qui

n'a imité perſonne, & que perſonne n'a pu imiter. L'énumération en ſeroit ennuyeuſe. Il ſuffira, MONSEIGNEUR, *de vous dire, que ſi tous les livres qui ont été faits ſur Homére, ſe trouvoient aujourd'hui ramaſſez enſemble, ils feroient une Bibliotheque preſque auſſi nombreuſe que la vôtre. Je ne puis pourtant m'empeſcher de vous nommer les plus célebres Auteurs qui ont travaillé ſur les Ouvrages de ce Poëte inimitable. Je ne vous parleray point des plus illuſtres Grammairiens, d'Ariſtarque, ce Critique ſi fameux, que ſon nom paſſe pour celui de Critique; de Cratès, Ambaſſadeur du Roy Attalus vers le Sénat de Rome; de Zénodote, Précepteur des enfans du premier des Ptolomées, & Bibliothecaire en chef de la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie; de Démétrius Scepſius, de Didymus aux entrailles d'airain*

d'Apollonius le Dyſcole, d'Apion Alexandrin, d'Aſclépiade, d'Apollodore, de Philoxene, d'Euſtathius Archeveſque de Theſſalonique, de Théodore de Gazé. Je ne vous nommeray pas meſme ces Poëtes illuſtres; Arat, Callimaque & Antimaque; quoique le premier ait eu Cicéron pour Traducteur, que le ſecond ait eu Catulle & Properce pour Imitateurs, & que le troiſiéme ait été préferé à Homère par l'Empereur Hadrien. Je ne vous allégueray que des Légiſlateurs, des Souverains & des Philoſophes; & parmi ces Philoſophes, je ne vous nommeray que des Fondateurs de Sectes, ou d'autres non moins célebres que ces Fondateurs : Lycurgue & Solon, Piſiſtrate, Hipparchus, Pigrès & Démétrius le Phalérien; Xénophane, Démocrite, Anaxagoras, Antiſthene, Platon, Ariſtote, Zénon, Métrodore, Héraclide, Per-

ſée, Dicéarque, Maxime de Tyr, Plutarque, Dion Chryſoſtome, Favorin, Galien, Longin, Proclus, & Porphyre. Après tant de grans perſonnages, qui ont commenté, expliqué, illuſtré, ou reſtitué les Princes des Poëtes Grecs, Latins, & Italiens, j'ay cru que je pouvois faire des Obſervations ſur Malherbe, qui ſans contredit paſſe aujourd'hui parmi nous pour le Prince de nos Poëtes. Cependant, quand je conſidère les Ouvrages que j'ay donnez au Public, je ſuis preſque honteux d'avoir employé du tans à expliquer un Poëte François, ſi clair & ſi intelligible. Puiſque ces Obſervations me paroiſſent peu dignes de moy, vous pouvez bien croire, MONSEIGNEUR, *que je n'ay garde de les trouver dignes de vous. Auſſi,* MONSEIGNEUR, *je ne vous les offre qu'en attendant quelque autre Ouvrage plus conſiderable, & dans l'impatience que*

j'ay de témoigner publiquement l'eſtime que je fais de votre vertu, & les reſſentimens que j'ay des graces que vous m'avez faites. Mais ſi ce Travail ne m'eſt pas fort glorieux, il ſera du moins tres-utile au Public, que vous aimez avec une paſſion extraordinaire: & ainſi, MONSEIGNEUR, *j'oſe eſperer que vous le recevrez agréablement. Et comme vous aimez auſſi la Poëſie avec beaucoup de paſſion, (elle eſt aimée de la ſorte de tous ceux qui font de belles actions) j'ay quelque ſujet de croire que mon Ouvrage ne vous déplaira pas; étant rempli d'un nombre infini d'obſervations Poëtiques aſſez curieuſes, & de beaucoup de choſes Hiſtoriques peu connues, qui expliquent pluſieurs endroits des Vers de Malherbe. Mais,* MONSEIGNEUR, *vous n'aimez pas ſeulement la Poëſie, vous aimez les Poëtes, & vous leur rendez tous les jours*

de bons offices auprès du Roi. J'oſe vous dire, qu'en leur rendant ces bons offices, vous rendez un ſervice conſiderable à Sa Majeſté. Car enfin, MONSEIGNEUR, *il ne faut pas que le Roy ſe perſuade, que ce Palais ſuperbe qui occupe aujourd'hui tant d'eſprits, & qui laſſe tant de mains, éterniſe ſon nom. Ce Palais ſuperbe périra lui-meſme par le tans : & ſans qu'il périſſe par le tans, il peut périr par le feu, par le fer, par les eaux. Mais ni le tans, ni le feu, ni le fer, ni les eaux n'ont point de pouvoir ſur les Vers des Homères, des Virgiles, des Pétrarques & des Malherbes.*

Par les Muſes ſeulement

L'Homme eſt exant de la Parque ;

Et ce qui porte leur marque

Demeure éternellement.

Le Roy n'a pas auſſi, ſans doute, cette penſée de ſes Batimens : & toutes les penſions qu'il donne par vos mains aux Hommes de Lettres, non ſeulement de ſon Royaume, mais de toute l'Europe ; qui eſt une magnificence qui n'a point d'exemple, & qui n'en aura peut-eſtre jamais ; font aſſez connoiſtre que les Favoris des Muſes, le ſont auſſi de Sa Majeſté, & qu'elle eſt bien perſuadée de l'excellence de leur art, & de l'immortalité de leurs veilles. Puiſque nous avons un Auguſte en lui, & en vous un Mécénas, il ſe trouvera bien-toſt parmi nous des Virgiles & des Horaces, des Ovides, des Tibulles & des Properces, qui célebreront à l'envi les héroïques actions de cet invincible Monarque, & rempliront toute la terre de ſes louanges immortelles.

EPITRE.

En cette hautaine entrepriſe,
Commune à tous les Beaux Eſprits ;
Plus ardent qu'un Athlète à Piſe,
Je me feray quitter le prix.
Il verra mon adreſſe, & ſon front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teſte des Rois.

C'*eſt*, MONSEIGNEUR, *ce que j'aurois dit en cette occaſion, lorſque le ſang bouilloit dans mes veines, & que le feu de la Jeuneſſe, qui échauffoit mon imagination & enflammoit mon courage, me donnoit des penſées Poëtiques & relevées. Mais aujourd'hui que je n'ay plus ce feu, je n'ay plus ces penſées. J'en ay de plus retenues & de plus modeſtes. Je ne me vante que d'ajoûter une voix*

aux Eloges de Sa Majeſté, & de tenir ma partie dans le concert de ſes louanges. Ce ſeroit ici le lieu d'étaler les vôtres : mais, MONSEIGNEUR, *vous m'avez défendu de vous louer. Comme les Amans ne croyent pas deſobéir à leurs Maitreſſes quand ils les aiment contre leurs défenſes, je crois auſſi,* MONSEIGNEUR, *qu'en ne déférant pas aux défenſes que vous m'avez faites de vous louer, je ne feray rien de contraire à l'obéiſſance que je vous ay vouée. Les louanges ſont la recompanſe de la vertu : & parceque vous eſtes modeſte, ſerois-je obligé d'eſtre ou injuſte ou méconnoiſſant ? Néanmoins,* MONSEIGNEUR, *je vous avoue, qu'icy votre modeſtie s'accorde avec mon inclination; qui eſt d'épargner la pudeur des perſonnes que j'honore, & de ne les pas louer en leur préſance autant que je les eſtime. Je remettray donc,* MONSEIGNEUR, *à faire votre Eloge en*

votre abſance : & je finiray cette Lettre par de ſimples proteſtations, mais tres-ſincères & tres-veritables, d'eſtre toute ma vie & de toute ma paſſion.

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur,
MENAGE

A Paris ce 3. Janvier
1666.

PREFACE.

QUOIQUE j'aye peu de naturel à la Poëſie, & que je ne faſſe des vers, s'il faut ainſi dire qu'en dépit des Muſes, j'ay néanmoins aimé de tout tans la lecture des Poëtes: & entre nos Poëtes François, Malherbe m'a toujours touché davantage que tous les autres. La juſteſſe de ſes penſées, la nobleſſe de ſes expreſſions; la varieté de ſon ſtile, le beau tour de ſes vers, & ſur tout, ce je ne ſai quoi, qui ſe voit, qui ſe ſent, & qui ne ſe peut exprimer, lui donnent auſſi ſans doute le premier rang ſur notre Parnaſſe. Je n'avois guere plus de vingt ans qu'il me prit envie de le commenter: & je voulois meſme commencer par là à me faire connoiſtre au Public.

J'en fus détourné par quelques-uns de mes illuſtres Amis qui jugeant de moi plus favorablement qué moi-meſme, crurent qu'un Commentaire ſur un Poëte François eſtoit au deſſous de l'opinion que j'avois donnée de mes études: & quen tout cas, je devois commancer à me produire par quelque Ouvrage plus conſidérable. Dès ce tans-là j'avois fait des Obſervations ſur les Livres de Marc-Aurèle, & des Notes ſur les Loix qui nous reſtent de cet Empereur dans le Code & dans le Digeſte. Comme je n'avois plus de deſſein ſur Malherbe; & comme d'un autre coſté je ſuis extrémement comunicatif, je ne fis point de difficulté de communiquer à tout le monde aux occaſions les réfléxions que j'avois faites dans mon eſprit ſur les Poëſies de ce grand homme. Je les communiquay, entre autres perſones, à Mon-

ſieur Coſtar & à Monſieur de Vaugelas; qui en ont employé une partie ; celui-là, dans ſes Lettres à Madame la Marquiſe de Lavardin, & celui-ci, dans ſes Remarques ſur la Langue Françoiſe. Lon-tans depuis & il y a plus de douze ans, m'entretenant avec Monſieur Conrart de ce deſſein que j'avois quitté, il me convia avec beaucoup d'empreſſemant de le reprendre : & comme par l'amitié intime & particuliere qui etoit alors entre nous, il pouvoit tout ſur moy il m'y engagea en meſme tans. Je le repris donc à ſa prière & en ſa conſideration : & je fis imprimer dès ce tans-là meſme le Texte des Poëſies de Malherbe avec la première feuille de mes Obſervations. Il ſe paſſa enſuite quelque choſe dont il n'eſt pas à propos d'informer le Public, qui m'obligea de faire arreſter l'édition de cet Ouvrage. Monſieur de

Balzac dans une de ſes Lettres à Monſieur Conrart écrite il y a plus de dix ans*, fait mention de cet Ouvrage commencé : & j'en ay fait auſſi mention dans mes Remarques ſur l'Amynte du Taſſe, imprimées lon-tans avant que Monſieur de Balzac ût écrit cette lettre à Monſieur Conrart. Je remarque toutes ces dates, afin qu'on voye l'engagement où je me ſuis trouvé de publier ces Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe ; & qu'on ne croye pas que j'aye voulu entreprendre ſur Monſieur Chevreau, qui a publié depuis peu un Commentaire ſur les meſmes Poëſies. Je ne doute point que ce Commentaire ne ſoit rempli de pluſieurs choſes curieuſes & tres-dignes d'eſtre leues. Cependant je me ſuis privé du plaiſir de lire toutes ces choſes,

* Le 25. Janvier 1651. Balzac Lettre 4e à Conrart liv. 2. p. 100. 101.

afin qu'on ne m'accuſaſt point d'avoir volé Monſieur Chevreau, ſi je me rencontrois dans ſes penſées ; ni de l'avoir voulu contredire, ſi je ne me trouvois pas de ſon avis. Pour mes Obſervations, je le dis comme je le penſe, je n'en ay pas une opinion fort avantageuſe. Ce ne ſont que petites queſtions de Grammaire ; & de Grammaire Françoiſe. Et non ſeulement je n'attans aucune louange de ce coſté-là, mais je m'attans bien, ſi le Journal des Savans recommance, comme on dit qu'il va recommancer, que ſon Auteur en fera des railleries, puiſqu'il en fait de quelques Chapitres de Grammaire de mes Aménitez de Droit, qui ſont beaucoup plus conſidérables en toutes façons. J'aurois pu facilement me vanger de ces railleries par d'autres railleries, & plus fines, & plus ingénieuſes. J'aurois pu faire voir au Public, que les

M. Sallo

Gazettes de ce nouvel Ariſtarque qui vient icy cenſurer les plus célebres Ecrivains du ſiècle, lui, qui n'a rien écrit, & dont le nom n'a eſté imprimé que dans des liſtes de la Quatriéme Chambre des Enqueſtes, ne ſont, pour uſer des termes de Mr Saraſin, que Billevezées Hebdomadaires. Et ſa dignité, quelque reſpect que j'aye pour elle, ne m'en auroit pas empeſché. *Maledici Senatoribus non oportet; remaledici, civile faſque eſt.* Mais je tire trop de gloire de ceux qui écrivent contre moi, pour écrire contre eux. Il n'y a guere d'hommes ſavans dans l'Europe qui ne m'ayent donné dans leurs écrits des témoignages de leur eſtime: & pluſieurs meſme d'entre eux m'ont fait l'honneur de m'adreſſer de leurs ouvrages. Cependant, je le dis encore comme je le penſe, tous ces témoignages d'eſtime de tant de grands

Suetonius.

Hommes, quelque avantageux qu'ils ſoient à ma réputation, le ſont beaucoup moins que les injures que je ne ſay combien de petits Envieux ont publiées contre moi dans leurs Rhapſodies : & les Libelles qu'on a faits pour me diffamer, me ſont infiniment plus glorieux que tous les Livres qui ont été faits à ma louange. Mais c'eſt trop parler d'une choſe dont il ut eſté mieux de ne point parler du tout, & que je devois laiſſer enſevelie, comme elle l'eſtoit, dans le mépris & dans le ſilence. Je reviens à mes Obſervations. Comme je les ay compoſées avec beaucoup de précipitation, & qu'on les imprimoit à meſure que je les compoſois, j'y ay omis beaucoup de choſes que je ſouhaiterois qui y fuſſent ; & j'y en ay mis auſſi quelques-unes que je ſouhaiterois qui n'y fuſſent pas. Je me ſuis expli-

qué de toutes ces choſes dans les Additions & dans les Changemens qui ſont à la fin de ce Livre. Et ſi quelque jour on rimprimoit ces Obſervations en mon abſance, ou après ma mort, je ſupplie ceux qui prendront le ſoin de l'édition, de faire inſérer dans leur lieu ces Additions & ces Changemens.

On a inſeré dans leur lieu en cette troiſiéme Edition ces Additions & ces Changemens, & même on y a ajouté les endroits que Mr Ménage avoit retranchés de la premiére.

LES

EXTRAIT
DES MEMOIRES
DE LITTERATURE,

Imprimez à la Haye en 1717. à l'occaſion de la Vie de Malherbe qui s'y trouve réimprimée.

J'Inſere ici cette Vie, conformément au plan que je me ſuis propoſé, parce qu'elle eſt bonne, peu commune, & d'ailleurs aſſez courte. Elle avoit déja été imprimée ſéparément, lorſqu'elle parut à la tête d'un livre in-12, intitulé : *Divers Traitez d'Hiſtoire, de Morale & d'Eloquence*, à Paris 1672 [1]. Il faut que je diſe un mot de l'Auteur de cette Vie.

[2] *Honorat de Bueil*, Marquis de Racan fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, naquit à la Roche-Racan en Tou-

1 Mr de Saint Uſſans eſt l'éditeur de ce Recueil.

2 Extrait de Morery qui a eu tort de dire, qu'on attribuoit cette Vie à Balzac. *Dans l'édition de 1712, elle eſt attribuée au Marquis de Racan.*

raine l'an 1589. & fut mis, par ſon Pére, entre les Pages du Roi Henri IV. Il n'avoit point étudié, mais l'inclination qu'il ſe ſentoit pour la Poëſie Françoiſe, le porta à s'y appliquer ſous la conduite de Malherbe, duquel il a confeſſé depuis tenir tout ce qu'il ſavoit. Ce maître conſommé préferoit Racan, pour le génie, à ſes autres éléves. Il réuſſiſſoit ſur tout à faire des Eglogues. Il publia ſes Poëſies en 1627. ſous le titre de *Bergeries.* On les a réimprimées depuis à Paris en 1698. dans le Recueil des plus belles Epigrammes des Poëtes François, dont elles compoſent tout le ſecond volume. Il fut un des premiers membres de l'Academie Françoiſe, & mourut en 1670.

Pour donner une Vie de Malherbe un peu plus complette, j'ajoute ici pluſieurs choſes à ce que Racan en dit. Mr Bayle a mis dans ſon Dictionnaire un fort bon article touchant Malherbe. Il remarque qu'il étoit un de ces Poëtes qui ſe font des Maitreſſes imaginaires, pour avoir lieu de debiter des penſées: qu'il y a beaucoup d'apparence que Malherbe n'avoit guére de Religion: que ſon bon ami Racan ayant voulu faire en ſorte que l'on ne crut pas cela, s'y eſt pris d'une maniere à n'en point laiſſer douter: qu'il étoit du nom-

bre de ces Auteurs qui compoſent avec une peine extrême, & qui mettent leur eſprit à la torture en corrigeant leur travail ; ſur quoi Mr Bayle étale une Littérature prodigieuſe. Il dit encore que la maniére fanfaronne dont il parloit de ſes Poëſies ſeroit plus choquante, ſi l'on ne conſidéroit que les Poëtes ont toujours pris la liberté de ſe louer à perte de vuë. Il avoit déja blamé ailleurs [1] Malherbe de *s'être donné des éloges plus dignes d'un Capitan de Théatre, que d'un honnête homme.* Mais Ménage a taché dans ſes *Obſervations* ſur ce Poëte, & dans ſon *Anti-Baillet* [2], de le juſtifier, en faiſant voir par quantité d'exemples, que la licence de ſe donner de pompeux éloges, eſt un ancien privilége des enfans des Muſes. Il obſerve que Virgile, Horace & Ovide s'en ſont ſervis auſſi bien qu'Ennius, Nævius, Plaute, Catulle, Lucréce, Properce, Lucain, Stace & Martial. Il rapporte les endroits où ils ſe louent eux-mêmes ; notez qu'il remonte juſqu'aux Poëtes Grecs, car il cite Pindare, Héſiode, Théocrite & Moſchus ; il fait voir que les Modernes ont imité ces exemples, le Pére *Caſimir Sarbieſchi*, le Pére *Vavaſſeur*, le Pére

1 Dans les nouvelles Lettres de la Critique générale de Maimbourg, pag. 123

2 Tom. II. chap. 137. 138. 139. 140.

Rapin, le Pére *Commire*, Mr *Huet* dans leurs Vers Latins : *Ronſard*, *Joachim*, *du Bellay*, *Malherbe*, *du Perier* dans leurs Vers François. Malherbe s'eſt loué en pluſieurs endroits de ſes Poëſies ; je n'en raporterai que celui-ci, tiré d'un de ſes Sonnets au Roi Henri IV. [1]

Tous vous ſavent louer, mais non également,
Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Le bien & le mal qu'on a dit de ſes ouvrages, a été ſoigneuſement recueilli par Mr Baillet [2], j'y renvoie les Lecteurs.

La Langue & la Poëſie Françoiſe ont ſans contredit de très grandes obligations à Malherbe. Il en eſt conſideré comme le Pére, & on peut dire que tous les Poëtes de notre Langue qui ont paru avant lui ont trouvé leur tombeau dans ſes Vers : c'eſt lui qui le premier les a purifiez, & a frayé le chemin à ceux qui ſont venus après lui. Tous les Auteurs François lui rendent cette juſtice. Mr Bayle [3] l'eſtime un des premiers & des plus grands maîtres qui aient formé le goût & le jugement de notre nation en matiére d'ouvrages d'eſprit. Balzac

1 Pag. 54. Voyez pag. 35. 36. 62. 78. 90. 94. 211.
2 Jugemens des Savans, num. 944. & 1411.
3 Dictionn. art, *Des-Loges*, note D.

dit que la plupart des Vers François qui ont été faits avant Malherbe, étoient plutôt Gothiques que François [1]. Malherbe, dit-il enſuite, fut le premier qui fit ſentir la cadence dans les Vers, qui nous apprit le choix & l'arrangement des mots, &c. Voici le paſſage de Balzac. [2] *Primus Franciſcus Malherba, aut in primis, viam vidit quà iretur ad carmen, atque hanc inter erroris & inſcitiæ caliginem ad veram lucem reſpexit primus, ſuperbiſſimoque aurium judicio ſatisfecit. Non tulit noſtros homines inventis frugibus amplius βαλανηφαγεῖν. Docuit quid eſſet purè & cum religione ſcribere. Docuit in vocibus & ſententiis delectum, eloquentiæ eſſe originem, atque adeò rerum verborumque collocationem aptam, ipſis rebus & verbis potiorem plerumque eſſe* [3]. Boileau a confirmé cela dans ces beaux Vers [4]:

Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place, enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la langue réparée,
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.

1 Broſſette Comment. ſur Boileau, Tom. I. pag. 298.
2 Epiſt. ad Silhon. Tom. II. pag. 65. col. 1. des Oeuvres Latines.
3 Voyez le reſte de ce paſſage pag. 141. des Obſervations de Ménage, & la Diſſertation XXIV. de Balzac.
4 Art Poëtique, Chant I. v. 131.

Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidèle,
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Toutes les Oeuvres de Malherbe ont été raſſemblées en un volume in-4. & imprimées à Paris [1]. Long-tems après cette édition, Ménage publia les Poëſies de Malherbe, avec un commentaire de ſa façon. La premiere édition ſe fit en 1666. in-8. mais elle n'eſt pas la meilleure, quoi qu'en diſe Mr Bayle, puis qu'il en parut une ſeconde augmentée de beaucoup, en 1689. in-12. [2]

Malherbe a traduit quelques ouvrages de Sénéque, [3] & quelques livres de Tite-Live; [4] & s'il ne réuſſit pas, il eut pour le

1 Il y en a deux éditions, la premiere de 1630. & la ſeconde de 1631.

2 C'eſt celle que l'on a ſuivie dans la preſente édition en la conférant avec celle de 1666. pour y rétablir quelques endroits que Ménage avoit ſuprimez.

3 Il en a traduit le Traité des *Bienfaits*. A l'égard des Epitres de Seneque, la Preface qui eſt à la tête de l'édition de ces *Epitres* in-12. 1639. reconnoît que Malherbe n'en a pas *achevé la Verſion*. Il paroît que Mr J. Baudoin & Mr Boyer neveu de Malherbe ont eu beaucoup de part à l'édition de ces Epitres. Voyez ci-après la raiſon pour laquelle pluſieurs ont cru que la traduction de ces Epitres n'étoit pas de Malherbe. Conſultez auſſi Mr Huet *de Clar. Interpret. lib. 2. pag.* 186.

4 Il n'en a traduit que le XXXIII. livre, que Mr du Ryer a inſeré dans ſa traduction de Tite-Live.

moins le bonheur d'être fort content de ſon travail. Sa principale occupation [1] étant „ d'exercer ſa critique ſur le Langage Fran- „ çois, à quoi on le croyoit fort expert, „ quelques-uns de ſes amis le priérent un „ jour de faire une Grammaire de notre „ Langue..... Il leur répondit que *ſans* „ *qu'il prit cette peine, on n'avoit qu'à li-* „ *re ſa traduction du trente-troiſième livre* „ *de Tite-Live, & que c'étoit de cette ſorte* „ *qu'il faloit écrire.* Cependant chacun n'é- „ toit pas de cet avis. Mademoiſelle de „ Gournay, qui étoit une fille ſavante de „ ce ſiécle-là, diſoit ordinairement, *que* „ *ce livre ne lui paroiſſoit qu'un bouillon* „ *d'eau claire.* Elle vouloit faire entendre „ que le langage en étoit trop ſimple, & „ quelques gens ont cru qu'elle avoit raiſon.

Malherbe mourut en 1628. agé de 73. ans, s'il avoit vécu quelques années de plus, on auroit pu lui appliquer ces vers du Chevalier de Cailly, ſur la mort d'un vieux Poëte.

Ne dis plus que la faim faſſe mourir les gens,
Un Poëte a vécu plus de quatre-vingts ans.

Voici l'Epitaphe de Malherbe compo-

[1] Sorel Bibliot. Franç. pag. 259. 260. édition de 1667.

ſée par Gombaud : On y voit la pauvreté de l'un & de l'autre.

L'Apollon de nos jours, Malherbe, ici repoſe;
Il a vécu long-tems ſans beaucoup de ſupport.
En quel ſiécle? Paſſant, je n'en dis autre choſe,
Il eſt mort pauvre, & moi je vis comme il eſt mort.

LA VIE DE MALHERBE

PAR RACAN.

FRANÇOIS de Malherbe naquit à Caen environ l'an 1555. Il étoit de l'illuſtre Maiſon de Malherbe S. Aignan, qui a porté les armes en Angleterre ſous un Duc [1], *Robert* de Normandie, & cette Maiſon s'étoit rendue plus illuſtre en ce Payis-là, qu'au lieu de ſon origine, où elle s'étoit tellement rabaiſſée, que le Pére de notre Malherbe n'étoit qu'Aſſeſſeur à Caen. Il ſe fit de la Religion un peu avant que de mourir; ſon fils, dont nous parlons, en eut un déplaiſir ſi ſenſible, qu'il en quitta le Payis & s'alla habituer en Provence à la ſuite de Mr le Grand Prieur [2], qui en

1 Guillaume fils de Robert II.

2. Henri Duc d'Angoulême fils naturel du Roi Henri II. & de Leviſton Demoiſelle Ecoſſoiſe.

avoit le Gouvernement. Il entra dans ſa maiſon à l'age de dix-ſept ans, & le ſervit juſqu'à ce qu'il fut aſſaſſiné par Artivity [1].

Pendant ſon ſéjour en Provence, il s'inſinua dans les bonnes graces de la veuve d'un Conſeiller, & fille d'un Preſident [2], dont je ne ſai point les noms [3], il l'épouſa après quelques années de recherche, & il en eut pluſieurs enfans qui ſont morts avant lui. Les plus remarquables ſont une fille qui mourut de la peſte à l'age de cinq ou ſix ans, & qu'il aſſiſta juſqu'à la mort, & un fils [4] qui fut tué malheureuſement en duel par Mr de Piles [5].

Les actions les plus remarquables de ſa vie, & dont je me puis ſouvenir, ſont que pendant la Ligue, lui & un nommé de la Roque, qui faiſoit joliment des vers, & qui eſt mort à la ſuite de la Reine Marguerite, pouſſérent Mr de Sully ſi violemment l'eſpace de deux ou trois lieues, qu'il en a toujours gardé du reſſentiment contre Malherbe, & c'étoit la cauſe, à ce qu'il diſoit,

1 à Aix le 2. Juin 1586. par le Baron de Caſtelane Philips *Altoviti*, & non pas *Artivity*.

2 Madeléne de Coriolis.

3 Voyez *Hiſt. de Provence*, par Gaufridi *in-fol.* 1694. pag. 108. où il nomme ce Preſident *Corriolis*, & non pas *Cariolis* comme l'a écrit Ménage pag. 59. de ſes Obſervations.

4 Marc-Antoine.

5 Voyez les Obſervations de Ménage pag. 385.

qu'il n'avoit jamais pu tirer de faveurs de Henri Quatriéme, pendant que Mr de Sully gouvernoit les Finances.

Je lui ai ouï conter auſſi pluſieurs fois qu'en un partage de fourage ou de butin qu'il avoit fait, il y eut un Capitaine d'Infanterie aſſez facheux qui le maltraita d'abord, juſqu'à lui oter ſon épée, ce qui fut cauſe que le Capitaine eut pour un tems les rieurs de ſon coté. Mais enfin Malherbe ayant fait en ſorte de retirer ſon épée, il obligea ce Capitaine inſolent d'en venir aux mains. D'abord il lui donna un coup à travers le corps, qui le mit hors de combat, & alors ceux qui l'avoient mepriſé auparavant, le felicitérent de ſa belle action.

Il m'a ſouvent dit encore, qu'étant habitué à Aix, depuis la mort de Mr le Grand Prieur ſon Maître, il fut commandé de mener deux cens hommes de pied devant la ville de Martigues. Cette Ville étant infectée, les Eſpagnols l'aſſiégeoient par mer, & les Provençaux par terre, pour empecher que ſes habitans ne communiquaſſent le mauvais air, & ils la tinrent ſi étroitement aſſiegée par des lignes de communication, qu'ils réduiſirent le dernier vivant à mettre le drapeau noir ſur la ville avant la levée du Siége. Voila ce que je lui ai ouï

dire de plus remarquable en ſa vie avant notre connoiſſance.

Son nom & ſon mérite furent connus de Henri le Grand, par le rapport avantageux que lui en fit Mr le Cardinal du Perron [1]. En une certaine rencontre, le Roi lui demandant s'il ne faiſoit plus de vers, il lui dit, que depuis que Sa Majeſté lui avoit fait l'honneur de l'employer en ſes affaires, il avoit tout a fait quitté cet éxercice, & qu'il ne falloit point que perſonne s'en mêlât après un certain Gentil-homme de Normandie, habitué en Provence, nommé Malherbe, qui avoit porté la Poëſie Françoiſe à un ſi haut point, que perſonne n'en pouvoit jamais approcher.

Le Roi ſe reſſouvint de ce nom de Malherbe, ſouvent même il en parloit à Mr des Yveteaux, alors Precepteur de Mr de Vendôme, & qui en toutes rencontres offroit à Sa Majeſté de le faire venir de Provence; mais le Roi ne lui en donna point d'ordre : de ſorte que Malherbe ne vint à la Cour que trois ou quatre ans après que le Cardinal du Perron eut parlé de lui.

Etant donc venu à Paris par occaſion pour ſes affaires particuliéres, Mr des Yveteaux prit ſon tems pour en avertir le Roi, & auſſi-

1 Alors ſeulement Evêque d'Evreux. Ce fut en 1601, *Malherbe lettre 2, du livre 2.*

tôt Sa Majeſté l'envoya querir. C'étoit en l'année 1605. comme le Roi étoit ſur le point de partir pour le Limouſin. Sa Majeſté lui commanda de faire des vers ſur ſon voyage, qu'il lui préſenta à ſon retour. C'eſt cette excellente piéce, qui commence: (p. 23)

O Dieu! dont les bontez de nos larmes touchées.

Le Roi fut ſi content de ces vers, que déſirant le retenir à ſon ſervice, il commanda par avance à Mr de Bellegarde de lui donner ſa maiſon, juſqu'à ce qu'il l'eut fait mettre ſur l'état de ſes Penſionnaires.

Mr de Bellegarde lui donna ſa table, un cheval, & mille livres d'appointemens. Racan, qui étoit alors Page de la Chambre ſous Mr de Bellegarde, & qui commençoit à faire des vers, eut par cette rencontre la connoiſſance de Malherbe, dont il apprit ce qu'il a jamais ſû de la Poëſie Françoiſe, ainſi qu'il l'avouë lui-même dans une lettre qu'il a écrite à M. Conrart.

Cette connoiſſance & l'amitié qu'il contracta avec Malherbe dura juſqu'à ſa mort, arrivée en 1628. quatre ou cinq jours avant la priſe de la Rochelle, comme nous le dirons ci-après.

A la mort de Henri le Grand, la Reine Marie de Médicis gratifia Malherbe de cinq cens écus de penſion, ce qui lui donna

moyen de n'être plus à charge à Mr de Bellegarde. Depuis ce tems-là il a fort peu travaillé; & je ne penſe pas qu'il ait fait guére autre choſe que les Odes pour la Reine Mére, quelques vers de Balet, quelques Sonnets au Roi, à Monſieur & à des particuliers, & cette derniére piéce qu'il fit avant que de mourir, qui commence.

Donc un nouveau labeur &c. (*page* 56.)

Pour parler de ſa perſonne & de ſes mœurs, ſa conſtitution étoit ſi excellente, que j'ai ouï dire à ceux qui l'ont connu en ſa jeuneſſe, que ſes ſueurs avoient quelque choſe d'agréable, comme celles d'Alexandre.

Sa converſation étoit bruſque, il parloit peu, mais il ne diſoit *mot* qui ne portât; en voici quelques-uns.

Pendant la priſon de Mr le Prince, le lendemain que Madame la Princeſſe fut accouchée de deux enfans morts, pour avoir été incommodée de la fumée qu'il faiſoit en ſa chambre au bois de Vincennes, il trouva un Conſeiller de Provence de ſes amis en une grande triſteſſe chez Mr le Garde des Seaux du Vair, il lui demanda la cauſe de ſon affliction; le Conſeiller lui répondit, que les gens de bien ne pouvoient avoir de joie après le malheur qui venoit d'arriver de la perte de deux Princes du ſang, par les mau-

vaiſes couches de Madame la Princeſſe. Malherbe lui repartit ces propres mots : *Monſieur, Monſieur cela ne vous doit point affliger, vous ne manquerez jamais de maître.* Une autre fois un de ſes neveux le venant voir au retour du Collége, où il avoit été neuf ans, il lui demanda s'il étoit ſavant, & lui ouvrant ſon Ovide, il l'obligea de lui en expliquer quelques vers ; ſon neveu ſe trouvant fort empêché, & ne faiſant qu'héſiter, Malherbe lui dit plaiſamment : *Croyez-moi, ſoyez vaillant, vous ne valez rien à autre choſe.*

Un jour dans le Cercle un prude l'abordant, lui fit un grand éloge de Madame la Marquiſe de Guercheville, qui étoit là préſente, comme Dame d'honneur de la Reine ; & après lui avoir conté toute ſa vie, & la conſtance qu'elle avoit euë aux pourſuites de feu Henri le Grand, il conclud ſon panégyrique par ces mots, en la montrant à Malherbe : *Voila*, dit-il, *ce qu'a fait la vertu.* Malherbe auſſi-tôt lui montra de la même ſorte la Connétable de Luines qui avoit ſon tabouret auprès de la Reine, & il lui dit : *Voila ce qu'a fait le vice.*

Un Gentil-homme de ſes parens faiſoit tous les ans des enfans à ſa femme, dont Malherbe ſe plaignoit, en lui diſant, qu'il craignoit que cela n'apportât de l'incommo-

dité à ſes affaires, & qu'il n'eut pas le moyen de les élever ſelon ſon état; à quoi le parent répondit, qu'il ne pouvoit avoir trop d'enfans, pourvû qu'ils fuſſent gens de bien. Malherbe lui dit fort ſéchement qu'il n'étoit pas de cet avis-là, & qu'il aimoit mieux manger un chapon avec un voleur, qu'avec trente Capucins.

Quand ſon fils fut tué par Mr de Piles, il alla exprès au ſiége de la Rochelle, pour en demander juſtice au Roi; mais n'en ayant pas eu toute la ſatisfaction qu'il en eſpéroit, il diſoit tout haut dans la Cour d'Eſtrée, qui étoit alors le logis du Roi, qu'il vouloit demander le combat contre Mr de Piles. Quelques Capitaines des Gardes & autres gens de guerre qui étoient-là, ſe ſoûrioient de le voir à ſon age parler encore d'aller ſur le pré; & Racan comme ſon ami, le tira à part, pour lui donner avis qu'il ſe faiſoit moquer de lui, & qu'il étoit ridicule à l'age de 73 ans, qu'il avoit, de ſe vouloir battre contre un homme de 25. Sans attendre qu'il achevât ſa remontrance, il repliqua bruſquement : *C'eſt pour cela que je le fais, je hazarde un ſol contre une piſtole.*

La façon de corriger ſon valet étoit aſſez plaiſante; il lui donnoit dix ſols par jour pour ſa vie, ce qui étoit honnête en ce tems là, & vingt écus de gages par an.

Quand donc il l'avoit fâché, il lui faiſoit une remontrance, en ces termes : *Mon ami, quand on offenſe ſon Maitre, on offenſe Dieu, & quand on offenſe Dieu, il faut avoir abſolution de ſon péché, jeûner & donner l'aumône ; c'eſt pourquoi je retiendrai cinq ſols de votre dépenſe, que je donnerai aux pauvres à votre intention pour l'expiation de vos péchez.*

Etant allé viſiter Madame de Bellegarde un matin, un peu après la mort du Maréchal d'Ancre, comme on lui dit qu'elle étoit allée à la Meſſe, il demanda ſi elle avoit quelque choſe à demander à Dieu, après qu'il avoit délivré la France du Maréchal d'Ancre.

Mr de Meziriac accompagné de deux ou trois de ſes amis, lui apportant un livre d'Arithmétique d'un Auteur Grec, nommé Diophante, qu'il avoit commenté, & ſes amis louant extraordinairement ce livre, comme fort utile au Public, Malherbe leur demanda s'il feroit amander le pain.

Il fit preſque une même réponſe à un Gentil-homme de la Religion, qui l'importunoit de controverſes, lui demandant pour toute replique, ſi l'on boiroit de meilleur vin, & ſi on vivroit de meilleur bled à la Rochelle qu'à Paris.

Il n'eſtimoit aucun des anciens Poëtes

François, qu'un peu Bertaut: encore, diſoit-il, que ſes Stances étoient *nichil-au-dos* [1], & que pour mettre une pointe à la fin, il faiſoit les trois derniers vers inſupportables.

Il avoit été ami de Régnier le Satirique, & l'eſtimoit en ſon genre à l'égal des Latins; mais il ſurvint entre eux un divorce, dont voici la cauſe. Etant allez dîner enſemble chez l'Abbé Deſportes, oncle de Régnier, ils trouvérent qu'on avoit déja ſervi les potages; Deſportes ſe levant de table reçut Malherbe avec grande civilité, & offrant de lui donner un éxemplaire de ſes Pſeaumes, qu'il avoit nouvellement faits, comme il ſe mit en devoir de monter en ſon cabinet, pour l'aller querir, Malherbe lui dit, qu'il les avoit déja vûs, que cela ne méritoit pas qu'il prit cette peine, & que ſon potage valoit mieux que ſes Pſeaumes. Cette bruſquerie déplut ſi fort à Deſportes, qu'il ne lui dit pas un mot durant tout le dîner, & auſſi-tôt qu'ils furent ſortis de table, ils ſe ſéparérent, & ne ſe ſont jamais vûs depuis: cela donna lieu à Régnier de faire la Satire contre Malherbe, qui commence. (*Satire 9.*)

Rapin le Favori d'Apollon & des Muſes.

Il n'eſtimoit point du tout les Grecs, & particuliérement il s'étoit déclaré ennemi

[1] Voyez le Dictionnaire étymologique de Ménage, & l'Apologie pour Herodote, page 367.

du galimatias de Pindare. Pour les Latins, celui qu'il aimoit le plus étoit Stace [1], & après lui Sénéque le Tragique, Horace, Juvenal, Ovide, & Martial. Il faiſoit peu de cas des Poëtes Italiens, & diſoit que tous les Sonnets de Petrarque étoient à la Grecque [2], auſſi-bien que les Epigrammes de Mademoiſelle de Gournay.

Il ſe faiſoit preſque tous les jours ſur le ſoir quelques petites conférences dans ſa chambre, où aſſiſtoient particuliérement Coulomby, Mainard, Racan, du Moutier, & quelques autres, dont les noms n'ont pas été connus dans le monde : & un jour un habitant d'Aurillac, où Mainard étoit alors Préſident, venant heurter à la porte de cette chambre, & demandant ſi Mr le Préſi-

1 Huet, Orig. de Caen, page 545.

2 Pour entendre cela il faut avoir lû l'endroit ſuivant du Menagiana T. 2. p. 344. ed. de Paris en 1715. *Mr de Racan alla voir un jour Mademoiſelle de Gournay, qui lui fit voir des Epigrammes qu'elle avoit faites, & lui en demanda ſon ſentiment : Mr de Racan lui dit qu'il n'y avoit rien de bon, & qu'elles n'avoient pas de pointe. Mademoiſelle de Gournay lui dit qu'il ne falloit pas prendre garde à cela, que c'étoient des Epigrammes à la Grecque. Ils allérent enſuite dîner enſemble chez Mr de Lorme Medecin des Eaux de Bourbon. Mr de Lorme leur ayant fait ſervir un potage qui n'étoit pas fort bon, Mademoiſelle de Gournay ſe tourna du côté de Mr de Racan & lui dit : Monſieur, voila une mechante ſoupe. Mademoiſelle, repartit Mr de Racan, c'eſt une ſoupe à la Grecque. Cela ſe repandit tellement qu'on ne parloit en pluſieurs endroits que de* ſoupe à la Grecque, *pour dire un méchant potage : & pour marquer un mechant cuiſinier, on diſoit : il faut de la ſoupe à la Grecque.*

dent n'y étoit point, Malherbe ſe leva bruſquement, & parlant au Provincial : *Quel Préſident*, dit-il, *demandez-vous, apprenez qu'il n'y a point ici d'autre Préſident que moi ?*

Quelqu'un lui diſant que Mr Gaumin avoit trouvé le moyen d'entendre le ſecret de la Langue Punique, & qu'il y avoit fait le *Pater noſter* ; il dit auſſi-tôt aſſez bruſquement : *Je m'en vais tout à l'heure y faire le Credo* ; & à l'inſtant il prononça une douzaine de mots, qui n'étoient d'aucune Langue, en diſant : *Je vous ſoutiens que voilæ le Credo en Langue Punique : qui eſt-ce qui me pourra dire le contraire ?*

Il s'opiniatra fort long-tems avec un nommé Mr de la Loy à faire des Sonnets irréguliers ; Coulomby n'en voulut jamais faire, & ne les pouvoit approuver. Racan en fit un ou deux ; mais ce fut le premier qui s'en ennuya, & comme il en vouloit détourner Malherbe, en lui diſant, que ce n'étoit pas faire un Sonnet, que de paſſer par deſſus les régles ordinaires, qui veulent que les deux premiers quatrains ayent la même rime ; Malherbe lui répondit : *Hé bien, Monſieur, ſi ce n'eſt un Sonnet, ce ſont des vers.* Toutefois il s'en ennuya, & il n'y a eu que Mainard de tous ſes écoliers, qui ait continué d'en faire juſqu'à la mort ; Malherbe

les quitta de lui-même lors que Coulomby & Racan ne l'en perſécutoient plus ; c'étoit ſon ordinaire de s'opiniatrer d'abord contre le conſeil de ſes amis, & de s'y rendre après de lui-même.

Il avoit averſion des fictions Poëtiques, & en liſant une Elégie de Régnier à Henri le Grand, qui commence,

Il étoit preſque jour, & le Ciel ſoûriant. &c,

& où il feint que la France s'enleva en l'air pour parler à Jupiter, & ſe plaindre du miſerable état où elle étoit pendant la Ligue, il demandoit à Régnier en quel tems cela étoit arrivé, & diſoit qu'il avoit toujours demeuré en France depuis cinquante ans, & qu'il ne s'étoit point apperçû qu'elle ſe fut enlevée hors de ſa place.

Il avoit un frére ainé avec lequel il avoit toujours été en procès, & comme un de ſes amis ſe plaignoit de cette mauvaiſe intelligence, Malherbe lui dit, qu'il ne pouvoit pas en avoir avec les Turcs & les Moſcovites, avec qui il n'avoit rien à partager. Il perdit ſa mére environ l'an 1615. c'eſt à dire étant agé de plus de ſoixante ans : & comme la Reine Mére envoya un Gentilhomme pour le conſoler, il dit à ce Gentilhomme, qu'il ne pouvoit ſe revancher de l'honneur que lui faiſoit la Reine, qu'en

priant Dieu, que le Roi ſon Fils pleurât ſa mort auſſi vieux qu'il pleuroit celle de ſa mére.

Il ne pouvoit ſouffrir que les pauvres demandant l'aumône, diſent: *Noble Gentilhomme*; il diſoit que *noble* étoit ſuperflu, & que s'il étoit Gentil homme, il étoit noble.

Quand les pauvres lui diſoient qu'ils prioient Dieu pour lui, il leur répondoit, qu'il ne croyoit pas qu'ils euſſent grand crédit au Ciel, vû le mauvais état auquel il les laiſſoit en ce monde, & qu'il eût mieux aimé que Mr de Luines, ou quelqu'autre favori, lui eût fait la même promeſſe.

Mr de Termes reprenant Racan d'un vers qu'il a changé depuis, & où il y avoit, parlant d'un homme champêtre.

Le labeur de ſes bras rend ſa maiſon proſpere.

Racan lui répondit que Malherbe avoit uſé de ce mot *proſpere*, en ces vers.

O que nos fortunes proſperes. [1]

Malherbe qui étoit préſent, lui dit bruſquement: *Hé bien morbleu, ſi je fais une ſottiſe, en voulez-vous faire une autre?*

Quand on lui montroit quelques vers où il y avoit des mots ſuperflus, il diſoit,

[1] Page 38. Voyez auſſi pag. 83. & 168.

que

que c'étoit une bride de cheval attachée avec une éguillette.

Un homme de robe & de condition lui apporta des vers aſſez mal polis, qu'il avoit faits à la louange d'une Dame, & lui dit avant que de les lui montrer, que des conſidérations particulieres l'avoient obligé de faire ces vers ; Malherbe les lût avec mépris, & lui demanda après qu'il eut achevé, s'il avoit été condamné à être pendu, ou à faire ces vers-là ; parce qu'à moins de cela, il ne devoit pas expoſer ſa réputation en produiſant une piéce ſi ridicule.

S'étant vêtu un jour extraordinairement, à cauſe du grand froid, il avoit encore étendu ſur ſa fenêtre trois ou quatre aunes de friſe verte, & comme on lui demanda ce qu'il vouloit faire de cette friſe, il répondit bruſquement : *Je penſe qu'il eſt avis à ce froid qu'il n'y a pas de friſe dans Paris, je lui montrerai bien que ſi.* En ce même tems ayant mis à ſes jambes une ſi grande quantité de bas, preſque tous noirs, qu'il ne ſe pouvoit chauſſer également qu'avec des jettons, Racan arriva en ſa chambre comme il étoit en cet état-là, & lui conſeilla pour ſe délivrer de la peine de ſe ſervir de jettons, de mettre à chacun de ſes bas un ruban de quelque couleur, ou une marque de ſoie, qui commençât par une

lettre de l'alphabet, comme au premier un ruban, ou un bout de ſoie *amarante*, au ſecond un *bleu*, au troiſiéme un *cramoiſi*, & ainſi des autres. Malherbe approuvant ce conſeil l'éxécuta à l'heure même, & le lendemain venant dîner chez Mr de Bellegarde, en voyant Racan, il lui dit, au lieu de bonjour, *J'en ai juſqu'à l'L.* Dequoi tout le monde fut fort ſurpris; & Racan même eût de la peine à concevoir d'abord ce qu'il vouloit dire, ne ſe ſouvenant pas alors du conſeil qu'il lui avoit donné le jour précedent.

Il diſoit auſſi à ce propos, que Dieu n'avoit fait le froid que pour les pauvres, & pour les ſots, & que ceux qui avoient le moyen de ſe bien chauffer, & bien habiller, ne devoient point ſouffrir de froid.

Quand on lui parloit des affaires d'Etat, il avoit toûjours ce mot en la bouche, qu'il a mis dans l'Epître liminaire de Tite Live; adreſſée à Mr de Luines; Qu'il ne falloit point ſe mêler de la conduite d'un vaiſſeau où l'on n'étoit que ſimple paſſager.

Une fois le Roi Henri le Grand, lui montrant la premiére lettre que le feu Roi Louis XIII. avoit écrite à Sa Majeſté, Malherbe ayant remarqué, qu'il avoit ſigné *Lois* au lieu de *Louis*, demanda aſſez bruſquement au Roi, ſi Monſeigneur

le Dauphin avoit nom *Lois*; le Roi étonné de cette demande en voulut ſavoir la cauſe : Malherbe lui fit voir qu'il avoit ſigné *Lois* & non pas *Louis*, ce qui donna lieu d'envoyer querir celui qui apprenoit à écrire à Monſeigneur le Dauphin, pour lui enjoindre de lui faire mieux ortographier ſon nom : & voilà d'ou vient que Malherbe diſoit être cauſe que le deffunt Roi s'appeloit *Louis.*

Comme les Etats généraux ſe tenoient à Paris, il y eût une grande conteſtation entre le Tiers-Etat & le Clergé, qui donna ſujet à cette belle Harangue de Mr le Cardinal du Perron, & cette affaire s'échauffant, les Evêques menaçoient de ſe retirer & de mettre la France en interdit. Mr de Bellegarde entretenant Malherbe de l'appréhenſion qu'il avoit d'être excommunié, Malherbe lui dit, pour le conſoler : qu'au contraire, il s'en devoit réjouir, & que devenant tout noir, comme ſont les excommuniez, cela le délivreroit de la peine qu'il prenoit tous les jours de ſe peindre la barbe & les cheveux.

Une autrefois, il diſoit à Mr de Bellegarde, vous faites bien le galant & l'amoureux des belles Dames, liſez-vous encore à livre ouvert ; c'étoit ſa façon de parler, pour dire s'il étoit encore prêt à les ſervir ;

Mr de Bellegarde lui dit qu'oui : Malherbe répondit en ces mots : *Parbleu, Monſieur, j'aimerois mieux vous reſſembler en cela qu'en votre Duché & Pairie.*

Un jour Henri le Grand lui montra des vers qu'on lui avoit donnez, & qui commençoient

Toûjours l'heur & la gloire
Soient à votre côté,
De vos faits la memoire,
Dure à l'éternité.

Malherbe ſur le champ, & ſans en lire davantage, les retourna de cette ſorte

Que l'épée & la dague
Soient à votre côté,
Ne courez point la bague
Si vous n'êtes botté.

& là-deſſus il ſe retira ſans faire aucun jugement.

Je ne ſai ſi le feſtin qu'il fit à ſix de ſes amis, & où il faiſoit le ſeptiéme, pourroit avoir place en ſa vie. D'abord il n'en avoit prié que quatre; ſavoir Mr de Fouquerolles, Enſeigne ou Lieutenant aux Gardes du Corps; Mr de la Mazure Gentil-homme de Normandie, qui étoit à la ſuite de Mr de Bellegarde; Mr de Coulomby, & Mr Patris; mais le jour de devant que ſe de-

voit faire le feſtin, Yvrande & Racan revinrent de Touraine de la maiſon de Racan ; étant deſcendus chez Malherbe, ſitôt qu'il les vit, il commanda à ſon valet d'acheter encore deux chapons, & les pria de venir le lendemain dîner chez lui ; enfin pour le faire court, tout le feſtin ne fut que de ſept chapons bouillis, dont il leur fit ſervir un à chacun, & leur dit : *Meſſieurs, je vous aime tous également ; c'eſt pourquoi je vous veux traiter de même, & ne prétens point que vous ayez d'avantage l'un ſur l'autre.*

Tout ſon contentement étoit de s'entretenir avec ſes amis particuliers, comme Racan, Coulomby, Yvrande, & autres, du mépris qu'il faiſoit de toutes les choſes que l'on eſtime le plus dans le monde ; en voici une éxemple : il diſoit ſouvent à Racan, que c'étoit une folie de ſe vanter d'être d'une ancienne Nobleſſe, & que plus elle étoit ancienne, & plus elle étoit douteuſe : qu'il ne falloit qu'une femme laſcive pour pervertir le ſang des Céſars : & que tel qui penſoit être iſſu d'un de ces grands Héros, étoit peut être venu d'un valet de chambre, ou d'un violon.

Il ne s'épargnoit pas lui-même en l'art où il excelloit, il diſoit ſouvent à Racan : *Voyez-vous, Monſieur, ſi nos vers vivent*

par après nous, toute la gloire que nous en pouvons eſperer, eſt qu'on dira que nous avons été deux excellens arrangeurs de ſyllabes : que nous avons eu une grande puiſſance ſur les paroles, pour les placer ſi à propos chacune en leur rang : & que nous avons tous deux été bien fous, de paſſer la meilleure partie de notre âge dans un éxercice ſi peu utile au public, & à nous-mêmes, au lieu de l'employer à nous donner du bon tems, ou à penſer à l'établiſſement de notre fortune.

Il avoit auſſi un grand mépris pour tous les hommes en général, & après avoir fait le recit du péché de Caïn & de la mort d'Abel ſon frére, il diſoit à peu près : *Voilà un beau début, ils n'étoient que trois ou quatre au monde, & l'un d'eux va tuer ſon frére ! Que Dieu pouvoit-il eſperer des hommes après cela ? N'eût-il pas mieux fait d'en éteindre dès l'heure même pour jamais l'engeance ?* Voila les diſcours ordinaires, qu'il tenoit avec ſes plus familiers amis ; mais ils ne ſe peuvent exprimer avec la grace qu'il les prononçoit ; parce qu'ils tiroient leur plus grand ornement de ſon geſte, & du ton de ſa voix.

Mr l'Archevêque de Rouen, l'ayant prié d'entendre un Sermon, qu'il devoit faire en une Egliſe près de ſon logis, au ſortir de table il s'endormit dans une chai-

ſe, & comme Monſeigneur de Rouen voulut le reveiller pour le mener au Sermon, il le pria de l'en diſpenſer, diſant qu'il dormiroit bien ſans cela.

Il parloit fort ingénûment de toutes choſes, & avoit un grand mépris pour les ſciences, particulierement pour celles qui ne ſervent qu'aux plaiſirs des yeux, & des oreilles, comme la Peinture, la Muſique & même la Poëſie; ſur quoi Bordier ſe plaignant à lui, qu'il n'y avoit des recompenſes, que pour ceux qui ſervoient le Roi dans les armées, & dans les affaires, & qu'on abandonnoit ceux qui excelloient dans les belles Lettres; il répondit que c'étoit en uſer fort ſagement, & qu'il y avoit de la ſottiſe de faire un métier de la Poëſie, qu'on n'en devoit point eſpérer d'autre récompenſe que ſon plaiſir, & qu'un bon Poëte n'étoit pas plus utile à l'Etat, qu'un bon joueur de quilles.

Un certain jour qu'il ſe retiroit fort tard de chez Mr de Bellegarde, avec un flambeau allumé devant lui, il rencontra Mr de Saint-Paul, Gentil-homme de condition, parent de Mr de Bellegarde, qui le vouloit entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance, il lui coupa court, en lui diſant: *Adieu, adieu, vous me faites brûler ici pour cinq ſols de flambeau, & tout ce*

que vous me dites ne vaut pas ſix blancs.

Dans ſes *Heures* il avoit effacé des Litanies des Saints, tous les noms particuliers, diſant qu'il étoit ſuperflu de les nommer tous les uns après les autres, & qu'il ſuffiſoit de les nommer en général, *Omnes ſancti & ſanctæ Dei, orate pro nobis.* Il avoit auſſi effacé plus de la moitié de ſon Ronſard & en cottoit à la marge les raiſons. Un jour Yvrande, Racan, Coulomby, & quelques autres de ſes amis le feuilletoient ſur ſa table, & Racan lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé: *Pas plus que le reſte*, dit-il; cela donna ſujet à la compagnie, & entr'autres à Coulomby, de lui dire, que ſi l'on trouvoit ce livre après ſa mort, on croiroit qu'il auroit pris pour bon ce qu'il n'auroit pas effacé, ſur quoi il lui répondit qu'il diſoit vrai, & tout à l'heure il acheva d'effacer le reſte.

Il étoit aſſez mal meublé, logeant ordinairement en chambre garnie; il n'avoit même que ſept ou huit chaiſes de paille; & comme il étoit fort viſité de ceux qui aimoient les belles Lettres, quand les chaiſes étoient toutes remplies, il fermoit ſa porte par dedans; & ſi quelqu'un venoit heurter, il lui crioit: *Attendez il n'y a plus de chaiſes*: eſtimant qu'il valoit mieux

ne les point recevoir que de leur donner l'incommodité d'être debout.

Une fois entrant dans l'Hôtel de Sens ; il trouva dans la ſalle deux hommes qui jouoient au Tric-trac, & qui diſputant d'un coup ſe donnoient tous deux au Diable, qu'ils avoient gagné : au lieu de les ſaluer, il ne fit que dire : *Vien Diable, vien, tu ne ſaurois faillir, il y en a l'un ou l'autre à toi.*

Il y eût une grande conteſtation entre ceux du Payis d'*Aliouſias*, qui étoient tous ceux de delà la Loire ; & ceux de deçà, qu'il appelloit du payis de *Dieu vous conduiſe* ; ſavoir, s'il falloit appeller le petit vaſe, dont on ſe ſert pour manger du potage, *une cuiller*, ou *une cuillire* ? La raiſon de ceux du payis d'Adiouſias, d'où étoit Henri le grand, ayant été nourri en Bearn, étoit que ce mot étant feminin, il devoit avoir une terminaiſon feminine. Le payis de Dieu vous conduiſe, alléguoit outre l'uſage, qu'il n'étoit pas ſans exemple de voir des mots feminins avoir des terminaiſons maſculines, & qu'ainſi l'on dit *une perdrix* & *une met* *à Boulanger ; enfin cette diſpute dura ſi long-temps, qu'elle obligea le Roi d'en demander à Malherbe ſon ſentiment : & ſon avis fut qu'il

* mait ou maiſt, *maſtra*, huche.

falloit dire *cueiller*. Le Roi néanmoins ne ſe rendant point à ce jugement, il lui dit ces mêmes mots: *Sire, vous êtes le plus abſolu Roi qui ait jamais gouverné la France, & avec tout cela vous ne ſauriez faire dire de deçà la Loire une cueillere, à moins que de faire defenſe, à peine de cent livres d'amende, de la nommer autrement.*

Mr de Bellegarde, qui étoit Gaſcon, lui envoyant demander lequel étoit mieux dit, de *dépenſé* ou *dépendu*, il répondit ſur le champ, que *dépenſé* étoit plus François; mais que *pendu*, *dépendu*, *rependu*, & tous les compoſez de ce vilain mot, qui lui vinrent à la bouche, étoient plus propres pour les Gaſcons.

Quand on lui demandoit ſon avis de quelques vers François, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du Port-au-foin, & diſoit que c'étoient ſes maîtres pour le langage, ce qui, peut-être, a donné lieu à Régnier de dire.

1 Comment, il faudroit donc pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie, & du temps ſe défende,

2 *Edit. de Regnier 1616. Satire 3.*
Comment il nous faut donc, &c.

Et qui nous donne rang parmi les bons Auteurs,
Parler comme à Saint Jean parlent les Crocheteurs.

Comme il recitoit des vers à Racan, qu'il avoit nouvellement faits, il lui en demanda ſon avis, Racan s'en excuſa, diſant qu'il ne les avoit pas bien entendus, & qu'il en avoit mangé la moitié. Malherbe qui ne pouvoit ſouffrir qu'on lui reprochât le défaut qu'il avoit de begayer, ſe ſentant piqué des paroles de Racan, lui dit en colére : *Morbleu ſi vous me fachez, je les mangerai tous ; ils ſont à moi puiſque je les ai faits, j'en puis faire ce que je voudrai.*

Il ne vouloit pas que l'on fit autrement des vers qu'en ſa langue ordinaire ; il ſoûtenoit que l'on ne ſauroit entendre la fineſſe des langues que l'on n'a appriſes que par art, & à ce propos pour ſe moquer de ceux qui faiſoient des vers Latins, il diſoit que ſi Virgile & Horace revenoient au monde, ils donneroient le fouet à Bourbon & à Sirmond.

Il diſoit ſouvent, & principalement quand on le reprenoit de ne pas bien ſuivre le ſens des Auteurs qu'il traduiſoit ou

1 *La même Edition lit :*
Qui trouve quelque place entre les, &c.

paraphraſoit, qu'il n'aprêtoit pas les viandes pour les cuiſiniers, comme s'il eût voulu dire, qu'il ſe ſoucioit fort peu d'être loué des gens de Lettres qui entendoient les livres qu'il avoit traduits, pourvû qu'il le fût des gens de la Cour : & c'étoit de cette même ſorte que Racan ſe defendoit de ſes cenſures, en avouant qu'elles étoient fort juſtes ; mais que les fautes dont il le reprenoit, n'étoient connues que de trois ou quatre perſonnes qui le hantoient, & qu'il faiſoit ſes vers pour être lus dans le Cabinet du Roi, & dans les ruelles, plutôt que dans ſa chambre, ou dans celle des autres ſavans en Poëſie.

Il avouoit pour ſes Ecoliers les Sieurs de Touvant, Coulomby, Mainard, & Racan, il jugeoit d'eux fort diverſement, il diſoit en termes généraux, que Touvant faiſoit fort bien des vers, ſans dire en quoi il excelloit ; que Coulomby avoit bon eſprit, mais qu'il n'avoit point le génie à la Poëſie ; que Mainard étoit celui de tous qui faiſoit les meilleurs vers ; mais qu'il n'avoit point de force, qu'il s'étoit adonné à un genre de Poëſie auquel il n'étoit pas propre, voulant parler de ſes Epigrammes, & qu'il n'y réuſſiroit pas, parce qu'il manquoit de pointes. Pour Racan, qu'il avoit de la force, mais qu'il ne travailloit

pas aſſez ſes vers ; que le plus ſouvent pour s'aider d'une bonne penſée, il prenoit de trop grandes licences, & que de ces deux derniers on feroit un grand Poëte.

Racan ayant dans ſa plus tendre jeuneſſe fait connoiſſance avec Malherbe, il le reſpectoit comme ſon pére, & Malherbe de ſon côté vivoit avec lui comme avec ſon fils ; cela donna ſujet à Racan à ſon retour de Calais, où il fut porter les armes en ſortant de Page, de lui demander en confidence de quelle ſorte il ſe devoit gouverner dans le monde ; il lui propoſa quatre ou cinq ſortes de vies qu'il pouvoit faire. La premiére, & la plus honorable étoit de ſuivre les armes : mais d'autant qu'il n'y avoit point alors de guerre plus près qu'en Suéde ou en Hongrie, il n'avoit pas moyen de la chercher ſi loin, à moins que de vendre tout ſon bien pour s'équiper, & pour fournir aux frais du voyage.

La deuxiéme étoit de demeurer dans Paris, pour liquider ſes affaires qui étoient fort brouillées, & celle-là lui plaiſoit le moins.

La troiſiéme, étoit de ſe marier, dans l'eſpérance qu'il avoit de trouver un bon parti, en vûe de la ſucceſſion de Madame de Bellegarde, qui ne lui pouvoit manquer : ſur quoi il diſoit, que cette ſucceſſion ſeroit

peut-être longue à venir, & que cependant épouſant une femme qui l'obligeroit, il ſeroit contraint d'en ſouffrir, en cas qu'elle fût de mauvaiſe humeur.

Il propoſoit encore de ſe retirer aux champs ; mais cela ne lui ſembloit pas ſéant à un homme de ſon âge, & de ſa condition.

Sur toutes ces propoſitions faites par Racan, Malherbe au lieu de répondre directement commença par une Fable, en ces mots. Un homme, dit-il, âgé environ de cinquante ans, ayant un fils de treize ou quatorze ans au plus, n'avoit qu'un petit âne pour le porter lui & ſon fils dans un long voyage qu'ils entreprenoient enſemble. Le pére monta le premier ſur l'âne ; après deux ou trois lieuës de chemin, le fils qui commençoit à ſe laſſer, le ſuivoit à pied de loin, & avec beaucoup de peine, ce qui donna ſujet à ceux qui les voyoient paſſer de dire, que ce bon homme avoit tort de laiſſer aller à pied cet enfant, & qu'il auroit mieux porté cette fatigue-là que lui ; le bon homme mit ſon fils ſur l'âne, & ſuivit à pied, cela fut encore trouvé étrange par d'autres, qui diſoient que ce fils étoit bien ingrat, & de mauvais naturel, de voir fatiguer ſon pére, pendant qu'il étoit lui-même à ſon aiſe ; ils s'aviſerent

donc de monter tous deux ſur l'âne, & alors on y trouva encore à dire ; ils ſont bien cruels, diſoient les paſſans, de monter ainſi ſur cette pauvre petite bête, qui à peine ſeroit aſſez forte pour en porter un : comme ils eurent ouï cela ils deſcendirent tous deux de deſſus, & le toucherent devant eux. Ceux qui les voyoient aller de cette ſorte ſe moquoient de les voir à pied quand l'un & l'autre pouvoient alternativement ſe ſervir de l'âne ; ainſi ils ne ſurent jamais ſe mettre au gré de tout le monde : c'eſt pourquoi ils ſe réſolurent de faire à leur volonté, & de laiſſer à chacun la liberté d'en juger à ſa fantaiſie. Faites-en de même, dit Malherbe à Racan, pour toute concluſion ; car quoi que vous puiſſiez faire, vous ne ſerez jamais généralement approuvé de tout le monde, & l'on trouvera toûjours à redire à votre conduite.

Mr de la Fontaine a mis cet Apologue en vers, & l'a ajuſté de cette maniere. *

L'Invention des Arts étant un droit d'âneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Greece:
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un payis plein de terres deſertes,

* C'eſt un Conte de Poge.

Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes :
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé.
Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté,
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tous ſeuls & ſans témoins,
Comme ils ſe confioient leurs penſées, & leurs ſoins,
Racan commence ainſi. Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez ſavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes dégrez avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me reſoudrai-je ? Il eſt temps que j'y penſe ;
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance ;
Dois-je dans la Province établir mon ſéjour ?
Prendre Emploi dans l'Armée, ou bien Charge à la Cour ?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume, & de charmes,
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes allarmes,
Si je ſuivois mon goût, je ſaurois où buter ;
Mais j'ai les Miens, la Cour, le Peuple à contenter.
Malherbe là deſſus: Contenter tout le monde !
Ecoutez ce recit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelqu'endroit qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits ;

Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais, & de meilleur débit
On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit ;
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre,
Pauvres gens idiots, couple ignorant, & ruſtre,
Le premier qui les vit, de rire s'éclata :
Quelle farce, dit il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meunier, à ces mots, connoît ſon ignorance.
Il met ſur pied la bête, & la fait détaler,
L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meunier n'en a cure,
Il fait monter ſon fils, il ſuit, & d'avanture
Paſſent trois bons Marchands ; cet objet leur déplût ;
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût
Holà ho, deſcendez, que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe griſe ;
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meunier, il faut vous contenter,
L'enfant met pied à terre ; & puis le vieillard monte ;
Quand trois filles paſſant, l'une dit : C'eſt grand' honte,
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaut, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge,
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets, coup ſur coup renvoyez,

L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: Ces gens ſont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups,
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meunier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter & le monde & ſon pere.
Eſſayons toutesfois ſi par quelque maniére
Nous en viendrons à bout. Il deſcendent tous deux,
L'Ane ſe prélaſſant marche ſeul devant eux,
Un quidam les rencontre, & dit: Eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meunier s'incommode?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer,
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane;
Nicolas au rebours: car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit:
Beau trio de baudets! Le Meunier repartit:
Je ſuis, Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue:
Mais que doreſnavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma mode, il le fit & fit bien.

v. Cela revient au ſentiment du Pythagore d'Auſone,

Judex ipſe ſui, totum ſe explorat ad unguem;
Quid proceres, vanique ferat quid opinio vulgi
Securus. . . . . . ,

Quant à vous, ſuivez Mars ou l'Amour ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en Province,
Prenez Femme, Abbayie, Emploi, Gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

Encore qu'il reconnut, comme nous avons déja dit, que Racan eut de la force en ſes vers, il diſoit néanmoins, qu'il étoit hérétique en Poëſie, pour ne ſe tenir pas aſſez étroitement attaché à ſes obſervations: voici particuliérement de quoi il le blâmoit. Prémierement, de rimer indifferamment à toutes les terminaiſons en *Ent*, comme *Innocence* & *Puiſſance*, *Aparent*, & *Conquerant*, *Grand*, & *Prend*; il le reprenoit auſſi de rimer le ſimple & le compoſé, comme *Tems* & *Prin-tems*, *Séjour* & *Jour*; il lui defendoit encore de rimer les mots qui ont quelque convenance, comme *Montagne* & *Campagne*; il ne vouloit pas non plus que l'on rimât les derivez, comme *Admettre*, *Commettre*, *Promettre*, & autres de même nature, qui tous derivent de *Mettre*. Il ne pouvoit ſouffrir pareillement que l'on rimât les noms propres les uns après les autres, comme *Theſſalie* & *Italie*, *Caſtille* & *Baſtille*; & ſur la fin il étoit devenu ſi rigide en ſes vers, qu'il avoit même peine à ſouffrir qu'on rimât des mots

qui euſſent tant ſoit peu de convenance ; parce que, diſoit-il, on trouve de plus beaux vers en raprochant des mots éloignez, qu'en joignant ceux qui n'ont quaſi qu'une même ſignification. Il s'étudioit encore à chercher des rimes rares & ſtériles, dans la créance qu'il avoit qu'elles le conduiſoient à de nouvelles penſées, outre qu'il diſoit que rien ne ſentoit davantage ſon grand Poëte, que de tenter des rimes difficiles ; il ne ſouffroit point qu'on rimât *bonheur* à *malheur*, diſant que les Pariſiens ne prononçoient, que l'*u* de l'un ou de l'autre.

Il reprenoit encore Racan, de rimer *eu* avec *vertu* ; parce qu'il diſoit qu'on prononçoit à Paris *éü* en deux ſyllabes.

Outre les reprimandes, qu'il lui faiſoit pour ſes rimes, il le reprenoit encore de beaucoup de choſes touchant la conſtruction de ſes vers, & de quelques façons de parler hardies, qui feroient trop longues à déduire, & qui auroient meilleure grace dans un art Poëtique, que dans ſa vie ; c'eſt pourquoi je me contenterai de faire encore une remarque ſur ce ſujet.

Au commencement que Malherbe vint à la Cour ; c'eſt à dire en 1605. il n'obſervoit pas encore de faire une pauſe au troiſiéme vers des Stances de ſix ; il demeura

toûjours en cette négligence, durant le Régne de Henri le Grand, comme il ſe voit en la piéce qui commence [1].

Que n'êtes-vous laſſées, (*page* 145.)

On en peut remarquer autant en la ſeconde Stance qu'il fit pour Madame la Princeſſe, & je ne ſai s'il n'a point encore continué dans cette même négligence en 1612, aux vers qu'il fit pour la Place Royale: tant y a que le premier qui s'apperçût, que cette obſervation étoit néceſſaire pour la perfection des Stances de ſix, fut Mainard: & c'eſt peut-être pour cette raiſon, que Malherbe le conſidéroit comme l'homme de France qui ſavoit le mieux faire des vers. D'abord Racan, qui jouoit un peu du Luth, ſe rendit en faveur des Muſiciens qui ne peuvent faire leur repriſe aux Stances de ſix, s'il n'y a repos au troiſiéme vers; mais quand Malherbe & Mainard voulurent qu'aux Stances de dix, outre le repos du quatriéme vers, on en fit encore un au ſeptiéme, Racan s'y oppoſa, & ne l'a preſque jamais obſervé; ſa raiſon étoit que les Stances de dix ne ſe chantent preſque jamais: & que quand on les chanteroit, ce ne ſeroit pas en trois repriſes; c'eſt pourquoi il ſoûtenoit que c'étoit aſſez d'en faire une

1. Voyez les Obſerv. de Ménage, p. 63. & 64.

pauſe au quatriéme vers ; voilà la plus grande conteſtation qu'il ait eûe contre Malherbe & ſes écoliers ; & c'eſt pour cela qu'on l'appelloit hérétique en Poëſie. Malherbe vouloit auſſi que les Elegies euſſent un ſens parfait de quatre en quatre vers, même de deux en deux vers, s'il ſe pouvoit, à quoi jamais Racan ne s'eſt accordé.

Il ne vouloit pas qu'on nombrât en vers de ces nombres vagues, comme *cent*, ou *mille* ; & il diſoit aſſez plaiſamment, quand il voyoit nombrer quelqu'un de cette ſorte: *Peut-être n'y en avoit-il que 99.* Mais il eſtimoit qu'il y avoit de la grace à nombrer néceſſairement, comme en ce vers de Racan,

Vieilles forêts de trois ſiécles âgées.

C'eſt encore une des cenſures, à quoi Racan ne pouvoit ſe rendre, & néanmoins il n'a oſé s'en licencier qu'après ſa mort.

Ses amis particuliers qui voyoient de quelle maniére il travailloit, diſent avoir remarqué trois ſortes de ſtyles en ſa Proſe.

Le premier, étoit en ſes Lettres familiéres, qu'il écrivoit à ſes amis, ſans prémédidation ; & néanmoins toutes négligées qu'elles étoient, on y remarquoit toûjours quelque choſe d'agréable, qui ſentoit ſon honnête homme.

Le deuxiéme, étoit en celles qu'il ne travailloit qu'à demi, où l'on trouvoit beaucoup de dureté, & des penſées indigeſtes, qui n'avoient aucun agrément.

Le troiſiéme, étoit dans les choſes que par un long travail, il mettoit dans leur perfection, & là ſans doute, il s'élevoit beaucoup au deſſus de tous les Ecrivains de ſon tems.

De ces trois divers ſtyles, le premier ſe remarque en ſes Lettres familiéres à Racan, & à ſes autres amis : le ſecond en ſes Lettres d'Amour, qui n'ont jamais été beaucoup eſtimées : & le troiſiéme en la conſolation de Madame la Princeſſe de Conti, qui eſt preſque le ſeul ouvrage qu'il ait achevé.

Il ſe mocquoit de ceux qui diſoient, que la Proſe avoit ſes nombres, & il s'étoit ſi bien mis dans l'eſprit, que de faire des périodes nombreuſes, c'étoit faire des Vers en Proſe, que pluſieurs par cette ſeule conſidération ont crû que les Epîtres de Sénéque n'étoient point de lui, parce que les nombres & l'harmonie ſont obſervez dans leurs périodes.

Celle pour qui il a fait des vers ſous le nom de Calliſte, étoit la Vicomteſſe d'Auchy, * dont le bel eſprit a paru juſqu'à ſa

* Voyez les Obſerv. de Ménage, page 260.

mort ; & ſa Rodante étoit Madame la Marquiſe de Rambouillet : voici la raiſon pour laquelle il lui donna ce nom-là.

Racan & lui s'entretenoient un jour de leurs amours ; c'eſt à dire, du deſſein qu'ils avoient de choiſir quelque Dame de mérite & de qualité, pour être le ſujet de leurs vers. Malherbe nomma Madame de Rambouillet, & Racan Madame de Termes, qui étoit alors veuve, il ſe trouva que toutes deux avoient nom *Catherine* ; ſavoir, la premiére qu'avoit choiſie Malherbe, Catherine de Vivonne ; & celle de Racan, Catherine Chabot : le plaiſir que prit Malherbe dans cette converſation lui fit promettre d'en faire une Eglogue, ſous les noms de *Mélibée*, pour lui ; & d'*Arcas*, pour Racan ; & je ſuis étonné qu'il ne s'en eſt point trouvé quelques commencemens en ſes manuſcrits ; car je lui en ai ouï reciter près de quarante vers.

Prévoyant donc que ce nom de *Catherine* ſervant à tous deux, feroit de la confuſion dans cette Eglogue, qu'il ſe promettoit de faire, il paſſa tout le reſte de l'après-dinée avec Racan, à chercher des Anagrammes ſur ce nom, qui euſſent aſſez de douceur pour pouvoir entrer dans des vers, ils n'en trouvérent que trois, *Arthenice*, *Eracinthe*, & *Charintée* ; le

premier

premier fut jugé plus beau ; mais Racan s'en étant ſervi dans ſa Paſtorale, qu'il fit incontinent après, Malherbe mépriſa les deux autres, & ſe détermina à *Rodante*, ne ſe ſouciant plus de prendre un nom qui fut Anagramme.

Malherbe étoit alors marié & fort avancé en âge ; c'eſt pourquoi ſon amour ne produiſit que quelque peu de vers, entr'autres ceux qui commencent :

Chére beauté, que mon ame ravie, [*p.* 156.]

Et ces autres, que Boiſſet mit en air :

Ils s'en vont ces Rois de ma vie. [*page* 126.]

Il fit auſſi quelques Letres ſous le nom de Rodante ; mais Racan, qui avoit trente-quatre ans moins que lui, & qui étoit alors garçon, changea ſon amour Poëtique en un amour véritable & légitime, & fit quelques voyages en Bourgogne pour cet effet ; c'eſt ce qui donna lieu à Malherbe de lui écrire une Lettre, où il y a des vers pour le divertir de cette paſſion, ſur ce qu'il avoit appris que Madame de Termes ſe laiſſoit cajoler par Mr Vignier, qui l'a épouſée depuis ; comme auſſi d'autre côté quand il ſut que Racan étoit réſolu de ſe marier en ſon payis, il le manda auſſi-tôt à Madame de Termes en

une Lettre, qui eſt imprimée.

Il mourut à Paris vers la fin du Siége de la Rochelle, où Racan commandoit la Compagnie de Mr Deffiat; ce qui fut cauſe qu'il n'aſſiſta point à ſa mort, & qu'il n'en a ſu que ce qu'il en a ouï dire à Mr de Porcheres d'Arbaud[2], il ne lui a point celé, que pendant ſa maladie, il n'eût eu beaucoup de difficulté à le faire réſoudre de ſe confeſſer, lui diſant qu'il n'avoit accoutumé de le faire qu'à Pâques: il étoit pourtant fort ſoûmis aux Commandemens de l'Egliſe: quoi qu'il fut fort avancé en âge, il ne mangeoit pas volontiers de la viande aux jours de-

1 La Rochelle s'eſt rendue le 29. Octobre 1628. Mr de Segrais dans le *Segraiſiana*, dit que Malherbe eſt mort au mois d'Octobre 1628. c'eſt à la page 168. de l'Edition de 1721.

2 François d'Arbaud Ecuyer Sieur de Porcheres étoit Couſin de Malherbe, lequel *peu auparavant ſon decès lui avoit recomandé & mis entre ſes mains toutes les oeuvres par lui faites, compoſées, corigées & augmentées tant en Proſe qu'en Poëſie, pour les faire imprimer toutes en un volume, ſans être mêlées ni accomodées avec aucunes autres oeuvres, comme auroient fait ci devant quelques Imprimeurs & Libraires qui en auroient imprimé ou fait imprimer quelques pieces ſeparément, ſous privilege particulier.* Ce ſont les propres termes du Privilege obtenu par ce Mr d'Arbaud, donné à la Rochelle le neuviéme jour de Novembre 1628. & qui ſe trouve à la tête des Editions *in-quarto* de 1630. & 1631. chez Chapelain.

Mr Pelliſſon dans ſon *Hiſtoire de l'Academie* pag. m. 262. n'a point dit que Mr d'Arbaud fut couſin de Malherbe. Il n'étoit point de la maiſon de Porcheres, puiſqu'il ſe dit d'*Arbaud Sieur de Porcheres* & non pas *Porcheres d'Arbaud*.

fendus ſans permiſſion ; il alloit à la Meſſe toutes les Fêtes & tous les Dimanches ; & ne manquoit point à ſe Confeſſer & Communier à Pâques à ſa Paroiſſe ; il parloit toûjours de Dieu, & des choſes ſaintes avec grand reſpect : & un de ſes amis lui fit un jour avouer devant Racan, qu'il avoit une fois fait vœu d'aller d'Aix à la Sainte Baume, tête nuë, pour la maladie de ſa femme ; néanmoins il lui échappoit de dire que la Religion des honnêtes gens étoit celle de leur Prince ; c'eſt pourquoi Racan s'enquit fort ſoigneuſement de quelle ſorte il étoit mort. Il apprit que celui qui l'acheva de reſoudre fut Yvrande, Gentil homme, qui avoit été nourri Page de la grande Ecurie, & qui étoit ſon Ecolier en Poëſie, auſſi-bien que Racan. Ce qu'il lui dit pour le perſuader de recevoir les Sacremens, fut qu'ayant toûjours fait profeſſion de vivre comme les autres hommes, il falloit auſſi mourir comme eux ; & Malherbe lui demandant ce que cela vouloit dire, Yvrande lui dit : que quand les autres mouroient, ils ſe confeſſoient, communioient, & recevoient les autres Sacremens de l'Egliſe ; Malherbe avoua qu'il avoit raiſon, & envoya querir le Vicaire de S. Germain, qui l'aſſiſta juſques à la mort. Il avoit ſouvent ces mots à la bouche, à l'exemple de Mr

Coeffeteau, *Bonus Animus*, *Bonus Deus*, *Bonus Cultus.*

On dit qu'une heure avant que de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, il ſe réveilla comme en ſurſaut, pour reprendre ſon hôteſſe, qui lui ſervoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien-François à ſon gré, & comme ſon Confeſſeur lui en fit réprimande, il lui dit, qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit defendre juſqu'à la mort la pureté de la Langue Françoiſe.

J'ai jugé qu'il ne ſeroit pas inutile de joindre à ces obſervations, celles qui ont été faites par M. de Balzac, dans le trente-ſeptiéme de ſes Entretiens, où il écrit de Malherbe à M. de Plaſſac-Meré.

ENTRETIEN XXXVII.

CE que j'ai dit de Malherbe, eſt donc à votre goût, & l'homme que vous avez à gages pour vous interpréter le La-

* M. Bayle dit *dans ſon Dictionnaire, à l'Article de Des Loges à la remarque F.* avoir ouï dire que cet Entretien a été joint par une licence de Libraire, à la Vie de Malherbe, dans l'Edition de 1672. En effet ce qu'on y trouve de Malherbe, & de Madame Des Loges ne s'eſt point paſſé ainſi; & Racan a fait lui-même le recit de l'Hiſtoire à Ménage, qui l'a fait imprimer dans ſes Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe (*page* 387.) Par conſequent il n'eſt pas probable que Racan eut laiſſé inſerer tout le recit de Balzac dans la Vie de Malherbe ſans le rectifier le moins du monde.

tin, vous donne aſſez d'intelligence d'Horace, pour vous faire bien connoître que les imitations du *Moderne*, ne ſont pas inférieures aux originaux de *l'Ancien*. Je ſuis bien aiſe, que mon ſentiment ſoit appuyé, d'une ſi grande autorité que la vôtre; car vous ſavez que je vous oppoſe toûjours à *toute l'Univerſité*, & je dis ordinairement qu'on ne trouve point le fonds de votre critique. Equivoque à part, vous êtes un excellent homme, & vous m'avez dit mille choſes agréables à votre derniere viſite, dont je ris encore de mémoire. Votre Lettre eſt pleine de ces mêmes choſes agréables, & me donne toute la gaieté, que je ſuis capable de recevoir. Il eſt donc bien juſte que je contente une perſonne, qui prend tant de ſoin de moi, & que je vous donne l'éclairciſſement que vous attendez.

On vous a dit la vérité, Malherbe diſoit les plus jolies choſes du monde; mais il ne les diſoit point de bonne grace, & il étoit le plus mauvais recitateur de ſon tems. Nous l'appellions *l'Anti-Mondory*, il gâtoit ſes beaux vers en les prononçant; outre qu'on ne l'entendoit preſque pas, à cauſe de l'empêchement de ſa langue, & de l'obſcurité de ſa voix: il crachoit pour le moins ſix fois en recitant

une Stance de quatre vers, & ce fut ce qui obligea le Cavalier Marin à dire de lui, qu'il n'avoit jamais vû d'homme plus humide, ni de Poëte plus ſec.

Mais pour revenir à ce que vous déſirez particuliérement apprendre de moi, la derniére année de ſa vie, il perdit ſon fils unique, qui fut tué en duël par un Gentil-homme de Provence; cette perte le toucha ſenſiblement, je le voyois tous les jours dans le fort de ſon affliction, & je le vis agité de pluſieurs penſées différentes; il ſongea une fois à ſe battre contre celui qui avoit tué ſon fils; & comme nous lui repréſentâmes, Mr de Porcheres d'Arbaud, & moi, qu'il y avoit trop de diſproportion de ſon âge de ſoixante & douze ans, à celui d'un homme qui n'en avoit pas encore vingt-cinq: *C'eſt à cauſe de cela que je me veux battre*, nous répondit-il, *ne voyez-vous pas que je ne hazarde qu'un denier contre une piſtole.*

On lui parla enſuite d'accommodement, & un Conſeiller du Parlement de Provence, ſon ami particulier, lui porta parole de dix mille écus; il en rejetta la premiére propoſition (cela eſt encore vrai) & nous dit l'aprés-dinée, ce qui s'étoit paſſé le matin entre lui & ſon ami. Mais nous lui fimes conſidérer, que la

vengeance qu'il déſiroit étant apparemment impoſſible, à cauſe du crédit que ſa partie avoit à la Cour, il ne devoit pas refuſer cette légere ſatisfaction qu'on lui préſentoit, que nous appellâmes;

.....Solatia luctûs
Exigua ingentis, miſero ſed debita patri.

Et bien, dit-il, *je croirai votre conſeil; je pourrai prendre de l'argent puis qu'on m'y force; mais je proteſte que je ne garderai pas un teſton pour moi, de ce qu'on me baillera; j'emploierai le tout à faire bâtir un Mauſolée à mon fils.* Il uſa du mot de *Mauſolée*, au lieu de celui de *tombeau*, & fit le Poëte par tout.

Peu de tems après, il fit un voyage à la Cour, qui étoit alors devant la Rochelle, & apporta de l'Armée la maladie, dont il vint mourir à Paris. Ainſi le traité de dix mille écus ne fut point conclu, & le deſſein du Mauſolée demeura dans ſon eſprit. Il fit ſeulement imprimer un *Factum*, & trois Sonnets, qui n'ont point été mis dans le corps de ſes autres ouvrages. Je voudrois bien pouvoir contenter la curioſité que vous avez de les voir; mais de pluſieurs exemplaires qu'il m'en avoit donnez, il ne s'en eſt pu trou-

ver aucun parmi mes papiers, & il ne me ſouvient que de ce ſeul vers : [1]

Mon fils qui fut ſi brave, & que j'aimai ſi fort.

Sur ma parole aſſurez-vous qu'ils étoient tous excellens, & que ce n'eſt pas une petite perte que celle que vous en faites.

Il s'eſt néanmoins trouvé quelque choſe que mon homme vous envoie, au lieu de l'autre ; & c'eſt à lui ſeul que vous en aurez l'obligation.

Malherbe étoit un des plus aſſidus Courtiſans de Madame Des Loges, & la viſitoit réglément de deux jours l'un ; un de ces jours-là ayant trouvé ſur la table de ſon Cabinet, le gros livre du Miniſtre du Moulin, contre le Cardinal du Perron [2], & l'entouſiaſme l'ayant pris, à la ſeule lecture du titre, il demanda une plume & du papier, ſur lequel il écrivit ces dix vers [3].

1 *Voyez le Sonnet page* 215.

2 *C'eſt celui qui eſt intitulé* Nouveauté du Papiſme *imprimé la premiere fois à Sedan in fol. en* 1627. *Voyez la Biblioteque choiſie de Colomiés pag.* 38. 39. *& le Dict. de Bayle.*

3 Cette Hiſtoire s'eſt paſſée autrement. C'eſt Raçan qui a fait les vers que Balzac attribue à Malherbe, & Gombaud avoit fait ceux qu'il donne à Madame Des Loges. Voyez le Dictionaire de Bayle à l'endroit déja cité, & les Obſervations de Ménage, page 387.

Quoi-que l'Auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur eſt toûjours de ſuivre
Le Prone de notre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles ;
Ne plaiſent qu'aux folles cervelles ;
Pour moi comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range,
Il n'eſt permis d'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

Madame Des Loges ayant vû les vers de Malherbe, piquée d'honneur, & de zèle, prit la même plume ; & de l'autre côté du papier écrivit ces autres vers.

C'eſt vous, dont l'audace nouvelle
A rejetté l'Antiquité,
Et du Moulin ne vous rappelle ;
Qu'à ce que vous avez quitté.
Vous aimez mieux croire à la mode ;
C'eſt bien la foi la plus commode,
Pour ceux que le monde a charmez
Les femmes y ſont vos idoles,
Mais à grand tort vous les aimez,
Vous qui n'avez que des paroles.

On peut voir dans ce même livre des Entretiens de M. de Balzac, la comparaiſon qu'il fait de Ronſard & de Malherbe ; c'eſt dans l'Entretien x x x i.

AVIS.

DANS la derniere édition des *Poëſies* de Malherbe les *Obſervations* de Mr Ménage étoient à la ſuite des Poëſies, dans celle-ci ce ſont les *Remarques* de Mr Chevreau. Cet arrangement a paru neceſſaire pour rendre égaux les *trois volumes* de la preſente édition, dont le ſecond contient les *Obſervations* de Mr Ménage, & le troiſiéme les *Lettres* & la *Traduction du* XXXIII. *Livre de Tite-Live*. On a ſuivi pour l'impreſſion de ce dernier volume l'orthographe de l'édition *in-quarto* 1631. Celle du ſecond & des *Poëſies* eſt conforme à l'édition de Mr Ménage de 1689. laquelle a ſervi de copie à celle-ci.

Outre la *Vie de Malherbe* par Racan, à laquelle on a ajouté quelques *Notes*, & l'*Eloge de ſes Oeuvres* par Mr Godeau, cette édition eſt augmentée des *Remarques* de Mr Chevreau qui ne ſont pas moins eſtimées des Savans que les *Obſervations* de Mr Ménage.

TAYLOR INST. OXFORD

POESIES

POESIES
DE
MALHERBE.
LIVRE PREMIER.

PARAPHRASE
DU PSEAUME VIII.

O Sageſſe éternelle, à qui cet Univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également ſur la Terre & ſur l'Onde ;
Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel eſt eſt bas au prix de ta hauteur !

Quelques blaſphémateurs, oppreſſeurs d'innocens,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le ſens,
De profanes diſcours ta puiſſance rabaiſſent:
Mais la naïveté,
Dont même au berceau les enfans te confeſſent,
Cloſt-elle pas la bouche à leur impieté?

De moy, toutes les fois que j'arreſte les yeux
A voir les ornemens dont tu pare les Cieux,
Tu me ſemble ſi grand, & nous ſi peu de choſe,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quel amour te diſpoſe
A nous favoriſer d'un regard ſeulement.

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez:
Nos plus ſages diſcours ne ſont que vanitez:
Et nos ſens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te ſommes ſi chers, qu'entre tes créatures,
Si l'Ange eſt le premier, l'Homme a le ſegond lieu.
Quelles marques d'honneur ſe peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et pour obtenir mieux, quel ſouhait peut-il faire?
Luy, que juſqu'au Ponant,
Depuis où le Soleil vient deſſus l'hémiſphère,
Ton abſolu pouvoir a fait ſon lieutenant.

Si-toſt que le beſoin excite ſon deſir,
Qu'eſt-ce qu'en ta largeſſe il ne trouve à choiſir?
Et par ton réglement, l'Air, la Mer, & la Terre,
N'entretiennent-ils pas
Une ſecrete loy de ſe faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ſes repas?

Certes je ne puis faire en ce raviſſement
Que rapeler mon ame ; & dire baſſement,
O ſageſſe éternelle, en merveilles féconde,
Mon Dieu, mon Créateur
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel eſt bas au prix de ta hauteur !

PARAPHRASE DU PSEAUME CXXVIII.

LEs funeſtes complots des ames forcenées,
Qui penſoient triompher de mes jeunes années,
Ont, d'un commun aſſaut, mon repos offenſé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire ;
Certes je le puis dire :
Mais je puis dire auſſi qu'ils n'ont rien avancé.

J'eſtois dans leurs filets: c'eſtoit fait de ma vie,
Leur funeſte rigueur qui l'avoit pourſuivie,
Mépriſoit le conſeil de revenir à ſoy :
Et le coutre aiguiſé s'imprime ſur la terre
Moins avant que leur guerre
N'eſperoit imprimer ſes outrages ſur moy.

Dieu, qui de ceux qu'il aime eſt la garde éternelle,
Me témoignant contre eux ſa bonté paternelle,
A ſelon mes ſouhaits terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége ; & de quelque artifice
Qu'ait uſé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs

La gloire des méchans eſt pareille à cette herbe,
Qui ſans porter jamais ni javelle, ni gerbe,
Croiſt ſur le toict pourri d'une vieille maiſon,
On la voit ſeiche & morte auſſi-toſt qu'elle eſt
Et vivre une journée, [née :
Eſt réputé pour elle une longue ſaiſon.

Bien eſt-il mal-aiſé que l'injuſte licence [ce,
Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocen-
En quelqu'un de leurs vœux ne puiſſe proſperer :
Mais tout incontinent leur bon-heur ſe retire :
Et leur honte fait rire
Ceux que leur inſolence avoit fait ſoupirer.

PARAPHRASE
DU
PSEAUME CXLV.

N'ESPERONS plus, mon ame, aux promeſſes du monde :
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empeſche de calmer.
Quittons ces vanitez : laſſons-nous de les ſuivre:
C'eſt Dieu qui nous fait vivre :
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour ſatisfaire à nos laſches envies
Nous paſſons près des Rois tout le tems de nos vies
A ſouffrir des mépris, & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien: ils ſont comme nous ſommes,
Véritablement hommes ;
Et meurent comme nous.

[re
Ont-ils rendu l'eſprit ? ce n'eſt plus que pouſſie-
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers :
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames
Font encore les vaines. [hautaines
Ils ſont mangez des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maiſtres de la Terre,
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre.
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flateurs :
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

LES LARMES DE S. PIERRE, imitées du Tanſille.

AU ROY.

CE n'eſt pas en mes vers qu'une amante abuſée
Des appas enchanteurs d'un parjure Théſée,
Après l'honneur ravi de ſa pudicité,
Laiſſée ingratement en un bord ſolitaire,
Fait de tous les aſſauts que la rage peut faire
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'une éternelle veine,
Dans un courage ſaint ont leur ſainte fontaine :
Où l'amour de la terre & le ſoin de la chair
Aux fragiles penſers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour ſe rendit la plus forte,
Et le fit repentir auſſi-toſt que pécher.

HENRI, de qui les yeux & l'image ſacrée
Font un viſage d'or à cet âge ferrée,
Ne refuſe à mes vœux un favorable appuy:
Et ſi pour ton autel ce n'eſt choſe aſſez grande,
Penſe qu'il eſt ſi grand, qu'il n'auroit point d'offrandes,
S'il n'en recevoit point que d'égales à luy.

La foy, qui fut au cœur d'où ſortirent ces larmes,
Eſt le premier eſſay de tes premières armes;
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Paſles ombres d'enfer, pouſſiere de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enſeignemens que tu n'as de vertus.

De ſon nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel eſtat l'Egliſe ſe figure;
Et croit par le deſtin de tes juſtes combats,
Que ta main relevant ſon épaule courbée,
Un jour qui n'eſt pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'aſſaut, & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arreſte
A l'ombre des lauriers qui t'embraſſent la teſte
Et la ſource déja, commençant à s'ouvrir,
A laſché les ruiſſeaux qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs eſtimant une grace,
Qu'un Monarque ſi grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'eſpéroit jamais une choſe poſſible
Que rien finiſt ſa foy que le meſme trépas,
De vaillant fait couard, de fidéle fait traiſtre,
Aux portes de la peur abandonne ſon maiſtre,
Et jure impudemment qu'il ne le connoiſt pas

A peine la parole avoit quitté ſa bouche,
Qu'un regret auſſi promt en ſon ame le touche:
Et meſurant ſa faute à la peine d'autrui,
Voulant faire beaucoup, il ne peut davantage
Que ſoupirer tout bas, & ſe mettre au viſage
Sur le feu de ſa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près ſa poitrine joignirent;
Les traits qui plus avant dans le ſein l'atteignirent:
Ce fut quand du Sauveur il ſe vit regardé.
Les yeux furent les arcs, les euillades les flèches,
Qui percèrent ſon ame, & remplirent de brèches
Le rempart qu'il avoit ſi laſchement gardé.

Cet aſſaut, comparable à l'éclat d'une foudre,
Pouſſe & jette d'un coup ſes défenſes en poudre:
Ne laiſſant rien chez lui que le même penſer
D'un homme qui tout nud de glaive & de courage,
Voit de ſes ennemis la menace & la rage,
Qui le fer à la main le viennent offenſer.

Ces beaux yeux ſouverains qui traverſent la terre,
Mieux que les yeux mortels ne traverſent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur juſte couroux,
Entrent victorieux en ſon ame étonnée,
Comme dans une place aux pillage donnée,
Et luy font recevoir plus de morts que de cous.

La mer a dans le ſein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes differentes:
Et n'a rien toutefois, qui le mette en repos:
Car aux flots de la peur ſa navire qui tremble,
Ne trouve point de port, & toujours il lui ſemble
Que des yeux de ſon maiſtre il entent ce propos:

Et bien, où maintenant eſt ce brave langage ?
Cette roche de foy ? cet acier de courage ?
Qu'eſt le feu de ton zèle au beſoin devenu ?
Où ſont tant de ſermens qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, ſuis-je pas veritable ?
Et que t'ay-je promis qui ne ſoit avenu ?
Toutes les cruautez de ces mains qui m'atta- [chent ;
Le mépris effronté que ces bourreaux me cra- [chent ;
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur & d'ordure ;
Ne me ſont une pointe aux entrailles ſi dure,
Comme le ſouvenir de ta déloyauté.

Je ſay bien qu'au danger les autres de ma ſuite
Ont u peur de la mort, & ſe ſont mis en fuite.
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre, en me niant, ton offenſe plus grande,
Tu ſuis mes ennemis, t'aſſembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton ébatement.

Le nombre eſt infini des paroles empreintes
Que regarde l'Apoſtre en ces lumieres ſaintes.
Et celui ſeulement que ſous une beauté
Les feux d'un œuil humain ont rendu tributaire,
Jugera ſans mentir quel effet a pu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il eſt bien aſſuré que l'angoiſſe qu'il porte
Ne s'empriſonne pas ſous les clés d'une porte,
Et que de tous coſtez elle ſuivra ſes pas :
Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de ſon maiſtre,
Il ſe veut abſenter, eſperant que peut-eſtre
Il la ſentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaiſt, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrage dépite :
Et craint tant de tomber en un autre forfait,
Qu'il eſtime déja ſes oreilles coupables [bles,
D'entendre ce qui ſort de leurs bouches danna-
Et ſes yeux d'aſſiſter aux tourmens qu'on lui fait.

Il part : & la douleur qui d'un morne ſilence
Entre les ennemis couvroit ſa violence,
Comme il ſe voit dehors a ſi peu de combas,
Qu'il demande tout-haut que le ſort favorable
Lui faſſe rencontrer un ami ſecourable,
Qui, touché de pitié, lui donne le trépas.

En ce piteux eſtat il n'a rien de fidèle
Que ſa main, qui le guide où l'orage l'appelle.
Ses pieds, comme ſes yeux, ont perdu la vigueur.
Il a de tout conſeil ſon ame dépourveue :
Et dit, en ſoupirant, que la nuit de ſa veue
Ne l'empeſche pas tant que la nuit de ſon cœur.

Sa vie, auparavant ſi chèrement gardée,
Lui ſemble trop long-temps ici-bas retardée.
C'eſt-elle qui le fâche, & le fait conſumer.
Il la nomme parjure : il la nomme cruelle :
Et toujours ſe plaignant que ſa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire conte, & ne la peut aimer.

Va ; laiſſe-moi ; dit-il, va, déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie,
Et ſi j'ai deſiré que tu fuſſes chez moi,
Puiſque tu m'as eſté ſi mauvaiſe compagne,
Ton infidèle foi maintenant je dédagne ;
Quitte-moi, je te prie, je ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux deſſeins, menſongere & méchante,
Qu'une ſegonde fois ta malice m'enchante ;
Et que pour retarder une heure ſeulement
La nuit déja prochaine à ta courte journée,
Je demeure en danger que l'ame, qui eſt née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement ?

Non, ne m'abuſe plus d'une laſche penſée :
Le coup encore frais de ma chute paſſée
Me doit avoir appris à me tenir debout ;
Et ſavoir diſcerner de la trève la guerre ;
Des richeſſes du ciel les fanges de la terre ;
Et d'un bien qui s'envole, un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'avanture en délices abonde,
Il ſe pert auſſi-toſt, & déloge du monde.
Qui te porte amitié, c'eſt à lui que tu nuis.
Ceux qui te veulent mal, ſont ceux que tu conſerves.
Tu vas à qui te fuit ; & toujours le réſerves
A ſouffrir, en vivant, davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeuneſſes,
Tant de riches grandeurs, tant d'hureuſes vieilleſſes,
En fuyant le trépas au trépas arriver :
Et celui qui chétif aux miſères ſuccombe,
Sans vouloir autre bien que le bien de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre, il ne peut l'achever.

Que d'hommes fortunez en leur âge premiere,
Trompez de l'inconſtance à nos ans couſtumiere,
Du depuis ſe ſont vus en étrange langueur ;
Qui fuſſent morts contens, ſi le Ciel amiable
Ne les abuſant pas en ſon ſein variable,
Au temps de leur repos euſt coupé ſa longueur.

Quiconque de plaiſir a ſon ame aſſouvie,
Plein d'honneur & de bien, non ſujet à l'envie,
Sans jamais en ſon aiſe un mal-aiſe éprouver,
S'il demande à ſes jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à ſon beau-tems un orage arriver ?

Et moi, ſi de mes jours l'importune durée
Ne m'euſt, en vieilliſſant, la cervelle empirée,
Ne devois-je eſtre ſage, & me reſſouvenir
D'avoir vû la lumiere aux aveugles rendue ;
Rebailler aux muets la parole perdue ;
Et faire dans les corps les ames revenir ?

De ces faits non communs la merveille profonde,
Qui par la main d'un ſeul étonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor, me devoient avertir
Que ſi, pour leur auteur, j'endurois derl'outrage,
Le meſme qui les fit, en faiſant davantage,
Quand on m'offenſeroit, me pouvoit garentir

Mais troublé par les ans, j'ai ſouffert que la crainte,
Loin encore du mal, ait découvert ma feinte ;
Et ſortant promtement de mon ſens & de moi,
Ne me ſuis apperçu qu'un deſtin favorable
M'offroit en ce danger, un ſujet honnorable
D'acquérir, par ma perte, un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui maſſacrez d'une main violente
Virent dès le matin leur beau jour accourci.
Le fer qui les tua, leur donna cette grace.
Que ſi de faire bien ils n'eurent pas l'eſpace,
Ils n'eurent pas le tems de faire mal auſſi.

De ces jeunes guerriers la flote vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde ;
Et déja pour voguer abandonnoit le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arreſta leur voyage :
Mais leur ſort fut ſi bon, que d'un meſme naufrage
Ils ſe virent ſous l'onde, & ſe virent au port.

Ce furent de beaux lis, qui mieux que la Nature,
Mèlans à leur blancheur l'incarnate peinture
Que tira de leur ſein le couteau criminel,
Devant que d'un hyver la tempeſte & l'orage
A leur teint délicat puſſent faire dommage,
S'en allerent fleurir au printems éternel.

Ces enfans bien-hureux (créatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayans Dieu dans le cœur, ne le purent louer:
Mais leur ſang leur en fut un témoin véritable:
Et moi, pouvant parler, j'ai parlé, miſérable,
Pour lui faire vergogne, & le deſavouer.

Le peu qu'ils ont vécu, leur fut grand avantage;
Et le trop que je vis, ne me fait que dommage.
Cruelle occaſion du ſouci qui me nuit!
Quand j'avois de ma foi l'innocence premiere,
Si la nuit de la mort m'euſt privé de lumiere,
Je n'aurois pas la peur d'une éternelle nuit.

Ce fut en ce troupeau, que venant à la guerre
Pour combattre l'Enfer & défendre la Terre,
Le Sauveur inconnu ſa grandeur abaiſſa.
Par eux il commença la premiere meſlée;
Et furent eux auſſi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offenſa.

Qui voudra ſe vanter, avec eux ſe compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'eſtre allé ſoi-meſme au martyre s'offrir.
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la por-
A quiconque oſera, d'une ame belle & forte, [te
Pour vivre dans le Ciel, en la Terre mourir.

O deſirable fin de leurs peines paſſées!
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures preſſées,
Un ſuperbe plancher des étoiles ſe font.
Leur ſalaire payé les ſervices prècède:
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudiſſemens, de rumeur, & de
preſſes ;
Que de feux, que de jeux, que de traits, de ca-
reſſes,
Quand là-haut, en ce point, on les vit arriver !
Et quel plaiſir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ſes bras les atten-
dre,
Et pour leur faire honneur, les Anges ſe lever !

Et vous, femmes, trois fois, quatre fois bien-
hureuſes,
De ces jeunes amours les meres amoureuſes,
Que faites-vous pour eux ſi vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos ; & vous rendez coupa-
bles,
Ou de n'eſtimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicitez.

Le ſoir fut avancé de leurs belles journées :
Mais qu'euſſent-ils gagné par un ſiècle d'années?
Ou que leur avint-il en ce viſte départ ;
Que laiſſer promtement une baſſe demeure,
Qui n'a rien que du mal ; pour avoir de bonne
heure,
Aux plaiſirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux pénétrant juſqu'aux choſes futures
Vous pouvoient enſeigner leurs belles avantures
Vous auriez tant de bien en ſi peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'empire du
N'avoir eu dans le ſein la racine féconde [monde
D'où nâquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi, puiſque les loix me défendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut ſoi-même éteindre ſon flambeau ;
Que m'eſt-il demeuré pour conſeil & pour armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chaſſant de moi, l'envoyer au tombeau ?

Je ſai bien que ma langue ayant commis l'offenſe,
Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
Mais quoi ? ſi peu de cas ne me rend ſatisfait.
Mon regret eſt ſi grand, & ma faute ſi grande,
Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande,
Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point ſe lamente,
S'arrache les cheveux, ſe bat, & ſe tourmente,
En tant d'extrémitez cruellement réduit,
Il chemine toujours ; mais révant à ſa peine,
Sans donner à ſes pas une regle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré, (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ſes pleurs ſon ombrage redouble)
Soit un cas d'avanture, ou que Dieu l'ait permis,
Il arrive au jardin, où la bouche du traître,
Profanant d'un baiſer la bouche de ſon maître,
Pour en priver les bons, aux méchans l'a remis.

Comme un homme dolent que le glaive contraire
A privé de ſon fils, & du titre de pere,
Plaignant deçà delà ſon malheur avenu,
S'il arrive en la place où s'eſt fait le dommage,
L'ennui renouvellé plus rudement l'outrage
En voyant le ſujet à ſes yeux revenu.

Le vieillard qui n'attend une telle rencontre,
Si-toſt qu'au dépourvu ſa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un ſi lâche méfait,
De nouvelles fureurs ſe déchire & s'entame;
Et de tous les penſers qui travaillent ſon ame,
L'extrême cruauté plus cruelle ſe fait.

Toutefois il n'a rien qu'une triſteſſe peinte.
Ses ennuis ſont des jeux; ſon angoiſſe une feinte;
Son malheur, un bonheur; & ſes larmes, un ris;
Au prix de ce qu'il ſent, quand ſa veue abaiſſée
Remarque les endroits où la terre preſſée
A des pieds du Sauveur les veſtiges écrits.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerre s'éclatent.
Ses ſoupirs ſe font vens, qui les cheſnes combattent:
Et ſes pleurs, qui tantoſt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent, qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne ſoit qu'un élément.

Il y fiche ſes yeux ; il les baigne ; il les baiſe ;
Il ſe couche deſſus : & ſeroit à ſon aiſe,
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du reſpect qu'il leur porte.
Mais enfin la douleur ſe rendant la plus forte,
Lui fait encor un coup une plainte arracher.

Pas adorez de moi, quand par accouſtumance
Je n'aurois, comme j'ai, de vous la connoiſſance,
Tant de perfections vous découvrent aſſez.
Vous avez une odeur de parfums d'Aſſyrie :
Les autres ne l'ont pas, & la terre flétrie
Eſt belle ſeulement où vous eſtes paſſez.

Beaux pas de ces ſeuls pieds que les aſtres connoiſſent,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoiſſent !
Telle autrefois de vous la merveille me prit,
Quand déja demi-clos ſous la vague profonde,
Vous ayant appelez, vous affermites l'onde,
Et m'aſſurant les pieds, m'étonnâtes l'eſprit.

Mais, ô de tant de biens indigne récompenſe !
O deſſus les ſablons inutile ſemence !
Une peur, ô Seigneur ! m'a ſéparé de toi :
Et d'une ame ſemblable à la mienne parjure,
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait injure,
Ont laiſſé ta preſence, & t'ont manqué de foi.

De douze, deux fois cinq étonnez de courage,
Par une laſche fuite éviterent l'orage,
Et tournèrent le dos quand tu fus aſſailli.
L'autre, qui fut gagné d'une ſale avarice,
Fit un prix de ta vie à l'injuſte ſupplice ;
Et l'autre, en te niant, plus que tous a failli.

C'eſt choſe à mon eſprit impoſſible à comprendre :
Et nul autre que toi ne me la peut apprendre,
Comme a pu ta bonté nos outrages ſouffrir.
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat la ſeule conſcience
Doive eſtre le couteau qui le faſſe mourir ?

Toutefois tu ſais tout, tu connois qui nous ſommes ;
Tu vois quelle inconſtance accompagne les hommes,
Faciles à fléchir quand il faut endurer.
Si j'ai fait comme un homme en faiſant une offenſe,
Tu feras comme Dieu d'en laiſſer lavengeance,
Et m'ôter un ſujet de me déſeſpérer.

Au moins, ſi les regrets de ma faute avenue
M'ont de ton amitié quelque part retenue,
Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
Déſireux de l'honneur d'une ſi belle tombe,
Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
Puiſque ma fin eſt près, ne la recule pas.

En ces propos mourans ſes complaintes ſe meurent ;
Mais vivantes ſans fin ſes angoiſſes demeurent,
Pour le faire en langueur à jamais conſumer.
Tandis la nuit s'en va ; ſes lumieres s'éteigent ;
Et déja devant lui les campagnes ſe peignent
Du ſaffran que le jour apporte de la mer.

L'Aurore d'une main, en ſortant de ſes portes,
Tient un vaſe de fleurs languiſſantes & mortes.
Elle verſe de l'autre une cruche de pleurs ;
Et d'un voile tiſſu de vapeur & d'orage,
Couvrant ſes cheveux d'or, découvre en ſon viſage
Tout ce qu'une ame ſent de cruelles douleurs.

Le Soleil qui dédaigne une telle carriere,
Puiſqu'il faut qu'il déloge, éloigne ſa barriere :
Mais comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, & deſire qu'on ſache
Que ſi ce n'eſtoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux, par un dépit, en ce monde regardent :
Ses chevaux tantoſt vont, & tantoſt ſe retardent,
Eux-meſmes ignorans de la courſe qu'ils font.
Sa lumiere paſlit ; ſa couronne ſe cache :
Auſſi n'en veut-il pas, cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait, des épines au front.

Au point accoutumé les oiſeaux qui ſommeillent,
Appreſtez à chanter dans les bois ſe réveillent :
Mais voyant ce matin des autres diffèrant,
Remplis d'étonnement, ils ne daignent paroître ;
Et font, à qui les voit, ouvertement connoître,
De leur peine ſegrette un regret apparant.

Le jour eſt déja grand ; & la honte plus claire
De l'Apôtre ennuyé l'avertit de ſe taire.
Sa parole ſe laſſe, & le quitte au beſoin :
Il voit de tous coſtez qu'il n'eſt vu de perſonne.
Toutefois le remors que ſon ame lui donne,
Témoigne aſſez le mal qui n'a point de témoin.

Auſſi l'homme qui porte une ame belle & haute,
Quand ſeul en une part il a fait une faute,
S'il n'a de jugement ſon eſprit dépourvu,
Il rougit de lui-meſme, & combien qu'il ne ſente
Rien que le Ciel préſent, & la Terre préſente,
Penſe qu'en ſe voyant, tout le monde l'a vu.

STANCES SPIRITUELLES.

LOUEZ Dieu par toute la Terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains ;
Mais pource que ſa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluiſent au monde
Sont les ouvrages de ſes mains.

Sa providence liberale
Eſt une ſource générale,
Toujours preſte à nous arroſer.
L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en ſa courſe.
On y puiſe en Afrique, on y puiſe ſous l'Ourſe ;
Et rien ne la peut épuiſer.

N'eſt-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les ſemences fécondes
D'un nombre infini de poiſſons ?
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes,
Donne aux prez la verdure, & couvre les campagnes
De vendanges & de moiſſons ?

Il eſt bien dur à ſa juſtice
De voir l'impudente malice
Dont nous l'offenſons chaque jour :
Mais comme noſtre pere il excuſe nos crimes :
Et meſme ſes courroux, tant ſoient-ils légitimes
Sont des marques de ſon amour.

Nos affections paſſagères,
Tenant de nos humeurs légères,
Se font vieilles en un moment.
Quelque nouveau deſir comme un vent les emporte :
La ſienne toujours ferme, & toujours d'une ſorte,
Se conſerve éternellement.

SUR UNE IMAGE de Sainte Catherine.

EPIGRAMME.

L'ART auſſi bien que la Nature
Uſt fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cauſe eſt belle,
La gloire d'une ame fidelle
Eſt de ſouffrir ſans murmurer.

POESIES DE MALHERBE.

LIVRE DEUXIE'ME.

PRIERE POUR LE ROY HENRI LE GRAND, allant en Limouſin.

STANCES.

O DIEU, dont les bontez de nos larmes touchées,
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'inſolence aux pieds de la raiſon;
Puiſqu'à rien d'imparfait ta louange n'aſpire,
Achève ton ouvrage au bien de cet Empire,
Et nous rens l'embonpoint comme la guériſon.

Nous ſommes ſous un Roy ſi vaillant & ſi ſage,
Et qui ſi dignement a fait l'apprentiſſage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il ſemble que cet heur nous impoſe ſilence,
Et qu'aſſurez par lui de toute violence,
Nous n'avons plus ſujet de te rien demander.

Certes quiconque a vu pleuvoir deſſus nos teſtes
Les funeſtes éclats des plus grandes tempeſtes
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroiſtre,
En ce miracle ſeul il peut aſſez connoiſtre
Quelle force àla main qui nous a garantis.

Mais quoi ? de quelque ſoin qu'inceſſamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à noſtre bien ;
Comme échaperons-nous en des nuits ſi profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le ſien ?

Un malheur inconnu gliſſe parmi les hommes,
Qui les rent ennemis du repos où nous ſommes ;
La pluſpart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivoient des miſères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur, n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous réconforte,
C'eſt que la bonne cauſe eſt toujours la plus forte
Et qu'un bras ſi puiſſant t'ayant pour ſon appui,
Quand la Rébellion, plus qu'une Hydre féconde,
Auroit pour le combattre aſſemblé tout le monde,
Tout le monde aſſemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme

Conforme donc, Seigneur, ta grace à nos
penſées :
Oſte-nous ces objets, qui des choſes paſſées
Ramènent à nos yeux le triſte ſouvenir :
Et comme ſa valeur, maiſtreſſe de l'orage,
A nous donner la paix a montré ſon courage,
Fais luire ſa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point ſon eſpoir au nombre des armées;
Eſtant bien aſſuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obſcuritez.
L'aide qu'il veut avoir, c'eſt que tu le conſeil-
les ;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos ſouhaits par nos proſpéritez.

Les fuites des méchans, tant ſoient-elles ſe-
gretes,
Quand il les pourſuivra, n'auront point de ca-
chettes ;
Aux lieux les plus profons ils ſeront éclairez.
Il verra ſans effet leur honte ſe produire,
Et rendra les deſſeins qu'ils feront pour lui nui-
re,
Auſſi-toſt confondus comme délibérez.

La rigueur de ſes loix, après tant de licence,
Redonnera le cœur à la foible Innocence,
Que dedans la miſere on faiſoit envieillir.
A ceux qui l'oppreſſoient, il oſtera l'audace :
Et ſans diſtinction de richeſſe ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de fail-
lir.

La terreur de ſon nom rendra nos villes fortes.
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes.
Les veilles ceſſeront aux ſommets de nos tours.
Le fèr mieux employé cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'eſt pour danſer, n'aura plus de tambours.

Loin des mœurs de ſon ſiècle il bannira les vices,
L'oiſive nonchalance, & les molles délices,
Qui nous avoient portez juſqu'aux derniers hazars.
Les vertus reviendront de palmes couronnées :
Et ſes juſtes faveurs aux mérites données,
Feront reſſuſciter l'excellence des Arts.

La foy de ſes Ayeux, ton amour & ta crainte,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte,
D'actes de piété ne pourront l'aſſouvir.
Il étendra ta gloire autant que ſa puiſſance ;
Et n'ayant rien ſi cher que ton obéiſſance,
Où tu le fais regner, il te fera ſervir.

Tu nous rendras alors nos douces deſtinées :
Nous ne reverrons plus ces fâcheuſes années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute ſorte de biens comblera nos familles.
La moiſſon de nos chams laſſera nos faucilles,
Et les fruits paſſeront la promeſſe des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proye,
Nous ravira les ſens de merveilles & de joye:
Et dautant que le monde eſt ainſi compoſé,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaiſe,
Ton pouvoir abſolu, pour conſerver noſtre aiſe,
Conſervera celui qui nous l'aura cauſé.

Quand un Roy fainéant, la vergogne des Princes,
Laiſſant à ſes flateurs le ſoin de ſes provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort,
Quoique l'on diſſimule, on n'en fait point d'eſtime:
Et ſi la vérité ſe peut dire ſans crime,
C'eſt avecque plaiſir qu'on ſurvit à ſa mort.

Mais ce Roy, des bons Rois l'éternel exemplaire;
Qui de noſtre ſalut eſt l'Ange tutelaire,
L'infaillible refuge & l'aſſuré ſecours;
Son extrême douceur ayant domté l'envie,
De quels jours aſſez longs peut-il borner ſa vie,
Que noſtre affection ne les juge trop courts?

Nous voyons les eſprits nez à la tyrannie,
Ennuyez de couver leur cruelle manie,
Tourner tous leurs conſeils à noſtre affliction;
Et liſons clairement dedans leur conſcience,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience,
Nous n'en ſommes tenus qu'à ſa protection.

Qu'il vive donc, Seigneur, & qu'il nous faſſe vivre ;
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre ;
Et rendant l'Univers de ſon heur étonné,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'eſt acquis du plus rare Monarque
Que ta bonté propice ait jamais couronné.

Cependant, ſon Daufin d'une viteſſe promte
Des ans de ſa jeuneſſe accomplira le conte ;
Et ſuivant de l'honneur les aimables appas,
De faits ſi renommez ourdira ſon hiſtoire,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le Soleil, ne l'ignoreront pas.

Par ſa fatale main qui vengera nos pertes,
L'Eſpagne pleurera ſes Provinces déſertes,
Ses châteaux abatus, & ſes chams déconfits :
Et ſi de nos diſcordes l'infame vitupère
A pu la dérober aux victoires du Père,
Nous la verrons captive aux triomphes du Fis.

AU ROY HENRI LE GRAND, ſur l'hureux ſuccès du voyage de Sedan.

ODE.

ENFIN, après les tempeſtes,
Nous voici rendus auport ;
Enfin, nous voyons nos teſtes
Hors de l'injure du ſort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler noſtre bonace ;
Et ces matieres de pleurs,
Maſſacres, feux, & rapines,
De leurs funeſtes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prieres ſont ouies,
Tout eſt réconcilié ;
Nos peurs ſont évanouies ;
Sedan s'eſt humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que faiſant comparaiſon
De l'eſpoir & de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'eſt mis à la raiſon.

Qui n'uſt cru que ſes murailles,
Que défendoit un Lion,
N'uſſent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion ;

Et qu'avant qu'eſtre à la feſte
De ſi pénible conqueſte,
Les chams ſe fuſſent vétus
Deux fois de robe nouvelle
Et le fèr uſt en javelle
Deux fois les blés abbattus ?

Et toutefois, ô merveille !
Mon Roy, l'exémple des Rois,
Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ſes loix,
Accompagné d'un Génie,
Qui les volontez manie,
L'a ſu tellement preſſer
D'obéir, & de ſe rendre,
Qu'il n'a pas u pour le prendre
Loiſir de le menacer.

Tel qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux,
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux ;
Rien n'eſt ſur en ſon rivage ;
Ce qu'il trouve il le ravage ;
Et traînant comme buiſſons
Les cheſnes & leurs racines,
Oſte aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

Tel, & plus épouvantable,
S'en alloit ce Conquérant,
A ſon pouvoir indomtable
Sa colere meſurant.

Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace ;
Et les éclairs de ſes yeux
Eſtoient comme d'un tonnerre ;
Qui gronde contre la Terre,
Quand elle a fâché les Cieux.

Quelle vaine réſiſtence
A ſon puiſſant appareil
N'euſt porté la pénitence
Qui ſuit un mauvais conſeil ;
Et vu ſa faute bornée
D'une chute infortunée,
Comme la rébellion,
Dont la fameuſe folie
Fit voir à la Theſſalie
Olympe ſur Pélion ?

Voyez comme en ſon courage,
Quand on ſe range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accouſtumée,
Que d'un ſentiment humain
Frapé non moins que de charmes,
Il fit la paix, & les armes
Luy tombèrent de la main.

Arrière vaines chimères
De haines & de rancueurs :
Soupçons de choſes amères
Eloignez-vous de nos cœurs.

Loin, bien-loin, triſtes penſées,
Où nos miſeres paſſées
Nous avoient enſevelis.
Sous HENRI, c'eſt ne voir goute,
Que de révoquer en doute
Le ſalut des Fleurs de Lis.

O Roy, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté;
Roy, qui de l'âge où nous ſommes
Tout le mal as ſurmonté;
Si tes labeurs d'où la France
A tiré ſa délivrance,
Sont écrits avecque foy;
Qui ſera ſi ridicule
Qui ne confeſſe qu'Hercule
Fut moins Hercule que toy?

De combien de tragédies,
Sans ton aſſuré ſecours,
Eſtoient les trames ourdies
Pour enſanglanter nos jours?
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuſe licence,
De qui le ſouverain bien
Eſt d'opprimer & de nuire,
N'uſt trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien?

Mon Roy, connois ta puiſſance:
Elle eſt capable de tout.
Tes deſſeins n'ont pas naiſſance
Qu'on en voit déja le bout:

Et la Fortune amoureuſe
De la vertu généreuſe
Trouve de ſi doux apas
A te ſervir & te plaire,
Que c'eſt la mettre en colère
Que de ne l'employer pas.

Uſe de ſa bienveillance ;
Et lui donne ce plaiſir,
Qu'elle ſuive ta vaillance
A quelque nouveau deſir.
Où que tes bannières aillent,
Quoyque tes armes aſſaillent,
Il n'eſt orgueuil endurci,
Que briſé comme du verre
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je ſay bien que les oracles
Prédiſent tous, qu'à ton Fis
Sont réſervez les miracles
De la priſe de Menfis :
Et que c'eſt-luy, dont l'épée
Au ſang barbare trempée,
Quelque jour apparoiſſant
A la Grèce qui ſoupire,
Fera décroiſtre l'Empire
De l'infidèle Croiſſant.

Mais tandis que les années
Pas-à-pas font avancer
L'âge où de ſes deſtinées
La gloire doit commencer :

Que fais-tu, que d'une armée,
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voiſins dont les pratiques
De nos rages domeſtiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoyque les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et faſſent monter aux nues
Leurs effroyables remparts :
Alors que de ton paſſage
On leur fera le meſſage,
Qui verront-elles venir,
Envoyé ſous tes auſpices,
Qu'auſſitoſt leurs précipices
Ne ſe laiſſent applanir ?

Croy-moy, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes Guerriers
D'aller expoſer leur vie
Pour t'acquerir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuſes
Ces ames ambitieuſes,
Qui juſques où le matin
Met les eſtoiles en fuite,
Oſeront, ſous ta conduite,
Aller querir du butin.

Déja le Tézin tout morne
Conſulte de ſe cacher ;
Voulant garentir la corne
Que tu luy dois arracher :

Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baiſſé le menton,
Dans ſa caverne profonde
S'appreſte à voir en ſon onde
Choir un autre Phaëton.

Va, Monarque magnanime;
Souffre à ta juſte douleur,
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'aſtre, dont la courſe ronde
Tous les jours voit tout le monde;
N'aura point achevé l'an,
Que tes conqueſtes ne raſent
Tout le Piémont, & n'écraſent
La Couleuvre de Milan

Ce ſera là que ma lyre
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne près de ſa mort:
Et ſe rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer,
Qu'en l'aiſe de la victoire
Rien n'eſt ſi doux que la gloire
De ſe voir ſi bien louer.

Il ne faut pas que tu penſes
Trouver de l'éternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la vanité.

Tous ces chéd'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les Muſes ſeulement
L'homme eſt exemt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'hiſtoire
De tes faits laborieux,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux ;
Et quelque aſſaut que te face
L'oubli par qui tout s'efface,
Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura ſa fin terminée
Qu'en celle de l'Univers.

AU ROY HENRI LE GRAND.

SONNET.

MON Roy, s'il eſt ainſi que des choſes futures
L'école d'Apollon apprent la vérité,
Quel ordre merveilleux de belles avantures
Va combler de lauriers voſtre poſtérité ?

Que vos jeunes lions vont amaſſer de proye :
Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combas ;
Soit que de l'Oriant mettant l'Empire bas,
Ils veuillent rebâtir les murailles de Troye.

Ils ſeront malhureux ſeulement en un point ;
C'eſt que ſi leur courage à leur fortune joint,
Avoit aſſujetti l'un & l'autre Hémiſphère,

Voſtre gloire eſt ſi grande en la bouche de tous,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puiſqu'ils avoient l'honneur d'eſtre ſortis de vous.

SUR L'ATTENTAT commis en la perſonne de Henri le Grand, le 19. Decembre 1605.

ODE.

QUE direz-vous, Races futures,
Si quelquefois un vrai diſcours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours ?
Lirez-vous, ſans rougir de honte,
Que noſtre impiété ſurmonte
Les faits les plus audacieux,
Et les plus dignes du tonnerre,
Qui firent jamais à la Terre
Sentir la colere des Cieux ?

O que nos fortunes proſpères
Ont un change bien apparant !
O que du ſiécle de nos pères
Le noſtre s'eſt fait différant !
La France, devant ces orages,
Pleine de mœurs & de courages
Qu'on ne pouvoit aſſez louer,
S'eſt faite aujourd'hui ſi tragique,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vergogne d'avouer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un Prince de ſoi,
Que les Rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roi ?

Quelle terre n'eſt parfumée
Des odeurs de ſa renommée ?
Et qui peut nier, qu'après Dieu,
Sa gloire, qui n'a point d'exemples ;
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le ſegond lieu ?

Qui ne ſait point qu'à ſa vaillance
Il ne ſe peut rien ajouter ?
Qu'on reçoit de ſa bienveillance,
Tout ce qu'on en doit ſouhaiter ?
Et que ſi de cette Couronne,
Que ſa tige illuſtre lui donne,
Les loix ne l'uſſent reveſtu,
Nos peuples d'un juſte ſuffrage
Ne pouvoient ſans faire naufrage
Ne l'offrir point à ſa vertu ?

Toutefois, ingrats que nous ſommes ;
Barbares, & dénaturez,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes ſont dévorez,
Toujours nous aſſaillons ſa teſte
De quelque nouvelle tempeſte ;
Et d'un courage forcené,
Rejettant ſon obéiſſance,
Lui défendons la jouiſſance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet eſprit farouche,
Qui ſorti des ombres d'Enfer,
D'un coup ſanglant frapa ſa bouche,
A peine avoit laiſſé le fèr ;

Et voici qu'un autre perfide,
Où la meſme audace réſide ;
Comme ſi détruire l'Eſtat
Tenoit lieu de juſte conqueſte ;
De pareilles armes s'appreſte
A faire un pareil attentat.

O Soleil, ô grand luminaire,
Si jadis l'horreur d'un feſtin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange ;
D'où vient que ta ſévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obſcurité.

Non, non, tu luis ſur le coupable,
Comme tu fais ſur l'innocent :
Ta nature n'eſt point capable
Du trouble qu'une ame reſſent.
Tu dois ta flame à tout le monde ;
Et ton allure vagabonde,
Comme une ſervile action
Qui dépent d'une autre puiſſance ;
N'ayant aucune connoiſſance,
N'a point auſſi d'affection.

Mais, ô planette belle & claire,
Je ne parle pas ſagement ;
Le juſte excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.

Ce traitre, quelque frenéſie
Qui travaillaſt ſa fantaiſie,
Ut encore aſſez de raiſon,
Pour ne vouloir rien entreprendre,
Bel aſtre, qu'il n'uſt vu deſcendre
Ta lumiere ſous l'oriſon.

Au point qu'il écuma ſa rage,
Le Dieu de Seine eſtoit dehors
A regarder croiſtre l'ouvrage
Dont ce Prince embellit ſes bords :
Il ſe reſerra tout-à-l'heure
Au plus bas lieu de ſa demeure ;
Et ſes Nymphes deſſous les eaux,
Toutes ſans voix & ſans haleine,
Pour ſe cacher furent en peine
De trouver aſſez de roſeaux.

La terreur des choſes paſſées
A leurs yeux ſe ramentevant,
Faiſoit prévoir à leurs penſées
Plus de malheurs qu'auparavant :
Et leur eſtoit ſi peu croyable
Qu'en cet accident effroyable
Perſonne les puſt ſecourir,
Que pour en eſtre dégagées,
Le Ciel les auroit obligées
S'il leur uſt permis de mourir.

Revenez, belles fugitives ;
Dequoy verſez-vous tant de pleurs ?
Aſſurez-vos ames craintives :
Remettez vos chapeaux de fleurs ;

Le Roy vit, & ce miſérable ;
Ce monſtre vrayment déplorable,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un viſage d'Alcide,
A commancé le parricide,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles, qu'on ſe réjouiſſe :
Mettez-vous l'eſprit en repos :
Que cette peur s'évanouiſſe ;
Vous la prenez mal-à-propos.
Le Roy vit, & les deſtinées
Lui gardent un nombre d'années,
Qui fera maudire le ſort
A ceux dont l'aveugle manie
Dreſſe des plans de tyranuie,
Pour bâtir quand il ſera mort.

O bien-hureuſe Intelligence,
Puiſſance, quiconque tu ſois,
Dont la fatale diligence
Préſide à l'Empire François ;
Toutes ces viſibles merveilles,
De ſoins, de peines, & de veilles,
Qui jamais ne t'ont pu laſſer,
N'ont-elles pas fait une hiſtoire,
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne ſauroit effacer ?

Ces Archers aux caſaques peintes
Ne peuvent pas n'eſtre ſurpris,
Ayans à combattre les feintes
De tant d'infidèles eſprits.

Leur préſence n'eſt qu'une pompe ;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiſer une audace,
Qu'en l'ame auſſitoſt qu'en la face
Tu n'en liſes la vérité ?

Grand Démon d'éternelle marque,
Fais qu'il te ſouvienne toujours
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge & leurs ſecours ;
Et qu'arrivant l'heure preſcrite,
Que le trépas, qui tout limite,
Nous privera de ſa valeur,
Nous n'avons jamais u d'alarmes
Où nous ayons verſé des larmes
Pour une ſemblable douleur.

Je ſay bien que par la Juſtice,
Dont la Paix accroiſt le pouvoir,
Il fait demeurer la Malice
Aux bornes de quelque devoir ;
Et que ſon invincible épée
Sous telle influence eſt trempée,
Qu'elle met la frayeur par tout,
Auſſitoſt qu'on la voit reluire :
Mais quand le malheur nous veut nuire,
De quoy ne vient-il point à bout ?

Soit que l'ardeur de la prière
Le tienne devant un autel ;
Soit que l'honneur à la barrière
L'appelle à débatre un cartel ;

Soit que dans la chambre il médite ;
Soit qu'aux bois la chaſſe l'invite ;
Jamais ne t'écarte ſi-loin,
Qu'aux embuſches qu'on lui peut tendre
Tu ne ſois preſt à te défendre,
Sitoſt qu'il en aura beſoin.

Garde ſa Compagne fidelle ;
Cette Reyne, dont les bontez
De noſtre foibleſſe mortelle
Tous les défauts ont ſurmontez.
Fay que jamais rien ne l'ennuye ;
Que toute infortune la fuye ;
Et qu'aux roſes de ſa beauté,
L'âge, par qui tout ſe conſume,
Redonne, contre ſa coûtume,
La grace de la nouveauté.

Serre d'une étreinte ſi ferme
Le nœu de leurs chaſtes amours,
Que la ſeule mort ſoit le terme
Qui puiſſe en arreſter le cours.
Béni les plaiſirs de leur couche ;
Et fay renaiſtre de leur ſouche
Des ſçions ſi beaux & ſi vers,
Que de leur feuillage ſans nombre
A jamais ils puiſſent faire ombre
Aux peuples de tout l'Univers.

Sur tout, pour leur commune joye,
Devide aux ans de leur Daufin,
A lons filets d'or & de ſoye,
Un bon-heur qui n'ait point de fin.

Quelques vœux que face l'Envie,
Conſerve-leur ſa chére vie :
Et tiens par elle enſevelis
D'une bonace continue
Les Aquilons, dont ſa venue
A garanti les Fleurs de Lis.

Conduis-le ſous leur aſſurance
Promtement juſques au ſommet
De l'indubitable eſpérance
Que ſon enfance leur promet :
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le Trône Impérial,
Avant que le Ciel les appelle,
Fais leur ouir cette nouvelle
Qu'il a raſé l'Eſcurial.

AU ROY HENRI LE GRAND, ſur la priſe de Marſeille.

ODE.

ENFIN, après tant d'années,
Voici l'hureuſe ſaiſon,
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guériſon.
Les Dieux, lons à ſe réſoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui monſtre aux ambitieux,
Que les fureurs de la Terre
Ne ſont que paille & que verre
A la colere des Cieux.

Peuples, à qui la tempeſte
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette feſte
Couronneront vos cheveux?
Quelle victime aſſez grande
Donnerez-vous pour offrande?
Et quel Indique ſéjour
Une perle fera naiſtre
D'aſſez de luſtre, pour eſtre
La marque d'un ſi beau jour?

Cet effroyable coloſſe,
CASAUX; l'appui des mutins;
A mis le pied dans la foſſe
Que lui cavoient les deſtins.

Il eſt mort, ce parricide.
Un Alcide fis d'Alcide,
A qui la France a preſté
Son invincible génie,
A coupé ſa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les avantures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflus perpétuel.
L'aiſe & l'ennui de la vie
Ont leur courſe entreſuivie
Auſſi naturellement
Que le chaud & la froidure:
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Cinq ans Marſeille volée
A ſon juſte poſſeſſeur,
Avoit langui déſolée
Aux mains de cet oppreſſeur.
Enfin, le tems l'a remiſe
En ſa première franchiſe:
Et les maux qu'elle enduroit
Ont u ce bien pour échange,
Qu'elle a vu parmi la fange
Fouller ce qu'elle adoroit.

Déja tout le peuple More
A ce miracle entendu:
A l'un & l'autre Boſphore
Le bruit en eſt répandu:

Toutes les plaines le ſavent
Que l'Inde & l'Eufrate lavent :
Et déja paſle d'effroy
Memphis ſe penſe captive,
Voyant ſi près de ſa rive
Un Neveu de Godefroy.

SUR LE MESME SUJET.

ODE.

SOrt que de tes lauriers la grandeur pourſuivant
D'un cœur où l'ire juſte & la gloire commande,
Tu paſſe comme un foudre en la Terre Flamande,
D'Eſpagnols abatus la campagne pavant :
Soit qu'en ſa derniere teſte
L'Hydre civile t'arreſte ;
Roy, que je verrai jouir
De l'Empire de la Terre,
Laiſſe le ſoin de la guerre,
Et penſe à te réjouir.

Nombre tous les ſuccès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penſer humain.
Jamais tu n'as vu journée
De ſi douce deſtinée ;
Non celle, où tu rencontras

Sur

Sur la Dordonne en deſordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La pouſſière de Coutras.

CASAUX, ce grand Titan, qui ſe moquoit des Cieux,
A vu par le trépas ſon audace arreſtée,
Et ſa rage infidèle aux étoiles montée,
Du plaiſir de ſa chute a fait rire nos yeux.

* * *

Ce dos chargé de pourpre, & rayé de clinquans,
A dépouillé ſa gloire au milieu de la fange:
Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour venger en un jour ſes crimes de cinq ans.
La mèr, en cette furie,
A peine a ſauvé Dorie:
Et le funeſte remors
Que fait la peur des ſupplices,
A laiſſé tous ces complices
Plus morts que s'ils eſtoient morts.

AU ROY HENRI LE GRAND.

SONNET.

JE le connois, Deſtins, vous avez arreſté
Qu'aux deux fis de mon Roy ſe partage la Terre,
Et qu'après le trépas, ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en ſa poſtérité

Leur courage auſſi grand que leur proſpérité
Tous les forts orgueilleux briſera comme verre:
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le châtiment de ſa témérité.

Le cercle imaginé, qui de meſme intervalle
Du Nort & du Midy les diſtances égalle,
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

Mais eſtant fis d'un père où tant de gloire abonde,
Pardonnez-moi, Deſtins, quoyqu'ils puiſſent avoir,
Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un Monde.

A MONSEIGNEUR LE DAUFIN.

SONNET.

QUE l'honneur de mon Prince eſt cher aux deſtinées !
Que le Démon eſt grand qui lui ſert de ſuport !
Et que viſiblement un favorable ſort
Tient ſes proſpéritez l'une à l'autre enchaînées !

Ses Filles ſont encore en leurs tendres années,
Et déja leurs appas ont un charme ſi fort,
Que les Rois les plus grands du Ponant & du Nort,
Brûlent d'impatience après leurs Hyménées.

Penſez à vous, Daufin j'ai prédit en mes vers :
Que le plus grand orgueuil de tout cet Univers,
Quelque jour à vos pieds doit abaiſſer la teſte !

Mais ne vous flatez point de ces vaines douceurs ;
Si vous ne vous haſtez d'en faire la conqueſte,
Vous en ſerez fruſtré par les yeux de vos Sœurs.

A

SUR LE MARIAGE DU ROY & de la Reyne.

STANCES.

MOPSE, entre les Devins l'Apollon de cet âge,
Avoit toujours fait eſpèrer,
Qu'un Soleil, qui naiſtroit ſur les rives du Tage,
En la terre du Lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction ſembloit une avanture
Contre le ſens & le diſcours ;
N'eſtant pas convenable aux règles de nature,
Qu'un Soleil ſe levaſt où ſe couchent les jours.

ANNE, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aiſe de nos yeux,
Au ſein de noſtre Mars ſatisfait à l'oracle,
Et dégage envers nous la promeſſe des Cieux.

Bien eſt-elle un Soleil ; & ſes yeux adorables
Déja vus de tout l'horiſon,
Font croire que nos maux ſeront maux incurables,
Si d'un ſi beau remède ils n'ont leur guériſon.

Quoyque l'eſprit y cherche, il n'y voit que des chaînes
Qui le captivent à ſes loix.
Certes, c'eſt à l'Eſpagne à produire des Reynes,
Comme c'eſt à la France à produire des Rois.

Heureux couple d'amans, noſtre grande MARIE
A pour vous combattu le ſort.
Elle a forcé les vens, & domté leur furie:
C'eſt à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les, Beaux eſprits, & donnez connoiſſance,
En l'excès de voſtre plaiſir,
Qu'à des cœurs bien touchez tarder la jouiſſance,
C'eſt infailliblement leur croiſtre le deſir.

Les fleurs de voſtre amour dignes de leur racine
Monſtrent un grand commencement:
Mais il faut paſſer outre, & des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accompliſſement.

Réſervez le repos à ces vieilles années
Par qui le ſang eſt refroidi.
Tout le plaiſir des jours eſt en leurs matinées:
La nuit eſt déja proche à qui paſſe midi.

AU ROY.

SONNET.

QU'AVEC une valeur à nulle autre ſegonde,
Et qui ſeule eſt fatale à noſtre guériſon,
Voſtre courage mur en ſa verte ſaiſon
Nous ait acquis la paix ſur la Terre & ſur l'Onde :

Que l'Hydre de la France en révolte feconde,
Par vous ſoit du tout morte, ou n'ait plus de poiſon,
Certes, c'eſt un bonheur dont la juſte raiſon
Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de ſi beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoiſſez-le, mon Roy, c'eſt le comble du ſoin
Que de vous obliger ont u les Deſtinées.

Tous vous ſavent louer; mais non également.
Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

AUTRE.

MUSES, je ſuis confus : mon devoir me convie
A louer de mon Roy les rares qualitez :
Mais le mauvais deſtin qu'ont les téméritez
Fait peur à ma foibleſſe, & m'en oſte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déja plantez ?
Et ce que ſa valeur a fait en deux eſtez,
Alcide l'uſt-il fait en deux ſiècles de vie ?

Il arrivoit à peine à l'âge de vint ans,
Quand ſa juſte colère aſſaillant nos Titans,
Nous donna de nos maux l'heureuſe délivrance.

Certes, ou ce miracle à mes ſens éblouis,
Ou Mars s'eſt mis luy-même au trône de la France,
Et s'eſt fait notre Roy ſous le nom de LOUIS.

POUR LE ROY,

allant chatier la rebellion des Rochelois, & chaſſer les Anglois, qui en leur faveur étoient deſcendus en l'Iſle de Ré.

ODE.

DONC un nouveau labeur à tes armes s'appreſte:
Prend ta foudre, LOUIS, & va comme un lion
Donner le dernier coup à la derniere teſte
De la Rébellion.

Fay choir en ſacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'Enfer,
Et n'épargne contre-eux, pour notre délivrance,
Ni le feu, ni le fèr.

Aſſez de leurs complots l'infidèle malice
A nourri le deſordre & la ſédition.
Quitte le nom de Juſte, ou fay voir ta juſtice
En leur punition.

Le centième Décembre a les plaines ternies,
Et le centiéme Avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmy-nous leurs brutales manies
Ne cauſent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des ſiècles de tes
pères,
Les monſtres les plus noirs firent-ils jamais
rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères,
Ne renouvelle au tien?

Par qui ſont aujourd'huy tant de villes deſer-
tes;
Tant de grands baſtimens en maſures changez;
Et de tant de chardons les campagnes cou-
vertes,
Que par ces enragez?

Les Sceptres devant eux n'ont point de
priviléges:
Les Immortels eux-meſmes en ſont perſécutez:
Et c'eſt aux plus ſaints lieux que leurs mains
ſacriléges
Font plus d'impiétez.

Marche: va les détruire: éteins-en la ſe-
mence:
Et fuy juſqu'à leur fin ton courroux géné-
reux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clémence
Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le Ciel leurs murailles ac-
croiſtre,
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs forts,
Et creuſer leurs foſſez juſqu'à faire paroiſtre
Le jour entre les morts.

Laiſſe-les eſperer ; laiſſe-les entreprendre :
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu ;
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de RICHELIEU.

RICHELIEU, ce Prélat, de qui toute l'envie
Eſt de voir ta grandeur aux Indes ſe borner,
Et qui viſiblement ne fait cas de ſa vie
Que pour te la donner.

Rien que ton intéreſt n'occupe ſa penſée :
Nuls divertiſſemens ne l'appellent ailleurs :
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que pourvu qu'il ſoit cru nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir.

Le Ciel, qui doit le bien ſelon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'uſt aſſiſté,
Par un autre préſant n'uſt jamais eſté quitte
Envers ta piété.

Va : ne differe plus tes bonnes deſtinées.
Mon Apollon t'aſſure, & t'engage ſa foy ;
Qu'employant ce Typhis, Syrtes & Cyanées
Seront havres pour toy.

Certes, ou je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui ſon plus grand honneur de tes palmes attant,
Eſt aux bors de Charante en ſon habit de gloire,
Pour te rendre contant.

Je la voy qui t'appelle, & qui ſemble te dire;
Roy, le plus grand des Rois, & qui m'eſt le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton Empire,
Il eſt temps de marcher.

Que ſa façon eſt brave, & ſa mine aſſurée!
Qu'elle a fait richement ſon armure étoffer!
Et qu'il ſe connoiſt bien, à la voir ſi parée,
Que tu vas triompher.

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut,
Elle ſauva le Ciel, & rua le tonnere,
Dont Briare mourut.

Déja de tous coſtez s'avançoient les approches:
Icy couroit Mimas; là Typhon ſe battoit:
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encélade jettoit.

A peine cette Vierge ut l'affaire embraſſée,
Qu'auſſitoſt Jupitèr en ſon trône remis,
Vit, ſelon ſon deſir, la tempeſte ceſſée,
Et n'ut plus d'ennemis.

Ces coloſſes d'orgueil furent tous mis en
poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arra-
chez :
Phlégre qui les reçut, put encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit ſous ta merci tes rebelles ployer :
Mais ſeroit-ce raiſon qu'une même folie
N'uſt pas meſme loyer ?

Déja l'étonnement leur fait la couleur bleſme ;
Et ce laſche voiſin qu'ils ſont allé querir,
Miſerable qu'il eſt, ſe condanne lui-meſme
A fuir ou mourir.

Sa faute le remort : Mégère le regarde,
Et luy porte l'eſprit à ce vray ſentiment,
Que d'une injuſte offanſe il aura, quoy qu'il
tarde,
Le juſte châtiment.

Bien ſemble eſtre la mêr une barre aſſez forte,
Pour nous ôter l'eſpoir qu'il puiſſe eſtre battu :
Mais eſt-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu ?

Neptune importuné de ſes voiles infames,
Comme tu paroiſtras au paſſage des flots,
Voudra que ſes Tritons mettent la main aux ra-
mes,
Et ſoient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de ſortes de preuves,
Et d'une telle ardeur pouſſeront leurs efforts.
Que le ſang eſtranger fera monter nos fleuves
Au deſſus de leurs bors.

Par cet exploit fatal en tous lieux va renaiſtre
La bonne opinion des courages François:
Et le monde croira, s'il doit avoir un Maiſtre,
Qu'il faut que tu le ſois.

O que pour avoir part en ſi belle avanture
Je me ſouhaiterois la fortune d'Eſon,
Qui, vieil comme je ſuis, revint contre nature,
En ſa jeune ſaiſon?

De quel peril extrême eſt la guerre ſuivie,
Où je ne fiſſe voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te ſervant?

Toutes les autres morts n'ont merite ni marque:
Celle-cy porte ſeule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoy? tous les penſers dont les ames bien nées
Excitent leur valeur & flattent leur devoir,
Que ſont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir.

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans
les veines,
En vain dans les combats ont des ſoins di-
ligens:
Mars eſt comme l'Amour; ſes travaux & ſes
peines
Veulent de jeunes gens.

Je ſuis vaincu du tems; je cede à ſes outra-
ges:
Mon eſprit ſeulement exant de ſa rigueur
A de quoy témoigner en ſes derniers ouvra-
ges
Sa première vigueur.

Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'ho-
nore,
Non loin de mon berceau commancèrent leurs
cours;
Je les poſſéday jeune. & les poſſède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ay reçu, je veux te le produire:
Tu verras mon adreſſe: & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Surla teſte des Rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entre-
tienne;
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival aſſez vain prétendra que la ſien-
ne
Ait de quoi m'égaler?

Le fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bâtiſſant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne facent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la Terre ſera pleine :
Et les Peuples du Nil qui les auront ouis :
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de LOUIS.

POESIES DE MALHERBE.

LIVRE TROISIE'ME.

A LA REYNE MERE DU ROY, ſur ſa bien-venue en France.

ODE.

Préſantée à Sa Majeſté, à Aix, l'année 1600.

PEUPLES, qu'on mette ſur la teſte
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle feſte
A jamais tariſſe nos pleurs:
Qu'aux deux bouts du Monde ſe voye
Luire le feu de notre joye;

Et ſoient dans les coupes noyez
Les ſoucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faiſoient nos mutins;
En leur ame encore affamée
De maſſacres & de butins.
Nos doutes ſeront éclaircies:
Et mentiront les Prophéties
De tous ces viſages pâlis,
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle Fleur de Lys.

Aujourd'huy nous eſt amenée
Cette princeſſe, que la foy
D'Amour enſemble & d'Hymenée
Deſtine au lit de noſtre Roy.
La voicy, la belle MARIE,
Belle merveille d'Hétrurie;
Qui fait confeſſer au Soleil;
Quoyque l'âge paſſé raconte;
Que du Ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'eſt point la Cythérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conqueſte d'un amant:
Telle ne luit en ſa carrière
Des mois l'inégale courrière:

Et telle deſſus l'horiſon
L'aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux meſme de Céfale
En feroient la comparaiſon.

Le Sceptre que porte ſa Race,
Où l'heur aux mérites eſt joint,
Luy met le reſpect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point:
Nulle vanité ne la touche:
Les graces parlent par ſa bouche:
Et ſon front, témoin aſſuré
Qu'au vice elle eſt inacceſſible,
Ne peut que d'un cœur inſenſible,
Eſtre vu ſans eſtre adoré.

Quantesfois, lorſque ſur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ſes caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il ſentoit?
Et quantesfois, en ſa penſée,
De vives arteintes bleſſée,
Sans l'honneur de la Royauté
Qui luy fit celer ſon martyre,
Uſt-il voulu de ſon Empire
Faire échange à cette beauté?

Dix jours, ne pouvant ſe diſtraire
Du plaiſir de la regarder:
Il a, par un effort contraire,
Eſſayé de la retarder:
Mais à la fin, ſoit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,

Soit qu'un autre Démon plus fort
Aux vents ait impoſé ſilence,
Elle eſt hors de ſa violence,
Et la voicy dans noſtre port.

La voicy, Peuples, qui nous monſtre
Tout ce que la Gloire a de prix:
Les fleurs naiſſent, à ſa rencontre,
Dans les cœurs, & dans les eſprits:
Et la préſance des merveilles
Qu'en oyent dire nos oreilles,
Accuſe la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,
D'avoir figuré ſon mérite
Moindre que n'eſt la verité.

O toute parfaite Princeſſe,
L'étonnement de l'Univers;
Aſtre, par qui vont avoir ceſſe
Nos ténèbres, & nos hyvers.
Exemples ſans autres exemples:
Future Image de nos temples:
Quoyque noſtre foible pouvoir,
En voſtre accueuil oſe entreprendre;
Doit-il eſpérer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

Ce ſera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir:
Et par vous la paix aſſurée
N'aura pas la courte durée,

Qu'eſpèrent infidellement,
Non laſſez de noſtre ſouffrance,
Ces François qui n'ont de la France,
Que la Langue & l'habillement.

Par vous un Daufin nous va naiſtre,
Que vous-meſme verrez un jour
De la Terre entière le maiſtre,
Ou par armes, ou par amour:
Et ne tarderont ſes conqueſtes,
Dans les oracles déja preſtes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeuneſſe eſt le meſſage,
Tardera d'eſtre en ſon viſage,
Et de faire ombre à ſon menton.

O combien, lors, aura de veuves
La gent qui porte le Turban!
Que de ſang fougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban!
Que le Boſphore en ſes deux rives
Aura de Sultanes captives!
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance,
Au funérailles de leurs fis?

Cependant, notre grand Alcide,
Amolli parmy vos appas,
Perdra la fureur qui ſans bride
L'emporte à chercher le trépas:
Et cette valeur indomtée,
De qui l'honneur eſt l'heuriſtée,

Puiſque rien n'a ſu l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Aumoins, pour épargner vos larmes,
Aura peur de nous affliger.

Si l'eſpoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits ſeront récitez,
Eſt l'aiguillon par qui nous ſommes
Dans les hazars précipitez:
Luy de qui la gloire ſemée
Par les voix de la Renommée,
En tant de parts s'eſt fait ouir,
Que tout le ſiècle en eſt un livre,
N'eſt-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour ſe réjouir?

Qu'il lui ſuffiſe que l'Eſpagne,
Réduite par tant de combas
A ne l'oſer voir en campagne,
A mis l'ire & les armes bas;
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais ſort contre ſa vie:
Et puiſque, ſelon ſon deſſein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquière en voſtre ſein.

C'eſt-là qu'il faut qu'à ſon Génie,
Seul arbitre de ſes plaiſirs,
Quoyqu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imagine ſes deſirs:
C'eſt-là qu'il faut que les années
Luy coulent comme des journées,

Et qu'il ait de quoy ſe vanter,
Que la douceur qui tout excède,
N'eſt point ce que ſert Ganimède
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles,
Où tonnent les foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles,
D'où pleuvent la flamme & le fer;
Puiſqu'il ſait qu'en ſes deſtinées
Les noſtres ſeront terminées,
Et qu'après lui noſtre diſcord
N'aura plus qui domte ſa rage,
N'eſt-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord:

Cet Achille de qui la pique
Faiſoit au brave d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'aſſaut d'un lion;
Bien que ſa mère uſt à ſes armes
Ajoûté la force des charmes,
Quand les deſtins l'urent permis,
N'ut-il pas ſa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fuſt parmi ſes ennemis?

Les Parques d'une meſme ſoye
Ne devident pas tous nos jours;
Ni toujours par ſemblable voye
Ne font les planettes leurs cours:
Quoyque promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,

Ce qu'elle avoit fait proſpérer,
Tombe du faiſte au précipice ;
Et pour l'avoir toûjours propice,
Il la faut toûjours révérer.

Je ſay bien que ſa Carmagnole
Devant luy ſe repréſantant
Telle qu'une plaintive idole,
Va ſon courroux ſollicitant ;
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle :
Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons toujours le teint bleſme,
Cependant qu'il tente lui-meſme
Ce qu'il peut faire par autruy ?

Si vos yeux ſont toute ſa braiſe,
Et vous la fin de tous ſes vœux,
Peut-il pas languir à ſon aiſe
En la priſon de vos cheveux ?
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées,
Que d'un conſeil ambitieux
La faim de gloire perſuade
D'aller ſur les pas d'Encélade
Porter des échelles aux Cieux ?

Apollon n'a point de myſtère
Et ſont profanes ſes chanſons,
Ou, devant que le Sagittère
Deux fois ramène les glaçons,
Le ſuccès de leurs entrepriſes,
De qui deux Provinces conquiſes

Ont déja fait preuve à leur dan,
Favoriſé de la victoire,
Changera la fable en hiſtoire
De Phaëton en l'Eridan.

Nice, payant avec honte
Un ſiége autrefois repouſſé,
Ceſſera de nous mettre en conte
Barberouſſe qu'elle a chaſſé:
Guiſe, en ſes murailles forcées,
Remettra les bornes paſſées
Qu'avoit noſtre Empire marin;
Et Soiſſons, fatal aux ſuperbes,
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

A LA REYNE MERE DU ROY, ſur les hureux ſuccès de ſa Régence.

ODE.

NYMPHE, qui jamais ne ſommeilles,
Et dont les meſſages divers
En un moment ſont aux oreilles
Des Peuples de tout l'Univers;
Vole viſte, & de la contrée
Par où le jour fait ſon entrée
Juſqu'au rivage de Calis,
Conte, ſur la Terre & ſur l'Onde,
Que l'honneur unique du monde,
C'eſt la Reyne des Fleurs de Lys.

Quand ſon HENRI, de qui la gloire
Fut une merveille à nos yeux,
Loin des hommes s'en alla boire
Le nectar avecque les Dieux;
En cette avanture effroyable,
A qui ne ſembloit-il croyable,
Qu'on alloit voir une ſaiſon,
Où nos brutales perfidies
Feroient naiſtre des maladies
Qui n'auroient jamais guériſon?

Qui ne penſoit que les Furies
Viendroient des abyſmes d'Enfêr,
En de nouvelles barbaries
Employer la flamme & le fêr?

Qu'un débordement de licence
Feroit ſouffrir à l'innocence
Toute ſorte de cruautez ?
Et que nos malheurs ſeroient pires,
Que naguères ſous les Buſires
Que cet Hercule avoit domtez ?

Toutefois, depuis l'infortune
De cet abominable jour,
A peine la quatrième lune
Achève de faire ſon tour ;
Et la France a les deſtinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents ſéditieux,
Qu'aulieu de craindre la tempeſte,
Il ſemble que jamais ſa teſte
Ne fut plus voiſine des Cieux.

Au delà des bords de la Meuſe
L'Alemagne a vu nos guerriers,
Par une conqueſte fameuſe
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi ſous leur menace :
L'Aigle meſme leur a fait place ;
Et les regardant approcher
Comme lions à qui tout cède,
N'a point u de meilleur remède,
Que de fuïr, & ſe cacher.

O Reyne ; qui pleine de charmes
Pour toute ſorte d'accidans,
As borné le flux de nos larmes
En ces miracles évidans,

Que peut la fortune publique
Te vouer d'aſſez magnifique,
Si, miſe au rang des Immortels,
Dont la vertu ſuit les exemples,
Tu n'as avec eux dans nos Temples,
Des images & des autels ?

Que ſauroit enſeigner aux Princes
Le grand Démon qui les inſtruit,
Dont ta ſageſſe en nos Provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui juſtement ne peut dire,
A te voir régir cet Empire,
Que ſi ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites,
Tu ferois dedans ſes limites
Lever & coucher le Soleil ?

Le ſoin qui reſte à nos penſées,
O bel Aſtre, c'eſt que toujours
Nos félicitez commencées
Puiſſent continuer leurs cours.
Tout nous rit ; & noſtre navire
A la bonace qu'il deſire :
Mais ſi quelque injure du ſort
Provoquoit l'ire de Neptune,
Quel excès d'hureuſe fortune
Nous garantiroit de la mort ?

Aſſez de funeſtes batailles,
Et de carnages inhumains,
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains.

Donne ordre que ſous ton Génie
Se termine cette manie ;
Et que las de perpétuer
Une ſi longue mal-veuillance,
Nous employons noſtre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Diſcorde aux crins de couleuvres,
Peſte fatale aux Potentats,
Ne finit ſes tragiques œuvres
Qu'en la fin meſme des Eſtats.
D'elle nâquit la frenéſie
De la Grèce contre l'Aſie :
Et d'elle prirent le flambeau,
Dont ils deſolèrent leur terre,
Les deux frères de qui la guerre
Ne ceſſa point dans le tombeau.

C'eſt en la paix que toutes choſes
Succèdent ſelon nos deſirs :
Comme aux Printems naiſſent les roſes,
En la paix naiſſent les plaiſirs.
Elle met les pompes aux villes ;
Donne aux chams les moiſſons fertiles ;
Et de la majeſté des loix
Appuyant les pouvoirs ſuprêmes,
Fait demeurer les Diadêmes
Fermes ſur la teſte des Rois.

Ce ſera deſſous cèt Ægide,
Qu'invincible de tous coſtez,
Tu verras ces peuples ſans bride
Obéïr à tes volontez ;

Et ſurmontant leur eſpérance,
Remettras en telle aſſurance
Leur ſalut qui fut déploré,
Que vivre au ſiécle de MARIE,
Sans menſonge & ſans flaterie
Sera vivre au ſiècle doré.

Les Muſes, les neuf belles Fées,
Dont les bois ſuivent les chanſons,
Rempliront de nouveaux Orfées
La troupe de leurs nourriſſons.
Tous leurs vœux ſeront de te plaire:
Et ſi ta faveur tutelaire
Fait ſigne de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui ſe compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entrepriſe,
Commune à tous les Beaux-eſprits,
Plus ardent qu'une Athléte à Piſe,
Je me ferai quitter le prix.
Et quand j'auray peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoura que Fontaine-bleau,
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs ſuperbes galeries
N'ont point un ſi riche tableau.

Apollon, à portes ouvertes
Laiſſe indifféramment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir:

Mais l'art d'en faire des couronnes,
N'eſt pas ſu de toutes perſonnes;
Et trois ou quatre ſeulement,
Au nombre deſquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

POUR LA REYNE MERE DU ROY, pendant ſa Régence.

ODE.

SI quelque avorton de l'Envie
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux;
Et dans les ſavantes oreilles
Verſer de ſi douces merveilles,
Que ce miſérable corbeau,
Comme oiſeau d'augure ſiniſtre,
Banni des rives de Caïſtre,
S'aille cacher dans le tombeau.

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe deſſous les feuillées,
Danſant au ſilence des bois.
Venez en robes, où l'on voye
Deſſus les ouvrages de ſoye

Les rayons d'or étinceler ;
Et chargez de perles vos teſtes,
Comme quand vous allez aux feſtes
Où les Dieux vous font appeler.

Quand le ſang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantoſt vous ſouſpiriez mes peines,
Tantoſt vous chantiez mes plaiſirs :
Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écris
D'ennuyer les races futures
Des ridicules avantures
D'un amoureux en cheveux gris.

Non, Vierges, non, je me retire
De tous ces frivoles diſcours :
Ma Reyne eſt un but à ma lyre,
Plus juſte que nulles amours ;
Et quand j'auray, comme j'eſpère,
Fait ouir du Gange à l'Ibère
Sa louange à tout l'Univers,
Permeſſe me ſoit un Cocyte,
Si jamais je vous ſollicite
De m'aider à faire des vers.

Auſſi bien chanter d'autre choſe,
Ayant chanté de ſa grandeur,
Seroit-ce pas après la roſe
Aux pavots chercher de l'odeur ?
Et des louanges de la Lune
Deſcendre à la clarté commune

D'un de ces feux du Firmament,
Qui ſans profiter & ſans nuire,
N'ont reçu l'uſage de luire
Que par le nombre ſeulemeut.

Entre les Rois à qui cet âge
Doit ſon principal ornement,
Ceux de la Tamiſe & du Tage
Font louer leur gouvernement:
Mais en de ſi calmes Provinces,
Où le Peuple adore les Princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du Sceptre légitime,
Sauroit-on excuſer le crime
De ne régner pas comme il faut?

Ce n'eſt point aux rives d'un fleuve,
Où dorment les vens & les eaux,
Que fait ſa veritable preuve
L'art de conduire les vaiſſeaux.
Il faut en la plaine ſalée
Avoir lutté contre Malée,
Et près du naufrage dernier,
S'eſtre vu deſſous les Pléiades,
Eloigné de ports & de rades,
Pour eſtre cru bon marinier.

Ainſi quand la Grèce partie
D'où le mot Anaure couloit,
Traverſa les mers de Scythie
En la navire qui parloit;
Pour avoir ſu des Cyanées,
Tromper les vagues forcenées,

Les pilotes du fils d'Eſon,
Dont le nom jamais ne s'efface,
Ont gagné la première place
En la fable de la Toiſon.

Ainſi conſervant cet Empire ;
Où l'infidelité du ſort,
Jointe à la noſtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma Reyne acquiert à ſes mérites,
Un nom qui n'a point de limites ;
Et terniſſant le ſouvenir
Des Reynes qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui ſont à venir.

Auſſi-toſt que le coup tragique,
Dont nous fumes preſque abatus,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ſes vertus,
En qu'elle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé ſon courage ?
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligèrent les matelots ?

Qui n'ouït la voix de Bélone,
Laſſe d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ſes partiſans ;
Et déja les rages extrêmes,
Par qui tombent les Diadêmes,

Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Eſt l'éternelle ignominie
De Jarnac & de Moncontour?

Qui ne voit, encore à cette heure,
Tous les infidèles cerveaux,
Dont la fortune eſt la meilleur,
Ne chercher que troubles ſi nouveaux,
Et reſſembler à ces fontaines
Dont les conduites ſouteraines
Paſſent par un plomb ſi gaſté,
Que toujours ayant quelque tare,
Au meſme temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre coſté?

La Paix ne voit rien qui menace
De faire renaiſtre nos pleurs:
Tout s'accorde à noſtre bonace;
Les hyvers nous donnent des fleurs:
Et ſi les paſles Eumenides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne ſortent d'Enfêr,
Le repos du ſiècle où nous ſommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt que le fêr.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher eſt affermie
En ſon redoutable pouvoir.
Elle va d'un pas & d'un ordre,
Où la cenſure n'a que mordre:

Et les loix qui n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance,
Font tout perdre à la violance
Qui veut avoir plus que le ſien.

Nos chams meſme ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs.
Les feſtins, les jeux, & la dance,
En banniſſent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y ſoupire :
Chaque Amarylle a ſon Tityre :
Et ſous l'épaiſſeur des rameaux
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne,
Qui ſoir & matin ne reſonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

Puis, quand ces deux grans Hyménées,
Dont le fatal embraſſement
Doit applanir les Pyrénées,
Auront leur accompliſſement ;
Devons-nous douter qu'on ne voye,
Pour accompagner cette joye,
L'encens germer en nos buiſſons ;
La myrrhe couler en nos rues ;
Et ſans l'uſage des charues,
Nos plaines jaunir de moiſſons ?

Quelle moins hautaine eſpérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conqueſter à la France
La Propontide en ſes deux bors ?
Et vengeant de ſuccès proſpères
Les infortunes de nos pères,

Que tient l'Egypte enſévelis,
Aller ſi près du bout du monde,
Que le Soleil ſorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de Lis?

Certes, ces miracles viſibles
Excédant le penſer humain,
Ne ſont point ouvrages poſſibles
A moins qu'une immortelle main.
Et la raiſon ne ſe peut dire,
De nous voir en noſtre navire
A ſi bon port acheminez,
Ou ſans fard & ſans flatterie,
C'eſt Pallas que cette MARIE,
Par qui nous ſommes gouvernez.

Mais qu'elle ſoit Nymphe ou Déeſſe,
De ſang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confeſſe
Qu'il ne vit jamais rien de tel.
Et quiconque fera l'hiſtoire
De ce grand chéd'œuvre de gloire,
L'incrédule poſtérité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage,
Au deçà de la vérité.

Grand HENRI, grand foudre de guerre,
Que cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la Terre,
Les Deſtins firent ſon époux;
Roy, dont la mémoire eſt ſans blâme,
Que dis-tu de cette belle ame,

Quand tu la vois ſi dignement
Adoucir toutes nos abſinthes;
Et ſe tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

Que dis-tu lorſque tu remarques
Après ſes pas ton Héritier,
De la ſageſſe des Monarques
Monter le pénible ſentier?
Et pour étendre ſa Couronne,
Croiſtre comme un fan de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque ſa furie,
Les Nomades n'ont bergerie,
Qu'il ne ſuffiſe à deſoler.

Qui doute que ſi de ſes armes
Ilion avoit u l'appuy,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fuſt retourné chez-luy;
Et qu'aux beaux chams de la Phrygie,
De tant de batailles rougie,
Ne fuſſent encore honnorez
Ces ouvrages des mains céleſtes,
Que juſques à leurs derniers reſtes
La flamme Grecque a dévorez?

A LA REYNE MERE DU ROY, pendant ſa Régence.

STANCES.

OBJET divin des ames & des yeux,
Reyne le chéd'œuvre des Cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer?

Les monts fameux des Vierges que je ſers
Ont-ils des fleurs en leurs deſerts,
Qui s'efforçant d'embellir ta couleur,
Ne terniſſe la leur?

Le Termodon a vu ſeoir autrefois
Des Reynes au trône des Rois:
Mais que vit-il par qui ſoit debatu
Le prix à ta vertu?

Certes, nos Lis, quoyque bien cultivez,
Ne s'eſtoient jamais élevez
Au point hureux où les deſtins amis
Sous ta main les a mis.

A leur odeur l'Anglois ſe relaſchant,
Noſtre amitié va recherchant:
Et l'Eſpagnol, prodige merveilleux!
Ceſſe d'eſtre orgueilleux.

De tous côtez nous regorgeons de biens :
Et qui voit l'aiſe où tu nous tiens,
De ce vieux ſiècle aux fables récité
Voit la félicité.

Quelque diſcord murmurant baſſement,
Nous fit peur au commancement :
Mais ſans effêt preſque il s'évanouit,
Plutoſt qu'on ne l'ouit.

Tu menaças l'orage paroiſſant :
Et tout ſoudain obéiſſant,
Il diſparut, comme flots courroucez,
Que Neptune a tancez.

Que puiſſes-tu, grand Soleil de nos jours,
Faire ſans fin le meſme cours ;
Le ſoin du Ciel te gardant auſſi bien,
Que nous garde le tien.

Puiſſes-tu voir ſous le bras de ton Fis
Trébucher les murs de Memphis ;
Et de Marſeille au rivage de Tyr
Son Empire aboutir.

Les vœux ſont grands : mais avecque raiſon
Que ne peut l'ardante oraiſon ?
Et ſans flater, ne ſers-tu pas les Dieux
Aſſez pour avoir mieux ?

POESIES DE MALHERBE.

LIVRE QUATRIE'ME.

A MONSEIGNEUR FRERE DU ROY.

SONNET.

MUSES, quand finira cette longue remiſe
De contenter GASTON, & d'écrire de luy?
Le ſoin que vous avez de la gloire d'autruy,
Peut-il mieux s'employer qu'à ſi belle entrepriſe?

En ce malhureux ſiècle où chacun vous mépriſe,
Et quiconque vous ſert n'en a que de l'ennuy,
Miſerable Neufvaine, où ſera voſtre appuy,
S'il ne vous tent les mains & ne vous favoriſe?

Je croy bien que la peur d'oſer plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage ſi haut,
Vous oſtent le deſir que ſa vertu vous donne:

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puiſqu'en âge ſi bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vint ans?

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE RICHELIEU.

SONNET.

A Ce coup nos frayeurs n'auront plus de raiſon,
Grande ame aux grands travaux ſans repos adonnée:
Puiſque par vos conſeils la France eſt gouvernée,
Tout ce qui la travaille aura ſa guériſon.

Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Eſon,
Telle cette Princeſſe en vos mains rêſinée
Vaincra de ſes deſtins la rigueur obſtinée,
Et reprendra le teint de ſa verte ſaiſon.

Le bon ſens de mon Roy m'a toujours fait prédire,
Que les fruits de la Paix combleroient ſon Empire,
Et comme un Demi-dieu le feroient adorer:

Mais voyant que le voſtre aujourd'huy le ſegonde,
Je ne luy promets pas ce qu'il doit eſpérer,
Si je ne lui promets la conqueſte du Monde.

A MADAME

LA PRINCESSE DOUAIRIERE,

CHARLOTTE DE LA TREMOILLE.

SONNET.

QUOY donc, grande Princeſſe en la Terre adorée,
Et que meſme le Ciel eſt contraint d'admirer,
Vous avez réſolu de nous voir demeurer
En une obſcurité d'éternelle durée?

La flame de vos yeux, dont la Cour éclairée
A vos rares vertus ne veut rien préférer,
Ne ſe laſſe donc point de nous deſeſpérer,
Et d'abuſer les vœux dont elle eſt deſitée?

Vous eſtes en des lieux, où les chams toujours vers,
Pourcequ'ils n'ont jamais que de tièdes hyvers,
Semblent en apparance avoir quelque mérite:

Mais ſi c'eſt pour cela que vous cauſez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de choſe ſi petite,
Vous de qui chaque pas fait naiſtre mille fleurs?

A MADAME
LA PRINCESSE DE CONTY.

SONNET.

RACE de mille Rois, adorable Princeſſe,
Dont le puiſſant appui de faveurs m'a comblé,
Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promeſſe,
Et m'allége du faix dont je ſuis accablé.

Telle que noſtre ſiècle aujourd'huy vous regarde,
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me réſous de vous bailler en garde
Aux faſtes éternels de la poſtérité.

Je ſay bien quel effort cet ouvrage demande:
Mais ſi la peſanteur d'une charge ſi grande
Réſiſte à mon audace, & me la refroidit;

Voy-je pas vos bontez à mon aide paroiſtre,
Et parler dans vos yeux un ſigne qui me dit,
Que c'eſt aſſez payer que de bien reconnoiſtre?

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BELLEGARDE, Grand-Ecuyer de France.

ODE.

A La fin c'eſt trop de ſilance
En ſi beau ſujet de parler;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuſte violance;
BELLEGARDE, unique ſupport
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma pareſſe ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage & de l'Eufrate
N'a vu l'un & l'autre Soleil?

Les Muſes hautaines & braves
Tiennent le flater odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en eſclaves:
Mais auſſi ne ſont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne ſont que rigueur & que glace;
Et de qui le cerveau leger,
Quelque ſervice qu'on leur face,
Ne ſe peut jamais obliger.

La vertu qui de leur étude
Eſt le fruit le plus précieux,

Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude :
Et les agréables chanſons,
Par qui leurs doctes Nourriſſons
Savent charmer les deſtinées,
Récompenſent un bon accueuil
De louanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueuil.

Les tiennes par moi publiées ;
Je le jure ſur les autels ;
En la mémoire des mortels
Ne ſeront jamais oubliées :
Et l'éternité que promet
La montagne au double ſommet,
N'eſt que menſonge & que fumée,
Ou je rendray cet Univers
Amoureux de ta renommée
Autant que tu l'ês de mes vers.

Comme en cueuillant un guirlande
L'homme eſt dautant plus travaillé,
Que le parterre eſt émaillé
D'une diverſité plus grande :
Tant de fleurs de tant de côtez
Faiſant paroiſtre en leurs beautez
L'artifice de la Nature.
Il tient ſuſpendu ſon déſir,
Et ne ſait en cette peinture
Ni que laiſſer, ni que choiſir.

Ainſi, quand preſſé de la honte,
Dont me fait rougir mon devoir,

Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toy les âges ſurmonte ;
Tu me tiens les ſens enchantez
De tant de rares qualitez,
Où brille un excès de lumière,
Que plus je m'arreſte à penſer
Laquelle ſera la première,
Moins je ſay par où commencer.

Si nommer en ſon parentage
Une longue ſuite d'Aïeux,
Que la gloire a mis dans les Cieux,
Eſt reputé grand avantage ;
De qui n'eſt-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les Charges les plus honnorables,
Dont le mérite & la raiſon,
Quand les Deſtins ſont favorables,
Parent une illuſtre Maiſon ?

Qui ne ſait de quelles tempeſtes
Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos Rois,
Des Alpes a battu les teſtes ?
Qui n'a vu deſſous leurs combas
Le Pô mettre les cornes bas ?
Et les Peuples de ſes deux rives,
Dans la frayeur enſévelis,
Laiſſer leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de Lis ?

Mais de chercher aux ſépultures
Des temoignages de valeur,

C'eſt à ceux qui n'ont rien du leur
Eſtimable aux races futures ;
Non pas à toy, qui reveſtu
De tous les dons que la Vertu
Peut recevoir de la Fortune,
Connois que c'eſt que du vray bien,
Et ne veux pas, comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monſtre infame d'Envie,
A qui rien de l'autruy ne plaiſt,
Tout laſche & perfide qu'il eſt,
Jette les yeux deſſus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs, & des Beaux eſprits,
Dont aujourd'huy la France eſt pleine ;
Eſt-il pas contraint d'avouer,
Qu'il a luy-meſme de la peiue
A s'empeſcher de te louer ?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il ſe préſante un rival
Pour la lice, ou pour la barrière,
Soit que tu donnes ton loiſir
A prendre quelque autre plaiſir,
Eloignez des molles délices ;
Qui ne ſait que toute la Court,
A regarder tes exercices,
Comme à des théatres accourt ?

Quand tu paſſas en Italie,
Où tu fus querir pour mon Roy,

Ce joyau d'honneur & de foy
Dont l'Arne à la Seine s'allie ;
Thétis ne ſuivit-elle pas
Ta bonne grace, & tes appas,
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jaſon,
Jamais Argonaute ſemblable
N'alla conquerir la Toiſon ?

Tu menois le blond Hyménée,
Qui devoit ſolennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuſe journée.
Jamais il ne fut ſi paré ;
Jamais en ſon habit doré
Tant de richeſſes n'éclatèrent ;
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non ſans apparance, doutèrent
Qui de vous deux eſtoit le Dieu.

De combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ay-je de quoy te garentir
Contre les menaces des Parques ?
Si ce n'eſt qu'un ſi long diſcours
A de trop pénibles détours ;
Et qu'à bien diſpenſer les choſes,
Il faut meſler, pour un Guerrier,
A peu de myrrhe & peu de roſes
Force palme & force laurier ?

Achille eſtoit haut de corſage ;
L'or éclatoit en ſes cheveux ;

Et les Dames avecque vœux
Soupiroient après ſon viſage:
Sa gloire à danſer & chanter,
Tirer de l'arc, ſauter, lutter,
A nulle autre n'eſtoit ſegonde:
Mais s'il n'uſt rien u de plus beau,
Son nom qui vole par le Monde,
Seroit-il pas dans le tombeau?

S'il n'uſt par un bras homicide,
Dont rien ne repouſſoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride;
De quelque adreſſe qu'au giron
Ou de Phénix, ou de Chiron,
Il uſt fait ſon apprentiſſage,
Noſtre âge auroit-il aujourd'huy
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de luy?

C'eſt aux magnanimes exemples,
Qui ſous la bannière de Mars
Sont faits au milieu des hazars,
Qu'il appartient d'avoir des Temples;
Et c'eſt avecque ces couleurs,
Que l'hiſtoire de nos malheurs
Marquera ſi bien ta mémoire,
Que tous les ſiècles avenir
N'auront point de nuit aſſez noire,
Pour en cacher le ſouvenir.

En ce long-tems, où les manies
D'un nombre infini de mutins,

Pouſſez de nos mauvais deſtins,
Ont aſſouvi leurs félonnies,
Par quels faits d'armes valureux,
Plus que nul autre avantureux,
N'as-tu mis ta gloire en eſtime?
Et déclaré ta paſſion,
Contre l'eſpoir illégitime
De la rebelle ambition?

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mèr,
Sans que ſon gouſt devienne amèr,
Paſſe d'Elide en la Sicile;
Ses flots par moyens inconnus
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent;
Et dans Syracuſe arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent
Auſſi peu ſalez que devant.

Tel, entre ces eſprits tragiques,
Ou plutoſt démons inſenſez,
Qui de nos dommages paſſez
Tramoient les funeſtes pratiques,
Tu ne t'ès jamais diverti
De ſuivre le juſte parti;
Mais blaſmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaiſir aux bonnes mœurs.

Depuis que pour ſauver ſa terre,
Mon Roy, le plus grand des humains,

Ut laiſſé partir de ſes mains
Le premier trait de ſon tonnerre,
Juſqu'à la fin de ſes explois,
Que tout u reconnu ſes lois,
A-t-il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait u la principale part ?

Soit que près de Seine & de Loire
Il pavaſt les plaines de morts ;
Soit que le Roſne outre ſes bors
Lui viſt faire éclater ſa gloire ?
Ne l'as-tu pas toujours ſuivi ?
Ne l'as-tu pas toujours ſervi ?
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du ſort,
Que ſait imprimer aux courages
Le ſoin de vivre après la mort ?

Mais quoy ! ma barque vagabonde
Eſt dans les Syrtes bien avant,
Et le plaiſir la décevant
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
BELLEGARDE, les matelots
Jamais ne mépriſent les flots,
Quelque Phare qui leur éclaire.
Je feray mieux de relâcher,
Et borner le ſoin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attante
Croit avoir raiſon d'aſpirer,

C'eſtque tu veuille m'aſſurer
Que mon offrande te contante.
Donne-m'en d'un clin de tes yeux
Un témoignage gracieux ;
Et ſi tu la trouve petite,
Reſſouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite
Ayant beaucoup d'affection.

Ainſi de tant d'or & de ſoye :
Ton âge devide ſon cours,
Que tu reçoive tous les jours
Nouvelles matières de joye ;
Ainſi tes honneurs fleuriſſans
De jour en jour aillent croiſſans,
Malgré la fortune contraire ;
Et ce qui les fait trébucher,
De toy, ni de Termes ton frère,
Ne puiſſe jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les eſtoiles,
Et remplir de voſtre grandeur
Ce que la Terre a de rondeur ;
Sans eſtre menteur, je puis dire
Que jamais vos proſpéritez
N'iront juſques où je déſire,
Ni juſques où vous méritez.

POUR LE MARQUIS DE LA VIEUVILLE, Sur-intendant des Finances.

SONNET.

IL eſt vrai, LA VIEUVILLE, & quiconque le nie
Condanne impudemment le bon gouſt de mon Roy,
Nous devons des autels à la ſincère foy
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes ſoins laborieux, & ton libre génie,
Qui hors de la raiſon ne connoiſt point de loy,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après ſoy
De nos profuſions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reſte à déſirer,
C'eſt que les beaux eſprits les veuillent honnorer,
Et qu'en l'éternité la Muſe les imprime.

J'en ay bien le deſſein dans mon ame formé:
Mais je ſuis généreux, & tiens cette maxime,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'eſt point aimé.

PROSOPOPE'E D'OSTENDE.

STANCES.

TRois ans déja paſſez, théatre de la guerre,
J'exerce de deux Chefs les funeſtes combas;
Et fais émerveiller tous les yeux de la Terre,
De voir que le malheur ne m'oſe mettre bas.

A la mercy du ciel en ces rives je reſte;
Où je ſouffre l'hyvèr froid à l'extrémité:
Lorſque l'eſté revient, il m'apporte la peſte,
Et le glaive eſt le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie
Peſle-meſle aſſemblé ne preſſe tellement,
Que c'eſt parmi les miens eſtre digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort ſeulement.

Que tardez-vous, Deſtins? cecy n'eſt pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider.
Toute la queſtion n'eſt que d'un Cimetière:
Prononcez librement qui le doit poſſéder.

POUR M. DE LA CEPPEDE, ſur ſon Livre de la Paſſion de Notre-Seigneur.

SONNET.

J'ESTIME LA CEPPEDE, & l'honnore, & l'admire,
Comme un des ornemens des premiers de nos jours :
Mais qu'à ſa plume ſeule on doive ce diſcours,
Certes, ſans le flater, je ne l'oſerois dire.

L'Eſprit du Tout-puiſſant, qui ſes graces inſpire
A celuy qui ſans feinte en attend le ſecours,
Pour élever noſtre ame aux céleſtes amours,
Sur un ſi beau ſujet l'a fait ſi bien écrire.

REINE, l'heur de la France, & de tout l'Univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,
Que préſante la Muſe aux pieds de voſtre image;

Bienque voſtre bonté leur ſoit propice à tous,
Ou je n'y connois rien, ou devant cet Ouvrage
Vous n'en viſtes jamais qui fuſt digne de vous.

A MONSIEUR DU MAINE, ſur ſes Oeuvres Spirituelles.

SONNET.

TU me ravis, DU MAINE, il faut que je l'avoue,
Et tes ſacrez diſcours me charment tellement,
Que le monde aujourd'huy ne m'eſtant plus que boue,
Je me tiens profané d'en parler ſeulement.

Je renonce à l'Amour : je quitte ſon Empire :
Et ne veux point d'excuſe à mon impiété,
Si la beauté des Cieux n'eſt l'unique beauté
Dont on m'orra jamais les merveilles écrire.

Caliſte ſe plaindra de voir ſi peu durer
La forte paſſion qui me faiſoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle.

Mais ſi mon jugement n'eſt point hors de ſon lieu
Doy-je eſtimer l'ennuy de me ſéparer d'elle,
Autant que le plaiſir de me donner à Dieu.

A MONSIEUR DE FLURANCE, ſur ſon Art d'embellir.

SONNET.

VOYANT ma Caliſte ſi belle,
Que l'on n'y peut rien deſirer,
Je ne me pouvois figurer
Que ce fuſt choſe naturelle.

J'ignorois que ce pouvoit eſtre
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore meſme n'atteint
Quand elle commence de naiſtre.

Mais, FLURANCE, ton docte Ecrit
M'ayant fait voir qu'un bel Eſprit
Eſt la cauſe d'un beau viſage,

Ce ne m'eſt plus de nouveauté,
Puiſqu'elle eſt parfaitement ſage,
Qu'elle ſoit parfaite en beauté.

A RABEL, PEINTRE, ſur un Livre de Fleurs.

SONNET.

QUELQUES louanges nompareilles
Qu'ait Appelle encore aujourd'huy,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met RABEL au-deſſus de luy.

L'Art y ſurmonte la Nature :
Et ſi mon jugement n'eſt vain,
Flore luy conduiſoit la main
Quand il faiſoit cette peinture.

Certes, il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux,
N'y mettant point de Marguerite :

Mais pouvoit-il eſtre ignorant
Qu'une Fleur de tant de mèrite
Auroit terni le demeurant ?

POUR METTRE AU DEVANT du Livre du Sieur de Lorrigues.

VOUS, dont les cenſures s'étendent
Deſſus les ouvrages de tous,
Ce Livre ſe mocque de vous ;
Mars, & les Muſes le défendent.

A MONSIEUR DU PRE', ſur ſon Portrait de l'Eloquence Françoiſe.

TU faux, DUPRE', de nous portraire
Ce que l'Eloquence a d'appas :
Quel beſoin as-tu de le faire ?
Qui te voit, ne la voit-il pas ?

PROPHETIE DU DIEU DE SEINE

STANCES.

VA-t'en à la malheure, excrément de la terre
Monſtre qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueuil ne connoiſt point de loix :
En quelque haut deſſein que ton eſprit s'égare,
Tes jours ſont à leur fin, ta chute ſe prépare,
Regarde-moy pour la dernière fois.

C'eſt aſſez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des aiſles de cire aux eſtoiles montée,
Princes & Rois ait oſé défier :
La Fortune t'appelle au rang de ſes victimes,
Et le Ciel accuſé de ſupporter tes crimes,
Eſt réſolu de ſe juſtifier.

EPIGRAMME.

TU dis, COLIN, de tous coſtez,
Que mes vers, à les ouir lire,
Te font venir des cruditez,
Et penſes qu'on en doive rire.
Cocu de long & de travers,
Sot au delà de toutes bornes,
Comment te plains-tu de mes vers,
Toy qui ſouffres ſi bien les cornes ?

EPIGRAMME.

JEANNE, tandis que tu fus belle,
Tu le fus ſans comparaiſon ;
Anne à cette heure eſt de ſaiſon,
Et ne vois rien de beau comme elle.
Je ſay que les ans luy mettront,
Comme à toy les rides au front,
Et feront à ſa treſſe blonde
Meſme outrage qu'à tes cheveux :
Mais voilà comme va le Monde,
Je t'ay voulue, & je la veux.

POUR LA PUCELLE D'ORLEANS.

EPIGRAMME.

L'ENNEMI, tous droits violant,
Belle Amazone en vous brulant,
Témoigna ſon ame perfide;
Mais le deſtin n'ut point de tort:
Celle qui vivoit comme Alcide,
Devoit mourir comme il eſt mort.

EPIGRAMME.

CET Abſinthe au nez de barbet,
En ce tombeau fait ſa demeure:
Chacun en rit, & moy j'en pleure;
Je le voulois voir au gibet.

POESIES DE MALHERBE.

LIVRE CINQUIE'ME.

POUR MONSEIGNEUR LE COMTE DE SOISSONS.

STANCES.

NE délibérons plus, allons droit à la mort :
La triſteſſe m'appelle à ce dernier effort,
Et l'honneur m'y convie,
Je n'ay que trop gémi.
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie,
Je ſuis mon ennemi.

O beaux yeux, beaux objets de gloire & de grandeur,
Vives ſources de flamme, où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre ſurmonte!
Puis-je ſouffrir aſſez,
Pour expier le crime, & réparer la honte
De vous avoir laiſſez?

Quelqu'un dira pour moy que je fais mon devoir;
Et que les volontez d'un abſolu pouvoir
Sont de juſtes contraintes:
Mais à quelle autre loy
Doit un parfait Amant des reſpects & des craintes,
Qu'à celle de ſa foy?

Quand le Ciel offriroit à mes jeunes déſirs
Les plus rares tréſors, & les plus grans plaiſirs
Dont ſa richeſſe abonde,
Que ſaurois-je eſpérer,
A quoy voſtre préſence, ô merveille du monde,
Ne ſoit à préférer?

On parle de l'Enfèr, & des maux éternels
Baillez pour châtiment à ces grans criminels
Dont les fables ſont pleines:
Mais ce qu'ils ſouffrent tous,
Le ſouffré-je pas ſeul en la moindre des peines
D'eſtre éloigné de vous?

J'ay beau par la raiſon exhorter mon amour
De vouloir réſerver à l'aiſe du retour
Quelque reſte de larmes:
Miſérable qu'il eſt,
Contenter ſa douleur, & luy donner des armes,
C'eſt tout ce qui luy plaiſt.

Non, non, laiſſons-nous vaincre après tant de combas.
Allons épouvanter les ombres de là-bas
De mon viſage bleſme.
Et ſans nous conſoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-meſme
A pitié de filer.

Je connois CHARIGE'NE, & n'oſe déſirer
Qu'elle ait un ſentiment qui la face pleurer
Deſſus ma ſépulture.
Mais cela m'arrivant,
Quelle ſeroit ma gloire? & pour quelle avanture
Voudrois-je eſtre vivant?

STANCES.

QUOY donc, ma laſcheté ſera ſi criminelle,
Et les vœux que j'ay faits pourront ſi peu ſur moy,
Que je quitte Madame, & démente la foy
Dont je luy promettois une amour éternelle?

Que ferons-nous, mon cœur? avec quelle ſciance
Vaincrons-nous les malheurs qui nous ſont préparez?
Courrons-nous le hazard comme deſeſpérez?
Ou nous reſoudrons-nous à prendre patiance?

Non, non, quelques aſſauts que me donne l'envie,
Et quelques vains reſpects qu'allègue mon devoir
Je ne céderay point, que du meſme pouvoir
Dont on m'oſte Madame, on ne m'oſte la vie.

Mais où va ma fureur? quelle erreur me tranſporte,
De vouloir en Géant aux Aſtres commander?
Ay-je perdu l'eſprit, de me perſuader
Que la néceſſité ne ſoit pas la plus forte?

Achille, à qui la Grèce a donné cette marque:
D'avoir u le courage auſſi haut que les Cieux,
Fut en la meſme peine, & ne put faire mieux,
Que ſoupirer neuf ans dans le fond d'une barque.

Je veux du meſme eſprit que ce miracle d'armes
Chercher en quelque part un ſéjour écarté,
Où ma douleur & moy ſoyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien ſera-ce à jamais renoncer à la joye,
D'eſtre ſans la Beauté dont l'objet m'eſt ſi doux:
Mais qui m'empeſchera, qu'en dépit des jaloux,
Avecque le penſer mon ame ne la voye ?

Le temps qui toujours vole, & ſous qui tout ſuccombe,
Fléchira cependant l'injuſtice du ſort,
Ou d'un pas inſenſible avancera la mort,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La Fortune en tous lieux à l'homme eſt dangereuſe :
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combas :
Mais des conditions où l'on vit icy bas,
Certes, celle d'aimer eſt la plus malhureuſe.

CHANSON.

C'Eſt fauſſement qu'on eſtime
Qu'il ne ſoit point de Beautez
Où ne ſe trouve le crime
De ſe plaire aux nouveautez.

Si Madame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas ſuivie
Des yeux de tout l'Univers ?

Eſt-il courage ſi brave,
Qui puſt avec raiſon
Fuïr d'eſtre ſon eſclave,
Et de vivre en ſa priſon?

Toutefois, cette belle ame,
A qui l'honneur ſert de loy,
Ne hait rien tant que le blâme
D'aimer un autre que moy.

Tous ces charmes de langage
D'ont on s'offre à la ſervir,
Me l'aſſurent davantage,
Aulieu de me la ravir.

Auſſi ma gloire eſt ſi grande
D'un tréſor ſi précieux,
Que je ne ſay quelle offraude
M'en pur acquitter aux Cieux.

Tout le ſoin qui me demeure,
N'eſt que d'obtenir du ſort,
Que ce qu'elle eſt à cette heure,
Elle ſoit juſqu'à la mort.

De moy, c'eſt choſe ſans doute,
Que l'Aſtre qui fait les jours
Luira dans une autre voute,
Quand j'auray d'autres amours.

VICTOIRE DE LA CONSTANCE.

STANCES.

ENFIN, cette Beauté m'a la place rendue,
Que d'un ſiége ſi long elle avoit défendue.
Mes vainqueurs ſont vaincus : ceux qui m'ont fait la loy
La reçoivent de moy.

J'honnore tant la palme acquiſe en cette guerre,
Que ſi victorieux des deux bouts de la Terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priſerois moins.

Au repos où je ſuis, tout ce qui me travaille,
C'eſt la doute que j'ay qu'un malheur ne m'aſſaille,
Qui me ſépare d'elle, & me face laſcher
Un bien que j'ay ſi chèr.

Il n'eſt rien icy-bas d'éternelle durée :
Une choſe qui plaiſt n'eſt jamais aſſurée :
L'épine ſuit la roſe, & ceux qui ſont contens
Ne le ſont pas long-tems.

Et puis, qui ne ſait point que la mèr amoureuſe
En ſa bonace meſme eſt ſouvent dangereuſe ;
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux ro-
Inconnus aux nochers ? [chers,

Déja de toutes parts tout le monde m'éclaire:
Et bien-toſt les jaloux ennuyez de ſe taire,
Si les vœux que je fais n'en détournent l'aſſaut,
Vont médire tout-haut ?

Peuple qui me veux mal, & m'imputes à vice
D'avoir eſté payé d'un fidèle ſervice,
Où trouves-tu qu'il faille avoir ſemé ſon bien,
Et ne recueillir rien ?

Voudrois-tu que Madame eſtant ſi bien ſervie
Refuſaſt le plaiſir où l'âge la convie,
Et qu'elle uſt des rigueurs à qui mon amitié
Ne ſuſt faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur, inviſibles chimères ;
Qui naiſſent aux cerveaux des maris & des mères
Eſtoient-ce impreſſions qui puſſent aveugler
Un jugement ſi cler ?

Non, non, elle a bien fait de m'eſtre favorable,
Voyant mon feu ſi grand, & ma foy ſi durable :
Et j'ay bien fait auſſi d'aſſervir ma raiſon
En ſi belle priſon.

C'eſt peu d'expérience à conduire ſa vie,
De meſurer ſon aiſe au compas de l'Envie,
Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit,
Pour éviter un bruit,

De moy, que tout le monde à me nuire s'appreſte :
Le Ciel à tous ſes traits face un but de ma teſte :
Je me ſuis réſolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y voy de hazard, plus j'y trouve d'amorce :
Où le danger eſt grand, c'eſt-là que je m'efforce :
En un ſujet aiſé moins de peine apportant,
Je ne brule pas tant.

Un courage élevé toute peine ſurmonte :
Les timides conſeils n'ont rien que de la honte :
Et le front d'un guerrier aux combas étonné,
Jamais n'eſt couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaiſt à mes deſtins que je meure pour elle,
Amour en ſoit loué, je ne veux un tombeau
Plus hureux, ni plus beau.

CHANSON.

EST-CE à jamais, folle éſpérance,
Que tes infidèles appas
Empeſcheront la délivrance
Que me propoſe le trépas ?

La raiſon veut, & la Nature,
Qu'après le mal vienne le bien:
Mais en ma funeſte avanture,
Leurs règles ne ſervent de rien.

C'eſt fait de moy, quoyque je face:
J'ay beau plaindre & beau ſoupirer:
Le ſeul remède en ma diſgrace,
C'eſt qu'il n'en faut point eſpérer.

Une réſiſtance mortelle
Ne m'empeſche point ſon retour:
Quelque Dieu qui brule pour elle,
Fait cette injure à mon amour.

Ainſi, trompé de mon attante,
Je me conſume vainement:
Et les remèdes que je tante
Demeurent ſans événement.

Toute nuit, enfin, ſe termine:
La mienne ſeule a ce deſtin,
Que d'autant plus qu'elle chemine,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peſte,
A qui j'ay trop donné de foy:
Le meilleur avis qui me reſte,
C'eſt de me ſéparer de toy.

Sors de mon ame, & t'en va ſuivre
Ceux qui déſirent de guérir:
Plus tu me conſeilles de vivre,
Plus je me réſous de mourir.

STANCES.

STANCES.

LE dernier de mes jours eſt deſſus l'horiſon:
Celle dont mes ennuis avoient leur guériſon,
S'en va porter ailleurs ſes appas & ſes charmes:
Je fais ce que je puis, l'en penſant divertir:
Mais tout m'eſt inutile, & ſemble que mes larmes
Excitent ſa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux, à qui le Ciel & mon conſantement
Pour me combler de gloire ont donné juſtement
Deſſus mes volontez un empire ſuprême;
Que ce coup m'eſt ſenſible; & que tout à loiſir
Je vais bien éprouver qu'un déplaiſir extrême
Eſt toujours à la fin d'un extrême plaiſir.

Quel tragique ſuccès ne dois-je redouter
Du funeſte voyage où vous m'allez oſter
Pour un terme ſi long tant d'aimables délices
Puiſque voſtre préſance eſtant mon élément,
Je penſe eſtre aux Enfèrs, & ſouffrir leurs ſupplices;
Lorſque je m'en ſépare une heure ſeulement.

Au moins, ſi je voyois cette fiere Beauté
Préparant ſon départ cacher ſa cruauté
Deſſous quelque triſteſſe, ou feinte ou véritable;
L'eſpoir qui volontiers accompagne l'amour,

Soulageant ma langueur, la rendroit ſupportable,
Et me conſoleroit juſques à ſon retour.

Mais quel aveuglement me le fait déſirer?
Avec quelle raiſon me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroye?
Et qu'ayant fait deſſein de ruiner ma foy,
Son humeur ſe diſpoſe à vouloir que je croye
Qu'elle ait compaſſion de s'éloigner de moy?

Puis, eſtant ſon mérite infini comme il eſt,
Doy-je pas me réſoudre à tout ce qui luy plaiſt,
Quelques loix qu'elle face, & quoyqu'il m'en avienne,
Sans faire cette injure à mon affection,
D'appeller ſa douleur au ſecours de la mienne,
Et chercher mon repos en ſon affliction?

Non, non, qu'elle s'en aille à ſon contantement,
Ou dure, ou pitoyable, il n'importe comment:
Je n'ay point d'autre vœu que ce qu'elle ſouhaite.
Et quand de mes ſouhaits je n'aurois jamais rien,
Le ſort en eſt jetté; l'entrepriſe en eſt faite,
Je ne ſaurois bruler d'autre feu que du ſien.

Je ne reſſemble point à ces foibles eſprits,
Qui bien-toſt délivrez, comme ils ſont bien-toſt pris,
En leur fidelité n'ont rien que du langage:

Toute ſorte d'objets les touche également :
Quant à moy, je diſpute avant que je m'engage:
Mais quand je l'ay promis j'aime éternellement.

CHANSON.

MEs yeux, vous m'eſtes ſuperflus :
Cette Beauté qui m'eſt ravie,
Fut ſeule ma veue & ma vie.
Je ne voy plus, ni ne vy plus.
Qui me croit abſant, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

O qu'en ce triſte éloignement,
Où la neceſſité me traine,
Les Dieux me témoignent de haine,
Et m'affligent indignement !
Qui me croit abſant, il a tort ?
Je ne le ſuis point, je ſuis mort :

Quelles flèches à la douleur
Dont mon ame ne ſoit percée ?
Et quelle tragique penſée
N'eſt peinte en ma paſle couleur ?
Qui me croit abſant, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Certes, où l'on peut m'écouter,
J'ay des reſpects qui me font taire :
Mais en un réduit ſolitaire
Quels regrets ne fais-je éclater ?
Qui me croit abſant, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Quelle funeſte liberté
Ne prennent mes pleurs, & mes plaintes,
Quand je puis trouver à mes craintes
Un ſéjour aſſez écarté ?
Qui me croit abſant, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

Si mes amis ont quelque ſoin
De ma pitoyable avanture,
Qu'ils penſent à ma ſépulture :
C'eſt tout ce de quoi j'ay beſoin.
Qui me croit abſant, il a tort :
Je ne le ſuis point, je ſuis mort.

CHANSON.

C'Est aſſez, mes deſirs, qu'un aveugle penſer
Trop peu diſcretement vous ait fait adreſſer
Au plus haut objet de la Terre :
Quittez cette pourſuite, & vous reſſouvenez
Qu'on ne voit jamais de tonnerre
Pardonner au deſſein que vous entreprenez.

Quelque flateur eſpoir qui vous tienne enchantez,
Ne connoiſſez-vous pas qu'en ce que vous tentez
Toute raiſon vous deſavoue ?
Et que vous m'allez faire un ſegond Ixion,
Cloué là-bas ſur une roue,
Pour avoir trop permis à ſon affection ?

[pas
Bornez-vous, croyez-moy, dans un juſte com-
Et fuyez une mer qui ne s'irrite pas,
Que le ſuccès n'en ſoit funeſte.
Le calme juſqu'icy vous a trop aſſurez :
Si quelque ſageſſe vous reſte,
Connoiſſez le péril, & vous en retirez.

Mais, ô conſeil infame, ô profanes diſcours
Tenus indignement des plus dignes amours
Dont jamais ames fut bleſſée !
Quel excès de frayeur m'a ſu faire gouſter
Cette abominable penſée,
Que ce que je pourſuis ne peut aſſez couſter ?

D'où s'eſt coulée en moy cette laſche poiſon,
D'oſer impudamment faire comparaiſon
De mes épines à mes roſes ?
Moy, de qui la fortune eſt ſi proche des Cieux,
Que je voy ſous moy toutes choſes.
Et tout ce que je voy n'eſt qu'un point à mes yeux.

Non, non, ſervons CHRYSANTE, & ſans penſer à moy,
Penſons à l'adorer d'une auſſi ferme foy
Que ſon empire eſt légitime.
Expoſons-nous pour elle aux injures du ſort :
Et s'il faut eſtre ſa victime,
En un ſi beau danger mocquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaire aux vanitez,
Font deſſus leur tombeau graver des qualitez
Dont à peine un Dieu ſeroit digne :

Moy, pour un monument & plus grand & plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne,
L'EXEMPLE DES AMANS EST CLOS DANS CE TOMBEAU.

CHANSON.

ILs s'en vont, ces Rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux,
Dont l'éclat fait paſlir d'envie
Ceux meſme des Cieux.
Dieux, amis de l'innocence,
Qu'ay je fait pour mériter
Les ennuis où cette abſence
Me va précipiter ?

Elle s'en va, cette merveille,
Pour qui nuit & jour,
Quoyque la raiſon me conſeille,
Je brule d'amour.
Dieux amis, &c.

En quel effroy de ſolitude
Aſſez écarté,
Mettray-je mon inquiétude
En ſa liberté ?
Dieux amis, &c.

Les affligez ont en leurs peines
Recours à pleurer :
Mais quand mes yeux ſeroient fontaines,
Que puis-je eſpérer ?
Dieux amis, &c.

STANCES.

PHYLIS qui me voit le teint bleſme,
Les ſens ravis hors de moi-meſme,
Et les yeux trempez tout le jour ;
Cherchant la cauſe de ma peine,
Se figure, tant elle eſt vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je ſuis marri que la colère
Me porte juſqu'à luy déplaire ;
Mais pourquoy ne m'eſt-il permis
De luy dire qu'elle s'abuſe,
Puiſqu'à ma honte elle s'accuſe
De ce qu'elle n'a point commis ?

En quelle école nompareille
Auroit-elle appris la merveille
De ſi bien charmer ſes appas,
Que je puſſe la trouver belle,
Paſlir, tranſir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas ?

O qu'il me ſeroit deſirable
Que je ne fuſſe miſérable

Que pour eſtre dans ſa priſon !
Mon mal ne m'étonneroit guères,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la guériſon.

Mais, ô rigoureuſe avanture !
Un chéd'œuvre de la Nature,
Au lieu du Monde le plus beau,
Tient ma liberté ſi bien cloſe,
Que le mieux que je m'en propoſe,
C'eſt d'en ſortir par le tombeau.

Pauvre PHYLIS, mal-aviſée,
Ceſſez de ſervir de riſée ;
Et ſouffrez que la verité
Vous témoigne voſtre ignorance,
Affin que perdant l'eſpérance,
Vous perdiez la témérité.

C'eſt de GLYCE'RE que procèdent
Tous les ennuis qui me poſſèdent,
Sans remède, & ſans réconfort.
GLYCE'RE fait mes deſtinées ;
Et comme il luy plaiſt mes années
Sont ou près ou loin de la mort.

C'eſt bien un courage de glace,
Où la pitié n'a point de place,
Et que rien ne peut émouvoir :
Mais quelque defaut que j'y blâme,
Je ne puis l'oſter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

SONNET.

C'EST fait, belle CALISTE; il n'y faut plus penſer:
Il ſe faut affranchir des loix de voſtre empire:
Leur rigueur me dégouſte, & fait que je ſoupire,
Que ce qui s'eſt paſſé n'eſt à recommancer.

Plus en vous adorant je me penſe avancer,
Plus voſtre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défant d'arriver au bon-heur où j'aſpire,
Comme ſi vous ſervir eſtoit vous offenſer.

Adieu donc, ô Beauté, des Beautez la merveille;
Il faut qu'à l'avenir ma raiſon me conſeille,
Et diſpoſe mon ame à ſe laiſſer guérir.

Vous m'eſtiez un tréſor auſſi cher que la vie:
Mais puiſque voſtre amour ne ſe peut acquerir
Comme j'en pers l'eſpoir, j'en veux perdre l'envie.

SONNET.

IL n'eſt rien de ſi beau comme Caliſte eſt belle.
C'eſt un œuvre où Nature a fait tous ſes efforts;
Et noſtre âge eſt ingrat qui voit tant de tréſors,
S'il n'éleve a ſa gloire une marque éternelle.

La clarté de ſon teint n'eſt pas choſe mortelle:
Le baume eſt dans ſa bouche,& les roſes dehors:
Sa parole & ſa voix reſſuſcitent les morts;
Et l'art n'égale point ſa douceur naturelle.

La blancheur de ſa gorge éblouit les regards:
Amour eſt en ſes yeux; il y trampe ſes dards;
Et la fait reconnoiſtre un miracle viſible.

En ce nombre infini de graces, & d'appas,
Qu'en dis-tu, ma raiſon? croy-tu qu'il ſoit poſſible
D'avoir du jugement, & ne l'adorer pas?

SONNET.

BEAUTE', de qui la grace étonne la Nature.
Il faut donc que je céde à l'injure du ſort,
Que je vous abandonne, & loin de voſtre port
M'en aille au gré du vent ſuivre mon avanture.

Il n'eſt ennui ſi grand que celuy que j'endure:
Et la ſeule raiſon qui m'empeſche la mort,
C'eſt la doute que j'ay que ce dernier effort
Ne fuſt mal employé pour une ame ſi dure.

CALISTE, où penſez-vous? qu'avez-vous entrepris?
Vous reſoudrez-vous point à borner ce mépris,
Qui de ma patience indignement ſe joue?

Mais, ô de mon erreur l'étrange nouveauté !
Je vous ſouhaite douce, & toutefois j'avoue
Que je doy mon ſalut à voſtre cruauté.

STANCES.

BEAUX & grans baſtimens d'éternelle ſtructure,
Superbes de matière & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roy qui ſoit en l'Univers
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature.

Beau parc, & beaux jardins, qui dans voſtre cloſture
Avez toujours des fleurs, & des ombrages vers,
Non ſans quelque Démon qui défant aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture.

Lieux, qui donnez aux cœurs tant d'aimables deſirs;
Bois, fontaines, canaux, ſi parmy vos plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine, & mon viſage triſte,

Ce n'eſt point qu'en effet vous n'aiiez des appas:
Mais quoyque vous aiiez, vous n'avez point CALISTE;
Et moy, je ne voy rien quand je ne la voy pas.

SONNET.

CALIETE, en cet exil j'ay l'ame ſi geſnée,
Qu'au tourmant que je ſouffre il n'eſt rien de pareil;
Et ne ſaurois ouir ni raiſon ni conſeil,
Tant je ſuis dépité contre ma deſtinée.

J'ay beau voir commencer & finir la journée;
En quelque part des Cieux que luiſe le Soleil
Si le plaiſir me fuit, auſſi fait le ſommeil,
Et la douleur que j'ay n'eſt jamais terminée.

Toute la Cour fait cas du ſéjour où je ſuis;
Et pour y prendre gouſt, je fais ce que je puis:
Mais j'y deviens plus ſec, plus j'y voy de verdure.

En ce piteux eſtat, ſi j'ay du réconfort,
C'eſt, ô rare Beauté, que vous eſtes ſi dure,
Qu'autant près comme loin je n'attans que la mort.

SONNET.

QUEL aſtre malheureux ma fortune a baſtie,
A quelles dures loix m'a le Ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empeſché
de me laiſſer reſoudre à cette départie?

Quelle ſorte d'ennuis fut jamais reſſentie
Egale au déplaiſir dont j'ai l'eſprit touché ?
Qui jamais vit coupable expier ſon péché
D'une douleur ſi forte & ſi peu divertie ?

On doute en quelle part eſt le funeſte lieu
Que réſerve aux dannez la juſtice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la diſpute en eſt pleine :

Mais ſans eſtre ſavant, & ſans philoſopher,
Amour en ſoit loué ; je n'en ſuis point en peine ;
Où CALISTE n'eſt point, c'eſt là qu'eſt mon
Enfèr.

STANCES

DURE contrainte de partir,
A quoy je ne puis conſentir,
Et dont je n'oſe me défandre,
Que ta rigueur a de pouvoir,
Et que tu me fais bien apprandre
Quel tyran c'eſt que le devoir.

J'auray donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes Rois & mes Dieux,
Pour aujourd'huy n'en tenir conte,
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De ne m'avoir ſu retenir ?

Ils auront donc ce déplaiſir,
Que je meure après un deſir,
Où la vanité me convie ?
Et qu'ayant juré ſi ſouvent
D'eſtre auprès d'eux toute ma vie,
Mes ſermens s'en aillent au vent ?

Vrayment, je puis bien avouer
Que j'avois tort de me louer
Pardeſſus le reſte des hommes :
Je n'ay point d'autre qualité
Que celle du ſiècle où nous ſommes,
La fraude, & l'infidélité.

Mais, à quoy tendent ces diſcours,
O Beauté, qui de mes amours
Eſtes le port & le naufrage ?
Ce que je dy contre ma foy,
N'eſt-ce pas un vray témoignage
Que je ſuis déja hors de moy ?

Voſtre eſprit, de qui la beauté
Dans la plus ſombre obſcurité
Se fait une inſenſible voye,
Ne vous laiſſe pas ignorer
Que c'eſt le comble de ma joye
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au deſtin, de qui le compas
Marque à chacun ſon avanture ;
Puiſqu'en leur propre adverſité
Les Dieux, tout-puiſſans de nature,
Cédent à la néceſſité ?

Pour le moins, j'ay ce réconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon viſage bleſme,
Et font voir aſſez clair à tous,
Que c'eſt m'arracher à moy-meſme
Que de me ſéparer de vous.

Un laſche eſpoir de revenir
Taſche en vain de m'entretenir:
Ce qu'il me propoſe m'irrite:
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.

STANCES.

LAISSE-moy, Raiſon importune,
Ceſſe d'affliger mon repos,
En me faiſant mal-à-propos
Deſeſpérer de ma fortune;
Tu pers tems de me ſecourir,
Puiſque je ne veux point guérir.

Si l'amour en tout ſon Empire,
Au jugement des Beaux-eſprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je ſoupire;
D'où vient que tu me veux ravir
L'aiſe que j'ay de la ſervir?

A quelles roſes ne fait honte
De ſon teint la vive fraiſcheur ?
Quelle neige a tant de blancheur
Que ſa gorge ne la ſurmonte ?
Et quelle flamme luit aux Cieux
Claire & nette comme ſes yeux ?

Soit que de ſes douces merveilles
Sa parole enchante les ſens ;
Soit que ſa voix de ſes accens
Frappe les cœurs par les oreilles ;
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne la peut aſſez louer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire ;
C'eſt que ſon trop chaſte penſer ,
Ingrat à me récompenſer ,
Se moquera de mon martyre ;
Supplice qui jamais ne faut
Aux deſirs qui volent trop haut.

Je l'accorde il eſt véritable :
Je devois bien moins deſirer :
Mais mon humeur eſt d'aſpirer
Où la gloire eſt indubitable.
Les dangers me font des appas :
Un bien ſans mal ne me plaiſt pas.

Je me rends donc ſans réſiſtance
A la mercy d'elle & du Sort :
Auſſibien par la ſeule mort
Se doit faire la pénitance
D'avoir oſé délibérer
Si je la devois adorer.

STANCES.

DONC cette merveille des Cieux,
Pourcequ'elle eſt chère à mes yeux,
En ſera toujours éloignée;
Et mon impatiante amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais ſon retour?

Mes vœux donc ne ſervent de rien?
Les Dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voye;
Et ſemble que les rechercher
De me permettre cette joye,
Les invite à me l'empeſcher.

O Beauté, Reyne des beautez,
Seule de qui les volontez
Préſident à ma deſtinée,
Pourquoy n'eſt comme la Toiſon
Voſtre conqueſte abandonnée
A l'effort de quelque Jaſon?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monſtres nouveaux,
Et quelle puiſſance de charmes,
Garderoit que juſqu'aux Enfèrs
Je n'allaſſe avecque mes armes
Rompre vos chaînes & vos fèrs?

N'ay-je pas le cœur auſſi haut,
Et pour oſer tout ce qu'il faut
Un auſſi grand deſir de gloire,
Que j'avois lors que je couvry
D'exploits d'éternelle mémoire
Les Plaines d'Arques & d'Ivry?

Mais quoy? ces loix dont la rigueur
Tiennent mes ſouhaits en langueur,
Régnent avec un tel empire,
Que ſi le Ciel ne les diſſout,
Pour pouvoir ce que je deſire,
Ce n'eſt rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flatant,
Croire que le Sort inconſtant
De ces tempeſtes me délivre.
Quelque eſpoir qui ſe puiſſe offrir,
Il faut que je ceſſe de vivre
Si je veux ceſſer de ſouffrir.

Arrière donc ces vains diſcours;
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage:
Autre ſorte de réconfort
Ne me ſatisfait le courage,
Que de me réſoudre à la mort.

C'eſt là que de tout mon tourmant
Se bornera le ſentimant;
Ma foy ſeule, auſſi pure & belle
Comme le ſujet en eſt beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me ſuivra dans le tombeau.

Ainſi, d'une mourante voix,
ALCANDRE au ſilance des bois
Témoignoit ſes vives attaintes :
Et ſon viſage ſans couleur
Faiſoit connoiſtre que ſes plaintes
Eſtoient moindre que ſa douleur.

ORANTHE, qui par les zéphirs
Reçut les funeſtes ſoupirs
D'une paſſion ſi fidelle,
Le cœur outré de meſme ennuy,
Jura que s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit avecque luy.

POUR ALCANDRE.

STANCES.

QUELQUE ennuy donc qu'en cette abſence
Avec une injuſte licence
Le Deſtin me face endurer,
Ma peine luy ſemble petite,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau ſujet de pleurer ?

Paroles, que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage,
C'eſt aujourd'huy voſtre ſaiſon :
Faites-vous ouir en ma plainte :
Jamais l'ame n'eſt bien attainte,
Quand on parle avecque raiſon.

O fureurs, dont meſme les Scythes
N'uſeroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à ſoy !
Madame eſt captive, & ſon crime
C'eſt que je l'aime, & qu'on eſtime
Qu'elle en fait de meſme de moy.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les ſolitudes,
Pour blaſphémer contre le Sort,
Quoyqu'inſenſibles aux tempeſtes,
Je ſuis plus rocher que vous n'eſtes,
De le voir, & n'eſtre pas mort.

Aſſez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la Terre,
Ont fait paroiſtre ma valeur.
Icy je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois, les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :
Mais en un lieu que tant d'appas
Expoſent à la jalouſie,
Ne ſeroit-ce pas frénéſie
De ne les en ſoupçonner pas ?

Qui ne ſait combien de mortelles
Les ont fait ſoupirer pour elles,
Et d'un conſeil audacieux,
En Bergers, beſtes, & Satyres,
Affin d'appaiſer leurs martyres,
Les ont fait deſcendre des Cieux ?

Non, non, ſi je veux un remède,
C'eſt de moy, qu'il faut qu'il procéde,
Sans les importuner de rien.
J'ay ſu faire la délivrance
Du malheur de toute la France,
Je la ſauray faire du mien.

Haſtons donc ce fatale ouvrage:
Trouvons le ſalut au naufrage:
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les ſanglantes empreintes
De la fin tragique des Rois.

Pour le moins la Haine & l'Envie
Ayant leur rigueur aſſouvie,
Quand j'auray clos mon dernier jour,
ORANTHE ſera ſans alarmes,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots, tombant ſur la place,
Tranſi d'une mortelle glace,
ALCANDRE ceſſa de parler:
La nuit aſſiégea ſes prunelles;
Et ſon ame étendant les aiſles
Fut toute preſte à s'envoler.

Que fais tu, Monarque adorable,
Luy dit un Démon favorable:
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu ſuccomber à l'orage,
Et laiſſer perdre à ton courage
Le nom qu'il a pour ſa vertu?

N'en doute point, quoyqu'il avienne,
La belle ORANTHE ſera tienne :
C'eſt choſe qui ne peut faillir :
Le tems adoucira les choſes :
Et tous deux vous aurez des roſes,
Plus que vous n'en ſaurez cueillir.

ALCANDRE PLAINT la captivité de ſa Maiſtreſſe.

STANCES.

QUE d'épines, Amour, accompagnent tes roſes ?
Que d'une aveugle erreur tu laiſſe toutes choſes
A la mercy du Sort ?
Qu'en tes proſpéritez à bon droit on ſoupire
Et qu'il eſt mal-aiſé de vivre en ton empire
Sans deſirer la mort !

Je ſers, je le confeſſe, une jeune merveille,
En rares qualitez à nulle autre pareille ;
Seule ſemblable à ſoy :
Et, ſans faire le vain, mon avanture eſt telle,
Que de la meſme ardeur que je brule pour elle,
Elle brule pour moy ?

Mais parmy tout cet heur, ô dure Deſtinée !
Que de tragiques ſoins, comme oyſeaux de Phi-
Sens-je me devorer ? [née,
Et ce que je ſupporte avec patiance,
Ay-je quelque ennemi, s'il n'eſt ſans conſciance,
Qui le viſt ſans pleurer ?

La Mèr a moins de vens qui ſes vagues irritent,
Que je n'ay de penſers qui tous me ſollicitent
D'un funeſte deſſein.
Je ne trouve la paix qu'a me faire la guerre :
Et ſi l'Enfèr eſt fable au centre de la Terre,
Il eſt vray dans mon ſein.

Depuis que le Soleil eſt deſſus l'hémiſphère,
Qu'il monte, ou qu'il deſcende, il ne me voit rien
Que plaindre & ſoupirer : [faire
Des autres actions j'ay perdu la couſtume :
Et ce qui s'offre à moy, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive, & que par le ſilance,
Qui fait des bruits du jour ceſſer la violance,
L'eſprit eſt relaſché,
Je voy de tous coſtez ſur la Terre & ſur l'Onde
Les pavots qu'elle ſéme aſſoupir tout le monde,
Et n'en ſuis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les pau- [pières
Auſſi-toſt ma douleur en nouvelles manières
Fait de nouveaux effors :
Et de quelque ſouci qu'en veillant je me ronge,
Il ne me trouble point comme le meilleur ſonge
Que je fais quand je dors.

[ctin
Tantoſt cette Beauté dont ma flamme eſt le
M'apparoiſt à l'autel, où comme une victime
On la veut égorger:
Tantoſt je me la voy d'un pirate ravie:
Et tantoſt la fortune abandonne ſa vie
A quelque autre danger.

En ces extrémitez la pauvrette s'écrie,
ALCANDRE, mon ALCANDRE, oſte moy, je te
Du malheur ou je ſuis. [prie,
La fureur me ſaiſit; je mets la main aux armes;
Mais ſon Deſtin m'arreſte, & luy donner des lar-
C'eſt tout ce que je puis. [mes

Voilà comme je vy, voilà ce que j'endure
Pour une affection que je veux qui me dure
Audelà du trépas.
Tout ce qui me la blaſme offanſe mon oreille;
Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conſeille
De ne m'affliger pas.

On me dit qu'à la fin toute choſe ſe change,
Et qu'avecque le tems les beaux yeux de mon
Reviendront m'éclairer: [Ange
Mais voyant tous les jours ſes chaines ſe rétrain-
dre,
Déſolé que je ſuis, que ne dois-je point craindre,
Ou que puis-je eſpérer?

Non, non, je veux mourir: la raiſon m'y con-
Auſſi-bien le ſujet qui m'en donne l'envie [vie:
Ne peut eſtre plus beau:
Et le Sort qui détruit tout ce que je conſulte,
Me fait voir aſſez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau. Ainſi

Ainſi le grand ALCANDRE aux campagnes de Seine
Faiſoit, loin de témoins, le récit de ſa peine,
Et ſe fondoit en pleurs.
Le fleuve en fut émû; ſes Nymphes ſe cachèrent;
Et l'herbe du rivage où ſes larmes touchèrenr,
Perdit toutes ſes fleurs.

SUR LE MESME SUJET.

STANCES.

QUE n'eſtes-vous laſſées,
Mes triſtes penſées,
De troubler ma raiſon,
Et faire avecque blâme
Rebeller mon ame
Contre ma guériſon?

Que ne ceſſent mes larmes,
Inutiles armes?
Et que n'oſte des Cieux
La fatale ordonnance
A ma ſouvenance
Ce qu'elle oſte à mes yeux?

O Beauté nompareille,
Ma chère merveille,
Que le rigoureux ſort

Dont vous m'eſtes ravie
Aimeroit ma vie,
S'il me donnoit la mort !

Quelles pointes de rage
Ne ſent mon courage
De voir que le danger
En vos ans les plus tendres
Menacent vos cendres
D'un cercueuil étranger ?

Je m'impoſe ſilance
En la violance
Que me fait le malheur :
Mais j'accrois mon martyre ;
Et n'oſer rien dire
M'eſt douleur ſur douleur.

Auſſi ſuis-je un ſquelette :
Et la violette,
Qu'un froid hors de ſaiſon,
Où le ſoc a touchée,
De ma peau ſéchée
Eſt la comparaiſon.

Dieux, qui les deſtinées
Les plus obſtinées
Tournez de mal en bien,
Après tant de tempeſtes
Mes juſtes requeſtes
N'obtiendront-elles rien ?

Avez-vous u les titres

D'abſolus Arbitres
De l'eſtat des mortels,
Pour eſtre inexorables
Quand les miſérables
Implorent vos autels?

Mon ſoin n'eſt point de faire
En l'autre hémiſphère
Voir mes actes guerriers,
Et juſqu'aux bors de l'Onde
Où finit le Monde
Acquerir des lauriers.

Deux beaux yeux ſont l'empire
Pour qui je ſoupire:
Sans eux rien ne m'eſt doux:
Donnez-moy cette joye
Que je les revoye:
Je ſuis Dieu comme vous.

PLAINTE SUR UNE ABSANCE.

STANCES.

COMPLICES de ma ſervitude,
Penſers, où mon inquiétude
Trouve ſon repos deſiré,
Mes fidèles amis, & mes vrais ſégretaires,
Ne m'abandonnez point en ſes lieux ſolitaires;
C'eſt pour l'amour de vous que j'y ſuis retiré.

Par tout ailleurs je ſuis en crainte:
Ma langue demeure contrainte :
Si je parle, c'eſt à regret :
Je pèſe mes diſcours; je me trouble & m'étonne,
Tant j'ay peu d'aſſurance en la foy de perſonne:
Mais a vous je ſuis libre, & n'ay rien de ſegret.

Vous liſez bien en mon viſage
Ce que je ſouffre en ce voyage
Dont le Ciel m'a voulu punir:
Et ſavez bien auſſi que je ne vous demande,
Etant loin de Madame, une grace plus grande,
Que d'aimer ſa mémoire, & m'en entretenir.

Dites-moy donc ſans artifice,
Quand je luy vouay mon ſervice,
Failly-je en mon élection ?
N'eſt-ce pas un ſujet digne d'avoir un temple,
Et dont les qualitez n'ont jamais u d'exemple,
Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des ſaiſons nouvelles
Choiſiſſez les fleurs les plus belles,
De qui la campagne ſe peint ;
En trouverez-vous une, où le ſoin de Nature
Ait avecque tant d'art employé ſa peinture,
Qu'elle ſoit comparable aux roſes de ſon teint ?

Peut-on aſſez vanter l'yvoire
De ſon front, où ſont en leur gloire
La douceur & la majeſté ?
Ses yeux, moins à des yeux qu'à des Soleils
ſemblables ;

Et de ſes beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échapa jamais rien qu'elle ait arreſté ?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux tréſors.
Prenez garde à ſes mœurs ; conſiderez-la toute ;
Ne m'avourez-vous pas que vous eſtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'eſprit, ou le côrs ?

Mon Roy, par ſon rare mérite
A fait que la terre eſt petite
Pour un nom ſi grand que le ſien :
Mais ſi mes lons travaux faiſoient cette conqueſte,
Quelques fameux lauriers qui luy couvre la teſte,
Il n'en auroit pas un qui fuſt égal au mien.

Auſſi, quoyque l'on me propoſe
Que l'eſpérance m'en eſt cloſe,
Et qu'on n'en peut rien obtenir,
Puiſqu'à ſi beau deſſein mon deſir me convie,
Son extrême rigueur me coutera la vie,
Ou mon extrême foy m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus ſauvages
Enfin apprivoiſent leurs rages,
Flatez par un doux traitement ;
Par la meſme raiſon pourquoy n'eſt-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la ſerve à ſon contantement ?

Toute ma peur eſt que l'abſence
Ne luy donne quelque licence
De tourner ailleurs ſes appas ;
Et qu'eſtant, comme elle eſt, d'un ſexe variable ;
Ma foy, qu'en me voyant elle avoit agréable,
Ne luy ſoit contemptible en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il ſe faut tenir préparé.
Ses infidelles flots ne ſont point ſans orages :
Aux jours les plus ſereins on y fait des naufrages:
Et meſme dans le port on eſt mal-aſſuré.

Peut-eſtre qu'à cette meſme heure
Que je languis, ſoupire, & pleure,
De triſteſſe me conſumant ;
Elle qui n'a ſouci de moy, ni de mes larmes,
Etalle ſes beautez, fait montre de ſes charmes,
Et met en ſes filets quelque nouvel amant.

Tout-beau, penſers mélancoliques,
Auteurs d'avantures tragiques,
De quoy m'oſez-vous diſcourir ?
Impudans boutefeux de noiſe & de querelle,
Ne ſavez-vous pas bien que je brule pour elle,
Et que me la blâmer, c'eſt me faire mourir ?

Dites-moy qu'elle eſt ſans reproche ;
Que ſa conſtance eſt une roche ;
Que rien n'eſt égale à ſa foy : [veilles:
Prêchez-moy ſes vertus ; contez-m'en des mer-

C'eſt le ſeul entretien qui plaiſt à mes oreilles :
Mais pour en dire mal n'approchez point de moy.

POUR LA GUERISON de Chryſante.

STANCES.

LEs deſtins ſont vaincus, & le flus de mes larmes
De leur main inſolante a fait tomber les armes :
Amour en ce combat a reconnu ma foy :
Lauriers, couronnez-moy.

Quel penſer agréable a ſoulagé mes plaintes ;
Quelle heure de repos a diverti mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré ?

J'ay toujours vu Madame avoir toutes les marques
De n'eſtre point ſujette à l'outrage des Parques :
Mais quel eſpoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'eſtimois-je trompeur ?

Aujourd'huy c'en eſt fait : elle eſt toute guérie :
Et les Soleils d'Avril peignans une prérie,

En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vy jamais ſi fraiſche, ni ſi belle :
Jamais de ſi bon cœur je ne brulay pour elle ;
Et ne penſe jamais avoir tant de raiſon
De benir ma priſon.

Dieux, dont la providance & les mains ſouveraines,
Terminant ſa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous ſaurois-je payer avec aſſez d'encens
L'aiſe que je reſſens ?

Après une faveur ſi viſible & ſi grande,
Je n'ay plus à vous faire aucune autre demande:
Vous m'avez tout donné redonnant à mes yeux
Ce Ché d'œuvre des Cieux.

Certes, vous eſtes bons, & combienque nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchez vous demandent ſecours,
Ils l'obtiennent toujours.

Continuez, grans Dieux, & ne faites pas dire,
Ou que rien icy bas ne connoiſt voſtre Empire,
Ou qu'aux occaſions les plus dignes de ſoins,
Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moiſſons redoublées ;
Soient toujours de nectar nos rivières comblées,
Si CHRYSANTE ne vit, & ne ſe porte bien,
Nous ne vous devons rien.

POUR ALCANDRE, au retour d'Oranthe à Fontainebleau.

STANCES.

REVENEZ mes plaiſirs, Madame eſt revenue ;
Et les vœux que j'ay faits pour revoir ſes beaux yeux,
Rendant par mes ſoupirs ma douleur reconnue ;
Ont u grace des Cieux.

Les voicy de retour ces Aſtres adorables,
Où prend mon Océan ſon flus & ſon reflus :
Soucis, retirez-vous, cherchez les miſérables,
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle, où le ſoin de Nature
A ſemé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confeſſer point qu'il n'eſt pire avanture
Que de ne la voir pas ?

Certes, l'autre Soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ſes douze maiſons :

C'eſt-elle, & non pas luy, qui fait ſentir au monde
Le change des ſaiſons.

Avecque ſa beauté toutes beautez arrivent:
Ces deſers ſont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des Graces qui la ſuivent
Les pénetre par tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle;
L'orage en eſt ceſſé, l'air en eſt éclairci;
Et meſme ces canaux ont leur courſe plus belle
Depuis qu'elle eſt icy.

De moy, que les reſpects obligent au ſilance,
J'ay beau me contrefaire; & beau diſſimuler;
Les douceurs où je nage ont une violance
Qui ne ſe peut celer.

Mais, ô rigueur du Sort! tandis que je m'arreſte
A chatouiller mon ame en ce contantement,
Je ne m'apperçois pas que le Deſtin m'appreſte
Un autre partement.

Arrière ces penſers que la crainte m'envoye;
Je ne ſay que trop bien l'inconſtance du Sort:
Mais de m'oſter le gouſt d'une ſi chère joye,
C'eſt me donner la mort.

STANCES.

ENFIN ma patiance, & les ſoins que j'ay pris,
Ont ſelon mes ſouhaits adouci les eſprits
Dont l'injuſte rigueur ſi long-tems m'a fait plaindre.
Ceſſons de ſoupirer :
Graces à mon deſtin, je n'ay plus rien à craindre,
Et puis tout eſpérer.

Soit qu'eſtant le Soleil, dont je ſuis enflammé,
Le plus aimable objet qui jamais fut aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fut adorable :
Soit que d'un oppreſſé
Le droit bien reconnu ſoit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

Naguères que j'oyois la tempeſte ſouffler,
Que je voyois la vague en montagne s'enfler,
Et Neptune à mes cris faire la ſourde oreille ;
A peu près englouti,
Uſſé-je oſé prétendre à l'hureuſe merveille
D'en eſtre garenti ?

Contre mon jugement les orages ceſſez.
Ont des calmes ſi doux en leur place laiſſez,
Qu'aujourd'huy ma fortune a l'Empire de l'Onde :
Et je voy ſur le bord

Un Ange dont la grace eſt la gloire du monde,
Qui m'aſſure du port.

Certes, c'eſt laſchement qu'un tas de médiſans,
Imputans à l'amour qu'il abuſe nos ans,
De frivoles ſoupçons nos courages étonnent:
Tous ceux à qui déplaiſt
L'agréable tourment que ſes flammes nous donnent,
Ne ſavent ce qu'il eſt.

S'il a de l'amertume à ſon commancement,
Pourvu qu'à mon exemple on ſouffre doucement,
Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole,
On ſe peut aſſurer
Qu'il eſt maiſtre équitable, & qu'enfin il conſole
Ceux qu'il a fait pleurer.

CHANSON.

CHERE Beauté, que mon ame ravie
Comme ſon pole va regardant,
Quel aſtre d'ire & d'envie
Quand vous naiſſiez, marquoit voſtre aſcendant;
Que voſtre courage endurci,
Plus je le ſupplie, moins ait de merci?

En tous climats, voire au fond de la Thrace,
Après les neiges & les glaçons,
Le beau tems reprent ſa place,
Et les Eſtez meuriſſent les moiſſons :
Chaque ſaiſon y fait ſon cours :
En vous ſeule on trouve qu'il géle toujours.

J'ay beau me plaindre, & vous conter mes peines,
Avec prières d'y compatir :
J'ay beau m'épuiſer les veines,
Et tout mon ſang en larmes convertir :
Un mal au deçà du trépas,
Tant ſoit-il extrême, ne vous émeut pas.

Je ſay que c'eſt ; vous eſtes offenſée,
Comme d'un crime hors de raiſon,
Que mon ardeur inſenſée
En trop haut lieu borne ſa guériſon ;
Et voudriez bien, pour la finir,
M'oſter l'eſpérance de rien obtenir.

Vous vous trompez, c'eſt aux foibles courages,
Qui toujours portent la peur au ſein,
De ſuccomber aux orages,
Et ſe laſſer d'un pénible deſſein :
De moy, plus je ſuis combattu,
Plus ma réſiſtance montre ſa vertu.

Loin de mon front ſoient ces palmes communes,
Où tout le monde peut aſpirer :
Loin les vulgaires fortunes,

Où ce n'eſt qu'un, jouir & deſirer:
Mon gouſt cherche l'empeſchement,
Quand j'aime ſans peine, j'aime laſchement.

Je connois bien que dans ce labyrinthe
Le Ciel injuſte m'a réſervé
Tout le fiel & tout l'abſinthe
Dont un amant fut jamais abreuvé:
Mais je ne m'étonne de rien:
Je ſuis à RODANTE, je veux mourir ſien.

CHANSON.

QU'AUTRES que vous ſoient déſirées,
Qu'autre que vous ſoient adorées,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'il ſoit des Beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

Que chacun ſous telle puiſſance
Captive ſon obéiſſance,
Cela ſe peut facilement:
Mais qu'il ſoit une amour ſi forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne ſe peut nullement.

Que le faſcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela ſe peut facilement

Mais qu'en leur ame trouve place
Rien de ſi froid que voſtre glace,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'autres que moy ſoient miſérables
Par vos rigueurs inéxorables,
Cela ſe peut facilement :
Mais que la cauſe de leurs plaintes
Porte de ſi vives attaintes,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'on ſerve bien, lorſque l'on panſe
En recevoir la récompanſe,
Cela ſe peut facilement,
Mais qu'une autre foy que la mienne
N'eſpère rien, & ſe maintienne,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'à la fin la raiſon eſſaye
Quelque guériſon à ma playe,
Cela ſe peut facilement :
Mais que d'un ſi digne ſervage
La remontrance me dégage,
Cela ne ſe peut nullement.

Qu'en ma ſeule mort ſoient finies
Mes peines & vos tyranies,
Cela ſe peut facilement :
Mais que jamais par le martyre
De vous ſervir je ne retire,
Cela ne ſe peut nullement.

DESSEIN DE QUITTER UNE DAME qui ne le contentoit que de promeſſes.

STANCES.

BEAUTE', mon beau ſouci de qui l'ame incertaine
A, comme l'Océan, ſon flus & ſon reflus,
Penſez de vous réſoudre à ſoulager ma peine,
Ou je me vois réſoudre à ne la ſouffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime & que je priſe,
Et qui peuvent beaucoup deſſus ma liberté :
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma priſe,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je panſe eſtre au point que cela s'accompliſſe,
Quelque excuſe toujours en empeſche l'effet :
C'eſt la toile ſans fin de la femme d'Ulyſſe,
Dont l'ouvrage du ſoir au matin ſe défait.

Madame, aviſez-y, vous perdez voſtre gloire
De me l'avoir promis, & vous rire de moy :
S'il ne vous en ſouvient, vous manquez de mémoire ;
Et s'il vous en ſouvient, vous n'avez point de foy.

J'avois toujours fait conte, aimant choſe ſi haute,
De ne m'en ſéparer qu'avecque le trépas :
S'il arrive autrement, ce ſera voſtre faute,
De faire des ſermens & ne les tenir pas.

POUR MONSIEUR DE MONTPENSIER, à Madame, devant ſon mariage.

STANCES.

BEAU Ciel, par qui mes jours ſont troubles, ou ſont calmes,
Seule Terre où je prans mes cyprès & mes palmes,
CATHERINE, dont l'œuil ne luit que pour les Dieux,
Puniſſez vos beautez plutoſt que mon courage,
Si trop haut s'élevant il adore un viſage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne ſuis pas enſemble aveugle & téméraire,
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire.
Cela ſeule icy bas ſurpaſſoit mon effort :
Mais mon ame qu'à vous ne peut eſtre aſſervie ;
Les deſtins n'ayant point eſtabli, pour ma vie,
Hors de cet Océan, de naufrage ou de port.

Beauté, par qui les Dieux las de noſtre dommage
Ont voulu reparer les defauts de noſtre âge,
Je mourray dans vos feux, éteignez-les ou non,
Comme le fis d'Alcmene en me brulant moymeſme :
Il ſuffit qu'en mourant dans cette flame extrême,
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point ſans ſceptre aſpirer ou j'aſpire :
C'eſtpourquoy ſans quitter les loix de voſtre empire,
Je veux de mon eſprit tout eſpoir rejetter.
Qui ceſſe d'eſpérer, il ceſſe auſſi de craindre :
Et ſans atteindre au bútoù l'on ne peutatteindre,
Ce m'eſt aſſez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le Ciel m'a fait naiſtre,
Qui m'a fait deſirer ce qu'il m'a fait connoiſtre :
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir.
L'aſtre qui luit aux Grans, en vain à ma naiſſance
Epandit deſſus moy tant d'heur & de puiſſance,
Si pour ce que je veux j'ay trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, & vaut mieux ſe réſoudre
En aſpirant au Ciel eſtre frapé de foudre,
Qu'aux deſſeins de la Terre aſſuré ſe ranger.
J'ay moins de repentir plus je penſe à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme ſi haute.
Me fait par le plaiſir oublier le danger.

POUR METTRE DEVANT les Heures de Caliſte.

TANT que vous ſerez ſans amour,
CALISTE, priez nuit & jour,
Vous n'aurez point miſéricorde :
Ce n'eſt pas que Dieu ne ſoit doux :
Mais penſez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?

AUTRE SUR LE MESME SUJET.

PRIER Dieu qu'il vous ſoit propice,
Tant que vous me tourmanterez,
C'eſt le prier d'une injuſtice ?
Faites-moy grace, & vous l'aurez.

POESIES DE MALHERBE.

LIVRE SIXIEME.

POUR LE PREMIER BALET de Monſeigneur le Daufin.

AU ROY HENRY LE GRAND.

SONNET.

VOICY de ton Eſtat la plus grande merveille,
Ce Fis où ta vertu reluit ſi vivement;
Approche-toy, mon Prince, & voy le mouvement
Qu'en ce jeune DAUHIN la muſique réveille.

Qui témoigna jamais une ſi juſte oreille.
A remarquer des tons le divers changement ?
Qui jamais à les ſuivre ut tant de jugement.
Ou meſura ſes pas d'une grace pareille ?

Les eſprits de la Cour s'attachant par les yeux
A voir en cet objet un chéd'œuvre des Cieux
Diſent tous que la France eſt moins qu'il ne mérite ;

Mais moy, que du futur Apollon avertit,
Je dy que ſa grandeur n'aura point de limite,
Et que tout l'Univers luy ſera trop petit.

LES SIBYLLES.

Sur la Feſte des alliances de France & d'Eſpagne.

LA SIBYLLE PERSIQUE.

QUE Bellonne & Mars ſe détachent,
Et de leurs cavernes arrachent
Tous les vens des ſéditions ;
La France eſt hors de leur furie,
Tant qu'elle aura pour Alcyons
L'heur & la vertu de MARIE.

LA LIBYQUE.

Ceſſe, Pô, d'abuſer le monde:
Il eſt tems d'oter à ton onde
Sa fabuleuſe Royauté:
L'Arne, ſans en faire autres preuves,
Ayant produit cette Beauté,
S'eſt acquis l'empire des Fleuves.

LA DELPHIQUE.

La France à l'Eſpagne s'allie:
Leur diſcorde eſt enſévelie,
Et tous leurs orages finis:
Armes du reſte de la Terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'eſtes-vous que paille & que verre?

LA CUME'E.

Arrières ces plaintes communes.
Que les plus durables fortunes
Paſſent du jour au lendemain,
Les nœuds de ces grans hyménées
Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les deſtinées?

L'ERYTHRE'E.

Taiſez-vous funeſtes langages,
Qui jamais ne faites préſages,
Où quelque malheur ne ſoit joint;
La diſcorde icy n'eſt meſlée;

Et Thétis n'y ſoupire point
Pour avoir épouſé Pélée.

LA SAMIENE.

Roy, que tout bon-heur accompagne,
Voy partir du coté d'Eſpagne
Un Soleil qui te vient chercher:
O vrayement divine avanture,
Que ton reſpect face marcher
Les Aſtres contre leur nature!

LA CUMANE.

O que l'heur de tes deſtinées
Pouſſera tes jeunes années
A de magnanimes ſoucis!
Et combien te verront répandre
De ſang des peuples circoncis
Les flots qui noyèrent Léandre?

L'HELLESPONTIQUE.

Soit que le Danube t'arreſte;
Soit que l'Eufrate à ſa conqueſte
Te face tourner ton deſir;
Trouveras-tu quelque puiſſance,
A qui tu ne faces choiſir
Ou la mort, ou l'obéiſſance?

LA PHRYGIENNE.

Courage, Reyne ſans pareille;

L'eſprit ſacré qui te conſeille
Eſt ferme en ce qu'il a promis.
Achéve, & que rien ne t'arreſte:
Le Ciel tient pour ſes ennemis
Les ennemis de cette feſte.

LA TYBURTINE.

Sous ta bonté s'en va renaiſtre
Le ſiècle où Saturne fut maiſtre;
Thémis les vices détruira;
L'Honneur ouvrira ſon école;
Et dans Seine & Marne luira
Meſme ſablon que dans Pactole.

SUR LE MESME SUJET.

DONC, après un ſi long ſéjour,
Fleurs de Lys, voicy le retour
De vos avantures proſpères;
Et vous allez eſtre à nos yeux
Fraiſches comme aux yeux de nos pères
Lorſque vous tombaſtes des Cieux.

A ce coup s'en vont les Deſtins
Entre les jeux & les feſtins
Nous faire couler nos années,
Et commancer une ſaiſon,
Où nulles funeſtes journées
Ne verront jamais l'horiſon.

Ce

Ce n'eſt plus, comme auparavant,
Que ſi l'Aurore en ſe levant
D'avanture nous voyoit rire,
On ſe pouvoit bien aſſurer,
Tant la Fortune avoit d'empire,
Que le ſoir nous verroit pleurer.

De toutes parts ſont éclaircis
Les nuages de nos ſoucis
La ſureté chaſſe les craintes ;
Et la diſcorde ſans flambeau,
Laiſſe mettre, avecque nos plaintes,
Tous nos ſoupçons dans le tombeau.

O qu'il nous uſt coûté de morts !
O que la France uſt fait d'efforts,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de Provinces qu'en un jour,
Belle Reyne, avecque vos charmes
Vous nous acquerez par amour !

Qui pouvoit, ſinon vos bontez,
Faire à des peuples indontez
Laiſſer leurs haines obſtinées,
Pour jurer ſolennellement,
En la main de deux Hyménées,
D'eſtre amis éternellement ?

Fleur des beautez & des vertus,
Après nos malheurs abatus
D'une ſi parfaite victoire,
Quel marbre à la Poſtérité
Fera paroiſtre voſtre gloire
Au luſtre qu'elle a mérité ?

Non, non, malgré les envieux
La raiſon veut qu'entre les Dieux
Voſtre image ſoit adorée ;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lorſque vous ſerez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos Faſtes ſont pleins de lauriers
De toute ſorte de guerriers :
Mais, hors de toute flaterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait Marie
Pour le ſalut des Fleurs de Lis ?

BALLET DE LA REYNE.

La Renommée, au Roy Henri le Grand.

PLEINE de langues & de voix,
O Roy, le miracle des Rois,
Je viens de voir toute la Terre,
Et publier en ſes deux bouts,
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'eſt rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ay donné
Un renom qui n'eſt terminé
Ni de fleuve ni de montagne ;
Et par luy j'ay fait deſirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir & vous adorer.

Ce ſont douze rares beautez,
Qui de ſi dignes qualitez
Tirent un cœur à leur ſervïce,
Que leur ſouhaiter plus d'appas,
C'eſt vouloir avec injuſtice
Ce que les Cieux ne peuvent pas.

L'Oriant, qui de leurs Aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur ſang ùn avantage,
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans eſtre iſſu du parantage,
Ou de Vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un côrs
Nature aſſemble de tréſors,
Eſt en elles ſans artifice;
Et la force de leurs eſprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroiſtre leur pris.

Elles ſouffrent bien que l'Amour
Par elles face chaque jour
Nouvelle preuve de ſes charmes:
Mais ſi-toſt qu'il les veut toucher,
Il reconnoiſt qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne facent reboucher.

Loin des vaines impreſſions
De toutes folles paſſions,
La vertu leur apprent à vivre,
Et dans la Cour leur fait des lois,
Que Diane auroit peine à ſuivre
Au plus grand ſilance des bois.

Une Reyne qui les conduit,
De tant de merveilles reluit,
Que le Soleil qui tout ſurmonte,
Quand meſme il eſt plus flamboyant,
S'il eſtoit ſenſible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Auſſi le tems a beau courir;
Je la feray toujours fleurir
Au rang des choſes éternèlles;
Et non moins que les immortels,
Tant que mon dos aura des aiſles,
Son image aura des autels.

Grand Roy, faites-leur bon accueuil,
Louez leur magnanime orgueuil,
Que vous ſeul avez fait ployable;
Et vous acquèrez ſagement,
Affin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Juſqu'icy vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux,
Mais quelles ames ſi farouches
Oſeront douter de ma foy,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moy?

BALET DE MADAME.

De petites Nymphes qui mènent l'Amour priſonnier.

AU ROY.

A La fin tant d'Amans dont les ames bleſſées
Languiſſent nuit & jour,
Verront ſur leur auteur leurs peines renverſées,
Et ſeront conſolez aux dépans de l'Amour.

Ce public ennemi, cette peſte du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le Maiſtre abſolu de la Terre & de l'Onde,
Se trouve à la mercy de nos petites mains.

Nous le vous amenons dépouillé de ſes armes,
O Roy, l'aſtre des Rois :
Quittez voſtre bonté ; mocquez-vous de ſes larmes ;
Et luy faites ſentir la rigueur de vos lois.

Commandez que ſans grace on luy face juſtice,
Il ſera mal-aiſé
Que ſa vaine éloquance ait aſſez d'artifice
Pour démentir les faits dont il eſt accuſé.

Jamais ſes paſſions par qui chacun ſoupire,
Ne nous ont fait d'ennui : [Empire
Mais c'eſt un bruit commun que dans tout voſtre
Il n'eſt point de malheur qui ne vienne de lui,

Mars, qui met ſa louange à déſerter la Terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de ſi tragique aux fureurs de la guerre,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais, ſans qu'il ſoit beſoin d'en parler da-
Voſtre ſeule valeur, [vantage,
Qui de ſon impudance a reſſenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juſte douleur ?

Ne meſlez rien de laſche à vos hautes penſées:
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ſes fautes paſſées,
Imitez ſon exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirez de l'Envie
Fait l'Europe trembler.
Attachez bien ce monſtre, ou le privez de vie,
Vous n'aurez jamais rien qui vous puiſſe trou-
bler.

RECIT D'UN BERGER AU BALET de Madame, Princeſſe d'Eſpagne.

HOULETTE de LOUIS, houlette de MARIE,
Dont le fatal appui met noſtre Bergerie
Hors du pouvoir des lous,
Vous placer dans les Cieux en la meſme contrée
Des balances d'Aſtrée,
Eſt-ce un prix de vertu qui ſoit digne de vous ?

Vos pénibles travaux ; ſans qui nos paſturages,
Battus depuis cinq ans de greſles & d'orages,
S'en alloient deſolez ;
Sont-ce pas des effets que meſme en Arcadie,
Quoyque la Grèce die,
Les plus fameux Paſteurs n'ont jamais égalez ?

Voyez des bors de Loire & des bors de Garonne
Juſques à ce rivage où Thétis ſe couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une hureuſe bonace,
Loin de toute menace
Et de maux inteſtins & de maux étrangers ?

Où ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Gérions déteſter l'infamie

De leurs actes ſanglans ?
Et la belle Cerès en javelles féconde
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'uſage des glans ?

Auſſi dans nos maiſons, en nos places publiques,
Ce ne ſont que feſtins, ce ne ſont que muſiques
De peuples réjouïs :
Et que l'aſtre du jour ou ſe lève ou ſe couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de MARIE & le nom de LOUIS.

Certes, une douleur quelques ames afflige,
Qu'un fleuron de nos Lis ſéparé de ſa tige
Soit preſt à nous quitter :
Mais quoyqu'on nous augure & qu'on nous face craindre,
ELISE eſt-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux lui doivent ſouhaiter ?
Le jeune Demi-dieu qui pour elle ſoupire,
De la fin du couchant termine ſon Empire
En la ſource du jour.
Elle va dans ſes bras prendre part à ſa gloire :
Quelle malice noire
Peut, ſans aveuglement, condanner leur amour ?
Il eſt vray qu'elle eſt ſage, il eſt vray qu'elle eſt belle,
Et noſtre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer :
Auſſi la nommons-nous la Pallas de cet âge :
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en ſa place il nous doit envoyer ?

Eſprits mal-aviſez, qui blaſmez un échange,
Où ſe prent & ſe baille un Ange pour un Ange,
Jugez plus ſainement :
Noſtre grande Bergere a Pan qui la conſeille :
Seroit-ce pas merveille [ment.
Qu'un deſſein qu'elle uſt fait n'uſt bon événe-

C'eſt en l'aſſemblement de ces couples céleſtes,
Que ſi nos maux paſſez ont laiſſé quelques reſ-
Ils vont du tout finir. [tes,
Mopſe qui nous l'aſſure a le don de prédire :
Et les cheſnes d'Epire
Savent moins qu'il ne ſait les choſes à venir.

Un ſiècle renaiſtra comblé d'heur & de joye,
Où le nombre des ans ſera la ſeule voye
D'arriver au trépas.
Tous venins y mourront comme au tems de nos
Et meſme les vipères [pères ;
Y picqueront ſans nuire, ou n'y piequeront pas.
[ſes.
La terre en tous endroits produira toutes cho-
Tous métaux ſeront or ; toutes fleurs ſeront ro-
Tous arbres, oliviers. [ſes ;
L'an n'aura plus d'hyvèr, le jour n'aura plus
Et les perles ſans nombre [d'ombre,
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Dieux, qui de vos arreſts formez nos deſtinées,
Donnez un dernier terme à ces grans Hyménées.
C'eſt trop les différer,
L'Europe les demande ; accordez ſa requeſte ;
Qui verra cette feſte,
Pour mourir ſatisfait n'aura que deſirer.

POUR UN BALET DE MADAME.

CETTE ANNE ſi belle,
Qu'on vante ſi fort,
Pourquoy ne vient-elle?
Vrayment elle a tort.

Son LOUIS ſoupire
Après ſes appas:
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la poſſède
Il s'en va mourir:
Donnons-y remède;
Allons la querir.

Aſſemblons MARIE,
Ses yeux à vos yeux:
Noſtre Bergerie
N'en vaudra que mieux.

Haſtons le voyage:
Le ſiècle doré
En ce mariage
Nous eſt aſſuré.

POUR LES PAIRS DE FRANCE, aſſaillans au combat de barrière.

STANCES.

ET quoy donc la France féconde
En incomparables guerriers,
Aura juſqu'aux deux bouts du Monde
Planté des foreſts de lauriers,
Et fait gagner à ſes armées
Des batailles ſi renommées,
Affin d'avoir cette douleur
D'ouir démentir ſes victoires,
Et nier ce que les hiſtoires
Ont publié de ſa valeur?

Tant de fois le Rhin & la Meuſe
Par nos redoutables efforts
Auront vu leur onde écumeuſe
Regorger de ſang & de morts;
Et tant de fois nos deſtinées
Des Alpes & des Pyrénées
Les ſommets auront fait branler,
Affin que je ne ſay quels Scythes,
Bas de fortunes & de mérites,
Préſument de nous égaler?

Non, non, s'il eſt vray que nous ſommes
Iſſus de ces nobles Aïeux,
Que la voix commune des hommes

A fait aſſoir entre les Dieux ;
Ces arrogans, à leur dommage,
Apprendront un autre langage ;
Et dans leur honte enſévelis
Feront voir à toute la Terre
Qu'on eſt briſé comme du verre
Quand on choque les Fleurs de Lys.

HENRY, l'exemple des Monarques
Les plus vaillans & les meilleurs,
Plein de mérites & de marques
Qui jamais ne furent ailleurs ;
Bel aſtre vrayment adorable,
De qui l'aſcendant favorable
En tous lieux nous ſert de rempart,
Si vous aimez voſtre louange,
Deſirez-vous pas qu'on la vange
D'une injure où vous avez part ?

Ces arrogans, qui ſe défient
De n'avoir point de luſtre aſſez,
Impudamment ſe glorifient
Aux fables des ſiècles paſſez ;
Et d'une audace ridicule,
Nous content qu'ils ſont fis d'Hercule,
Sans toutefois en faire foy.
Mais qu'importe-t-il qui puiſſe eſtre,
Ni leur père, ni leur anceſtre,
Puiſque vous eſtes noſtre Roy ?

Contre l'avanture funeſte
Que leur garde noſtre courroux ;
Si quelque eſpérance leur reſte,

C'eſt d'obtenir grace de vous ;
Et confeſſer que nos épées,
Si fortes & ſi bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir,
Donneront à voſtre Couronne
Tout ce que le Ciel environne,
Quand vous le voudrez acquerir.

AUX DAMES,
POUR LES DEMI-DIEUX MARINS, conduits par Neptune.

STANCES.

O Qu'une ſageſſe profonde
Aux avantures de ce monde
Préſide ſouverainement ;
Et que l'audace eſt mal appriſe
De ceux qui font une entrepriſe,
Sans douter de l'événement !

Le renom que chacun admire
Du Prince qui tient cet Empire,
Nous avoit fait ambitieux
De mériter ſa bien-veuillance,
Et donner à voſtre vaillance
Le témoignage de ſes yeux.

Nos forces, par tout reconnues,
Faiſoient monter juſques aux nues

Les deſſeins de nos vanitez :
Et voicy qu'avecque des charmes
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertez.

Belles merveilles de la terre,
Doux ſujets de paix & de guerre,
Pouvons-nous avecque raiſon
Ne benir pas les deſtinées
Par qui nos ames enchaînées
Servent en ſi belle priſon ?

L'aiſe nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous,
Soit noſtre gloire, ou noſtre honte,
Neptune peut bien faire conte
De nous laiſſer avecque vous.

Nous ſavons quelle obéiſſance
Nous obligea noſtre naiſſance
De porter à ſa Royauté :
Mais eſt-il ni crime ni blâme
Dont vous ne diſpenſiez une ame
Qui dépent de voſtre beauté ?

Qu'il s'en aille à ſes Néréides,
Dedans ſes cavernes humides ;
Et vive miſérablement
Confiné parmy ſes tempeſtes ;
Quant à nous, eſtant où vous eſtes,
Nous ſommes en noſtre élément.

POUR UNE MASCARADE.

STANCES.

CEux-cy dequi vos yeux admirent la venue,
Pour un fameux honneur qu'ils brulent d'aquerir,
Partis des bors lointains d'une terre inconnue
S'en vont au gré d'Amour tout le monde courir.
Ce grand Démon qui ſe déplaiſt
D'eſtre profané comme il eſt,
Par eux veut repurger ſon temple ;
Et croit qu'ils auront ce pouvoir,
Que ce qu'on ne fait par devoir,
On le fera par leur exemple.

Ce ne ſont point eſprits qu'une vague licence
Porte inconſidérez à leurs contentemens.
L'or de cet âge vieil où regnoit l'innocence
N'eſt pas moins en leurs mœurs qu'en leurs acLa foy, l'honneur, & la raiſon [coutremens:
Gardent la clé de leur priſon :
Penſer au change leur eſt crime :
Leurs paroles n'ont point de fart :
Et faire les choſes ſans art,
Eſt l'art dont ils font plus d'eſtime.

Compoſez-vous ſur eux, ames belles & hautes,
Retirez voſtre humeur de l'infidélité ;
Laſſez-vous d'abuſer les jeuneſſes peu cautes,

Et de vous prévaloir de leur crédulité.
N'ayez jamais impreſſion
Que d'une ſeule paſſion,
A quoy que l'eſpoir vous convie.
Bien aimer ſoit voſtre vray bien,
Et, bien aimez, n'eſtimez rien
Si doux qu'une ſi douce vie.

On tient que ce plaiſir eſt fertile de peines,
Et qu'un mauvais ſuccès l'accompagne ſouvent:
Mais n'eſt-ce pas la loy des fortunes humaines,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tout
Puis, cela n'avient qu'aux amours, [vent ?
Où les deſirs comme vautours,
Se paiſſent de ſales rapines :
Ce qui les forme les détruit:
Celles que la vertu produit,
Sont roſes qui n'ont point d'épines.

VERS FUNEBRES,
SUR LA MORT DE HENRI le Grand.

STANCES.

ENFIN l'ire du Ciel, & ſa fatale envie,
Dont j'avois repouſſé tant d'injuſtes efforts,
Ont détruit ma fortune, & ſans m'oſter la vie
M'ont mis entre les morts.

[Nature
HENRI, ce grand HENRI, que les ſoins de
Avoient fait un miracle aux yeux de l'Univers,
Comme un homme vulgaire eſt dans la ſépul-
A la merci des vers. [ture

Belle ame, beau patron des céleſtes ouvrages,
Qui fus de mon eſpoir l'infaillible recours,
Quelle nuit fut pareille aux funeſtes ombrages
Où tu laiſſes mes jours?

[playe,
C'eſt bien à tout le monde une commune
Et le malheur que j'ay chacun l'eſtime ſien;
Mais en quel autre cœur eſt la douleur ſi vraye,
Comme elle eſt dans le mien?

Ta fidelle compagne aſpirant à la gloire
Que ſon affliction ne ſe puiſſe imiter,
Seule de cet ennui me debat la victoire:
Et me la fait quitter.

L'image de ſes pleurs dont la ſource féconde
Jamais, depuis ta mort, ſes vaiſſeaux n'a taris;
C'eſt la Seine en fureur qui déborde ſon onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau tems ſes orages n'eſſuye:
Et ſa grace divine endure en ce tourment,
Ce qu'endure une fleur que la biſe ou la pluye
Bat exceſſivement.

Quiconque approche d'elle, a part à ſon mar-
Et par contagion prent ſa triſte couleur: [tyre,
Car pour la conſoler, que luy ſauroit-on dire
En ſi juſte douleur?

Revien-la voir, grande ame: oſte-luy cette
Dont la ſombre épaiſſeur aveugle ſa raiſon: [nuë,
Et fais du meſme lieu d'où ſa peine eſt venue :
Venir ſa guériſon.

Bienque tout réconfort luy ſoit une amertume,
Avec quelque douceur qu'il luy ſoit préſanté,
Elle prendra le tien, & ſelon ſa coutume
Suivra ta volonté.

[elle,
Quelque ſoir en ſa chambre apparois devant
Non le ſang en la bouche, & le viſage blanc,
Comme tu demeuras ſous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Sa-
Hymen en robe d'or te la vint améner, [voye
Ou tel qu'à Saint Denys, entre nos cris de joye,
Tu la fis couronner.

Après cet eſſay fait, s'il demeure inutile,
Je ne connois plus rien qui la puiſſe toucher :
Et ſans doute la France aura, comme Sypile,
Quelque fameux rocher.

Pour moy, dont la foibleſſe à l'orage ſuccombe,
Quand mon heur abatu pourroit ſe redreſſer,
J'ay mis avecque toy mes deſſeins en la tombe ;
Je les y veux laiſſer.

Quoyque pour m'obliger face la deſtinée,
Et quelques hureux ſuccès qui me puiſſe arriver
Je n'attans mon repos qu'en l'hureuſe journée
Où je t'iray trouver.

Ainſi de cette Cour l'honneur & la merveille
Alcippe ſoupiroit, preſt à s'évanouir :
On l'auroit conſolé ; mais il ferma l'oreille
De peur de rien ouir.

A LA REYNE MERE DU ROY, ſur la mort de Monſeigneur le Duc d'Orléans.

SONNET.

CONSOLEZ-vous, MADAME ; appaiſez voſtre plainte ;
La France à qui vos yeux tiennent lieu de Soleil,
Ne dormira jamais d'un paiſible ſommeil
Tant que ſur voſtre front la douleur ſera peinte.

Rendez-vous à vous-meſme ; aſſurez voſtre crainte :
Et de voſtre vertu recevez ce conſeil,
Que ſouffrir ſans murmure eſt le ſeul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous eſtes atteinte.

Le Ciel, en qui voſtre ame a borné ſes amours,
Eſtoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fuſſent ſans orage, & qui n'uſſent point d'ombre :
Mais ayant de vos fils les grans cœurs découvers,
N'a-t-il pas moins failli d'en oter un du nombre,
Que d'en partager trois en un ſeul Univers ?

EPITAPHE DE FEU MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

SONNET.

PLus Mars que Mars de la Thrace,
Mon Père victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma Mère vient d'une Race
Si fertile en Demi-dieux,
Que ſon éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je ſuïs poudre toutefois ;
Tant la Parque a fait ſes loix
Egales & néceſſaires :

Rien ne m'en a ſu parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.

EPITAPHE
DE MADEMOISELLE DE CONTY,
MARIE DE BOURBON.

SONNET.

TU vois, Paſſant, la ſépulture
D'un ché-d'œuvre ſi précieux,
Qu'avoir mille Rois pour Aïeux
Fut le moins de ſon avanture.

O quel affront à la Nature,
Et qu'elle injuſtice des Cieux,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une ſi belle créature !

On doute pour quelle raiſon
Les Deſtins, ſi hors de ſaiſon,
De ce monde l'ont appellée.

Mais leurs prétexte le plus beau,
C'eſt que la Terre eſtoit brulée
S'ils n'uſſent tué ce flambeau.

POUR ELLE-MESME.

NE'GALONS point cette petite,
Aux Déeſſes que nous récite
L'Hiſtoire des ſiècles paſſez :
Tout cela n'eſt qu'une chimère :
Il faut dire, pour dire aſſez,
Elle eſt belle comme ſa mère.

CONSOLATION
A MONSIEUR LE PREMIER PRESIDANT DE VERDUN.
ſur la mort de Madame ſa femme.

SACRE' Miniſtre de Thémis,
VERDUN, en qui le Ciel a mis
Une ſageſſe non commune ;
Sera-ce pour jamais que ton cœur abatu
Laiſſera ſous une infortune
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu ?

Toy, de qui les avis prudans
En toute ſorte d'accidans
Sont louez meſme de l'Envie,
Perdras-tu la raiſon, juſqu'à te figurer

Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Telle qu'au ſoir on voit le Soleil
Se jetter aux bras du ſommeil,
Tel au matin il ſort de l'Onde:
Les affaires de l'homme ont un autre deſtin;
Après qu'il eſt parti du Monde,
La nuit qui luy ſurvient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de ſes autels
Ni requeſtes ni ſacrifices:
Il reçoit en ſes bras ceux qu'il a menacez;
Et qui s'eſt nettoyé des vices,
Ne luy fait point de vœux qui ne ſoient exaucez.

Neptune, en la fureur des flots,
Invoqué par les matelots,
Remêt l'eſpoir en leurs courages;
Et ce pouvoir ſi grand dont il eſt renommé,
N'eſt connu que par les naufrages
Dont il a garenti ceux qui l'ont reclamé.

Pluton eſt ſeul entre les Dieux
Dénué d'oreilles & d'yeux
A quiconque le ſollicite.
Il dévore ſa proye auſſi-toſt qu'il la prent:
Et quoyqu'on liſe d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rent.

S'il eſtoit vray que la pitié
De voir un excès d'amitié

Luy fiſt faire ce qu'on deſire ;
Qui devoit le fléchir avec plus de couleur,
Que ce fameux Joueur de lyre,
Qui fut juſqu'aux Enfèrs luy montrer ſa douleur ?

Cependant il ut beau chanter,
Beau prier, preſſer, & flater,
Il s'en revint ſans Eurydice :
Et la vaine faveur dont il fut obligé,
Fut une ſi noire malice,
Qu'un abſolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
Que la mort laiſſait revenir
Celle dont tu pleures l'abſence,
La voudrois-tu remettre en un ſiècle effronté;
Qui plein d'une extrème licence
Ne feroit que troubler ſon extrème bonté.

Que voyons-nous que des Titans,
De bras & de jambes luttans
Contre les pouvoirs légitimes ?
Infames rejettons de ces audacieux,
Qui dédaignans les petis crimes,
Pour en faire un illuſtre, attaquèrent les Cieux.

Quelle horreur de flamme & de fèr
N'eſt éparſe comme en Enfèr
Aux plus beaux lieux de cet Empire ?
Et les moins travaillez des injures du ſort,
peuvent-ils pas juſtement dire
Qu'un homme dans la tombe eſt un navire au port ?

Croy

Croy-moy, ton deuil a trop duré ;
Tes plaintes ont trop murmuré :
Chaſſe l'ennui qui te poſſède ;
Sans t'irrirer en vain contre une adverſité,
Que tu ſais bien qui n'a remède
Autre que d'obéïr à la néceſſité.

Rens à ton ame le repos
Qu'elle s'oſte mal-à-propos,
Juſqu'à te dégouter de vivre :
Et ſi tu n'as l'amour que chacun a pour ſoy ;
Aime ton Prince, & le délivre
Du regret qu'il aura s'il eſt privé de toy.

Quelque jour ce jeune Lion
Choquera la Rébellion,
En ſorte qu'il en ſera maiſtre :
Mais quiconque voit clair, ne connoiſt-il pas bien
Que pour l'empeſcher de renaiſtre,
Il faut que ton labeur accompagne le ſien ?

La Juſtice, le glaive en main,
Eſt un pouvoir autre qu'humain
Contre les revoltes civiles :
Elle ſeule fait l'ordre, & les ſceptres des Rois
N'ont que des pompes inutiles,
S'ils ne ſont appuyez de la force des lois.

CONSOLATION A CARITE'E, ſur la mort de ſon mari.

AINSI quand Mauſole fut mort,
Artémiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage,
Et dit aux aſtres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maiſtreſſe des ſens,

Ainſi fut ſourde au réconfort,
Quand elle ut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit ſongée,
Celle de qui les paſſions
Firent voir à la mêr Egée
Le prémier nid des Alcyons.

Vous n'étes ſeul en ce tourment
Qui témoignez du ſentiment,
O trop fidelle CARITE'E:
En toutes ames l'amitié,
De meſmes ennuis agitée,
Fait les meſmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris
En la querelle de Pâris
Tomba la vie entre les armes,
Qui fuſſent retournez un jour,
Si la mort ſe payoit de larmes,
A Mycénes faire l'amour?

Mais le Deſtin qui fait nos lois,
Eſt jaloux qu'on paſſe deux fois
Au deçà du rivage bleſme :
Et les Dieux ont gardé ce don,
Si rare, que Jupiter meſme
Ne le ſut faire à Sarpédon.

Pourquoy donc ſi peu ſagement,
Démentant voſtre jugement,
Paſſez-vous en cette amertume
Le meilleur de voſtre ſaiſon,
Aimant mieux plaindre par coutume,
Que vous conſoler par raiſon ?

Nature fait bien quelque effort,
Qu'on ne peut condanner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous ſemblez entreprendre
De ruiner voſtre beauté ?

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer voſtre colere,
Et devenus vos ennemis
Recevoir l'injuſte ſalaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
En celuy que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roſes
Vous oſtiez leur vive couleur,
Et livriez de ſi belles choſes
A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos ;
Quittez ces funeſtes propos :
Et par la fin de vos tempeſtes,
Obligeant tous les Beaux-eſprits,
Conſervez au ſiécle où vous eſtes
Ce que vous luy donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
Pleins d'appas ſi délicieux,
Devient mélancolique & ſombre,
Quand il voit qu'un ſi long ennui
Vous fait conſumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous reſſouvient du pouvoir
Que ſes traits vous ont fait avoir,
Quand vos lumières eſtoient calmes,
Permettez-luy de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qui brulent de vous acquerir.

Le tems d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'eſt à noſtre ſage conduite,
Sans murmurer de ce defaut,
De nous conſoler de ſa fuite.
En le ménageant comme il faut.

TAYLOR INST. OXFORD.

CONSOLATION
A MONSIEUR DU PE'RIER,
Gentil-homme d'Aix en Provence, ſur la mort de ſa fille.

TA douleur, DU PERRIER, ſera donc éternelle,
Et les triſtes diſcours
Que te met en l'eſprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau deſcendue,
Par un commun trépas
Eſt-ce quelque dédale, où ta raiſon perdue
Ne ſe retrouve pas ?

Je ſai de quels appas ſon enfance eſtoit pleine;
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux ami, de ſoulager ta peine
Avecque ſon mépris.

Mais elle eſtoit du monde, où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin:
Et Roſe elle a vécu ce que vivent les roſes,
L'eſpace d'un matin.

Puis, quand ainſi ſeroit que ſelon ta prière
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé ſa carrière,
Qu'en fuſt-il avenu?

Penſes-tu que plus vieille en la maiſon céleſte
Elle uſt u plus d'accueuil ?
Ou qu'elle uſt moins ſenti la pouſſière funeſte,
Et les vers du cercueuil ?

Non, non, mon DU PE'RIER, auſſi-toſt
Oſte l'ame du côrs, [que la Parque
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne ſuit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent Cigale :
Et Pluton aujourd'huy
Sans égard du paſſé les mérites égale
D'Archémore & de luy.

Ne te laſſe donc plusd'inutiles complaintes :
Mais ſage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le ſouvenir.

C'eſt bien, je le confeſſe, une juſte coutume,
Que le cœur affligé,
Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'eſtre allégé.

Meſme quand il avient que la tombe ſépare,
Ce que Nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'eſtre inconſolable, & dedans ſa mémoire
Enfermer un ennuy,
N'eſt-ce pas ſe hair pour acquerir la gloire
De bien aimer autruy ?

Priam, qui vit ſes fis abatus par Achille ;
Dénué de ſupport,
Et hors de tout eſpoir du ſalut de ſa ville,
Reçut du réconfort.

François, quand la Caſtille, inégale à ſes armes,
Luy vola ſon Daufin,
Sembla d'un ſi grand coup devoir jetter des lar-
Qui n'uſſent point de fin. [mes.

Il les ſécha pourtant, & comme un autre Al-
Contre fortune inſtruit, [cide
Fit qu'à ſes ennemis, d'un acte ſi perfide
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit preſque tarie
De bataillons épais,
Entendant ſa conſtance ut peur de ſa furie,
Et demanda la paix.

De moy, déja deux fois d'une pareille foudre
Je me ſuis vu perclus,
Et deux fois la raiſon m'a ſi bien fait réſoudre,
Qu'il ne m'en ſouvient plus.

Non, qu'il ne me ſoit grief que la terre poſ-
Ce qui me fut ſi cher : [sède :
Mais en un accidant qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareil-
On a beau la prier, [les ;
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le cou-
Eſt ſujet à ſes loix : [vre,
Et la Garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défant point nos Rois.

De murmurer contre elle, & perdre patiance
Il eſt mal-à-propos :
Vouloir ce que Dieu veut, eſt la ſeule ſciance
Qui nous mêt en repos.

POUR UN GENTIL-HOMME DE SES amis, qui mourut âgé de cent ans.

N'Attans, Paſſant, que de ma gloire
Je te faſſe une longue hiſtoire,
Pleine de langage indiſcret :
Qui ſe loue, irrite l'Envie
Juge de moy par le regret
Qu'ut la Mort de m'oter la vie.

SONNET.

CElle qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
Et qui fût icy-bas ce que j'aimois le mieux,
Allant changer la Terre à de plus dignes lieux,
Au marbre que tu vois ſa dépoüille a cachée.

Comme tombe une fleur que la biſe a ſéchée,
Ainſi fut abbatu ce ché-d'œuvre des Cieux ;

Et depuis le trépas qui luy ferma les yeux ?
L'eau que verſent les miens n'eſt jamais étan-
[chée.
Ni prières, ni vœux, ne m'y pûrent ſervir :
La rigueur de la mort ſe voulut aſſouvir :
Et mon affection n'en pût avoir diſpanſe.

Toy dont la piété vient ſa tombe honorer,
Pleure mon infortune, & pour ta récompanſe
Jamais autre douleur ne te face pleurer.

BELLE ame, qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je ſuis obligé de te rendre :
Ce que je fais te ſert de peu ;
Mais au moins tu vois en la cendre
Comme j'en conſerve le feu.

SUR
LA MORT D'UN GENTIL-HOMME qui fut aſſaſſiné.

SONNET.

BELLE ame, aux beaux travaux ſans re-
pos adonnée,
Si parmi tant de gloire & de contantement
Rien te faſche là-bas, c'eſt l'ennuy ſeulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta deſtinée.

Tu penſes que d'Yvry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut ſi clairement,
Avecque plus d'honneur & plus hureuſement
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, Bel-eſprit, conſole ta douleur :
Il faut par la raiſon adoucir ſon malheur,
Et telle qu'elle vient prendre ſon avanture.

Il ne ſe fit jamais un acte ſi cruel,
Mais c'eſt un témoignage à la race future,
Qu'on ne t'auroit ſû vaincre en un juſte duël.

POUR UNE FONTAINE.

VOIS-tu, Paſſant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinant ?
Ainſi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'eſt permanant.

FRAGMENS.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU

GRAND & grand Prince de l'Egliſe,
RICHELIEU, juſques à la mort.
Quelque chemin que l'homme éliſe,
Il eſt à la merci du Sort.
Nos jours filez de toutes ſoyes
Ont des ennuis comme des joyes ;

Et de ce mélange divers
Se compoſent nos deſtinées,
Comme on voit le cours des années
Compoſé d'Eſtez & d'Hivers.

Tantoſt une molle bonace
Nous laiſſe jouer ſur les flots :
Tantoſt un péril nous ménace,
Plus grand que l'art des matelots :
Et cette ſageſſe profonde,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale néceſſité,
N'a fait loy qui moins ſe révoque,
Que celle du flux réciproque
De l'heur & de l'adverſité.

AUX OMBRES DE DAMON.

* * *

L'ORNE, comme autrefois, nous reverroit encore,
Ravis de ces penſers que le vulgaire ignore,
Egarer à l'écart nos pas & nos diſcours ;
Et couchez ſur les fleurs comme eſtoiles ſemées,
Rendre en ſi doux ébat les heures conſumées,
Que les Soleils nous ſeroient cours.

Mais, ô loy rigoureuſe à la race des hommes !
C'eſt un point arreſté, que tout ce que nous ſommes
Iſſus de pères Rois & de pères Bergers,
La Parque également ſous la tombe nous ſerre :
Et les mieux établis au repos de la Terre,
N'y ſont qu'hoſtes & paſſagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre, & de ſuite de pages,
Quand le terme eſt échu n'allonge point nos jours :
Il faut aller tout-nus où le Deſtin commande :
Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'eſt qu'il faut laiſſer nos amours.

Amours, qui la pluſpart infidelles & feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes ;
Et qui plus que l'honneur eſtimant le plaiſir,
Sous le maſque trompeur de leurs viſages bleſmes ;
Acte digne du foudre ! en nos obſéques meſmes
Conçoivent de nouveaux deſirs.

Elles ſavent aſſez alléguer Artémiſe,
Diſputer du devoir & de la foi promiſe :
Mais tout ce beau langage eſt de ſi peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une ſeule ſe treuve
De qui la foi ſurvive, & qui faſſe la preuve
Que ta Carinice te fait.

Depuis que tu n'ês plus, la campagne deſerte
A deſſous deux Hyvers perdu ſa robe verte,
Et deux fois le Printams l'a repeinte de fleurs;
Sans que d'aucun diſcours ſa douleur ſe conſole,
Et que ni la raiſon, ni le tems qui s'envole,
Puiſſe faire tarir ſes pleurs.

Le ſilance des nuits, l'horreur des cimetières,
De ſon contantement ſont les ſeules matières.
Tout ce qui plaiſt, déplaiſt à ſon triſte penſer:
Et ſi tous ſes appas ſont encore en ſa face,
C'eſt que l'amour y loge, & que rien qu'elle face,
N'eſt capable de l'en chaſſer.

* * *

Mais quoy? c'eſt un chef-d'œuvre où tout mérite abonde;
Un miracle du Ciel; une perle du monde;
Un eſprit adorable à tous autres eſprits:
Et nous ſommes ingrats d'une telle avanture,
Si nous ne confeſſons que jamais la Nature
N'a rien fait de ſemblable pris.

J'ay vu maintes Beautez à la Cour adorées,
Qui des vœux des amans à l'envi deſirées,
Aux plus audacieux oſtoient la liberté;
Mais de les approcher d'une choſe ſi rare.
C'eſt vouloir que la roſe au pavot ſe compare,
Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers, ſous le nom de
NERE'E,
J'allois batir un temple éternel en durée,
Si ſa déloyauté ne l'avoit abatu,
Lui peut bien reſſembler du front ou de la joue;
Mais quoi ? puiſqu'à ma honte il faut que je l'avoue,
Elle n'a rien de ſa vertu.

L'ame de cette ingrate eſt une ame de cire,
Matière à toute forme, incapable d'élire,
Changeant de paſſion auſſi-toſt que d'objet;
Et de la vouloir vaincre avecque des ſervices,
Après qu'on a tout fait, on trouve que ſes vices
Sont de l'eſſance du ſujet.

Souvent de tes conſeils la prudance fidelle
M'avoit ſolicité de me ſéparer d'elle,
Et de m'aſſujettir à de meilleures loix:
Mais l'aiſe de la voir avoit tant de puiſſance,
Que cet ombrage faux m'oſtoit la connoiſſance
Du vrai bien où tu m'appellois.

Enfin, après quatre ans, une juſte colère,
* * * * * *
Que le flus de ma peine a trouvé ſon reflus.
Mes ſens qu'elle aveugloit ont connu leur offanſe.
Je les en ay purgez, & leur ay fait défanſe
De me la ramentevoir plus.

La femme eſt une mèr aux naufrages fatale ;
Rien ne peut applanir ſon humeur inégale ;
Ses flâmes d'aujourd'huy ſeront glaces demain.
Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne,
Fais comte, cher Eſprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque choſe de plus qu'humain.

FRAGMENT.

* * *

OTOY, qui d'un clin d'œuil ſur la Terre & ſur l'Onde
Fais trembler tout le Monde,
Dieu, qui toujours ês bon, & toujours l'as eſté ;
Verras-tu concerter à ces ames tragiques
Leurs funeſtes pratiques,
Et ne tonneras point ſur leur impiété ?

Tu vois en quel eſtat eſt aujourd'hui la France,
Hors d'humaine eſpérance.
Les peuples les plus fiers du Couchant & du Nort,
Ou ſont alliez d'elle, ou recherchent de l'eſtre ;
Et ceux qu'elle a fait naiſtre
Tournent tout leur conſeil pour lui donner la mort.

AUTRE FRAGMENT.

* * *

ALLEZ à la malheure, allez, ames tragiques
Qui fondez votre gloire aux misères publiques,
Et dont l'orgueuil ne connoiſt point de lois.
Allez, fleaux de la France, & les peſtes du monde,
Jamais pas-un de vous ne reverra mon Onde;
Regardez-la pour la dernière fois.

AUTRE FRAGMENT.

* * *

AMES pleines de vent, que la rage a bleſſées,
Connoiſſez voſtre faute, & bornez vos penſées
En un juſte compas:
Attachez voſtre eſpoir à de moindres conqueſtes;
Briare avoit cent mains, Tifon avoit cent teſtes,
Et ce que vous tantez, leur couta le trépas.

Soucis retirez-vous : faites place à la joye ;
Miſerable douleur, dont nous ſommes la proye :
Nos vœux ſont exaucez :
Les vertus de la Reyne, & les bontez céleſtes,
Ont fait évanouir ces orages funeſtes,
Et diſſipé les vens qui nous ont ménacez.

AUTRE FRAGMENT.

* * *

TANTOST nos navires, braves
De la dépouille d'Alger,
Viendront les Mores eſclaves
A Marſeille décharger :
Tantoſt riches de la perte
De Thunis & de Biſerte,
Sur nos bords étaleront
Le cotton pris en leurs rives,
Que leurs pucelles captives
En nos maiſons fileront.

AUTRE FRAGMENT,

* * *

LEs Peuples pipez de leur mine,
Les voyant ainſi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquerir la Paleſtine,
Et borner de Tyr à Calis
L'Empire de la Fleur de Lis:
Et toutefois leur entrepriſe
Eſtoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemiſe,
Et la figure d'un ballet.

De leur molleſſe létargique,
Le Diſcord ſortant des Enfers,
Des maux que nous avons ſouffers
Nous ourdit la toile tragique:
La Juſtice n'ut plus de poids:
L'impunité chaſſa les loix:
Et le taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchans,
Qui firent avoir à nos villes
La face déſerte des chams.

FIN D'UNE ODE POUR LE ROY.

* * *

JE veux croire que la Seine
Aura des Cygnes alors,
Qui pour toi ſeront en peine
De faire quelques efforts.
Mais veu le nom que me donne
Tout ce que ma lyre ſonne,
Quelle ſera la hauteur
De l'Hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire,
Que Malherbe en ſoit l'Auteur.

AUTRE FRAGMENT.

* * *

ET quand j'auray peint ton image,
Comme j'en prépare l'ouvrage,
Sans doute on dira quelque jour,
Quoyque d'Appelle on nous raconte,
Malherbe pouvoit à ſa honte
Achever la mère d'Amour.

* * *

ELLE eſtoit juſqu'au nombril
Sur les ondes paroiſſante,
Telle que l'Aube naiſſante
Peint les roſes en Avril.

* * *

FRAGMENT.

ET maintenant encor en cêt âge panchant,
Où mon peu de lumière eſt ſi prês du couchant,
Quand je verrois Hélene au monde revenue,
En l'eſtat glorieux où Pâris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ſes appas,
N'en eſtant point aimé, je ne l'aimerois pas.
Cette belle Bergere, à qui les Deſtinées
Sembloient avoir gardé mes dernieres années,
Ut en perfection tous les rares tréſors
Qui parent un eſprit, & font aimer un corps.
Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes.
Si-toſt que je la vis, je lui rendis les armes.
Un objet ſi puiſſant ébranla ma raiſon.
Je voulus eſtre ſien; j'entray dans ſa priſon;
Et de tout mon pouvoir eſſayay de lui plaire,
Tant que ma ſervitude eſpera du ſalaire.
Mais comme j'apperceus l'infaillible danger,
Où, ſi je pourſuivois, je m'allois engager,

Le ſoin de mon ſalut m'oſta cette penſée :
J'ûs honte de bruler pour une ame glacée :
Et me travailler à lui faire pitié,
Reſtraignis mon amour aux termes d'amitié.

A
MONSIEUR COLLETET,
ſur la mort de ſa Sœur.

EPIGRAMME.

EN vain, mon COLLETET, tu conjures la Parque
De repaſſer ta Sœur dans la fatale Barque :
Elle ne rent jamais un tréſor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée eſt bien peu véritable :
Son chant n'a point forcé l'Empire des Eſprits,
Puiſqu'on ſait que l'Arreſt en eſt irrévocable,
Certes, ſi les beaux vers faiſoient ce bel effet,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

SUR LE PORTRAIT D'ESTIENNE PASQUIER, qui n'avoit point de mains.

IL ne faut qu'avec le viſage
On tire tes mains au pinceau:
Tu les monſtres en ton Ouvrage,
Et les caches dans le Tableau.

SUR LE PORTRAIT DE CASSANDRE Maiſtreſſe de Ronſard.

L'ART, la Nature exprimant,
En ce Portrait m'a fait telle:
Si n'y ſuis-je pas ſi belle,
Qu'aux Eſcrits de mon Amant.

EPITAPHE
DE MONSIEUR D'IS; parant de l'Auteur, & de qui l'Auteur eſtoit héritier.

ICY deſſous giſt Monſieur d'Is;
Pluſt or à Dieu qu'ils fuſſenr dix !
Mes trois Sœurs, mon Pere & ma Mere:
Le grand Eléaſar, mon Frere;
Mes trois Tantes, & Monſieur d'Is.
Vous les nommé-je pas tous dix ?

SUR LA MORT DE SON FIS.

SONNET.

QUE mon Fis ait perdu ſa dépouille mortelle;
Ce Fis qui fut ſi brave, & que j'aimay ſi fort;
Je ne l'impute point à l'injure du Sort,
Puiſque finir, à l'homme eſt choſe naturelle.

Mais que de deux maraux la ſurpriſe infidelle
Ait terminé ſes jours d'une tragiqne mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort;
Et tous mes ſentimens ſont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puiſque par la raiſon
Le trouble de mon ame eſtant ſans guériſon
Le vœu de la vengeance eſt un vœu légitime :
Fais que de ton appui je ſois fortifié :
La Juſtice t'en prie ; & les auteurs du crime
Sont fils de ces Bourreaux qui t'ont crucifié.

Fin des Poëſies.

REMARQUES

SUR LES

OEUVRES POETIQUES

DE MONSIEUR

DE MALHERBE.

PAR M. CHEVREAU,

Sur l'Imprimé à Saumur par Jean Leſnier
In-quarto 1660.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR,

Par MONSIEUR LE FEVRE.

CEux qui connoiſſent Mr le Marquis de Chandenier, ſçavent qu'il eſtime infiniment les Gens de Lettres ; qu'il a l'eſprit penetrant & délicat ; qu'il n'eſt pas ſeulement l'Arbitre des belles choſes, mais qu'il en eſt encore le Pere. C'eſt dans ſa maiſon, qui eſt une des plus magnifiques maiſons de France, pour les dehors, que Mr Chevreau ayant pris Malherbe, fit plus de la moitié de ces Remarques, *en moins de trois heures, ſans autre deſſein que celui de ſe divertir ; & il ne les eut pas plutoſt montrées à Mr de Chandenier, qu'il fut preſſé fort obligeamment de les mettre en ordre, & de preſter à la Critique, qui eſt ſeche & déſagréable d'elle meſme, tous les ornemens dont il la trouveroit capable. L'Auteur ſe laiſſa perſuader aiſément à une perſonne illuſtre par ſon merite & par ſa naiſſance, qui a pour lui de l'eſtime & de la tendreſſe,*

& qui juſqu'icy n'a rien épargné pour lui en donner des marques ſolides. Il acheva ces Obſervations en dix jours ; & il ne luy fut pas malaiſé d'en venir à bout en ſi peu de temps, parce qu'il a la mémoire fort heureuſe, & qu'avant que d'y travailler, il avoit employé près de quatre années à lire, avec une aſſiduité incroyable, tout ce que nous avons de beau des Anciens & Modernes. Il fut conſeillé enſuite, de mettre au jour ces Remarques ; *& c'eſt dequoy je me ſuis chargé, parce qu'elles contiennent une infinité de choſes rares & curieuſes, dont le Public peut tirer du plaiſir & du ſervice. Après cela, je ne tiens pas qu'il ſoit neceſſaire de juſtifier le deſſein de mon Amy, ny de louer ſon Ouvrage, qui ne peut manquer de plaire aux perſonnes qui auront des yeux & de la raiſon.*

REMARQUES SUR LES OEUVRES POETIQUES DE MONSIEUR DE MALHERBE.

NOUS avons eu pluſieurs Poëtes en France, mais nous n'en avons point eu juſqu'icy, qui ayent tourné plus délicatement les vers que les a tournez Mr de Malherbe ; & il s'eſt fait, par avance, la juſtice que la Poſterité lui rendra, quand il a dit.

Les ouvrages communs vivent quelques années, P. 54.
Ce que Malherbe eſcrit dure éternellement.

Il a eſté le premier qui a reconcilié les Graces avec les Muſes, & qui en a fait cette agréable aſſemblée, dont il eſt parlé dans Euripide. * Il

* Οὐ παίσομαι τὰς Χάριτας Μούσαις συ-καταμιγνὺς, Ἡδίσαν συζυγίαν, In Herc. Fur. verſu 673.

n'a reçeu meſme en cette illuſtre compagnie que les Graces toutes *Celeſtes* ; & s'il s'y en eſt rencontré de *Populaires*, il leur a donné la place qu'il ne leur pouvoit refuſer, & preſque toujours celle que les autres ne pouvoient remplir. Il luy eſt pourtant arrivé ce qui arrive ordinairement à ceux qui font de belles & de grandes aſſemblées, qui malgré leur diligence & leur ſoin, ne ſçauroient empeſcher que dans la foule & dans le tumulte, il ne s'y gliſſe toujours quelque trouble-feſte, quelque étranger, quelqu'un de la lie du peuple. Quelque peine qu'il ſe ſoit donnée, il n'a pû prendre garde à tout ; & de quelques lumieres qu'il fuſt éclairé, il n'a pû voir certaines choſes que d'autres ont veuës, quoy qu'ils n'euſſent ni ſes yeux, ni ſes lumieres. Il a eſté homme, & c'eſt aſſez pour eſtre ſujet à faillir. Mais comme ceux qui publioient les foibleſſes & les imperfections des Empereurs, au milieu meſme de leurs triomphes, n'empeſchoient point que ceux dont ils découvroient les vices, ne reçeuſſent les louanges & l'encens, dont on les avoit trouvez dignes ; les défauts, que quelques-uns ont deſja remarquez en cet Autheur, ne peuvent rien diminuer de ſon merite, ni de ſa gloire. L'or a ſa terre : le Soleil a ſes taches, & ſes éclipſes ; Cependant l'un ne laiſſe pas d'eſtre le plus précieux de tous les Metaux : l'autre eſt la ſource meſme de la lumiere. Il faut avouer que les Poëſies de Mr de Malherbe ſont admirables ; pour le nier, il faudroit eſtre ennemi du bon ſens, & de la raiſon ; mais il y auroit de l'ignorance & de l'opiniaſtreté à ſoutenir qu'elles ſont toutes également pures, également belles,

également fortes. Il n'a pas toujours eſté inſpiré de ſon bon genie, & les Graces ont eſté quelquefois chez luy en mauvaiſe intelligence avec les Muſes. Comme ceux qui l'ont devancé, lui avoient laiſſé à cultiver un champ ingrat, il n'a pas eſté en ſon pouvoir d'en oſter toutes les pierres, & d'en arracher toutes les épines. On peut dire toutefois qu'il a cultivé ce champ avec une induſtrie merveilleuſe, & avec un bonheur extraordinaire; que nous luy ſommes redevables de tout ce qu'on y trouve aujourd'huy de plus riche, & de plus beau. Adjoutons encore, que ce qu'on voit de plus net, de plus délicat, & de plus pur dans les Poëſies de Mr de Malherbe, eſt de luy; que ce qu'il y a d'étranger, de bas & de rude, eſt un vilain reſte du ſiecle paſſé. Peut-eſtre meſme qu'apres la chaleur de la compoſition, il a reconnu dans ſes ouvrages, des fautes qu'il euſt corrigées, s'il euſt eu plus de loiſir qu'il n'en avoit; ou qu'il a negligé les petites choſes pour conſerver les plus grandes. Mais comme il écrivoit dans un temps qui n'eſtoit pas ſi ſuperſtitieux que le noſtre, & que les langues vivantes n'ont rien d'arreſté, parce qu'elles dépendent de l'uſage qui eſt bizarre & changeant, rejettons ſur ſon temps & ſur cet uſage, ce qu'on trouve de plus vicieux dans ſes écrits. S'il y a quelque maniere de parler, obſcure & baſſe, ou quelque choſe de pire, diſons qu'il ne nous a donné que ſes premieres idées: Que ce n'eſt qu'en paſſant qu'il a fait quelquefois la cour aux Muſes, parce qu'il eſtoit obligé, pour ſes affaires domeſtiques, de la faire à des Rois & à des Reines dont les faveurs ſont plus ſolides que celles des

Muſes. Quoy qu'il en ſoit, il peut avoir failli par foibleſſe & par negligence, & je ne voudrois pas l'imiter en toutes choſes, ni me ſervir de tous les mots dont il s'eſt ſervi, parce qu'il en a de trop vieux ou de trop bas; & qu'il en a meſme employé, qui ont une autre ſignification que celle qu'il leur a donnée. Je me contenteray de rapporter quelques exemples des uns & des autres.

Ores,

P. 17. *Comme* ores *à mes yeux vos marques apparoiſſent.*

Vergogne.

13. *Et moy pouvant parler, j'ay parlé, miſerable,*
Pour luy faire vergogne *& le déſavouer.* ¶

27. *Quand un Roy* faineant *la* vergogne *des Princes.* ¶

38. *Elle produit ce que l'Afrique*
Auroit vergogne *d'avouer.*

108. Et dans une Lettre, *Voila, graces à Dieu, un grand dementy, & une grande* vergogne *tout enſemble au galant homme qui diſoit que l'on tenoit à la Cour que vous en aviez aſſez.* Il faut laiſſer ce mot aux Anciens qui ſe ſervoient meſme de *devergogné.*

* Alain Chartier dans le *Debat du gras & du maigre.*

* *Et ſommes faulx*
Deſnaturez, vilains & deſloyaulx,
Deſvergognez *mauvais & beſtiaulx.*

Eſbatement.

8. *Et des maux qu'ils me font, prens ton* eſbattement.

Dedagne.

9. *Puis que tu m'as eſté ſi mauvaiſe compagne,*
Ton infidelle foy maintenant je dedagne.

Bailler. Rebailler.

112. *On parle de l'Enfer, & des maux éternels.*
Baillez *pour chaſtiment à ces grands criminels.* ¶

92. *Telle je me reſous de vous* bailler *en garde*

Aux faſtes éternels de la Poſterité. ¶
Et moy, ſi de mes jours l'importune durée P. 11.
Ne m'euſt en vieilliſſant la cervelle empirée.
Ne devois-je eſtre *ſage? & me reſſouvenir*
D'avoir veu la lumiere aux aveugles renduë?
Rebailler *aux muets la parole perduë?*
Et faire dans les corps les ames revenir?

Piteux.

En ce piteux *eſtat il n'a rien de fidelle.* 9.

Angoiſſe.

*Il eſt bien aſſuré que l'*angoiſſe *qu'il porte.* ¶ 8.
Ses ennuis ſont des jeux, ſon angoiſſe *une feinte.* ¶ 16.
En ces propos mourans ſes complaintes *ſe meurent,* 19.
Mais vivantes ſans fin, ſes angoiſſes *demeurent.*

Meffait.

Si toſt qu'au depourveu ſa fortune luy montre 16.
Le lieu qui fut teſmoin d'un ſi lache meffait.

Couard.

De vaillant, fait couard; *de fidelle, fait traiſtre.* 6.

Ramentevoir.

La terreur des choſſes paſſées. 41.
A leurs yeux ſe ramentevant.

Vitupere.

Et ſi de nos diſcords *l'infame* vitupere. 28.

Ruer.

Elle ſauva le Ciel, & rua *le tonnerre* 59.
Dont Briare *mourut,*

LANCER euſt eſté plus doux & plus beau que RUER,

Elle ſauva le Ciel, & lança *le tonnere.* &c.

Un Grammairien chicanneur ſoutiendroit que *ruer* eſt plus propre icy que *lancer*: Que la lettre

Quintil. lib. 8 c. 3 Vide Voſſi m lib. 4 Inſtitut. Orat. c. 2. ſect. 2.

R ſert fort bien à repreſenter les choſes aſpres, dures & faſcheuſes, *Rebus atrocibus verba, etiam ipſo auditu aſpera, magis conveniunt*, & que Virgile a employé huit fois en ſix vers, la ſylabe *re*, pour mieux exprimer la colere de Junon :

Æneid. lib. 1. V. 39.

Vela dabant lati, & ſpumas ſalis æRE Ruebant;
Cum Juno æternum ſervans ſub pectoRE vulnus,
Hæc ſecum : Méne incepto deſiſteRe victam ?
Nec poſſe Italia Teucrorum averteRe REgem ?
Quippe vetor fatis. Palliasne exuRERE claſſem
Argivûm, atque ipſos potuit ſubmergeRE ponto ?

Sat. 1. V. 109. Sic etiam Ovid.

Ce Grammairien chicaneur penſeroit meſme faire ſervir de commentaire au vers de Perſe

Sonat hîc de naRE canina
Littera

le vers de Lucilius,

Irritata canis quod RR quam plurima dicat,

& rapporter ſur la lettre *R* des choſes, qui pour eſtre curieuſes, n'en ſeroient pas plus utiles. Quoy qu'il en ſoit, il me ſuffit de répondre que ſans le verbe *ruer*, cette lettre eſt employée onze fois dans les quatre vers de noſtre Autheur, & qu'elle s'y trouvera douze fois, quand on y mettra *lancer :* Que les Rheteurs en condamnent la frequente repetition qu'ils nomment, ῥωταικισμὸν ou ῥωτασμὸν : Que les Grecs & les Latins ne l'ont affectée en nulle maniere, quand ils ont parlé de la folie des Geans, & du chatiment de leur folie : (car j'en ay examiné la plus part ſur ce ſujet ;) Et que *ruer un coup*, eſt bas, & un mot meſme du menu peuple. On peut adjouter qu'on dit auſſi peu *Briare* pour *Briarée*, qu'*Orphe* pour *Orphée* ; *Aſtre* pour *Aſtrée* ; *Theſe* pour *Theſée* ; *Muſe* pour *Muſée*, &c.

Il a dit encore ailleurs,

P. 208. Briare *avoit cent mains, Typhon avoit cent teſtes*

Remordre.

Sa faute le remord, *Megere le regarde.* P. 60.

Cela eſtoit bon du temps de Marot :

Souci me tient ſans eſpoir de confort,
Regret aprés m'oſte lieſſe pleine :
Peine me ſuit, & toujours me remord.

Dan.

Le ſuccez de deux entrepriſes 71.
De qui deux Provinces conquiſes
Ont desja fait preuve à leur dan.

Avoir ceſſe.

O toute parfaite Princeſſe ! 67.
Eſtonnement de l'Univers ;
Aſtre par qui vont avoir ceſſe
Nos tenebres, & nos hivers.

Change pour *changement.*

O ! *que nos fortunes proſperes,* 38.
Ont un change *bien apparent.*

Caut.

Compoſez vous ſur eux, ames belles & hautes, 183.
Retirez voſtre humeur de l'infidelité ;
Laſſez-vous d'abuſer les jeuneſſes peu cautes.
Et de vous prevaloir de leur credulité.

Outre que *ſe retirer du vice, de la debauche*, &c. eſt incomparablement plus net que *retirer ſon humeur du vice & de la debauche*, il eſt certain que *retirez-vous de l'infidelité*, qui eſt obſcur, ne ſignifie pas ſeulement *ne ſoyez plus infidelles*, mais encore, *retirez-vous des perſonnes infidelles*, & c'eſt le contraire de ce que veut dire Mr de Malherbe.

Ocieux, pour Oiſif.

Et ne tiens point ocieuſes 34.
Ces ames ambitieuſes.

Mal-aiſe. Mal-veillance.

P. 11. *Quiconque de plaiſir a ſon ame aſſouvie,*
Plein d'honneur & de biens, non ſujet à l'envie,
Sans jamais en ſon aiſe *un* mal aiſe *éprouver.*

Ce *non ſujet à l'envie*, qui n'eſt pas trop bon, fait encore une equivoque, & c'eſt ce qu'on ne ſçauroit trop éviter dans la proſe, & dans les vers. En effet, quoyque cette maniere de parler, *il eſt ſujet à l'amour*, *il eſt ſujet à la colere*, s'entende de celuy qui eſt porté naturellement à aimer, ou à ſe mettre en colere, il n'en eſt pas de meſme de l'autre ; & pour peu qu'on ait l'oreille delicate & juſte, on trouvera qu'eſtre ſujet à l'envie ne ſignifie pas ſeulement *envier*, mais encore *eſtre envié.*

76. *Et que las de perpetuer*
Une ſi longue mal-veillance.

Le demeurant.

107. *Mais pouvoit-il eſtre ignorant*
Qu'une fleur de tant de merite
Auroit terni le demeurant ?

81. Il s'en eſt ſervi en proſe ; *La prudence humaine*
y a joué ſon perſonnage ; c'eſt aux bons deſtins de la
132. *France à faire* le demeurant, *&c.* Au demeurant, *on ne vit jamais temoignage d'affection reci-*
140. *proque*, &c. Au demeurant, *ſi je n'euſſe connu voſtre écriture.*

Departie.

192. *Quel aſtre mal-heureux ma fortune a baſtie !!*
A quelles dures loix m'a le Ciel attaché !
Que l'extréme rigueur ne m'ait point empeſché
De me laiſſer reſoudre à cette departie.

Eclairer eſt le propre des Aſtres, & non pas *baſtir* ; & c'eſt faillir également que d'eſcrire,

Quelle Parque éclaire *mes jours*

Quel Aſtre a filé *ma naiſſance?*

Orra.

Je renonce à l'Amour, je quitte ſon empire, P. 105.
Et ne veux point d'excuſe à mon impieté,
Si la beauté des Cieux n'eſt l'unique beauté
Dont on m'orra *jamais les merveilles écrire.*

Contemptible.

Toute ma peur eſt que l'abſence 150.
Ne luy donne quelque licence
De tourner ailleurs ſes appas.
Et qu'eſtant comme elle eſt d'un ſexe variable,
Ma foy, qu'en me voyant, elle avoit agreable
Ne luy ſoit contemptible *en ne me voyant pas.*

Il a dit dans une lettre, en parlant du Roy, 30.
C'eſt un jeune lion qui aura bien-toſt de la force aux ongles, & alors mal-heur aux oppreſſeurs de ſon peuple, & aux contempteurs *de ſon authorité;*

Et dans une autre lettre, *J'ay toujours tenu ma* 102.
ſervitude une offrande ſi contemptible, *qu'à quelque autel que je la porte, ce n'eſt jamais qu'avecque honte, & d'une main tremblante*, &c.

Parentage.

Si nommer en ſon Parentage 95.
Une longue ſuite d'ayeux. ¶
L'Orient qui de leurs beaux yeux 171.
Sçait les titres ambitieux,
Donne à leur ſang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans eſtre iſſu du Parentage
Ou de vous, ou de Jupiter.

Jupiter & *quitter*, ne ryment qu'en Normandie, qui eſt le pays de noſtre Autheur; Et je ne connois que les étrangers à qui ce *parentage de vous* puiſſe plaire. Il a fait ailleurs la meſme faute pour la ryme.

P. 70. *Et qu'il ait dequoy ſe vanter*
Que la douceur qui tout excede
N'eſt point ce que ſert Ganimede
A la table de Jupiter.

Il ryme encore *philoſopher* avec *Enfer.*

133. *Mais ſans eſtre ſçavant, & ſans* philoſopher,
Amour en ſoit loué, je n'en ſuis point en peine,
Où Caliſte n'eſt point c'eſt là qu'eſt mon Enfer.

& *mer* avec *conſumer.*

19. *En ces propos mourans ſes* complaintes ſe meurent,
Mais vivantes ſans fin ſes angoiſſes *demeurent,*
Pour le faire en langueur à jamais conſumer;
Tandis la nuit s'en va, ſes lumieres s'eteignent,
Et des-ja devant luy les campagnes ſe peignent
Du ſafran que le jour apporte de la Mer.

Avantureux.

99. *Par quels faits d'armes* valeureux
Plus que nul autre avantureux
N'as-tu mis ta gloire en eſtime?

Il ſemble qu'il ait affecté le verbe *clorre*, & qu'il l'ait preferé à *fermer.*

243. *S'il m'advient quelquefois de* clorre *les paupieres,*

car il pouvoit mettre *de fermer les paupieres*; mais il ſe ſert preſque toujours de ce verbe, & s'en ſert quelquefois tres-mal, comme en cette Stance:

128. *Mais ô rigoureuſe avanture!*
Un chef-d'œuvre de la Nature
Au lieu du monde le plus beau,
Tient ma liberté ſi bien cloſe.

Ma liberté eſt cloſe, n'eſt pas François, ou je ſuis l'homme du monde le plus trompé. Il continuë toujours,

L'exemple des Amans eſt clos *dans ce tombeau.* ¶ P. 126.
Quand j'auray clos *mon dernier jour.* ¶ 141.
Auſſi quoy que l'on me propoſe 149.
Que l'eſperance m'en eſt cloſe. ¶
Belle ame, aux beaux travaux ſans repos adonnée, 201.
Si parmy tant de gloire & de contentement
Rien te faſche là bas, *c'eſt l'ennuy ſeulement*
Qu'un indigne trépas *ait* clos *ta deſtinée.* ¶
Mais la naïveté, 2.
Dont *meſmes au berceau les enfans te confeſſent*
Cloſt-elle *pas la bouche à leur impieté?*

Ce *dont* pour *avec laquelle*, ne vaut rien.

Quand desja demy clos *ſous la vague profonde.* ¶ 17.
Et qui n'ont rien de clos *à leur juſte courroux.* 7.

J'avoue que je ne voudrois pas me ſervir de *clorre*, ni de *faillir*, comme il s'en ſert.

Tu faux *du Pré de nous portraire* 108.
Ce que l'Eloquence a d'appas: ¶
Supplice qui jamais ne faut 136.
Aux deſirs qui volent trop haut. ¶
N'en doute point, quoyqu'il avienne, 142.
La belle Oranthe *ſera* tienne,
C'eſt choſe qui ne peut faillir.

Il eſt certain qu'il eſt bas en ce dernier vers; que *manquer* eſt plus en uſage; & qu'on ne dit point, *tu faux*, pour *tu fais une faute*, ni *cela me faut* pour *cela me manque*. J'aymerois encore mieux *le cours de mes larmes* que *le flux*.

Les deſtins ſont vaincus & le flux de mes larmes. ¶ 151.
O Reine, qui pleine de charmes 74.
Pour toutes ſortes d'accidens,
As borné le flux *de nos larmes*
En ces miracles évidents.

Il a pluſieurs autres mots *vieux* & *bas*, & il en

employe dont il change la ſignification naturelle, & dont il ſemble avoir ignoré l'uſage.

Deplorable pour *deteſtable.*

P. 42. *Le Roy vit, & ce miſerable*
Ce monſtre vrayement deplorable.

Contrainte pour *violente.*

119. *Soit la fin de mes jours* contrainte, *ou naturelle.* car la mort *naturelle* eſt meſmes *contrainte* pour me ſervir de ſes termes. N'a-t-il pas traduit? *Avez-vous opinion qu'on puiſſe ſans ſe rider, & comme parlent ces affetez, en faiſant les doux yeux,* Seneca *mépriſer* la mort? An tu exiſtimas quemquam Ep. 23. ſoluto vultu, &, ut iſti delicati loquuntur, hilari oculo mortem contemnere? *Qui eſt celui qui meure ſans quelque regret? Qui eſt l'homme qui au dernier moment de ſa vie ait l'aſſurance de dire,*

Au gré de mes deſtins mes jours ſont achevez?

Qui eſt celuy qui au partir du monde, ne ſoupire? & ne faſſe connoiſtre que s'il pouvoit, il n'en par- Seneca. *tiroit point?* Illud in confeſſo eſt; quis ſine que- de Benef. rela moritur? quis extremo die dicere audet? lib. 5. cap. 17.

Vixi, &, quem dederat curſum Fortuna, peregi:

Quis non recuſans, quis non gemens exit? *Il y a de la peine quand nous ſommes arrivez à cette heure inevitable, de s'en pouvoir aller ſans* Sen. Ep. *regret, & ne murmurer point.* Venit aliquis ad 30. mortem, iratus morti: venientem nemo hilaris excipit. *Nous avons bien ſujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; & quand nous mourons meſme, ce n'eſt qu'à regret L'homme du monde qui ſçait le moins, ſçait bien qu'il luy faudra mourir quelque jour; mais quand il en eſt ſur le poinct, il recule, il tremble, il pleure.* Id. Ep. 77 Sæpe debemus mori, nec volumus: morimur, nec volumus. Nemo tam imperitus eſt, ut

neſciat ſibi quandoque moriendum : tamen, cum prope acceſſerit, tergiverſatur, tremit, plorat.

Philiſtion avoit dit quelque choſe de ſemblable avant Seneque,

Ὅταν ἔλθῃ θάνατος, βάλεται γ' εἰδὲὶς θανεῖν
Θνήσκει δ' ὁ θνήσκων κατ' ἰδίαν ἐμαρμένην.

De emendatione horum verſuum vide Janum Rurgerſium in variis ſuis lectionibus fol. 385. & 412.

& l'on peut voir à ce propos, la remarque de Servius & de Sabinus ſur le mot du dernier vers de l'Enéide :

Vitaque cum gemitu fugit indignata *ſub umbras.*

Effroyable *pour* redoutable. P. 50.

Je le connois, deſtins, vous avez arreſté
Qu'aux deux fils de mon Roy ſe partage la terre,
Et qu'après le trepas, ce Miracle *de guerre*
Soit encore effroyable *en ſa poſterité.*

Effroyable eſt toujours pris en mauvaiſe part, quand on le dit des perſonnes, & qui traduiroit ce vers de Virgile,

Turnus ad hæc, oculos horrenda *in virgine fixus :*
O, decus Italiæ, virgo, &c.

Æneid. lib. xi. ℣. 507.

A ces mots, Turnus arreſtant ſes yeux ſur cette fille effroyable : *Honneur de l'Italie, dit-il*, &c. traduiroit mal, & Servius explique *horrenda* pour *admirable, mais terrible*, [*admirabili, atque hoſtibus horrendâ.*] Les Grecs rendroient cet *horrenda virgine* par Ἀρηΐα κόρυ, ce que Quintus Calaber a dit de Penthesilée ; φοβερὴ καὶ χαροπὴ, ce que Lucien a dit de Pallas en quelque endroit. La Clorinde du Taſſe eſtoit à peu près comme Pallas, comme Penthesilée, & Camille :

Liv. 1. Dialogue de Venus & de Cupidon.

Lampeggiar gli occhi, e folgorar gli ſguardi
Dolci ne l'ira ;

Jeruſ. liberata. Canto. 3. St. 22.

& la belle Laponne de M. de Scudery leur reſſembloit.

Alaric. liv. 2.

Mais entre ces guerriers, il voit une guerriere
Qui paroiſt à ſes yeux auſſi belle que fiere.

lib. 1. Amor Clytoph. & Leucipp.

Achilles Tatius a donné ce meſme regard à Leucippe ὄμμα γοργὸν ἐν ἡδονῇ. Et c'eſt avec ce regard fier & adouci qu'Anacreon vouloit qu'on peigniſt ſon cher Bathyllus, *afin qu'en l'un il reſſemblaſt au Dieu de la Guerre, & en l'autre, à la Mere de l'Amour.*

Μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔσω
Κεκερασμένον γαλήνῃ ;
Τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
Τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης.

I verſione Henr. Stephani.

Oculus niger ſit & trux,
Mixtus tamen ſereno :
A Marte quod ſit illud :
At hoc quod à Gradivo ;

Manuſc. cui titulus eſt, Joa. Falconis Anacreontici luſus

ou, comme je l'ay trouvé un peu plus eſtendu dans un Manuſcrit :

At trucem facito nigrumque ocellum,
Stellis lucidulum magis ſerenis ;
Hic ſit à Venere, ille & à Gradivo,
Ille ſpem ferat, hic ferat timorem.

Stace a parlé d'un aimable & genereux affranchi qui avoit ce regard commun avec Bathyllus.

Blandique ſevero
Igne oculi, (qualis bellis jam caſſide viſa
Parthenopæus erat) ſimplexque horrore decoro *Crinis.*

Silvar. lib. 2. in Epicedio Pileli v. 41

Monſieur Chapelain a obſervé judicieuſement la meſme choſe, & ne confond pas *la terreur & la fureur* quand il a feint que l'Ange inſpire la force & la vaillance à la Pucelle.

Puis, d'un celeſte feu l'ombrageant toute entiere, Pucelle
Luy ſouffle du Seigneur la puiſſance guerriere, liv. 1.
Luy fait, dans les regards, éclatter ſa terreur,
Et lui met, dans les mains, les traits de ſa fureur,

En effet, il n'appartient qu'aux brutaux, aux furieux, aux Tyrans, &c. d'eſtre *horribles*, d'eſtre *effroyables*; & c'eſt à quoy le Taſſe a pris garde quand il a parlé de Soliman :

Tien sù la ſpada, mentre et sì favella, Jeruſal.
La fera deſtra in minaccievol' atto. Canto
Riman ciaſcuno à quel parlare, à quella 10. St. 52.
Horribil *faccia muto, e ſtupefatto.*

Mais quand il a parlé de ſon Heros, il a employé le mot *Terrible*.

Ma il pio Goffredo, la vittoria, e i vinti Canto
Havea ſeguiti, e libere le vie, &c. 10. St. 57.
E con maggiore, e più terribil *faccia*
Di guerra, i chiuſi barbari minaccia.

Monſieur de Scudery n'en a pas uſé d'une autre maniere, quoy qu'en d'autres termes :

L'invincible Alaric qui voit la grande armée Alaric,
D'un heroïque feu ſent ſon ame allumée, liv. 6.
Il éclate en ſes yeux, & d'un regard brillant,
Le Heros ſe fait voir auſſi gay que vaillant,

Ce feu Heroïque comprend tout; & Mars luy-meſme n'eſt autre choſe qu'un feu *terrible*, mais *agreable*.

Πρὸ κατασίλβων σέλας. Homerus, ſive alius Hymno in Martem.

Les Latins ont employé, comme chacun ſçait le mot, *Horrendus*, en des ſignifications differentes, & contraires, mais on ne nous a point encore permis cette liberté pour *effroyable*, & nous ne devons pas eſtre aſſez hardis pour la prendre de nous-meſmes. Il faut ſe ſervir de *redoutable*, & de *terrible*, dans le ſens dont nous

venons de parler, puis que nous ne pouvons appeller une perſonne *effroyable* & *merveilleuſe* en meſme temps. Je ſçay bien que Mr de Vaugelas, parmy ſes Remarques, en a fait une ſur *horrible* & *effroyable*, & dit que *ces Epithetes s'appliquent ſouvent aux choſes bonnes & excellentes, quoy qu'elles ne ſemblent convenir qu'à celles qui ſont tres-mauvaiſes & tres-pernicieuſes*; Mais il ſe trompe, & s'il euſt pris garde à la ſignification *d'horribilis*, dans le paſſage de Ciceron qu'il allegue, il n'euſt pas traduit, *ſa viteſſe horrible*; & je ne croy pas qu'il euſt approuvé en ce ſens, la meſme Epithete de *merveilleux*.

Fol 362. Edit. 1650. in 4.

Alain Chartier au *Regret d'un Amoureux.*

O Dieu je te prie humblement,
Puis qu'avoir ne puis allegeance,
De mon tres-merveilleux *tourment,* ¶
En la dance vy Tarquin l'orgueilleux
Et avec luy des Romains moult grand preſſe
Lequel commit un crime merveilleux
Qui fut à luy & aux ſiens perilleux
Quand par ardeur il viola Lucreſſe.

Octavien de S. Gelais dans ſon *Sejour d'honneur.*

parce que *merveilleux* & *admirable* ſignifient une meſme choſe, & que le propre du mal n'eſt pas de porter les hommes à l'admiration, mais à la pitié.

Accroiſtre pour *hauſſer.*

P. 57. *Ils ont beau vers le Ciel leurs murailles* accroiſtre:

Deux Stances plus haut il y a un ſoleciſme;

Les ſceptres devant eux n'ont point de privileges,
Les Immortels eux-meſme *en ſont perſecutez;*

Les moins delicats verront bien qu'il falloit *eux-meſmes.*

Vers *pour* envers.

140. *O fureurs dont meſme les Scythes*
N'uſeroient pas vers *des merites*

Qui n'ont rien de pareil à ſoy ;

Car tout le monde ſçait la difference de *erga* & *verſus*. Elle eſt parmy les Remarques de Mr. de Vaugelas, & l'on doit auſſi peu dire *hauſſer des murailles* envers *le Ciel*, qu'*uſer de rigueur* vers *quelqu'un*. Il s'en eſt ſouvent ſervi dans cette Stance,

Le Ciel qui doit le bien ſelon qu'on le merite, P. 58.
Si de ce grand Oracle il ne t'euſt aſſiſté,
Par un autre preſent n'euſt jamais eſté quitte
Envers *ta pieté*.

Mieux *pour* davantage.

Et ſans flatter, ne ſers-tu pas les Dieux 87.
Aſſez pour avoir mieux ? ¶
Et pour obtenir mieux *quel ſouhait peut-il faire?* 2.

Gliſſe *pour* ſe gliſſe.

Un mal-heur inconnu gliſſe *parmy les hommes.* 24.

Il fait encore un verbe neutre de *plaindre*.

Pourquoy donc ſi peu ſagement 195.
Dementant *voſtre jugement*,
Paſſez-vous en cette amertume
Le meilleur de voſtre ſaiſon ?
Aimant mieux plaindre *par couſtume*
Que vous conſoler par raiſon.

Et ailleurs.

C'eſt fait de moy, quoy que je faſſe, 120.
J'ay beau plaindre *& beau ſoupirer*,
Le ſeul remede en ma diſgrace
C'eſt qu'il n'en faut point eſperer,

Il n'y a qu'à mettre,

J'ay beau me plaindre & ſoupirer,

& la copie ne ſera pas indigne de l'original,

Una ſalus victis nullam ſperare ſalutem. Virgil Æneid. liv. 2. ℣. 354

De la poiſon *pour* du poiſon.

D'où s'eſt coulée en moy cette laſche poiſon: P. 125.

Il eſt vray qu'on le diſoit autrefois, & meſmes *la contrepoiſon.*

Baïf au premier liv. de ſes Amours. *Le Medecin par* la contrepoiſon.
A la poiſon *donne bien gueriſon.*

Mais aujourd'huy il eſt maſculin auſſi bien que *navire*, & *doute.*

P. 7. *Car aux flots de la peur* ſa navire *qui tremble.* ¶

117. *Au repos où je ſuis tout ce qui me travaille,*
C'eſt la doute *que j'ay qu'un malheur ne m'aſſaille* ¶

130. *Il n'eſt ennuy ſi grand que celuy que j'endure,*
Et la ſeule raiſon qui m'empeſche la mort,
C'eſt la doute *que j'ay que ce dernier effort*
Ne fuſt mal employé pour une ame ſi dure.

Outre qu'on ne dit point, *C'eſt une raiſon qui m'empeſche la vie, la mort, le repas*, pour *une raiſon qui m'empeſche de vivre, de mourir, de manger*, &c.

Il a même eſcrit en proſe, où il parle de ſon fils,

122. *Je l'ay tiré d'icy pour* la doute *que j'avois que ſes parties ne luy euſſent tendu quelque piege.*

Si l'Imprimeur a ſuivi exactement la copie, Mr de Malherbe a fait *échange* feminin, auſſi bien que *poiſon*, *navire*, & *doute.*

177. *Eſprits mal aviſez qui blâmez* une échange.

Comme *pour* comment.

24. Comme *eſchapperons nous en des nuits ſi profondes?* ¶

89. Comme *y fournirez-vous quand il aura vingt ans?* ¶

109. Comme *te plains-tu de mes vers,*
Toy qui ſouffres ſi bien les cornes?

Le *comme* eſt dautant plus vicieux en ces trois exemples, que l'on ne s'en ſert jamais quand on interroge quelqu'un; & Mr de Vaugelas a

parlé de la difference de *comme* & *comment*, quoy qu'il ne l'ait pas nettement marquée. J'en parleray peut-eſtre en quelque autre endroit.

Premier que de faire, pour, *avant que de faire.*

Premier que d'avoir mal, *ils trouvent le remede.* P. 151

Cependant que, *pour*, pendant que.

Grand Henry, grand foudre de guerre, 241
Que, cependant que *parmy nous*
Ta valeur eſtonnoit la Terre,
Les deſtins firent ſon époux.

Auſſi-toſt comme, *pour*, auſſi toſt que.

Et rendra les deſſeins, qu'ils feront pour luy nuire, 251
Auſſi-toſt *confondus* comme *deliberez.*

Il en uſe de meſme preſque dans tous les Comparatifs.

Il n'eſt rien de ſi beau comme *Caliſte eſt belle.* ¶ 129.
Mais en quel autre cœur eſt la douleur ſi vraye 185.
Comme *elle eſt dans le mien?* ¶
Anne à cette heure eſt de ſaiſon, 109.
Et ne voit rien ſi beau comme *elle.*

Il faut dire *rien de ſi beau que Caliſte, rien de ſi beau qu'elle.* Mr de Malherbe croyoit peut-eſtre, qu'en cette rencontre, il eſtoit indifferent de mettre l'article *De*, ou de l'oublier; & que comme on dit *Rien ne m'eſt ſi cher que voſtre amitié*, on pouvoit dire auſſi, *Je n'ay rien ſi cher que voſtre amitié.* Mr de Vaugelas, ſur ſa Remarque, *Il n'y a rien de tel, Il n'y a rien tel*, s'eſt declaré de cette maniere, *Tous deux ſont bons, & il ſemble qu'en parlant on dit plutoſt, Il n'y a rien tel, que l'autre, mais qu'en écrivant, on dit plutoſt, Il n'y a rien de tel. Pour moy*, continuë-t'il, *je voudrois toujours écrire ainſi.* Mais il n'a

pas ſceu qu'il faut mettre l'article *De*, quand un *verbe* precede *rien*, & qu'il ne le faut point mettre quand il le ſuit. En effet, quoy qu'en cet exemple, *Rien ne pouvoit m'arriver de plus faſcheux*; *Rien* ſoit precedé du verbe, & que l'article *de*, y ſoit en ſa place, la Regle que j'établis, n'en eſt pas moins bonne, parce qu'il y a une inverſion en cette phraſe; & que la naturelle eſt celle-cy, *Il ne me pouvoit rien arriver de plus faſcheux*; & que l'article qui doit eſtre neceſſairement dans cette derniere, s'eſt auſſi conſervé dans l'autre, par la bizarrerie de l'uſage. Cependant, il eſt certain que quand la Regle que j'ay donnée, ſouffriroit quelque exception, comme il n'y en a preſque point qui n'en ſouffre toujours quelqu'une, on n'en peut trouver de meilleure ny de plus ſeure, & ſi Mr de Malherbe l'euſt ſçeuë, il n'euſt pas fait la faute qu'il a faite dans le vers ſuivant:

P. 26. *Et* n'ayant rien ſi cher *que ton obeïſſance*,
Où tu le fais regner, *il te fera ſervir*.

Il te fera ſervir, ſignifie également, il *fera que tu ſerviras*, & que *tu ſeras ſervi*; mais en parlant icy à Dieu, il a oſté tout équivoque.

Il a peu de ſoin des Particules, qui ont une grace merveilleuſe dans noſtre Langue, & qui ſont meſme abſolument neceſſaires, comme icy,

283. *Et faire les choſes ſans art*
Eſt l'art dont ils font plus d'eſtime;

pour *le plus d'eſtime*; Et il les retranche encore ſouvent au devant des Verbes.

Semble pour *il ſemble*; *Vaut mieux*, pour *il vaut mieux*.

121. *Mais tout m'eſt inutile*, & ſemble *que mes larmes*

Excitent ſa rigueur à la faire partir. ¶

Mes vœux donc ne ſervent de rien, P. 137.
Les Dieux ennemis de mon bien
Ne veulent plus que je la voye;
Et ſemble *que les* rechercher
De me permettre cette voye
Les invite à me l'empeſcher.

Je recherche *un homme de me permettre une choſe*, eſt ſans doute une eſtrange maniere de parler.

Mais il le faut vouloir & vaut mieux *ſe reſoudre.* 162.

Il oublie d'autres Particules qui ne ſont pas moins neceſſaires, comme on le peut voir dans les Vers ſuivans:

Qui n'avoit jamais éprouvé 42.
Que peut *un viſage d'Alcide.* ¶
J'ignorois que *ce pouvoit eſtre* 106.
Qui luy coloroit ce beau teint;
Où l'Aurore meſme n'atteint,
Quand elle commence *de naiſtre.*

Mr. de Vaugelas a remarqué qu'il falloit dire *Tâcher de faire une choſe*, *Commencer à faire une choſe*; & j'ay toujours eſté pour cette Remarque.

Le repos du ſiecle où nous ſommes 82.
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt *que le fer.*

Pour, *ce que peut un viſage d'Alcide*; *ce que ce pouvoit eſtre qui luy coloroit le teint*, quoy que cette maniere de parler ſoit baſſe; pour, *ignorer ce que c'eſt que le fer.* Il n'eſt pas plus ſuperſtitieux en proſe. *Mais je voy bien que c'eſt;* 70. *une courtoiſie qui euſt eu quelque défaut, ne vous euſt pas ſemblé digne de vous, qui eſtes la perfection meſme.*

Il n'eſt pas quelquefois plus delicat pour les

Adverbes que pour les Particules & pour les Articles.

P. 6. Ne refuſe *à mes vœux un favorable appuy.* ¶

8. *Les preuves que je fais de leur impieté,*
Pleines egalement de fureur & d'ordure,
Ne me ſont une preuve *aux entrailles ſi dure*
Comme *le ſouvenir de ta déloyauté.* ¶

194. Vous n'eſtes ſeule *en ce tourment*
Qui témoignez du ſentiment. ¶

12. *Et ſortant promptement de mon ſens & de moy,*
Ne me ſuis apperçu qu'un deſtin favorable.

Pour, *ne refuſe pas à mes vœux*, &c. *ne me ſont pas une preuve*, &c. *vous n'eſtes pas ſeule*, &c.

Il met encore *pas* pour *point.*

125. *Et fuyez une Mer qui ne s'irrite* pas,
Que le ſuccez n'en ſoit funeſte.

Deſſus pour *ſur*; *deſſous* pour *ſous*; *dedans* pour *dans.*

Il commence ainſi des Stances,

121. *Le dernier de mes jours eſt* deſſus l'Horiſon:

& dans la meſme piece,

——— *Ont donné juſtement*
Deſſus mes volontez *un empire ſuprême,* ¶

Ibid. *Au moins ſi je voyois cette fiere beauté*
Preparant ſon depart, cacher ſa cruauté,
Deſſous quelque triſteſſe *ou feinte, ou veritable.* ¶

198. *Mais d'eſtre inconſolable, &* dedans *ſa memoire*
Enfermer un ennuy; ¶

45. *Et pour achever leurs journées*
Que les Oracles ont bornées

Dedans *le thrône imperial* ; ¶

La rigueur de ſes loix après tant de licence P. 25.
Redonnera le cœur à la foible innocence
Que dedans la miſere *on faiſoit* envieillir.

Comme il a des mots *vieux* & *bas*, il a quelqueofis des expreſſions qui ne ſont guere plus nobles ; & pour voir des Vers eſtrangement negligez, il ne faut que lire ceux-ci, parmi leſquels on en trouvera de proſaïques, de bas, &c.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand a- 13.
vantage
Et le trop que je vy ne me fait que dom-
mage, ¶
Et ſortant promptement de mon ſens & de 12.
moy, ¶
Que faites-vous pour eux ſi vous les re- 14.
grettez ?
Vous fâchez leur repos. ¶
Ou que leur avint-il *en ce viſte départ* 14
Que laiſſer promptement une baſſe de-
meure
Qui n'a rien que du mal. ¶
Comme un homme dolent que le glaive con- 16.
traire,
A privé de ſon fils & du titre de pere,
Plaignant deça, delà, *ſon malheur* avenu,
S'il arrive en la place où s'eſt fait le
dommage ¶
Je ſçay bien que ma langue ayant commis 15.
l'offenſe,
Mon cœur incontinent en a fait penitence
Mais quoy, ſi peu de cas *ne me rend*
ſatisfait : ¶
Va, laiſſe-moy, dit-il, va deſloyale vie 9.

Si de te retenir autrefois j'eus l'envie
Et ſi j'ay deſiré que tu fuſſes chez moy ¶

P. 11. *Que d'hommes fortunez* en leur âge premiere,
Trompez de l'inconſtance à nos ans coûtumiere,
Du depuis *ſe ſont veus en eſtrange langueur*
Qui ſeroient morts contents, ſi le Ciel amiable, &c.

Nous parlerons bien toſt de *cette âge.* (p. 252.)

18. *Si j'ay fait comme un homme en faiſant une offenſe* ¶

6. *Ce miracle d'amour, ce courage invincible*
Qui n'eſperoit jamais une choſe poſſible
Que rien finiſt ſa foy que le meſme trépas. ¶

7. *A peine la parole avoit quitté ſa bouche.* ¶

9 *La place luy déplaiſt, où la troupe maudite*
Son Seigneur attaché par outrage depite,
Et craint tant de tomber en un autre fort-fait. ¶

Ibid. *Sa vie auparavant ſi cherement gardée,*
Luy ſemble trop long-temps icy bas retardée,
C'eſt elle qui le faſche, & le fait conſumer

On dit bien, *retarder la mort de quelqu'un*; mais, on ne dit point *retarder la vie*, outre que *ma vie me fait conſumer*, eſt un galimathias. Il acheve ainſi la Stance.

Ibid. *Il la nomme parjure, il la nomme cruelle,*
Et toujours ſe plaignant que ſa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire conte, & ne la peut aimer.

Ma faute vient de ma vie, *ne vaut pas mieux que* ma vie me fait conſumer.

Sont-ce tes beaux deſſeins, menſongere & me- P. 10.
chante,
Qu'une ſeconde fois ta malice m'enchante?
Et que pour retarder une heure ſeulement
La nuit déja prochaine *à ta courte journée,*
e demeure en danger que l'ame qui eſt née
Pour ne mourir jamais, meure éternellement? ¶
S'il demande à ſes jours davantage de terme ¶ 11.
Vous faſchez leur repos & vous rendez cou- 14.
pables
Ou de n'eſtimer pas leurs trepas honorables
Ou de porter envie à leurs felicitez;
pour, *vous vous rendez coupables.*
Mais moy, puiſque les loix me deffendent 15.
l'outrage,
Qu'entre tant de langueurs me commande la
rage,
Et qu'il ne faut ſoy meſme éteindre ſon
flambeau:
Que m'eſt-il demeuré pour conſeil, & pour
armes,
Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes,
Et la chaſſant de moy l'envoyer au tom-
beau? ¶
A la fin égaré, car la nuit qui le trouble 15.
Par les eaux de ſes pleurs ſon ombrage re-
double, ¶
Toutefois il n'a rien qu'une triſteſſe peinte ¶ 16.
Il y fiche ſes yeux, *il les baigne, il les baiſe* 17.
Il ſe couche deſſus, *& ſeroit à ſon aiſe*
S'il pouvôit avec eux à jamais s'attacher;
Il demeure muet du reſpect qu'il leur porte;
Mais enfin la douleur *ſe rendant la plus forte*
Luy fait encore un coup une plainte arra-
cher.

Pas adorez de moy quand par accouſtu-
mance
Je n'aurois comme j'ay de vous la connoiſſance
Tant de perfections vous découvrent aſſez :
Vous avez une odeur de parfums d'Aſſyrie,
Les autres ne l'ont pas, & la terre fleſtrie
Eſt belle ſeulement où vous eſtes paſſez ; ¶

P. 17. *Tous ceux qui furent* tiens, *s'ils ne t'ont fait*
injure,
Ont laiſſé ta preſence & t'ont manqué de foy. ¶

18. *Deſireux de l'honneur d'une ſi belle tombe*
Afin qu'en autre part *ma depouille ne tombe*, ¶

20. *Sa parole ſe laſſe & le quitte au beſoin*, ¶

19. *Ses yeux par un dépit en ce monde regardent,*
Ses chevaux tantoſt vont, & tantoſt ſe retardent,
Eux-meſmes ignorans de la courſe qu'ils font ; ¶

8. *Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent*
Le mépris effronté que ces Bourreaux me crachent.
Ce dernier Vers m'a fait ſouvenir de celuy
Satirar. lib. 2. Sat. 5. ℣. 41. de Furius Bibaculus dont ſe mocque Horace dans quelqu'une de ſes Satires.

Jupiter hibernas cana nive conſpuit Alpes.

Ind. Lucr in Reſpuo Et ſi l'on me demandoit lequel j'eſtime le plus de ces deux Vers, je répondrois franchement, quoy que Gifanius en puiſſe dire, que je n'eſtime ni l'un, ni l'autre. *Cracher* du Latin, des injures, des Sentences, comme l'a remar-
Dans ſes entret. f. 386. qué Mr. de Balzac, eſt bas & vilain ; Encore que dans le ſens figuré, ce verbe puiſſe eſtre employé par le Poëte Comique, il faut laiſſer cette figure aux Valets & aux Servantes ; & Plaute n'y a pas manqué, quand il a fait parler *le Menteur*, car c'eſt ainſi que Mr. de
Actu 2. Sc. 1. ℣. 73. Saumaiſe tourne *Pſeudolus*.

——— *Pumiceos oculos habeo : non queo*

Lacrumam exorare ut expuant unam modo.

Et Terence après luy a fait dire à un Paraſite

——— ——— ——— *Scio*,

Quaſi ubi illam expueret miſeriam ex animo. In Eunuc. Actu. 3. ſc. 1. ℣. 15.

Regorger n'eſt pas plus beau que *cracher*, quand il s'agit des perſonnes ;

De tous coſtez nous regorgeons *de biens* P. 87.
Et qui voit l'aiſe où tu nous tiens ;

Je connois des perſonnes fort délicates, qui ne peuvent ſouffrir *vomir des blaſphemes*, *des injures*, &c. quoy qu'elles ſouffrent que le Mont Veſuve *vomiſſe du feu* ; & pour dire la verité, *regorger* me ſemble bien mieux employé ici.

Tant de fois le Rhin & la Meuſe 179.
Par nos redoutables efforts
Auront veu leur onde écumeuſe
Regorger *de ſang & de morts.* ¶

Cette prediction ſembloit une avanture 52.
Contre le ſens & le diſcours. ¶

Si mes amis ont quelque ſoin 124.
De ma pitoyable avanture,
Qu'ils penſent à ma ſepulture
C'eſt tout ce dequoy *j'ay beſoin.* ¶

Non non, elle a bien fait de m'eſtre favorable 118.
Voyant mon feu ſi grand & ma foy ſi durable,
Et j'ay bien fait auſſi d'aſſervir ma raiſon
En ſi belle priſon : ¶

Mais ſi c'eſt pour cela *que vous cauſez nos pleurs*, ¶ 91.

A la fin c'eſt trop de ſilence 93.
En ſi beau ſujet de parler, ¶

Puis quand ainſi ſeroit que ſelon ta priere 197.
Elle auroit obtenu ¶

Il eſt bien dur *à ſa Juſtice* 21.

De voir l'impudente malice
Dont *nous l'offençons chaque jour:* ¶
P. 25. *Les fuites des méchans, tant ſoient-elles ſecretes,*
Quand il les pourſuivra n'auront point de cachettes: ¶
32. *Loin, bien-loin triſtes penſées*
Où nos miſeres paſſées
Nous avoient enſevelis;
Sous Henry c'eſt ne voir goute
Que de revoquer en doute
Le ſalut des Fleurs de Lys. ¶
41. *Au point qu'il* écuma ſa rage
Le Dieu de *Seine eſtoit dehors.* ¶
Cecy eſt bien mieux,
Spumea tunc primum rabies veſana per ora
Effluit.
155. *N'agueres que j'oyois la tempeſte ſouffler,*
Que je voyois la vague en montagne s'enfler
Et Neptune à mes cris faire la ſourde oreille
A peu près englouty,
Euſſé-je oſé prétendre à l'heureuſe merveille
D'en eſtre garenty. ¶
162. *Beauté, par qui les Dieux las de noſtre dommge,*
Ont voulu reparer les deffauts de noſtre aage,
Je mourray dans vos feux, éteignez-les, ou non, ¶
69. *Qu'il luy ſuffiſe que l'Eſpagne*
Réduite par tant de combats
A ne l'oſer voir en campagne,
A mis l'ire & les armes bas. ¶
Mettre bas l'ire, eſt une eſtrange façon de parler.
77. *Tous leurs vœux ſeront de te plaire,*
Et ſi ta faveur tutelaire,
Fait ſigne de les avouer, ¶
4. *Mais* tout incontinent *leur bonheur ſe retire:* ¶
95. *Mais de chercher aux ſepultures*

Des témoignages de valeur,
C'eſt à ceux qui n'ont rien du leur
Eſtimable aux *races futures.* ¶
C'eſt aux magnanimes exemples P. 98.
Qui ſous la baniere de Mars
Sont faits *au milieu des hazards*
Qu'il appartient d'avoir des Temples. ¶
C'eſt peu d'experience à conduire ſa vie 118.
De meſurer *ſon aiſe au compas de l'envie,* ¶
O qu'il me ſeroit deſirable 127.
Que je ne fuſſe miſerable
Que pour eſtre dans ſa priſon!
Mon mal ne m'eſtonneroit gueres,
Et les herbes les plus vulgaires
M'en donneroient la gueriſon. ¶
Que fais-tu, Monarque adorable? 141.
Luy dit un demon favorable,
En quels termes te réduis-tu?
Veux-tu ſuccomber à l'orage
Et laiſſer perdre à ton courage
Le nom *qu'il a pour ſa vertu?* ¶
Complices de ma ſervitude, 147.
Penſers, où mon inquietude
Trouve ſon repos deſiré, ¶
Beauté mon beau ſoucy, de qui l'ame incertaine 160.
A, comme l'Ocean, ſon flus & ſon reflus,
Penſez de vous reſoudre *à ſoulager ma peine,*
Ou je me vay reſoudre à ne le ſouffrir plus. ¶
Ce grand Demon qui ſe déplaiſt 183.
D'eſtre prophané comme il eſt,
Pour eux veut repurger ſon Temple;
Et croy qu'ils auront ce pouvoir
Que ce qu'on ne fait par devoir
On le ſera par leur exemple. ¶
Quelle horreur de flamme & de fer 192.

N'eſt eſparſe *comme en Enfer*
Aux plus beaux lieux de cet Empire ¶
P. 166. *Taiſez-vous* funeſtes langages
Qui jamais ne faites preſages
Où quelque malheur ne ſoit joint ; ¶
179. *Afin que je ne ſçay quels Scythes*
Bas de fortune & de merites.
Preſument de nous égaler. ¶
82. *La paix ne voit rien* qui menace
De faire *renaiſtre nos pleurs.* ¶

Et ailleurs,

29. *Nous n'avons rien* qui menace
De troubler noſtre bonace ; ¶

Pour, *qui nous menace.*

100. *Soit que près de* Seine *& de* Loire ¶
168. *Sous ta bonté s'en va renaiſtre*
Le ſiecle où Saturne fut maiſtre ;
Themis les vices détruira,
L'Honneur ouvrira ſon eſchole
Et dans Seine *&* Marne *luira*
Meſme ſablon que dans Pactole.

Il n'y a perſonne qui ne voye qu'il faut écrire *dans la Seine*, *dans la Marne*, *dans le Pactole*, & ce n'eſt pas ſeulement une liberté, mais une injuſtice que de vouloir oſter aux Rivieres, l'article qui ſeul les diſtingue de leurs freres & de leurs ſœurs, car on dit *le Pactole*, *le Tibre*, *le Gange*, &c. auſſi bien que *la Tamiſe*, *la Seine* & *la Marne.* Il s'en eſt bien ſouvenu ailleurs.

63. *Par eux de tes beaux faits la terre ſera pleine*
Et les peuples du Nil *qui les auront ouys*,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine
Aux autels de Louis. ¶

Entre les Rois à qui cet âge P. 80.
Doit ſon principal ornement,
Ceux de la Tamiſe *&* du Tage
Font louer leur gouvernement : ¶
Quand tu paſſas en Italie, 96.
Ou tu fus querir pour mon Roy
Ce joyau *d'honneur & de foy*,
Dont l'Arne *à* la Seine *s'allie* ; ¶
Au-delà des bords de la Meuſe
L'Allemagne a veu nos guerriers.

Mais il faut paſſer à quelque choſe de plus important.

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez, 2.
Nos plus ſages diſcours ne ſont que vanitez,
Et nos ſens corrompus n'ont gouſt *qu'à des ordures* ; ¶
Toute la Cour fait cas du ſejour où je ſuis 132.
Et pour y prendre gouſt *je fais ce que je puis*. ¶
Loin de mon front ſoient ces palmes communes 157.
Où tout le monde peut aſpirer,
Loin les vulgaires fortunes
Où ce n'eſt qu'un, jouir & deſirer ;
Mon gouſt cherche l'empeſchement,
Quand j'aime ſans peine, *j'aime* lâchement.

Lâchement ſignifie tout autre choſe que ce qu'il veut dire. *Nos ſens n'ont gouſt qu'à cela* ; *prendre gouſt à un ſejour* ; *Mon gouſt cherche l'empeſchement*, pour, *la difficulté me plaiſt*, ſont des manieres de parler un peu trop hardies ; & je ne croy pas que ceux *qui ont le gouſt bon*, vouluſſent jamais s'en ſervir. Il employe ailleurs *gouſt* pour *regret*, *déplaiſir*, &c. & l'em-

ploye mal. C'eſt dans une Lettre à Madame la Princeſſe de Conti, ſur la mort de Monſieur le
P. 26. Chevalier de Guiſe ſon frere. *Je vous ay fait voir les lettres que Mr. du Vair & Mr. de la Ceppede m'en ont écrites, où l'expreſſion du regret qu'ils en ont, eſt ſi claire, que l'on ne peut douter de leur affection. Et d'ailleurs l'un eſtant Premier Preſident au Parlement, & l'autre ayant la meſme Charge en la Chambre des Comptes; vous pouvez bien juger* que ce gouſt leur eſt commun *avec une infinité de bons Serviteurs du*
32. *Roy.* Et un peu plus bas. *Je vous laiſſe à penſer, Madame, comme Dieu peut trouver bon que nous le ſoûm-ttions à noſtre cenſure. Vous avez toujours eu peur de luy déplaire; Ne ſoyez point diſſemblable à vous-meſme en cette occaſion. S'il faut des choſes* contre noſtre gouſt, *il n'en fait point qui ne ſoient pour noſtre bien.* Il s'en eſt ſervi plus heureuſement dans une Lettre écrite à
51. Madame de Termes, quand il a dit, *On ſe promet force Balets à ce careſme-prenant; mais Madame vous n'y ſerez point, & par conſequent la Bourgogne aura quelque choſe de plus que la Cour, au jugement de tous ceux* qui ont le gouſt bon. C'eſt ainſi qu'il s'en eſt ſervi ailleurs.

102. *Il eſt vray, la Vieuille, & quiconque le nie*
Condamne impudemment le bon gouſt *de mon Roy.* ¶

6. *Henry de qui les yeux & l'image ſacrée*
Font un viſage d'or à cette âge ferrée

Nous avons déja veu

11. *Que d'hommes fortunez en* leur âge premiere;

Il a mieux écrit ailleurs,

Et noſtre âge *eſt* ingrat *qui voit tant de threſors.* P. 129.

Mr. de Balzac après avoir dit, *Ce fut Mecenas qui* dora un ſiecle de fer, adjouſte plus bas, *Ses amis eſtoient contraints de luy dire, C'eſt aſſez, & les marques de leur ſatieté & de ſa profuſion ſe voyent dans les écrits de* cet âge-la. Il a bien jugé qu'on ne diſoit point *une aage*, & encore moins *l'aage ferrée*, pour *le ſiecle*, ou *l'aage de fer.* Dans ſes Entretiẽs f. 232.

Licinius a dit, en parlant d'un certain Attilius qui avoit traduit l'Electre de Sophocle, *Ferreum Scriptorem ; verum opinor : ſcriptorem tamen, ut legendus ſit.* Cicero. 1. de finib. n. 5.

Quelque autre a donné la meſme Epithete à Tertulien, mais je ne voudrois pas traduire après Mr. de Malherbe, *que ce ſont des Ecrivains ferrez* ? ni dire avec Mr. Balzac, que *Cet Africain* parle *des* pierres *& du* fer, *tant ſon ſtile eſt rabotteux & dur* ; parce que *parler* eſt un verbe neutre. Je ſçay bien qu'on dit *parler une langue ; parler Grec ; Latin ; Alleman, François*, &c. Mais icy *Grec, Latin*, &c. ſont mis adverbialement, *Grecè, Latinè*, &c. & je ſuis fort aſſuré que les délicats ne diront jamais, *Il parle bien le Latin, le Grec, le François, l'Alleman, l'Arabe* ou *l'Hebreu* ; Je doute meſme ſi les ſcrupuleux écriroient *parler Ruelle, parler Cercle, parler Cabinet*, comme l'a écrit noſtre Orateur, *Cet homme, Monſieur, tout plein du Louvre, de Fontainebleau, & de S. Germain, ne parloit que Cercles, que Ruelles, & que Cabinets.* Quoyqu'il en ſoit, nous ne diſons point avec les Latins, *parler une choſe.* Dans ſes Entretiẽs fol. 8. M. de Balzac dans ſes Oeuvres meſlées, ſur le Charactere de ſa Comẽ.

Plaut. in Aulul. Act. 2. Sc. 1. ℣. 14. ℣. 29.

Eo nunc ego secreto te huc foras seduxi,
Ut tuam rem ego tecum hic loquerer familiarem.

Et dans la mesme Scene,

Quid ita? Megad. Quia mihi misero cerebrum excutiunt
Tua dicta, Soror : lapides loqueris.

In Nub. Act. 3. Sc. 2. & in eadē Comœd. eodem sensu πάττε πολλοῖς τοῖς ῥόδοις. Act. 5. Sc 1. Vid. Lexicon Phil. Mart. in *Lataster.* Ovid. l. 2. de Arte amandi. Lib. 2. Amor. Ele. 16. ℣. 17. Amor. l. 3. Eleg. 7 ℣. 11. Li. 2 Am Eleg. 9. ℣. 45.

Mais ce n'est pas dans le mesme sens que l'a dit Mr de Balzac. C'est comme si nous disions à quelqu'un qui nous entretiendroit de discours fascheux, *j'aimerois autant que vous me jettassiez des pierres*; ou bien, *vous me dites des choses qui me sont fort dures*, &c. J'ay leu dans Aristophane ῥόδα μ' εἴρηκας, *Vous me dites des Roses*; mais il n'y auroit point d'apparence de soutenir que nostre maniere de parler *dire des fleurettes*, fust venuë de celle d'Aristophane. Pour celle-cy, *dire des douceurs*, elle peut bien estre venuë des Latins, *Dulcia verba loqui*; *dicere blanditias*, aussi bien que nostre *Enjoué* de leur *Lataster:*

Dulcibus est verbis mollis alendus Amor.

Et ce vers peut bien encore avoir esté imité de celuy de Publius Syrus,

Blanditia non imperio fit dulcis Venus.

Ovide est remply de *ces douceurs:*

Quas mihi blanditias! quam dulcia verba parabat.
Et mihi blanditias dixit, dominumque vocavit.
Et modo blanditias dicat: modo jurgia nectat.

Nos Anciens Poëtes s'en servoient au mesme sens,

Alain

Helas mon cœur a tant ouy

D'eux les paroles,
Et leurs grands' vanteries folles,
Leurs decevans blandices molles;
Moult ay deprizé tels' frivolles;

Chartier au livre des *quatre Dames.*

& un peu plus haut,

Quant ſouvenir
Me fait en penſée tenir
Com il ſoulloit vers moy venir
Et ſon gracieux maintenir
Et les doux mots
Qu'il me diſoit à tout propos;
Car de bien dire il avoit loz.

Cependant j'avouë que je ne ſerois pas aſſez hardy pour écrire, *Dire des rozes*, quoy qu'on écive *dire des fleurettes*, & encore moins *parler des pierres & du fer*; eſtant fort perſuadé que cette derniere phraſe eſt de celles que les Grecs nomment *violentes & forcées* ΠΑΡΑΚΕΚΙΝΑΤΝΕΤΜΕΝΑΣ, outre que *le viſage d'un aage* ne vaut pas mieux,

Font un viſage d'or à cette aage ferrée.

Quelques-uns ont écrit *l'aage doré*, noſtre Autheur meſme s'en eſt ſervy:

Et ſurmontant leur eſperance P. 77.
Remettras en telle aſſurance
Leur ſalut *qui fut* déploré;
Que vivre au ſiecle de Marie,
Sans menſonge *& ſans* flatterie,
Sera *vivre au ſiecle doré.*

Il falloit dire *Ce ſera vivre au ſiecle doré.* Je ne voudrois pas condamner *cet aage doré*, ſoit que nous y ayons accouſtumé déja noſtre oreille, ſoit que cette maniere d'écrire ait en effet quelque choſe de moins rude que la premiere. Mr Maynard a dit,

A la Reine, ſonnet. f. 4.

Ne parlons ni de paix ni de ſiecle doré
Tant que nos ennemis auront de l'eſperance.

Mais il n'y a perſonne qui n'avouë qu'il a mieux parlé quand il a dit,

A Mr le Chancelier, ſonnet, f. 4.

Mon eſprit ſatisfait ne demande plus rien,
Tu me portes ſi haut, & me traittes ſi bien,
Qu'aujourd'huy mon bonheur paſſe mon eſperance,
Que ta belle Chymie étonne l'Univers
De cet âge de fer *qui mépriſe les vers,*
Tu fais un âge d'or *aux Virgiles de France.*

Cette penſée *Chimique*, pour eſtre eſtrangere, n'en eſt pourtant pas plus belle.

Fulvio Teſti al Sig. Cardin Frâceſco Barberino. *Buon capo d'anno.*

D'un' Angelica man proprio e'l lavoro,
E chimico divin può il voſtro ingegno
Far d'un' anno di ferro un' anno d'oro.

J'aimerois autant pour le moins le Diſtique ancien qui a ſervi vraiſemblablement au Poëte Italien & à Mr de Malherbe, qui n'ont fait que luy donner un ſens contraire.

In Claud. Tib. Cæſarem.

Aurea mutaſti Saturni ſæcula, Ceſar,
Incolumi nam te, ferrea ſemper erunt.

Mais je ne voudrois pas traduire

Tibere du ſiecle doré
En a fait un ſiecle ferré:

& il me ſemble qu'il ſeroit beaucoup mieux ainſi,

Ceſar, du ſiecle d'or, *en a fait* un de fer,

P. 7.

Cet aſſaut, comparable à l'éclat d'une foudre.
Pouſſe & jette d'un coup ſes deffenſes en poudre,
Ne laiſſant rien chez luy que le meſme penſer
D'un homme qui tout nud de glaive & de courage,

Voit de ſes ennemis la menace & la rage
Qui le fer en la main le viennent offenſer.

Offenſer ne dit pas aſſez pour des ennemis *enragez*, & il y a une choſe aſſez eſtrange dans le quatriéme vers de cette Stance; En effet on ne dit point *nud de courage*, *nud d'eſpée*, pour *denué de courage*, *denué d'eſpée*.

Il a dit ailleurs,

Pluton eſt ſeul entre les Dieux P. 191.
Denué d'oreilles & d'yeux
A quiconque *le ſollicite*.

Et ſi l'on pouvoit dire *nud d'eſpée*, & *de courage*, pour *n'avoir ni courage*, *ni eſpée*, on pourroit dire auſſi *nud d'yeux & d'oreilles*, ce qui ne peut eſtre ſouſtenu; outre que ce ſeroit encore mal dit, *Je ſuis denué d'yeux & d'oreilles à luy*, & faudroit mettre *pour luy*. Cette phraſe eſt Latine, & les Italiens s'en ſervent.

Superbetta e faſtoſetta
Filli mia di me ſuol ridere,
E deridere
D'Amor l'arco, *e la ſaetta*;
*E non sà che l'*Arcier *crudo*
Sempre è nudo
Di pietà più che di ſpoglie.

Fulvio Teſti nella riſpoſta aila Canzonetta. *Ceſſi ceßi degli Armiferi.*

Nos vieux Poëtes meſmes s'en ſervoietn.

Ains mourray, *quand mourir devray*
De joye nuë,
Sans eſtre à fortune tenuë.

Alain Chartier au livre des *quatre Dames*.

Ce mot *aſſaut*, qui eſt dans le premier vers de la Stance entiere que j'ay rapportée, me fait ſouvenir que dans une autre de la meſme piece, il y a *faire des aſſauts*.

Ce n'eſt pas en mes vers qu'une amante 5.
abuſée

Me doit avoir appris à me tenir debout,
Et *ſçavoir diſcerner de la treſve la guerre,*
Des richeſſes du Ciel les fanges de la terre,
Et du bien qui s'envole, un qui n'a point
de bout.

Outre que pour la netteté il euſt fallu mettre un *A* où Mr de Malherbe a mis un *Et.*

Le coup encore frais de ma chutte paſſée
Me doit avoir appris à me tenir debout
A *ſçavoir diſcerner de la treſve, la guer-*
re, &c.

On dit bien *il m'a appris à écrire*, mais *à ſçavoir écrire*, eſt à mon avis une tres-mauvaiſe choſe : *Et un bien qui n'a point de bout*, pour *un bien qui n'a point de fin*, en eſt encore une plus mauvaiſe.

Il parle des Innocens, qui furent égorgez par le commandement d'Herode.

P. 12. *Que je porte d'envie à la troupe innocente*
De ceux qui maſſacrez d'une main violente,
Virent dès le matin leur beau jour accourci :
Le fer qui les tua leur donna cette grace
Que ſi de faire bien ils n'eurent pas l'eſ-
pace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal auſſi.

Les trois premiers vers ſont beaux, & le ſens meſme de toute la Stance eſt admirable. *J'envie le bonheur de ces Innocens qui furent crueliement maſſacrez quand ils ne commençoient qu'à naiſtre, & qui tirerent de leur mort cet avantage, que s'ils n'eurent pas le temps de bien faire, ils n'eurent pas auſſi le temps de pecher.* Cependant je ne dirois pas après Mr de Malherbe, *Vous m'avez donné cette grace que je n'ay pu faire cela; & avoir l'eſpace de faire une choſe*, pour, *le*

temps de faire une choſe, n'eſt pas François en cet endroit, quoy qu'il ſoit fort bon en Latin,

Cur non habeo ſpacium ut de te ſumam ſupplicium ut volo?
Namque hocce tempus præcavere mihi me, haud te ulciſci ſinit:

Terent. in Andria. ult. verſibus Sc. 5. Act. 3.

& que nos anciens Poëtes ſe ſoient bien trouvez de cette phraſe.

Avançons-nous donc il eſt heure
Le ſejour n'eſt ores duiſant;
Icy faiſons longue demeure,
En peu d'eſpace *Dieu labeure.*

Octav. de S. Gelais dans ſon *Sejour d'hõneur*, p. 16.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerre s'éclattent,
Ses ſoupirs ſe font vens *qui les cheſnes combatient*,
Et ſes pleurs, qui tantoſt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent *qui des hautes montagnes*
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne ſoit qu'un élement.

Outre qu'on ne dit jamais *reſſembler une choſe*, mais *à une choſe*; Sappho n'eut pas plutoſt écrit d'un fort vaillant homme, *qu'il eſtoit pareil au Dieu Mars*, qu'elle en eut honte, s'il faut s'en rapporter à Demetrius : & comme elle jugea bien que la choſe eſtoit impoſſible, elle mit au deſſous, *qu'au moins il eſtoit le plus vaillant de tous les hommes.* Il falloit qu'elle fuſt plus ſcrupuleuſe qu'Homere qui a tranché net, *que Merione eſtoit pareil au Dieu Mars.*

Μηριόνης τ' ἀτάλαντος ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ; Iliad. B. v. 651.

Et ſi cette dixieſme Muſe a trouvé mauvais

de faire diſputer de la vaillance un Guerrier avec le Dieu des Guerriers, qu'auroit-elle dit ſi elle euſt veu un homme dont les cris *éclatoient comme le tonnerre*, dont les ſoupirs n'eſtoient pas de ces petits vens,

Qui durant les grandes chaleurs
Des voyageurs laſſez adouciſſent les peines,
Et qui de leur douces haleines,
Ou dans les bois, ou dans les plaines,
Rafraichiſſent le teint des fleurs;

mais de ces vens *effroyables* qui ébranlent les maiſons. & qui *combattent les cheſnes.* Je ne veux point exagerer cette Hyperbole, depeur que quelqu'un ne me reprochaſt de railler un mort, & de perdre le reſpect que j'ay pour la memoire d'une perſonne à qui les Muſes Françoiſes ont la derniere obligation. Je me contenteray de dire que cette figure inſolente ne me plaiſt pas, & que j'ay paſſé l'âge qui l'a fait aimer, parce que c'eſt la figure des jeunes gens, ſelon Ariſtote.

Rhetoric. l. 3: c. 11.

P. 21. *Mais comme noſtre Pere il excuſe nos crimes*
Et meſme ſes courroux *tant ſoient-ils legitimes.*

& ailleurs;

152. *Certes vous eſtes bons*, & combien que *nos crimes*
Vous donnent quelquefois des courroux legitimes.

Je connois un Grammairien qui ſoutient fort hautement que *fiançailles*, *funerailles*, *obſeques*, *épouzailles*, *Annales*, *pleurs*, n'ont point de ſingulier, (quoy que nos anciens Poëtes ayent dit *pleur*;)

Alain *Helas il me fuſt trop meilleur*

Que je puſſe finir mon pleur, & que *foy*, *bonheur*, *courroux*, *& abſynthe*, n'ont point de pluriel, quoy que Mr de Malherbe ait dit

Chartier dans *le Regret d'un Amoureux ſur la mort de ſa Dame.*

Quand tu la vois ſi dignement
Adoucir toutes nos abſynthes,
Et ſe tirer des labyrinthes. ¶

Mais quoy, de quelque ſoin qu'inceſſamment P. 74.
il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excez d'amour qu'il porte à noſtre bien.

Ceux qui diſent *écrire d'une grande délicateſſe*; *veiller d'un grand ſoin*, ne parlent pas avec tant de pureté, que ceux qui diſent, *veiller avec un grand ſoin*; *écrire avec une grande délicateſſe.* Si ces manieres de parler ſont de celles que Mr de Malherbe appelloit ſouvent *ſes mignonnes*, elles ne meritent pas qu'un homme ſi délicat *ait porté un excez d'amour à leur établiſſement.* On dit, *il a un excez d'amour pour moy*, mais ce n'eſt pas écrire comme il faut, que d'écrire, *il porte un excez d'amour à mon bien*, *à mon repos*, &c. Encore ſeroit-il mieux de cette ſorte, ſi *l'ait* repeté ne choquoit point,

Mais avec quelque ſoin qu'inceſſamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait *à nul autre pareille,*
Et quelque excez d'amour qu'il ait *pour noſtre bien,* ¶

Cependant, ſon Dauphin, d'une viteſſe pronte, 28.
Des ans de ſa jeuneſſe accomplira le conte,
Et ſuivant de l'honneur les aimables apas,
De faits ſi renommez ourdira ſon Hiſtoire,
Que ceux qui dedans *l'ombre éternellement noire*

Ignorent le Soleil, *ne* l'ignoreront pas Virgile n'a pas dit qu'en ces lieux-là, *on ignoroit le Soleil*, il a dit *que ces lieux-là eſtoient ſans Soleil.*

Æneid. li. 6. ℣. 535. ——— *Qua te fortuna fatigat,*
Ut triſtes ſine Sole domos, loca turbida, adires?

Les Latins ont porté plus loin que nous la ſignification du verbe *ignoro*, car ils ne ſe ſont pas contentez de dire *Hiſtoriam ignorare*, comme nous le diſons ordinairement, & comme le dit icy Mr de Malherbe; ils ont dit encore *hominem ignorare*, pour, *ne connoiſtre point un homme.*

Terent. in Heauton. Act. 1. Sc. 1. ℣. 53. *Erras, ſi id credis, & me ignoras Clinia.*

Il y a dans Virgile,

Æneid. li. 7. ℣. 202. *Ne fugite hoſpitium; neve ignorate Latinos,*

& ailleurs,

Æn. lib. 5, ℣. 848. *Mene ſalis placidi vultum, fluctuſque quietos*
Ignorare jubes?

Mais comme je ne voudrois pas dire après eux, ni à leur exemple, *ignorer le viſage de la Mer*; *ignorer les Italiens*; *les Allemans*, &c. (encore que j'aye ouy dire à quelques-uns *Je vous ignore*) je ne dirois pas auſſi après Mr de Malherbe, *ignorer le Soleil*, pour, *ne voir point le Soleil*; & je ne penſe pas qu'on s'aviſe jamais d'écrire, *Il y a dix ans que je vous ignore*, pour, *il y a dix ans ans que je ne vous ay veu.* J'écrirois auſſi peu après Mr de Malleville,

A une Dame qui luy demandoit des Enigmes. Sonnet. *En cet eſtrange eſtat où ſouvent je me paſme*
J'ignore *également* la vie & le trepas,

quoy qu'il l'ait écrit après beaucoup d'autres, & que pluſieurs l'écrivent fort hardiment après luy. On dit bien *j'ignorois ſa mort*; mais on ne dit point ſimplement, *j'ignore la mort*;

&

& pour faire voir quelle est la tyrannie de l'usage, on peut dire comme chacun sçait, *J'ignorois la mort d'un tel*, pour, *je ne sçavois pas qu'un tel fust mort*; & l'on ne dira point *j'ignore la vie d'un tel*, pour, *je ne sçay pas s'il est vivant.* Nostre Autheur s'est encore fort mal servi de ce verbe, en un autre endroit:

Les Dieux qu'il ignoroit *ayant fait cet échange*, P. 49.

Car on ne dit point, *Il ignore Dieu*, pour, *il ne connoist point Dieu*, ou *il ne croit point qu'il y ait un Dieu.* A la verité, l'usage qui donne la loy dans toutes les Langues, est un Legislateur bien étrange & bien bizarre; mais les plus sages se sont accommodez à cette bizarrerie; & c'est vouloir perdre du temps que d'en employer à contester contre un Maistre qui ne paye ni d'exemple ni de raison. Il authorise les fautes; il met en credit les bagatelles; & fait agréer tout ce qu'il approuve. Il veut mesme que chaque Langue ait quelque chose de particulier & de naturel; que l'une ait des privileges dont l'autre ne puisse jouir, soit dans les mots, soit dans les manieres de s'exprimer, ou simples, ou figurées, & que la beauté de l'une soit bien souvent le défaut de l'autre. En effet, je n'écrirois jamais après Chæremon, *Qu'il ne faut pas avoir des mœurs, des affections, ou un esprit* au pié leger,

Vide Stobæũ in Collect. tit. 4.

Οὐ χρὴ ποδώκη τὸν τρόπον λίαν φορεῖν.

Quoy que quelqu'un ait écrit, *C'est un esprit qui va fort viste en besongne*, ni apres Æschyle, *un œil au pié leger* ποδῶκες ὄμμα. Ce dernier a dit encore dans la mesme Tragedie, κεὶρ

Trag. ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις.

P. 102. ὁρᾷ τὸ δεᾶσιμον, pour *un homme d'execution*, mais je ne croy pas que celuy-là trouvaſt des admirateurs en France, qui écrivoit,

Sa main voit un beau coup à faire.

Et qui diroit après Sophocle,

Aveugle de l'eſprit, des yeux & des oreilles.

In Oed. Tyran. Vide Euripid. in Phœniſſ. ℣. 841. 1610. Plutar. in Galba, Solone, Sylla, &c. Xenoph. 3. Pædag. Lucret. lib. 1. ℣. 278. Virgil. Æneid. lib. 1. ℣. 139. Æneid. 10. ℣. 97.

Τυφλὸς τά τ' ὦτα, τόν τε νῶν, τά τ' ὄμματ' ἃ

Les Grecs ont encore porté plus loin la ſignification de τυφλὸς, puis qu'ils ont nommé *aveugles*, des pieds chancelans, des flots impreveus, & des fontaines cachées. Les Latins qui les ont ſuivis, ont nommé *aveugles*, les choſes qu'on ne ſçauroit voir.

Sunt igitur venti nimirum corpora caca;

ou qui ſont cachées,

Cum ſubito aßurgens fluctu nimboſus Orion
In vada caca tulit.

Nous diſons *un bruit ſourd*, & ils diſent *un bruit aveugle.*

Ceu flamina prima
Cum deprenſa fremunt ſylvis, & caca volutant
Murmura.

Ils nomment *aveugle* l'entrée *obſcure* d'un lieu; & nous diſons à peu prés dans le meſme ſens, *un Cabaret borgne.* Ils appellent *aveugle*, une nuit noire, & nous appellons une lanterne *ſourde*, qui n'a de lumiere que pour celuy qui la porte. Nous appellons *louche* le vin qui peche en couleur; une ſale *louche*, qui n'eſt percée que d'un coſté : Mais juſqu'icy je n'ay veu perſonne qui ait donné l'Epithete *d'aveugle* au cabaret, à la lanterne & au vin; quoy que Mr de Balzac employe ce mot fort hardiment, & fort bien apres Ciceron, *temps*

Dans ſon

aveugles & pleins de tenebres, malheureux en Princes, &c. Ariſtippe t. 57.

Qui ſeroit aſſez hardi pour nommer après un Poëte Grec, & après Lucrece, la lueur du feu, & de la flamme, *la fleur* du feu, *la fleur* de la flamme?

Αὐταρ ἐπεὶ πυρὸς ἀνθὸς ἀπέπτατο — Lucret. lib. 1.

Donec fluxerunt flammai flore coorto

& quel Ancien a dit comme nous le diſons tous, *nager à* fleur d'eau, ou *voler à* fleur de terre? Si j'avois à décrire une tempeſte, je nommerois bien les vents *furieux*, mais je ne les appellerois jamais *Phrenetiques*;

Ventique frigido ſe ab axe eruperant
Phrenetici Septentrionum filij. — Marc. Ter. Varro in deſcrip. tẽp. ψ 6. Euripid. in Phœn. & ejus exemplo Oppian. Αλιευτ &c. Horat. l. 4. Car. Od. 4 ψ 43. Vide Muſetum lib. 1. var. Lection. Hor. lib. 5. carm. Od. 4. ψ 17. Avienus in deſc. Arg. Val. Flacc. Argon.

Horace, & quelques autres ont dit que les vens *galoppent*, ou *vont à cheval* ſur la Mer.

—— *Eurus*
Per Siculas equitavit undas.

Nous ne voudrions pas l'écrire après Horace, & ceux qui parlent Latin, ne voudroient pas auſſi écrire avec nous, que les vents *frizent* la Mer. Ils ne diroient point *le nez* d'un vaiſſeau, pour *la proüe*; & je ne l'appellerois pas après eux, *la bouche*, *le viſage*, ou *la face* du vaiſſeau,

Quid attinet tot ora *navium gravi*
Roſtrata duci pondere?
Neque enim ſe Theſſala cymba
Solenni in faciem monſtrat more; extima puppis
Surgunt Oceano.

Je diray auſſi peu *les playes* d'un Navire, pour *les fentes*.

—— *Ne quâ*
Parte trahat tacitum puppis mare, fiſſaque fluctu
Vel pice, vel molli concludere vulnera cera

lib. 1. Encore que nous diſions de quelqu'un, qu'il a l'eſprit *ſain* ou *malade*, je ne diray pourtant pas que *ſa reputation eſt malade*,

Lucret. lib. 4. Vide ad hunc verſum notas Lambini ult. edit. fol. 390. *Languent officia, atque agrotat fama vacillans.*

& quoy que pluſieurs diſent, *mes affaires vont bien*, ou *ſe portent bien*, je ne voudrois pas dire, *mes affaires ſont en ſanté*. Cependant Mr de Malherbe n'a pas eſté ſi délicat. Il a dit en quelque endroit, *Vous me donnez tout à la fois deux tres-grandes joyes. L'une, de me* P. 215. *faire ſçavoir* la bonne ſanté de vous & de vos affaires; *l'autre*, &c. outre qu'il n'y a que les Etrangers qui ſoient capables de dire, *la ſanté de vous*, il falloit tourner, *vous me donnez tout à la fois deux grandes joyes, l'une de me faire ſçavoir voſtre ſanté, & l'heureux*, ou *le bon eſtat de vos affaires, l'autre*, &c.

Il y auroit icy une ample matiere de faire des *lieux communs*; mais comme ce n'eſt ni mon deſſein, ni mon humeur, je me contenteray de dire que nous avons, auſſi bien que les Latins & les Grecs, des phraſes qui nous ſont propres & naturelles, & que celuy qui les voudroit tourner en ſa Langue, mot pour mot, ſe picqueroit d'une fidelité ridicule. Je laiſſe à qui voudra l'éprouver, le ſoin de traduire, *déchauſſer des dents*, ou *un arbre*; *demanteler une Ville*; *avaler un bras*, pour *l'abatre*; *enfiler un homme*, pour *le percer de part en part*; *enfiler une rue*; *ſerrer le bouton à quelqu'un*; *eſtre ſon pis aller*; *luy faire teſte*; *demander le pas*, ou *la porte*; *tirer*, ou *gagner pays*; *n'avoir qu'un filet de voix*; *eſtre en paſſe de quelque choſe*; *vous jugez bien mal*; *il y en a trop peu*.

Où que *tes bannieres aillent*, P. 33.
Quoy que tes armes aſſaillent,
Il n'eſt orgueil endurci
Que briſé comme du verre
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Où qu'aillent tes bannieres, pour *en quelque endroit qu'aillent tes bannieres*, eſt une choſe ſi mauvaiſe, qu'elle ne le peut eſtre davantage, quoy que nos derniers Poëtes ſe ſoient ſervis de cette maniere de parler.

Baïf l. 2. de ſes diverſes amours.

Où que tu ſois, quoy que tu faſſes,
Où que tu mouves tes pas,
Tu meines cent mille graces
Qui ne t'abandonnent pas.

Tibul. l. 4. eleg. in laudē Sulpitiæ ad Martē ℣. 7.

Mais je ne puis croire que ceux qui ſe piquent de bien parler, & de bien écrire, s'aviſent jamais d'uſurper ſur le menu peuple de Paris, une phraſe qui luy a eſté laiſſée en partage avec beaucoup d'autres qui ne valent guere mieux. Je ne ſçay pas meſme *ſi un orgueil briſé comme du verre* eſt une comparaiſon fort juſte, & quand elle ſeroit admirable, il s'en ſerviroit toujours mal, parce qu'il s'en ſert en trop de rencontres.

Illam, quidquidagit, quoquo veſtigia movit. Componit furtim ſubſequiturque decor

Ce ſera là que ma lyre P. 35.
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux *dire*
Qu'un Cygne près de ſa mort.

* Il ſeroit fort inutile de parler icy du chant des Cygnes, & de faire voir ſi ce que les An-

* Ovide dans les 2. premiers vers de l'Epit. de Didon à Enée. Mar. liv. 3. Epig. 77. Cicer. au premier liv. des Queſtions Tuſ. Pline liv. x. ch. 23. Lucien au Traité de l'Ambre ou des Cygnes. Elien au liv. 5. des

oiens en ont creu eſt une verité, ou une fable. C'eſt aſſez que Mr de Malherbe n'ait écrit que ce qu'avoient écrit avant luy des Poëtes, des Orateurs, des Hiſtoriens, & des Philoſophes. Mais tous generalement ont parlé de *Chant* ou de chanter, quand ils ont parlé des Cygnes. Le Cygne ne *dit* donc pas, mais *il chante*, & quoy qu'on écrive en vers, *Mon luth chantera vos merveilles*; Je ne penſe pas qu'un homme fort délicat vouluſt écrire dans le beau ſtyle, *mon luth dira vos merveilles*, parce qu'il n'y a que le menu peuple qui ſoit capable de dire, *Voila un luth qui dit bien*. En effet, je ne ſçaurois concevoir par quel malheur ou par quelle negligence il eſt échappé à Mr de Malherbe de faire deux fautes en écrivant *ma lyre dira mieux qu'un cygne*. Il a bien chanté d'un ton plus grave & plus haut ailleurs

P. 62. *Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,*
Soit que de tes bontez je la faſſe parler.

Mais il détonne fort icy

79. *Auſſi bien* chanter d'autre choſe,
Ayant chanté de ſa grandeur

car on ne dit plus *chanter d'une choſe*, comme on le diſoit autrefois,

Baïf au 3. l. des diverſes Amours. *De quoy premier chanteray-je?*
Mais par où commenceray-je? &c.
O ma chere ame il vaut mieux
Que je chante de tes yeux,

& au quatriéme Livre *des Amours de Francine*;

C'eſt trop chanté du tourment que j'endure.

Anim. ch. 34. & au 1. liv. de ſon Hiſt. div. ch. 14. Athenée liv. 9. ch. 11. Plat. dans le Phædon. Philé dans ſon Hiſt. des Anim. &c.

On dit *chanter une choſe*; *chanter un Heros*; *chanter les actions de quelqu'un.*

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre, Marie.
Je chante la Pucelle, & la ſainte Vaillance. La Pucel.

Cecy n'eſt pas mieux.

Muſes quand finira cette longue remiſe, P. 88.
De contenter Gaſton, & d'écrire de luy?

parce qu'on ne dit point ſimplement & abſolument *ecrire d'un homme*, que quelque choſe ne precede, ou ne ſuive, comme, *il a écrit cela d'Alexandre*; *il a écrit d'Alexandre, qu'il eſtoit eſtrangement jaloux de ſa gloire*, &c. Et quand on dit, *il a écrit d'Alexandre qu'il eſtoit*, &c. on ſous-entend, *cecy*, ou *cette particularité, qu'il eſtoit*, &c. Dans l'exemple ſuivant, l'Accuſatif eſt encore ſous-entendu, *il a écrit de l'Hiſtoire*, c'eſt-à-dire *un Livre, un Traité, de l'Hiſtoire*; car il y a bien de la difference entre *écrire l'Hiſtoire*, & *écrire de l'Hiſtoire*. Mais en parlant des perſones on ne dit point ſimplement, *il écrit de vous, j'écriray de luy.*

Il ne faut pas que tu penſes 31.
Trouver de l'éternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la vanité.
Tous ces chef-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques:
Par les Muſes ſeulement
L'Homme eſt exempt de la Parque,
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Trouver du plaiſir en quelque choſe eſt une maniere de parler fort bonne; mais *trouver de l'éternité, trouver de l'immortalité en quelque*

choſe, en eſt une fort étrange. La ſuivante n'eſt pas ſeulement obſcure : elle a encore quelque choſe de plus vicieux que l'obſcurité. Je ne parle point de *Reliques*, & ne veux point examiner ſi ce mot eſt conſacré aux choſes Saintes, comme l'a voulu Mr de Balzac. On dit *à peine voit-on des reſtes de ces chef-d'œuvres. Il reſte encore à cette femme quelque choſe de ſa premiere beauté ; cette femme a quelques reſtes de beauté.* Mais *cette femme a ſes reſtes ; la beauté de cette femme a ſes reſtes*, n'eſt pas plus François que

Tous ces chef d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.

Cette copie n'eſt pas ſi belle que l'Original.

Propert. lib 3. Elegia 1. ult. verſ. Vide etiã in Catal. Joſ. Scal. verſ. ex Propert. imitat. *De literarum Æternit.* P. 38.

Nam neque Pyramidum ſumptus ad ſydera ducti,
Nec Jovis Elai cœlum imitata domus :
Nec Mauſolæi dives fortuna ſepulchri
Mortis ab extrema conditione vacat.
Aut illis flamma, aut imber ſubducet honores ;
Annorum aut ictu pondera victa ruent.
At non ingenio quæſitum nomen ab ævo
Excidet, ingenio ſtat ſine morte decus.

La France, devant ſes orages,
Pleine de mœurs & de courages,
Qu'on ne pouvoit aſſez louer,
S'eſt faite aujourd'huy ſi tragique

On dit bien *une avanture tragique ; un ſuccez tragique ; un coup tragique*, comme il le dit ailleurs,

150. *Tout beau, penſers melancholiques*
Autheurs d'avantures tragiques. ¶
121. Quel tragique ſuccez *ne dois-je redouter ?* ¶
81. *Auſſi-toſt que le* coup tragique
Dont nous fumes preſque abatus.

Mais je doute fort qu'on puiſſe dire *ce Royaume ſe fait tragique*; *cet homme devient tragique*, quoy que j'aye leu dans Properce,

Tunc me vel tragicæ *vexetis Erynnyes*, Liv. 2. Eleg. 17. ℣. 29.

Je dirois bien encore après les Latins, *plein d'honneur*, *plein de cœur*, & *plein d'eſprit*, comme noſtre Autheur l'a dit ailleurs;

Quiconque de plaiſir a ſon ame aſſouvie, P. 11.
Plein d'honneur, & de biens, *non ſujet à l'envie*,

après Marot,

Et mourut, voyez quel bonheur, Dans
Plein d'ans, *plein de biens*, *plein d'honneur*, l'Epitaphe du General Preud'hõme.

Mais je ne voudrois pas dire en noſtre Langue comme Ciceron l'a dit en la ſienne, *c'eſt un homme qui eſt plein de biens du corps*, plenus corporis bonis; *plein de ſommeil*, pour *aſſoupi*; ſomni plenus; *plein d'ennemis*, *inimicorum plenus*. Il me ſemble que la *France pleine de mœurs & de courages*, eſt quelque choſe de plus hardi, & que ce qui ſuit ne vaut pas mieux;

Henry, *l'exemple des Monarques* 180.
Les plus vaillans & les meilleurs
Plein de merites & de marques
Qui jamais ne furent ailleurs, ¶
La main de cet eſprit farouche 39.
Qui, *ſorti des ombres d'Enfer*,
D'un coup ſanglant frappa ſa bouche;
A peine avoit laiſſé le fer;
Et voicy qu'un autre perfide
Où *la meſme audace reſide*, &c.

Mr de Malherbe en donnant *une main à l'eſprit* n'a pas eſté plus hardi que Chæremon qui luy a donné *un pié leger*, ni plus ſcrupu-

leux qu'Æſchyle qui a donné le meſme pié *à l'œil*, & des *yeux* meſme à la main, comme je l'ay déja remarqué. Quoy qu'il en ſoit, *où* eſt mal employé dans le dernier vers, & il ne l'employe pas mieux ailleurs.

P. 50. *Mais eſtant fils d'un Pere* où *tant de gloire abonde.*

Il faut dire, *Et voicy qu'un autre perfide en qui la meſme audace reſide. Mais eſtant fils d'un pere en qui la gloire abonde*; Quoy qu'à dire la verité cette derniere phraſe ſoit un peu forcée. *Où*, en cette ſignification, eſt un adverbe de lieu, qui ne doit point eſtre mis pour le Pronom Relatif, *qui*, *lequel*, ou *laquelle*, quand il s'agit des perſonnes. Par cette regle il eſt aiſé de conclure qu'on ne dit point, *C'eſt une femme d'où je tire de grands avantages*; *c'eſt un homme où reſide la meſme audace*; mais *un homme en qui reſide la meſme audace*; *une femme de laquelle je tire de grands avantages*. Il a fort bien dit ailleurs,

186. *Et fais du meſme lieu* d'où *ſa peine eſt venuë Venir ſa gueriſon.*

Le mot de *farouche* eſt trop foible encore pour un parricide, & pour l'effroyable meurtrier d'un Roy.

40. O Soleil! ô grand Luminaire!
Si jadis l'horreur d'un feſtin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas *aux rives du Gange*:
D'où vient que ta ſeverité, &c. ¶
Tu dois ta flamme à tout le monde,
Et ton alleure *vagabonde*

Comme une ſervile action
Qui dépend d'une autre Puiſſance,
N'ayant aucune connoiſſance
N'a point auſſi d'affection.

Quoy qu'il n'y ait point de vers dans ces deux Stances ſur lequel on ne puſt faire quelque remarque, je me contenteray de celles-cy. *Alleure*, pour le cours du Soleil, ne dit pas aſſez; *& ton alleure n'a ni affection ni connoiſſance*, eſt ce qu'on appelle Galimathias. Mais voicy une choſe qui me ſemble conſiderable. Il eſt certain que quand Mr de Malherbe a mis, *ô Soleil! ô grand Luminaire!* il n'a rien deu mettre en ſuite, qui ne puſt eſtre commun au *Soleil* & au *Luminaire*. Cependant un Luminaire *n'a point de ſeverité, ne ſe couche point, n'a ni connoiſſance ni affection*; & il ſeroit à craindre qu'on reprochaſt à Mr de Malherbe d'avoir eſté veritable ſans y penſer, quand il a écrit dans la Stance qui ſuit les deux dont je parle,

Mais ô Planete belle & claire!
Je ne parle pas ſagement;
Le juſte excez de ma colere
M'a fait perdre le jugement.

Je pourrois prouver ce que j'ay dit par les preceptes de tous les Rheteurs, & par une infinité d'exemples; mais pour faire voir que je n'ay pas eſté le premier en France à qui ces ſortes de choſes ont dépleu, il ne faut qu'appeller Mr de Balzac en témoignage. Mr Maynard avoit mis dans la derniere des Stances d'*Alcippe*, parlant du Soleil,

Le grand flambeau qui l'embellit fol. 299.
Fera ſa tombe *de ſon lit.*

Mais comme il eut ſceu de Mr de Balzac qu'on ne diſoit point *le lit d'un flambeau*, quoy qu'on diſe *le lever & le coucher du Soleil, des Etoiles, des Aſtres*, &c. il corrigea,

Le grand Aſtre *qui l'embellit*
Fera ſa tombe de ſon lit.

Et il ſeroit inutile d'alleguer qu'on dit bien *le lit d'un fleuve, d'un ruiſſeau*, &c. Mr de Malleville a fait malheureuſement la meſme faute dans un beau Sonnet ;

Sonnet 27. fol. 22. Sacré Flambeau *du jour*, n'en ſoyez *point* jaloux
Vous parûtes, alors, auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Il n'avoit qu'à mettre,

Sacré Pere *du jour, n'en ſoyez point* jaloux.

Noſtre Autheur a dit ailleurs,

P. 153. *Certes l'autre* Soleil *d'une* erreur vagabonde
Court inutilement par ſes douze *maiſons.*

Encore que nous diſions *les Etoilles errantes*, nous ne diſons pourtant point *l'erreur des Etoilles*, quoy qu'en veuillent dire tous ceux qui ont imité Mr de Malherbe. *Erreur* eſt proprement en noſtre Langue *une fauſſe opinion*, (il n'y a pas long-temps qu'on diſoit *une opinion erronnée* ;) Et quoy que Virgile ait achevé le premier Livre de l'Æneide par ces vers,

Immo age, & à prima, dic, hoſpes origine nobis
Inſidias, inquit, Danaûm, caſuſque, tuorum
Erroreſque tuos : *nam te jam ſeptima portat*
Omnibus errantem *terris, & fluctibus aſtas.*

Je n'en connois point d'aſſez hardi qui vouluſt traduire, *informez-nous de vos erreurs.*

Annibal Caro l'a fait pourtant dans ſa verſion de l'Æneide.

Anzi (ſe non t'è grave) al fin le diſſe;
Incommincia à contar fin da principio
Et l'inſidie de Greci, & la ruina
Et l'incendio di Troja e'l corſo intero
De gli error voſtri

Mais noſtre Langue n'a rien à démeſler avec les Langues étrangeres ; & comme nous ſommes plus retenus que ceux qui ont dit *les erreurs d'Ulyſſe*, je m'aſſure qu'il n'y en a point qui vouluſt écrire à ſon ami qui ſeroit de retour d'un long voyage, *Je viens d'apprendre que vous eſtes de retour de vos grandes & longues erreurs.* Auſſi ne puis-je aſſez m'étonner que Mr de Voiture qui avoit le gouſt admirable, ait écrit à Mademoiſelle Paulet, en parlant de ſes voyages, *Si après cela je fais quelques ſouhaits particuliers pour moy, c'eſt qu'à la fin de* tant d'erreurs, *je puiſſe avoir l'honneur de vous entretenir*, &c.

Garde ſa compagne fidelle, P. 44.
Cette Reine dont les bontez
De noſtre foibleſſe mortelle
Tous les deffauts *ont ſurmontez*,

Icy *mortelle* ne ſert qu'à la ryme, & *le deffaut d'une foibleſſe* ne vaut pas mieux que *la foibleſſe d'un défaut.*

Goutez les, beaux eſprits, & donnez connoiſ- 538
ſance
En l'excez de voſtre plaiſir,
Qu'à des cœurs bien touchez tarder *la jouiſ-*
ſance
C'eſt infailliblement leur croiſtre le deſir.

Tarder & *croiſtre* ſont des verbes neutres. Il

falloit dire *retarder la jouiſſance ; accroiſtre le deſir* ; Et Mr de Vaugelas en a parlé dans ſes Remarques. Mr de Voiture a fait la meſme faute ſur autre verbe,

fol. 33. de l'Edition de 1650 in 4.

Tandis qu'ils vont doublant *mes peines rigoureuſes*, pour *redoublant*. On dit bien *doubler un cap*, *doubler un habit* ; & meſme *doubler le pas* ; mais on ne dit point *doubler le mal de quelqu'un*, pour *redoubler* ; & ce ſeroit faillir ſans doute, que d'écrire, *le vin qu'il a beu*, ou *le fruit qu'il a mangé luy a doublé la fievre*, pour *redoublé la fievre*.

P. 56. *Fais choir en ſacrifice au Demon de la France*
Les fronts trop élevez de ces ames d'Enfer,
Et n'épargne contre eux pour noſtre délivrance
Ni le feu, ni le fer.

Encore que les deux premiers vers de cette Stance ſoient dans le ſens figuré, je doute fort qu'on puiſſe dire *faire choir un front*, & *le front d'une ame*.

78. *Si quelque avorton de l'envie*
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux.

Le verbe qui eſt dans le troiſiéme vers laiſſe d'abord une fort vilaine idée, parce qu'il ne tient pas au nom qu'il regit. Rufin après avoir leu dans Terence,

In Eunuc. Act. 2. Sc. 3. v. 19. ——— *Facſis nunc, promiſſa appareant :*
Sive adeo digna res eſt, ubi tu nervos intendas tuos,

avoit dit, *Quid tibi videtur? habes-ne ultra aliquid, quo nervos tua loquacitatis intendas?* S. Hieroſme ne manque pas de l'en reprendre, & de luy reprocher meſme une ſi vilaine

maniere de s'exprimer. *Et indignaris*, dit-il, *ſi putide te loqui arguam, cum Comœdiarum turpitudines, amatorumque ludicra Eccleſiaſticus Scriptor aſſumas?* Quelle penſée pouvoit avoir S. Hieroſme de celle de Ciceron, quand il a dit, *Hoc me profiteor ſuſcepiſſe magnum onus, & mihi periculoſum, veruntamen dignum in quo omnes nervos ætatis, induſtriaque mea contenderem.* Je ſçay bien que Voſſius deffend Rufin contre ſaint Hieroſme, & que Quintilien a fort bien dit, *Dicta ſanctè & antiquè ridentur à nobis; quam culpam non ſcribentium quidem judico, ſed legentium;* Cependant il adjouſte, *tamen vitandum, quatenus verba honeſta moribus perdidimus, & evincentibus etiam vitiis cedendum eſt.* On voit par là que ceux qui écrivent doivent s'empeſcher, autant qu'ils peuvent, de donner de ſales idées; & s'il eſt vray, ſelon quelques-uns, que les Anciens ayent mieux aimé le *nobiſcum*, que *cum nobis*, pour une raiſon que je n'oſe érire, on peut juger ſi l'Autheur du vers ſuivant,

In Verr. Orat. 1. Voſſius Inſtit. Orator. part. 2. c. 6. ſect. 10. Quintil. lib. 8. c. de ornatu oratio-nis.

On le vit au combat, tel qu'eſtoit autrefois, &c.

ne meritoit pas qu'on luy donnaſt un mot d'avis à l'oreille. Comme l'intention de Mr de Malherbe eſtoit innocente, dans ce que je viens de remarquer, peut eſtre que ſa faute eſt excuſable. Mais qui peut le juſtifier d'avoir écrit à Madame de Termes ſur les Nopces de Mr de Racan? *Pour l'Epithalame, il ne luy couſtera rien. Il fera ſes écritures luy meſme. Après cela, adieu les Muſes. Il aura bien à monter ailleurs que ſur Parnaſſe.* On ne peut nier que ces dernieres paroles ne laiſſent une image plus honteuſe que celles-cy,

P. ſa-

Terent. in Andria. Act. 5. Sc 4. ℣. 31.

Arrige aures Pamphile.
His animum arrecti dictis.

Cependant les Critiques en ont fait aſſez de bruit, & je ne doute point qu'ils n'euſſent trouvé plus mauvais que noſtre Autheur euſt écrit ſi librement à une Dame, & qu'il ſe fuſt ſervi d'une ſi vilaine figure, en parlant à une Reine.

Æneid. li. 1. ℣. 583.

P. 91. *Vous eſtes en des lieux où les* champs *toûjours verds,*
Parce qu'ils n'ont jamais que de tiedes Hivers
Semblent en apparence avoir quelque merite.

On dit, *ce lieu merite bien que vous l'alliez voir, merite bien que vous l'aimiez*, &c. mais on ne dit point *ce lieu a du merite*, quoy qu'on le diſe d'une perſonne, & d'une action, comme il s'en eſt ſervi dans une Ode,

101. *Reſſouviens-toy qu'une action*
Ne peut avoir peu de merite,
Ayant beaucoup d'affection,

mais *cette action a de l'affection*, eſt une maniere de parler qui vaut moins encore que la premiere.

160. *Beauté mon beau ſouci de qui l'ame incertaine*
A, comme l'Ocean, ſon flus & ſon reflus.

Cette ame incertaine qui a ſon flus & ſon reflus, m'a fait ſouvenir d'abord de la Metempſycoſe de Pythagore, que Tertullien nomme *reciprocationem animarum in corpora*, après Platon qui avoit nommé *reciprocation*, le flus & le reflus de la Mer. Je ſçay bien que Mr de Malherbe ne viſoit pas là, mais je ſçay bien auſſi qu'il ne dit pas nettement ce qu'il veut dire. En effet, cette maniere de s'exprimer, *Voſtre ame incertaine a ſon flus & ſon reflus comme*

l'Ocean, n'eſt pas moins obſcure que cette autre,

Les voicy de retour, ces Aſtres adorables, P. 153.
Où prend mon Ocean ſon flus & ſon reflus.

Quoy qu'on devine qu'il a voulu repreſenter un eſprit irreſolu dans les deux premiers vers, & marquer dans les ſeconds, la joye que le retour d'une Maiſtreſſe peut cauſer à un Amant qui ne pouvoit ſe conſoler de ſa longue abſence.

On tient que ce plaiſir eſt fertile de peines 184.
Et qu'un mauvais ſuccez l'accompagne ſouvent.

Je ne ſçay ſi l'on dit *abondante de quelque choſe*, ni *fertile de quelque choſe*, pour *abondante & fertile en quelque choſe*; quoy que Mr de Balzac ait écrit dans ſon Ariſtippe, *Temps aveugles & pleins de tenebres, malheureux en Princes, & ſteriles d'hommes.* fol. 97. Noſtre Poëte a fort bien écrit ailleurs,

Ma mere vient de race 188.
Si fertile en *demi-Dieux*,

& noſtre Orateur a parlé plus purement, quand il a dit, *Mais d'ordinaire leur connoiſſance demeure cachée dans leur eſprit, & n'y produit qu'une vaine & oiſive contemplation; elle n'eſt* fertile qu'en penſées ſteriles, &c. Au commencement du diſc. ſ. d'Arift.

Tout le ſoin qui me demeure 116.
N'eſt que d'obtenir du ſort
Que ce qu'elle eſt à cette heure,
Elle ſoit juſqu'à la mort,

de la maniere qu'il a tourné le vers, il faut dire neceſſairement, *que ce qu'elle eſt à cette heure, elle le ſoit juſqu'à la mort.*

Je peſe mes diſcours, je me trouble & m'eſ- 148.
tonne

Tant j'ay peu d'aſſurance *en la foy* de perſonne,
Mais à vous je ſuis libre & n'ay rien de ſecret.

Nous diſons, *il ne ſe fie en perſonne*; *il ſe fie en peu de perſonnes*; mais on ne dit point, *il ſe fie peu en perſonne*; outre qu'on ne dit point encore, *je ſuis libre à vous*, mais *avec vous*; ni *je n'ay rien de ſecret à vous*, mais *avec vous*, & *pour vous*.

P. 161. *Je ne ſuis pas enſemble aveugle & temeraire,*
Je connois bien l'erreur *que l'Amour m'a fait faire*,
Cela ſeul *icy bas ſurpaſſoit mon effort.*

Ce dernier vers eſt bas; & dans celuy qui le precede, l'expreſſion n'eſt nullement pure; car encore qu'on die, *tomber en une erreur*, on ne dit point aujourd'huy, *faire une erreur*, pour, *faire une faute*, comme le diſoient nos derniers Poëtes.

Baif liv. 4. des Amours de Franci. Liv. des Amours de Francine.

Pardonnez-moy ſi j'ay fait cette erreur,
C'eſt l'amour forte
Qui me tranſporte,

& Baif écrivoit preſque toûjours ainſi,

——— *Il y a du profit*
A connoiſtre l'erreur *qu'un miſerable fit*
Afin de la fuir, ſi elle ſe preſente.

141. J'ay ſceu faire la délivrance
Du malheur de toute la France
Je la *ſçauray faire du mien.*

Quoy qu'il ſe ſerve en beaucoup d'endroits de cette façon de parler, elle eſt pourtant vicieuſe, & l'on ne dit point, *Je feray la délivrance de voſtre malheur.* Il a écrit plus purement quand il a écrit à Mr le Cardinal de

Richelieu, *Je vous mets en teſte un grand monſtre, quand je vous propoſe ma mauvaiſe fortune, mais auſſi eſtes-vous un grand Hercule.* Vous avez vaincu celle de la France, *vous viendrez bien à bout de la mienne.* P. 98.

Et quiconque fera l'hiſtoire 84.
De ce grand chef-d'œuvre de gloire,
L'incredule poſterité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage
Au deçà *de la verité.*

Il a veu ſans doute que, *au delà de la*, eſtoit une repetition dont l'oreille ſeroit choquée; Mais comme on ne dit point *je vous aime au deça*, mais *au delà de tout ce que vous ſçauriez imaginer*; il ne devoit point adoucir le vers aux dépens de la Grammaire & de l'uſage. Si quelqu'un ſoutient que Mr de Malherbe vouloit dire le contraire, *Que la Reine Mere eſtoit ſi ſage & ſi belle, que la poſterité ſe perſuaderoit à peine qu'elle euſt eſté la Pallas, par qui l'Eſtat avoit eſté gouverné*, comme il le dit ſix vers plus haut; *que cette verité deviendroit ſuſpecte, & qu'il en falloit moins dire pour en faire croire davantage*, Je reponds que cela eſt bien, mais que la penſée de noſtre Autheur n'eſt pas exprimée aſſez nettement, & qu'on ne dit point, *Je vous repreſenteray belle & ſage* au deçà *de la verité.*

Que le Boſphore en ſes deux rives 68
Aura de Sultanes captives,
Et que de meres à Memphis,
En pleurant diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance
Aux funerailles de leurs fils?

Dans ſes entretiés, fol. 309. *Tout cela ſeroit le mieux du monde*, dit Mr de Balzac, *ſi la vaillance de ſon courage n'y eſtoit point : la vaillance de ſa lance, encore pis, quoy que le peuple die, vaillant comme ſon eſpée, & vaillant comme l'eſpée qu'il porte. Mais Malherbe condamne luy-meſme les locutions plebées.* Mr de Balzac a remarqué fort judicieuſement qu'on ne diſoit point *la vaillance d'un courage*, *la vaillance d'une lance* ; mais je m'eſtonne qu'il ne ſe ſoit point apperceu qu'en cet endroit, *dire la vaillance de quelqu'un*, eſt une maniere de parler fort baſſe, & que noſtre Autheur avoit dit ailleurs,

P. 25. *Et comme* ſa valeur *maiſtreſſe de l'orage*
A nous donner la paix a montré ſon courage ;

Il n'avoit pas encore ſongé que Mr de Malherbe eſtoit tombé dans le deffaut des locutions *plebées* qu'il condamnoit, pour *vaillant comme l'eſpée*, quand il écrivoit en proſe,

66. qu'une *eſpée eſtoit vaillante. Bien vous diray-je que l'on va icy entamer des affaires, où ſans doute l'on regretera* voſtre eſpée comme la plus brave, *dont la France ait jamais fait peur à ſes ennemis.*

Il n'employe pas plus heureuſement ailleurs le mot de *brave*, quoy qu'en une autre ſignification.

209. *Tantoſt nos navires* braves
De la dépouille d'Alger. ¶

96. *Quand le monſtre infame d'Envie*
A qui rien de l'autruy *ne plaiſt.*

Comme on ne dit point *un autruy*, Mr de Malherbe n'a pû dire *à qui rien de l'autruy ne plaiſt*, & je ne penſe pas que cette maniere de parler ſoit bien receuë, quoy qu'un Au-

theur admirable ait taſché de la renouveler & de l'introduire.

Je ſçay de quels appas ſon enfance eſtoit pleine, P. 197.
Et n'ay pas entrepris
Injurieux ami, de ſoulager ta peine
Avecque *ſon mépris.*

Cet *injurieux ami* n'eſt pas bien placé. *Soulager la peine de quelqu'un avec le mépris*, &c. eſt une façon de parler qui eſt ſi obſcure qu'elle n'eſt pas intelligible ; & de quelque façon qu'on l'explique, on ſera contraint d'avouer qu'elle n'eſt ni pure ni nette. La ſuivante eſt nette, mais elle n'eſt pas pure.

La foy qui fut au cœur d'où ſortirent ces larmes 6.
Eſt le premier eſſay de tes premieres armes
Par qui tant d'ennemis à tes pieds abatus
Pas les ombres d'Enfer, pouſſiere de la Terre
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enſeignemens que tu n'as de vertus.

Je laiſſe à part le repos qui manque au troiſieſme vers ; On ne doit jamais dire, *Je voy voſtre deſſein, & que vous eſtes preſt de l'executer* ; encore qu'on puiſſe répondre, pour deffendre Mr de Malherbe, qu'on ſous-entend *& je voy que vous eſtes preſt de l'executer.* Mais on ne ſçauroit parler purement ſi l'on ne dit, *je voy que vous avez un deſſein, & que vous eſtes preſt de l'executer*, ou bien, *Je voy voſtre deſſein, & voy encore que vous eſtes preſt de l'executer.* Pour paſſer à des choſes plus agreables, j'en laiſſe quantité d'autres, ou vieilles, ou vicieuſes, comme celles-cy.

Quantesfois *lorſque ſur les ondes* 66.
Ce nouveau miracle ſtotoit, ¶

P. 51. Frapé non moins *que de charmes*, ¶
67. *Et la preſence des merveilles*
Qu'en oyoient dire nos oreilles.

Je ſçay qu'on dit, *je l'ay veu de mes propres yeux ; je l'ay entendu de mes oreilles* ; mais cecy m'eſt fort ſuſpect, *c'eſt une choſe que mes oreilles ont ouy dire.*

66. *Le Sceptre que porte ſa race*
Où l'heur aux merites eſt joint
Luy met le reſpect en la face
Mais il ne l'enorgueillit *point* ;

& ailleurs,

205. *Et ſi tous ſes appas ſont encore* en ſa face.

Ce n'eſt que depuis la mort de Mr de Malherbe qu'on ne ſe ſert plus de la *face*, pour le *viſage* d'une perſonne.

68. *Cependant noſtre grand Alcide*
Amolli *parmy vos appas*
Perdra la fureur qui ſans bride.
L'emporte à chercher le trepas

Cette *Bride* eſt une vilaine choſe pour un grand Roy, & l'on ne ſçauroit éviter avec trop de ſuperſtition, les figures qui font toujours dans l'eſprit, un mauvais effet.

70. *N'eſt-ce pas* nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord.

On dit bien *rendre à la Mort*, parce qu'on dit, *rendre à quelqu'un*, & que la Mort eſt une perſonne Poëtique ; mais *vous me rendez au naufrage*, pour, *vous me remettez dans le naufrage*, ne ſçauroit eſtre excuſé.

83. *Et les loix qui* n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance
Font tout perdre à la Violence
Qui veut avoir plus que le ſien.

Ce *ſien* eſt mal, bas, &c. & le verbe *excepter* n'eſt ni net, ni propre.

Certes, ces miracles viſibles P. 34.
Excedant *le penſer humain*,
Ne ſont point ouvrages poſſibles
A moins qu'une immortelle *main*,
Et la raiſon, &c.

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la penſée eſt imparfaite, & qu'il manque icy quelque choſe, *Vos actions merveilleuſes ne ſont pas des actions poſſibles, à moins qu'une main immortelle.*

Objet divin des ames & des yeux, 86.
Reine, le chef-d'œuvre des Cieux,
Quels doctes vers me feront avouer
Digne de te louer ;

Ce n'eſt pas écrire bien purement, que d'écrire, *Je me feray avouer digne de vous louer*, pour, *je feray avouer que je ſuis digne de vous louer.*

Les Muſes hautaines & braves 93.
Tiennent le flatter *odieux*.

Peu de gens voudroient écrire aujourd'huy *le flatter*, pour *la flatterie* ; & peu nommeroient encore *braves*, les Muſes qui ne cherchent que la Paix leur bonne amie, qui ſe picquent plus d'eſprit que de cœur ; qui ſe contentent de promettre ou de donner une couronne aux Victorieux au retour de la bataille. Il faut laiſſer cette Epithete à Pallas, qui eſt née le caſque en teſte, & que les Anciens ont repreſentée comme une fille dont le cœur ne pouvoit eſtre flechi. ;

——Ἀμείλιχον ἦτορ ἔχουσαν, Homer. ſive alius Hymn. in Pallad.

qui partage avec le Dieu Mars, tout le ſoin & toute la gloire de la guerre.

Idem altero Hymn. in Pallad.

ἦ σὺν Ἄρηϊ μέλει πολεμήια ἔργα
Περθόμεναί τε πύλης, αὐτή τε πτόλεμοί τε.

Après avoir dit,

Les Muses hautaines & braves
Tiennent le flatter odieux,

il continue,

Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en esclaves.
Mais aussi ne sont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne sont que rigueur & que glace,
Et de qui le cerveau leger
Quelques *services qu'on* leur *fasse*
Ne se peut jamais obliger.

S'il a entendu que les Muses ne sont pas de ces Beautez insensibles qui ne s'engagent jamais, quelques grands services qu'on leur rende, *Obliger*, n'est pas si propre en cet endroit, qu'*engager*. S'il a entendu que ces Beautez ne se tiennent jamais obligées des services qu'on leur rend, c'est parler mal que de dire, *elles ne se peuvent jamais obliger*; & de quelque façon qu'on explique sa pensée (car il est certain qu'elle est obscure) on ne peut deffendre cette maniere de parler, *un cerveau qu'on oblige*, ou *qui s'oblige*.

Il y a dans les Livres imprimez,

Et de qui le cerveau leger
Quelque service qu'on luy *fasse*,

Mais j'ay mis *leur* qui se rappporte à *Beautez*, pour *luy* qui se rapporte à *cerveau*; n'estant pas croyable que Mr de Malherbe eust chargé trois vers de tant de fautes; & qu'il ait songé à écrire, *faire du service à un cerveau*.

En

En quelle eſchole nompareille P. 127.
Auroit elle appris la merveille
De ſi bien charmer ſes appas ?
Que je puiſſe la trouver belle ;

Il veut dire de rendre ſes appas *ſi charmans*, mais ce qu'il dit n'eſt pas net ; car *charmer la beauté* n'eſt pas *la rendre charmante* ; & ce ne ſont pas *les appas qu'on charme* : ce ſont les appas eux-mêmes *qui charment* ceux qui les voyent.

Je me rends donc ſans reſiſtance 136.
A la mercy d'elle & du ſort.

Cette conſtruction eſt eſtrangere, & l'on ne dit point, *Je me rends à la mercy d'elle & du ſort*, mais *à ſa mercy* & à *la mercy du ſort*.

Mais quoy ? ces loix, dont la rigueur 138.
Tiennent mes ſouhaits en langueur,
Regnent avec un tel empire,
Que ſi le Ciel ne le diſſout,

On dit bien *diſſoudre*, ou *rompre un mariage*, *diſſoudre un metal*, &c. mais on ne dit point *diſſoudre un Empire*.

Nous le vous *amenons dépouillé de ſes armes* ;
O Roy l'aſtre des Roys,

pour *nous vous l'amenons*. On mettoit autrefois l'article devant le pronom poſſeſſif,

Vos graces en fait & dit Marot dans ſes Etreines à Bye.
Ont credit
De plaire, Dieu ſçait combien,
Ceux qui s'y connoiſſent bien
Le m'ont *dit*,

pour *me l'ont dit* ; mais c'eſt ce que l'on ne peut ſouffrir aujourd'huy ; & je m'eſtonne que Mr de Balzac tombe quelque fois dans la meſme faute.

P. 180. *Ces arrogans qui ſe deffient*
De n'avoir pas de luſtre *aſſez*,
Impudemment ſe glorifient
Aux fables *des ſiecles paſſez.*

Luſtre n'eſt pas icy en ſa place, & *ſe glorifier à quelque choſe*, ne vaut rien de quelque façon qu'on le prenne.

58. *O que nos fortunes proſperes*
Ont un change *bien apparent!*
O que du ſiecle de nos Peres
Le noſtre s'eſt fait different!

Il eût écrit avec plus de pureté, s'il eût mis, *ont veu le noſtre different.*

53. *Reſervez le repos à ces vieilles années*
Par qui le ſang eſt refroidy:
Tout le plaiſir des jours eſt en leurs matinées:
La nuit eſt déja proche à qui paſſe midy.

Je n'ai vû perſonne qui n'ait loué cette Stance, & toutefois je ſuis aſſûré qu'il y a dans ce dernier vers, une faute aſſez groſſiere. En effet, *proche*, en cet endroit eſt la même choſe qu'*approche*, & a le même regime; Cependant on ne dit point, *approcher à quelqu'un; proche à qu'elqu'un*, mais *de quelqu'un*; & il falloit mettre *la nuit eſt proche de qui paſſe midy*; car c'eſt faire la même faute que ſi je diſois, *je ſuis ennemi à qui éclaire mes actions*, pour *de qui*, ou *de celuy qui éclaire mes actions.*

4. *N'eſperons plus, mon ame, aux promeſſes du monde,*
Sa lumiere eſt un verre, & ſa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer.

Il falloit mettre *de ſe calmer*, car on ne dit point *l'eau calme*, pour *ſe calme*, puiſque *calmer* eſt

un verbe actif, & non pas un verbe neutre.

Ce ſont à peu près les choſes que je ne voudrois pas imiter en noſtre Auteur, & qui ont beſoin de quelque indulgence pour eſtre ſouffertes, encore qu'il y en ait quelques-unes qui ſemblent plus excuſables; & qui ſont à la verité bien moins vicieuſes que les autres. Dans tout le reſte il y auroit de la gloire & du plaiſir d'imiter Mr de Malherbe, & de former ſon eſprit & ſon caractere ſur le ſien.

Je ſçay qu'il y a des gens qui condamnent toute ſorte d'imitation, qui appellent ignorans & foibles ceux qui ne s'avancent qu'à meſure qu'ils ſont ou ſoutenus, ou pouſſez; qui diſent que le Genie de chacun doit être libre, qu'on ne peut l'aſſujettir ſans luy ôter quelque choſe de ſa vigueur & de ſa nobleſſe. Mais comme ceux qui l'aſſujettiſſent à un ſeul Auteur, le mettent dans une étrange ſervitude; ceux qui veulent qu'il ne ſe propoſe aucun modele, quelque beau qu'il ſoit, le mettent dans un extrême danger. Encore vaudroit-il mieux à mon avis, être indépendant, qu'eſclave. L'opinion la plus commune, eſt de ceux qui croyent qu'il faut choiſir les Ecrivains qui meritent d'être imitez; qu'on doit les ſuivre tant qu'ils ſont dans le bon chemin, & les quitter quand ils s'en éloignent, ou quand ils s'égarent. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ſoutiennent que le meilleur ne doit pas être le ſeul imité; ni même imité en toutes choſes, & c'eſt de la ſorte qu'on en doit uſer à l'égard de notre Mr de Malherbe. Auſſi n'eſt-il pas poſſible à un homme de s'approprier tout l'eſprit d'un ſeul; & quand même il le pourroit, il ne

Non qui maximè imitãdus, etiam ſolus imitãdus eſt. Quin. il. lib. 10. c. 2. &

lib. 11. cap. 5. Non eſt unusquã vis præcipuus ſit, imitãdus. Senec. Rhetor. in præfat. lib. 1. Controverſ.

doit ni le ſouhaiter, ni le faire, parce que les plus grands Ecrivains ont leurs inegalitez, & leurs deffauts; qu'on ne doit point imiter ce qui eſt ou defectueux, ou foible; qu'il y en a qui finiſſent ce que d'autres n'ont fait qu'ébaucher. Cette opinion n'a pas depleu à Virgile, qui n'a pas ſeulement ſuivi Nævius, Ennius, Pacuvius, Lucilius, Furius Bibaculus, Lucrece, &c. mais qui a encore imité Theocrite dans ſes Eclogues, Heſiode dans ſes Georgiques, Apollonius dans le quatriéme Livre de l'Æneide, & Homere dans tout le reſte de ſon merveilleux Ouvrage. Les Guides que Virgile n'a point eu honte de ſuivre, en ont ſuivy d'autres: Et comme les Latins ſe ſont enrichis de la dépouille des Grecs; les Italiens & les François ſe ſont parez bien ſouvent des richeſſes des uns & des autres. En effet, il y a eu des copies en même-tems qu'il y a eu des originaux; & quoyque ceux qui ont inventé les choſes, doivent avoir precedé ceux qui n'ont fait que les imiter; je penſe qu'on en pourroit dire, à peu prés, ce que répondit un Philoſophe Indien au Grand Alexandre, qui luy demandoit qui eſtoit le premier ou du jour, ou de la nuit, *Que celuy-là avoit précedé la nuit, d'un jour.* Il eſt vray qu'il faut icy diſtinguer les Pirates d'avec les Marchands, & ceux qui empruntent d'avec les autres qui dérobent.

Vide Macrobium lib. 5. & 6. Saturnal.

Plutarq. dans la Vie d'Alexandre.

Mais comme il ſeroit à deſirer que quelqu'un imitât heureuſement Mr de Malherbe, dans les belles choſes qu'il nous a données, n'auroit-il point imité luy-même les Anciens & les Modernes? n'auroit-il rien tiré de la Grece? rien de la vieille ou de la nouvelle Italie? Il eſt aiſé d'en

juger, ſi je ne me trompe, par la ſuite de ces Remarques.

L'Aurore d'une main en ſortant de ſes portes, P. 19.
Tient un vaſe de fleurs languiſſantes & mortes,
Elle verſe de l'autre une cruche de pleurs:
Et d'un voile tiſſu de vapeur & d'orage
Couvrant ſes cheveux d'or, decouvre en ſon viſage
Tout ce qu'une ame ſent de cruelles douleurs.

Le Soleil qui dedaigne une telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il déloge, éloigne ſa barriere;
Mais comme un criminel qui chemine au trépas,
Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
Il marche lentement, & deſire qu'on ſçache
Que ſi ce n'eſtoit force, *il ne le feroit pas.*

Lucain a dit que ce fut avec violence que le Soleil éclaira un Champ de Bataille; qu'il ne l'éclaira pas même de ſes rayons ordinaires.

Segnior Oceano, quam lex aterna vocabat, Lib. 1. Pharſ. v. 1.
Luctificus Titan nunquam magis athera contra
Egit equos, currumque Polo rapiente retorſit:
Defectuſque pati voluit, raptaque labores
Lucis: & attraxit nubes, non pabula flammis
Sed ne Theſſalico purus luceret in orbe.

Depuis Lucain, Sannazar a dit ſur le ſujet même qu'a traitté Mr de Malherbe, après le Tanſille,

Quod ſcelus Eois ut primum cernet ab undis De partu Virginis lib. 1. ſub finem.
Sol, indignantes retro convertere currus
Optabit; fruſtraque ſuis luctatus habenis,
Quod poterit, tandem auratos ferrugine crines
Inficiet, mœſtamque diu ſine lumine frontem
Oſtendet terris, ut qui jam ploret ademptum
Auctorem, regemque ſuum; quin ipſa nigranti
Fratris ab ore timens, & tanto concita caſu

Cynthia, caruleo vultus obnubet amictu,
Avertetque oculos, lacrymaſque effundet inanes.

P. 24. *Certes quiconque a veu pleuvoir* deſſus *nos teſtes*
Les funeſtes éclats des plus grandes tempeſtes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
& ailleurs ;
70. *Mais d'aller plus à ces batailles*
Où tonnent les foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flame & le fer.

Il eſt excuſable de s'être ſervy deux fois de cette penſée, parce qu'on ne peut rien voir de plus grand ni de plus beau que cette *playe de tempêtes, de fer, & de feu*. L'Auteur *de la conqueſte de Grenade* a encheri ſur Mr de Malherbe pour la redite.

Giralamo Graziani. Canto 1. St. 56.
Già di ſtrali atra nube il cielo oſcura,
Onde pioggia ſcorga di ſangue humano ;
Già volan da le machine più gravi
Gli aſpri macigni, e le ferrate travi,
& trois Stances plus bas,
Piomba d'horrida calce ardente pioggia
Sù la gente Chriſtiana, e piomba ancora
Di bitume, e di zolfo in varie foggia
Fiamma, che dilatata arde, e divora.

Canto 13. St. 18.
Piove à l'incontro, e di ſaette, e d'haſte
Horrido nembo à duoi guerrieri adoſſo

Canto ult. St. 48.
Catapulte, baliſte, e altre ordigni
Piovono anchora à la cittade in grembo,
Di ſaette, di lancie, e di macigni
Con ſtrage ſpaventoſa horrido nembo.
& dans la Stance ſuivante,

Cade intanto da i muri infausta pioggia,
Che i fieri assalitori à terra stende
Da le machine uscir, da le faretre
Pece, e zolfo, e bitume, e dardi, e pietre.

Il y a dans l'Arioſte,

Che ferro, e foco, e merli, e tetti gravi
Cader facendo à guisa di tempeste,

& dans le Chant ſeiziéme,

Grandine sembran le spesse saette
Dal muro sopra gl'inimici sparte.

Je me ſouviens d'avoir lû dans la Paſſion de ſaint Eſtienne que Prudentius a décrite en quatre vers,

Primus init Stephanus mercedem sanguinis, imbre
Afflictus lapidum

& dans Claudien *,

Nam flammeus imber in hostem
Decidit.

(a) Tertullien avoit écrit, avant l'un & l'autre, en parlant de ces deux Villes, qui pour un crime effroyable furent conſumées par le feu du Ciel, *Dehinc ut Deus censor esset, impietas ignium meruit imbres.*

Ammian Marcellin s'eſt ſervy plus d'une fois de cette maniere de parler (b), *Cujus occasu, in fugam dilapsi populares ejus omnes, moxque ne raperetur ratione justa regressi, numerosas gentes ad arma clamoribus dissonis concitarunt: quarum concursu* ritu grandinis hinc inde convolantibus telis, *atrox committitur pugna.* Et dans un autre Livre (c), *Et casis omnibus incolis, mœnibusque; com-*

Nell'Orlando Furioſ Cãt. 40. St. 19.

In Enchirid. Hiſt. Veteris & Novi Teſtam. cujus auth. alii Amœnum faciũt, alii Cæliũ Sedulium presbiterũ Scotũ qui ſub Theodoſ. juniore vixit.

* Claud. de ſexto cõſulatu Honorii V. 342.

(a) Lib. de Pallio. c 2. f. 682 edit. Frob. An. 1539.
(b) Lib. 29. f. 33. edit. Henr. Val.
(c) Lib. 39. f. 403. ejuſ. edit.

planatis, ad Tingitanum Caſtellum progreſſus, per Ancorarium montem, Mazicas in unum collectos invaſit, jam tela reciprocantes volitantia grandinis ritu. Un autre Hiſtorien a profité de cette penſée(a), *Vapor vulnerum repentinam cælo nebulam intendebat : dies effusâ* telorum grandine *tegebatur.* Et pour revenir à nos Poëtes, Virgile n'avoit-il pas dit,

(b) *It toto turbida cælo*
Tempeſtas telorum, ac ferreus ingruit imber ;

ce qu'il avoit pris d'Ennius,

(c) *Haſtati ſpargunt haſtas, fit ferreus imber,*

A ces vers on peut ajoûter ceux du ſixiéme Livre de Lucrece,

Nunc ratio quæ ſit, per fauceis montis ut Ætnæ
Exprent ignеis interdum turbine tanto,
Expediam, neque enim dîa de clade coorta
Flamma tempeſtas, &c.

Notis ad Phædrũ Pag. 40. ce *dîa*, pour *media*, eſt de la correction du ſçavant Mr. le Febvre.

P. 30. Voicy une Stance admirable.

Tel qu'à vagues épanduës,
Marche un fleuve imperieux
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours glorieux :
Rien n'eſt ſeur en ſon rivage,
Ce qu'il trouve il le ravage,
Et traînant comme buiſſons
Les cheſnes, & leurs racines,
Oſte aux campagnes voiſines
L'eſperance des moiſſons.

(a) Saxo Grammat. Hiſt. Dan. li. 8. f. 146. edit. Sor.
(b) Æneid. li. 12. v. 283
(c) Macrob. lib. 6, Satur. ca. 1.

Tel & plus épouvantable
S'en alloit ce Conquerant,
A ſon pouvoir indomptable
Sa colere meſurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Eſtoient comme d'un tonnere
Qui gronde contre la Terre
Quand elle a fâché les Cieux.

Ce que Mr de Malherbe a dit du Roy, Mr Chapelain l'a dit depuis de ſon Heroïne dans ſon beau Poëme.

C'eſt ainſi qu'un torrent d'une chute ſubite La Pucelle f. 67.
Du ſommet des rochers en bas ſe precipite,
Roule par les vallons, & d'un cours furieux
S'ouvre dans la campagne un chemin glorieux.

Il a dit encore ailleurs, en parlant de la colere d'Amaury,

Ainſi, lors que d'un lac la ſolide chauſſée f. 364.
Par un filet d'eau vive eſt ſourdement percée,
Et que pour deſormais s'écouler librement,
Cette porte eſt montrée au captif élément;
L'eau vient de toutes parts à l'étroite ouverture;
S'entrepreſſe au paſſer, ſort, boüillonne, & murmure;
Et ſur les champs voiſins répandant ſa fureur,
Détruit, par ſes dégats, l'eſpoir du laboureur.

Ce qu'il dit de la colere d'Amaury, l'Auteur *de la Conqueſte* de Grenade, le dit de l'Amour, dans le cœur d'Elvire.

Qual fiume à cui ripugna eccelſa ſponda, Canto. 6 St. 67.
Gonfio da nuovo humor trabocca al fine,
E l'argine importun ſuelle con l'onda,

E move d'ogn'intorno alte ruine ;
Le ſelve chianta, i ſeminati affonda,
Tutto ingombra di morti, e di rapine,
Portando per trofeo de' ſuoi furori
Capanne, agricoltor, greggie, e paſtori,

Tale il perfido Amor, &c.

Le Comte Fulvio Teſti, dans ſon fragment *de l'Inde conquiſe*, dit, en parlant de deux fameux Avanturiers qui fondoient ſur leurs ennemis,

Coſi talor de le nervoſe ſpalle
Scendon de l'Appennin due grand torrenti,
Che poſcia uniti à la ſuggetta valle
Portan di ſciolto gel guerre frementi ;
Rompon gli argini oppoſti, e con le ſtalle
Rapiſcono per via gl' intieri armenti.
Di lontano il Paſtor piange, e s'affanna,
Ma ſorda corre al mar l'onda tiranna

Le Taſſe dit la même choſe de l'armée des Chreſtiens,

Nella Ieruſ. Canto 1. St. 75.

Non è gente Pagana inſieme accolta,
Non muro cinto di profonda foſſa,
Non gran torrente, ò monte alpeſtre, ò folta
Selva, ch'l lor viaggio areſtar poſſa.
Così de gli altri fiumi il Re tal volta
Quando ſuperbo oltra miſura ingroſſa,
Sovra le ſponde ruinoſo ſcorre :
Nè coſa è mai, che gli s'ardiſca opporre.

Il y a dans l'Arioſte,

Nell'Orlando Furioſo Can. 40. St. 31.

Con quel furor, che' l Re de' fiumi altero,
Quando rompe tal volta argini e ſponde,
E che ne i campi Ocnei s'apre il ſentiero,
E i graſſi ſolchi, e le biade feconde,
E con le ſue capanne il gregge intero,

E co i cani i paſtor porta ne l'onde,
Guizzano i peſci à gli olmi in sù la cima,
Ove ſolean volar gli augelli in prima.

Silius Italicus avoit exprimé la même choſe, en parlant du Conſul Gracchus,

Ut torrens celſi præceps è vertice Pindi Lib. 4. Punic. V. 522.
Cum ſonitu ruit in campos; magnoque fragore
Avulſum montis voluit latus, obvia paſſim
Armenta, immaneſque feræ, ſylvæque trahuntur.
Spumea ſaxoſis clamat *convallibus unda.*

Ce *clamat* eſt pris d'Horace qui compare l'avenir à un torrent, dans ces admirables vers ſur nôtre ſujet.

Quod adeſt, memento Lib. 3. Carmi. Od. 29. V. 32.
Componere æquus: cætera fluminis
Ritu feruntur, nunc medio alveo
Cum pace delabentis Etruſcum
In mare, nunc lapides adeſos,
Stirpeſque raptas, & pecus, & domos
Volventis unà, non ſine montium
Clamore, *vicinaque ſylva;*
Cum fera diluvies quietos
Irritat amneis.

Lucain en a dit autant de Pompée,

Sic pleno Padus ore tumens ſuper æggere totas Lib. 6. Pharſ. V. 272.
Excurrit ripas, & totos concutit agros.
Succubuit ſi qua tellus, cumulumque furentem
Undarum non paſſa ruit: tum flumine toto
Tranſit, & ignotos aperit ſibi gurgite campos.

Virgile avoit laiſſé dans le deuxiéme Livre de l'Æneide, une belle idée de cette peinture, après en avoir tiré cette comparaiſon du quatriéme Livre de l'Iliade, V. 452. Æneid. lib. 2. V. 304.

In ſegetem veluti cum flamma furentibus auſtris

Incidit ; aut rapidus, montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit sylvas.

Il y a une même description dans le premier Livre de Lucrece, & toutes celles que je viens de remarquer semblent en avoir esté tirées. Mais ce que les Latins, les Italiens, & les François ont appliqué à divers sujets, ou à des personnes differentes ; Homere l'avoit dit de Diomede & d'Ajax. Cependant il me semble que les vers Grecs, Latins, & Italiens n'ont point d'avantage sur les François que j'ay rapportez ; que ces derniers même sont plus pompeux que ceux de Gratiani, de Testi, du Tasse, & de l'Arioste, & qu'ils peuvent être comparez à ceux d'Horace, qui ont quelque chose de plus grand & de plus fort que ceux de Lucain, de Silius Italicus, & de Virgile.

Vers. 281 & seq.

Lib. 5. Ilia. ℣. 87. Iliad. lib. 11. ℣. 492

Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace ;
Et les éclairs de ses yeux
Estoient comme d'un tonnerre
Qui gronde contre la Terre
Quand elle a fâché les Cieux.

Ce qu'il dit icy du Roy, en quatre vers, Properce l'a dit, en trois mots, de Cynthia en colere,

Lib. 4. Ele. 8. ℣. 55. Trag. Ἑπτὰ ἐπὶ Θήβαις p. 95. edit. Septadem Tragœd. pag. 71.

Fulminat illa oculis ;

& je ne puis oublier sur ce sujet une expression assez étrange, qui est dans l'Æschyle, φόβον βλέπων ; δεδορκὼς Ἄρην. Je me souviens d'avoir lû la même chose dans Aristophane.

Μισῶν λόγους ἀνθρωοπος, οὐδεπώποτε
Αντίσθετον εἰπὼν, ἀλλ' Ἄρη βλέπων.

& dans Pindare à la fin de l'Ode IX. In Olym.

Εὐχειρα, δεξιόγυιον, ὑρῶν·..

Τ' ἀλκάν.

Pour, *avoir le regard fier, Martial, terrible.* Aristophane l'a dit encore d'une autre maniere βλέπων ἀστραπὰς, *respiciens coruscationes*, pour dire qu'il sortoit du feu de ses yeux, & c'est la pensée de notre Auteur, *Et les éclairs de ses yeux.* Il est vray que cecy n'est pas fort bien, *Et les éclairs de ses yeux estoient comme d'un tonnere*, pour, *ressembloient à un tonnerre*, ou *estoient comme les éclairs d'un tonnerre*; car outre que cette maniere de parler est basse, elle n'est ni pure ni nette; & l'on n'écrit point dans le beau style, *la froideur de vostre main est comme d'un marbre*; *la blancheur de vostre teint est comme d'un lys*, pour, *comme celle d'un lys, comme celle d'un marbre*, &c.

Quelle vaine resistance P. 31.
A son puissant appareil,
N'eust porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil?
Et veu sa faute bornée
D'une chute infortunée
Comme la rebellion,
Dont la * funeste *folie* * *fameuse*
Fit voir à la Thessalie
Olympe sur Pelion;

& ailleurs en parlant de la Victoire,

Telle, en ce grand assaut où des fils de la Terre 59.
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le Ciel & rua le tonnere
Dont Briare mourut.

Des ja de tous coſtez s'avançoient les approches
Icy couroit Mimas, là Typhon ſe battoit,
Et là ſuoit Euryte à detacher les roches
Qu'Encelade jettoit . . .

P. 60. *Ces Coloſſes d'orgueil furent tous mis en poudre,*
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez;
Phlegre qui les recent, put encore la foudre
Dont ils furent touchez.

Il y a dans le Poëme de Mr. Chapelain,

Pucelle liv. 11. pag 455. *Tel, quand, pleins de fureur, les enfans de la Terre*
Aux habitans du Ciel declarerent la guerre,
Et qu'Oſſe & Pelion l'un ſur l'autre entaſſez
Servirent d'échelons à leurs pas inſenſez,
Entre mille Geans, l'immenſe Briarée
S'alloit faire paſſage à la voute azurée,
Si par un foudre heureux, le Ciel preſque emporté,
En terre, avec ſes monts, ne l'euſt precipité.

Horace a dit,

Lib: 3. Carm. Ode. 4. V. 42. *Scimus, ut impios*
Titanas, immanemque turmam,
Fulmine ſuſtulerit caduco,
Qui terram inertem, &c.

Magnum illa terrorem intulerat Jovi
Fidens juventus horrida brachiis,
Fratreſque tendentes opaco
Pelion impoſuiſſe Olympo.
Sed quid Typhœus, & validus Mimas;
Aut quid minaci Porphyrion ſtatu,
Quid Rhœcus, evulſis que truncis
Enceladus jaculator audax,

Contra ſonantem Palladis Ægida
Poſſent ruentes, &c.

Virgile s'eſt ſouvenu de leur crime, & du chaſtiment dont ce crime fut ſuivy.

Tum partu Terra nefando
Cœumque, Japetumque creat, ſævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum reſcindere fratres.
Ter ſunt conati imponere Pelio Oſſam
Scilicet, atque Oſſæ frondoſum involvere Olympum:
Ter Pater extructos disjecit fulmine monteis.

Lib. 1. Georg. v. 278. Vide Heſiodum in Theogo.

Ovide en devoit parler, & il n'y a pas manqué,

Affectaſſe ferunt regnum cœleſte Gigantes,
Altaque congeſtos ſtruxiſſe ad ſidera montes.
Tum Pater omnipotens, miſſo perfregit Olympum
Fulmine, & excuſſit ſubjectum Pelion Oſſæ.

Lib. 1. Metamor. v. 152.

Je ne puis oublier les vers d'un Auteur que j'eſtime infiniment, quoyqu'il les ait fait contre un autre Auteur que je n'eſtime pas moins que luy.

Vanas Gigantum iras, & impetus graves
Miratur aliquis audiens mortalium,
Auſumque cœlo vincula inferre irrita
Sævum Typhœa, cum jugoſum Pelion
Adderet Olympo, matre nec Terra ſatum
Agnoſceret ſeſe, impium donec pater
Iratus, ardenti igne ſuſtulit caput
Ut par erat: nam quis petat ſanus Deos?

Sannazar. libro 1. Epigr. in Politianum quem Policianum vocat,

Telle n'eſt point la Cytherée, P. 65.
Quand d'un nouveau feu s'allumant
Elle ſort pompeuſe & parée,
Pour la conqueſte d'un Amant.
Telle ne luit en ſa carriere

Des mois l'inegale courriere ;
Et telle deſſus l'Horiſon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux mêmes de Cephale
En ſeroient la comparaiſon,

Sylv. lib. 2. Stat. in Epicedio Pleti ỳ. 34.

Illius unus
Ante decor, quantum præcedit clara minores
Luna faces, quantumque alios premit Heſperus ignes.

Stat. Sylv lib. 3. in Epithalamio. Stellæ & Violantiæ ỳ. 113.

Latias metire quid ultra
Emineat matres, quantum Latonia Nymphas
Virgo premit, quantumque egomet Nereidas exto.

C'eſt ce que Venus dit elle même en faveur de Violantille ; & dans Horace, Lalagé ne brille pas moins que *l'inegale Courriere des mois*,

Horat. lib. Car od. 5. ỳ 18.

Albo ſic humero nitens,
Ut pura nocturno renidet
Luna mari.

In Hippolyt. cho Act. 2. ỳ. 8.

Seneque uſe de la même comparaiſon, pour Hippolyte, dans un Chœur,

Pulchrior tanto tua forma lucet,
Clarior quanto micat orbe pleno,
Cum ſuos ignes coeunte cornu
Junxit, & curru properante pernox
Exerit vultus rubicunda Phœbe, &c.

vide Corip. lib. 1. loquentem de filia Juſt Imp Jovian. Pont Eridan. liv. 2 de Paſyal & Stella ỳ. 21.

Et ce que les Anciens ont dit de pluſieurs perſonnes, notre Auteur le dit de la Reine Mere, dans une Stance.

Guize en ſes murailles forcées
Ramettra les bornes paſſées
Qu'avoit noſtre Empire Marin,
Et Soiſſons fatal aux ſuperbes
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

Ovidii Epiſtola Leand. ad Her. ỳ 71. & ſeq. &c.

Giulio Guaſtauini a remarqué ſur une Stance de la Jeruſalem du Taſſe, quelque choſe de ſemblable. Mr de Balzac a fait après luy la même Remarque dans ſes Entretiens; & ce que Virgile a dit en cinq vers de Troie, & Sannazar en huit de Carthage, Mr de Malherbe l'a dit en deux de Turin. Seneque a dit de Lyon, la même choſe, en moins de paroles, *Lugdunum quod oſtendebatur in Gallia, quæritur*; & peut-eſtre que Florus a profité de cette penſée, en parlant du peuple Romain; *Ita ruinas ipſas urbium diruit ut hodie Samnium in ipſo Samnio requiratur.* Mais je ne puis oublier ce demi vers de Virgile,

Et campos ubi Troja fuit,

qui ne peut eſtre ni plus ſerré ni plus fort, & qui a fait dire à Macrobe, *Vis audire illum* (Maronem) *tanta brevitate dicentem, ut arctari magis & contrahi brevitas ipſa non poſſit? ecce pauciſſimis verbis maximam civitatem hauſit & abſorpſit: nec reliquit illi nec ruinam.* Ovide s'eſt ſervy de cette même penſée,

Jam ſeges eſt ubi Troja fuit.

Et je me ſouviens d'avoir vû dans les Catalectes,

Hæc ſunt quas merito quondam eſt mirata Vetuſtas,
Magnarum rerum magna ſepulchra jacent.

Ce qu'écrit Sulpitius à Ciceron, pour le conſoler de la mort de ſa fille Tullia, eſt, à la verité, plus hardi, mais il ne laiſſe pas d'être admirable. *Ex Aſia rediens*, dit il, *quum ab Ægina Megaram verſus navigarem, cœpi regiones circum circa proſpicere: poſt me erat Ægina, ante Megara: dextra Piræus, ſiniſtra Corinthus: quæ oppida quodam tempore florentiſſima fuerunt, nunc proſtrata & diruta ante oculos jacent. Cœpi egomet mecum ſic*

Pag. 294.

Epiſt. 91.

Lib. 1. c. 16.

Æneid. l. 3. ℣. 11.

Lib. 5. Saturnal. c. 1.

Epiſt. penul Uly. ℣. 53. in Athenas & alias urbes.

cogitare, Hem nos homunculi indignamur, ſi quis noſtrum interiit, aut occiſus eſt, quorum vita brevior eſſe debet : quum uno loco tot oppidorum cadavera *projecta jaceant.* Cependant, quoyque je trouve cette expreſſion admirable, j'avoue que je ne ſerois pas aſſez hardi pour nommer *Cadavres*, ou *Squeletes*, les ruïnes d'une Ville.

P. 75. *Aſſez de funeſtes batailles*
Et de carnages inhumains,
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que ſous ton Genie
Se termine cette manie
Et que las de perpetuer
Une ſi longue malveillance
Nous employions noſtre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Diſcorde aux crins de Couleuvres
Peſte fatale aux Potentats, &c.

Manile a dit,

Lib. 1. *Jam bella quieſcant*
Atque adamanteis Diſcordia vincta catenis
Æternos habeat, frenos in carcere clauſa.

Ces vers qui ſont auſſi peu du ſiecle d'Auguſte que leur Auteur, ont eſté faits d'après un excellent Original,

Furor impius intus
1 Æneid. V. 248. *Sæva ſedens ſuper arma, & centum vinctus ahenis*
Poſt tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

On trouve dans tous les Auteurs qui ont parlé des Guerres Civiles, ce que dit icy Mr de Malherbe, & Lucain a commencé par là ſon Poëme Epique,

Bella per Æmathios pluſquam civilia campos, Lucain.
Juſque datum ſceleri canimus, populumque potentem
In ſua victrici converſum viſcera dextra.

Horace avoit déja dit,

Sed ut, ſecundum vota Parthorum, ſuâ Lib. 1. Carm. Ode 7. ℣. 9.
Urbs hæc periret dexterâ

Et dans le même Livre,

Suis & ipſa Roma viribus ruit. Ode 16. ℣. 2.

Pour cette Diſcorde aux crins de Couleuvres, elle eſt du ſixiéme Livre de l'Æneide.

Diſcordia demens ℣. 280.
Vipereum crinem vittis innexa cruentis.

& Petrone en a fait ſon profit en quelque endroit auſſi bien qne noſtre Mr. de Malherbe.

Sciſſo Diſcordia crine De mutatione Reipub. Romanæ.
Extulit ad ſuperos Stygium caput: hujus in ore
Concretus ſanguis, contuſaque lumina flebant;
Tabo lingua fluens, obſeſſa draconibus ora.

Quand le ſang bouillant en mes veines P. 79.
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantoſt vous ſoupiriez mes peines
Tantoſt vous chantiez mes plaiſirs:
Mais aujourd'huy que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Sieroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules avantures
D'un amoureux en cheveux gris?

Soupirer eſt un verbe neutre; mais il eſt actif en cette ſignification, & les Poëtes François s'en ſervent à l'exemple des Latins qui en ont fait un verbe actif.

Quod ſi forte alios jam nunc ſuſpirat amores, Tibull. Eleg. 4. ℣. 11.

auſſi bien que *d'ardeo*, & de *coruſco*.

Virg. Ecl. 2. ℣. 1. *Formoſum paſtor Corydon ardebat Alexin.*

Virgil. 10 Æneid. ℣. 651. *Talia vociferans ſequitur, ſtrictumque coruſcat Mucronem.*

Tibulle a cru qu'un vieillard ne pouvoit dire des fleurettes, de bonne grace,

lib. 1. Eleg 1. ℣. 67. *Jam ſurrepet iners ætas, nec amare decebit, Dicere nec cano blanditias capite.*

Properce veut qu'il ne ſoit permis qu'à la jeuneſſe de parler d'amour;

lib. 2. Ele. 10. ℣. 11. *Ætas prima canat veneres, extrema tumultus;*

& ſi l'on en croit Ovide, qui n'entendoit pas mal la galanterie, il faut eſtre jeune pour faire l'amour & la guerre,

Amor. lib. 1. Eleg. 9 ℣. 3. *Turpe ſenex miles, turpe ſenilis amor.*

P. 62. C'eſt ce que Mr de Malherbe a dit ailleurs,

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain, dans les combats, ont des ſoins diligens:
Mars eſt comme l'Amour; ſes travaux & ſes peines
Veulent de jeunes gens.

Quoy qu'Anacreon ait eſté d'un ſentiment contraire à celuy d'Ovide,

Τοῦτο δ' οἶδε
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὰ παρπαὶ παίζειν
Οἵτω πέλας τὰ μοίρης.

P. 82. *Themis capitale ennemie*
Des ennemis de leur devoir, &c. ¶

83. *Nos champs meſme ont leur abondance*
Hors de l'outrage des voleurs;

Les feſtins, les jeux & la danſe
En banniſſant toutes douleurs.
Rien n'y gemit, rien n'y ſoupire,
Chaque Amarylle a ſon Tityre;
Et ſous l'épaiſſeur des * ormeaux **rameaux*
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne
Qui ſoir & matin ne reſonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

D'autres ont dit ce que dit Mr de Malherbe en cette Stance, & dans les trois derniers vers de celle qui la precede,

Le repos du ſiecle où nous ſommes P. 82.
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt que le fer.

Je me contenteray de renvoyer le Lecteur à l'Eclogue entiere de Calphurnius, où il trouvera Eclog. 7. ℣. 37.

Licet omne vagetur
Securo cuſtode pecus, &c.
Et redit ad terras tandem ſqualore ſituque
Alma Themis poſito.
Plena quies aderit qua ſtricti neſcia ferri, &c.

Pour la fin de la Stance, il me ſemble qu'il y en a quelque idée dans les premiers vers d'une piece de Pontan.

Pax Cererem redditque agris, redditque Lyaum, Jovianus Pontanus De Amore conjugali lib. 2. in Exult. de Pac. ℣. 3.
Et ſua cantantem Manala Pana ſonant.
Jam facilis, jam lata choros per prata voluptas
Ducit & optatus rura reviſit Amor.

Ce n'eſt point aux rives d'un fleuve P. 80.
Où dorment les vents & les eaux,
Que fait ſa veritable preuve
L'art de conduire les vaiſſeaux,
Il faut en la plaine ſalée

Avoir lutté contre Malée,
Et près du naufrage dernier
S'eſtre veu deſſous les Pleïades,
Eloigné de ports & de rades,
Pour eſtre creu bon marinier

Seneque avoit dit,

Seneca Epiſt. 85. — *Tranquillo, ut aiunt, quilibet gubernator eſt. Gubernatorem in tempeſtate, in acie militem intelligas;*

Idem lib. de Prov. cap. 4. & ce Philoſophe dit la même choſe en quelques autres endroits. Malée (aujourd'huy Malio) eſt un cap du Peloponneſe, fameux par pluſieurs naufrages, & dont Stace a dit,

Thebaid. lib 7. ℣. 16. & lib. 2. ℣. 33. — *Et rauca circumtonat ira Malèa.*

Euſtathius en a parlé ſur ce vers d'Homere,

Λ'ν νυσὶ γλαφυρῇσι Μαλεάων ὄρος αἰπὺ
Ἵξε δέων,

Et ſi on en veut ſçavoir davantage, on n'a qu'à voir la Geographie ſacrée de Mr Bochart, & les Commentateurs de Virgile ſur le dernier des vers ſuivans,

p. 501. — *Nunc, nunc inſurgite remis*
Hectorei ſocii, Trojæ quos ſorte ſuprema
Æneid. li. 5. ℣. 189. — *Delegi comites: nunc illas promite vires,*
Nunc animos, quibus in Gætulis syrtibus uſi,
Ionioque mari, Maleæque ſequacibus undis.

Pour le reſte, il ſemble que notre Auteur ait ſongé à Seneque, ou à Horace,

Senec. in Hercule fur. Act. 1. ℣. 8. — *Hinc qua tepenti vere laxatur dies,*
Tyria per undas vector Europæ nitet;
Illinc, timendum ratibus ac ponto gregem
Paſſim vagantes exerunt Atlantides,

Indomitas prope qualis undas Horat. li. 4. Carm. Ode 14. ℣. 20.
Exercet Auſter, Pleïadum choro
Scindente nubes.

Car ces ſept Etoiles ont eſté nommées des Grecs *Pleïades*; *Atlantides*, & *Vergiliæ* des Latins; & l'on voit dans le commencement de ce dernier vers pourquoy elles ſont à craindre. De Pleïad vide Arat. Phæn. ℣. 262. & ℣. 99.

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la Mer,
Sans que ſon gouſt devienne amer,
Paſſe d'Elide en la Sicile,
Ses flots par moyens inconnus,
En leur douceur entretenus,
Aucun meſlange ne reçoivent;
Et dans Syracuſe arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent,
Auſſi peu ſalez que devant.

Alphée eſt le Fleuve dont il parle. Homere le nomme ἱερὸν ῥοὸν; & Seneque dit après luy, Iliade 11. ℣. 725. In Thyeſt. Actu 1. Scen. 1. ℣. 116.

Nec ſuas profert ſacras
Alpheus undas.

Sur quoy l'on peut conſulter Plutarque dans le Traité des Oracles qui ont ceſſé. Au reſte la comparaiſon de notre Poëte eſt tirée de Stace,

Tumida ſic transfuga Piſa
Amnis, in externos longe flammatus amores,
Flumina demerſo trahit intemerata canali,
Donec Sicanios tandem prolatus anhelo
Ore bibat fontes, miratur dulcia Nais
Oſcula, nec credit pelago veniſſe maritum.

Sylvar. lib 1. in Epithalamio Stell. & Violantillæ ℣. 203.

Il eſt parlé de ce fleuve dans Auſone

Quis Catinam ſileat? quis quadruplices Syracuſas?
Hanc ambuſtorum fratrum pietate celebrem,

In claris urbibus x.

Illam complexam miracula fontis & amnis,
Quam maris Ionii ſubter vada ſalſa meantes
Conſociant dulces placida ſibi ſede liquores
Incorruptarum miſcentes oſcula aquarum.

Et dans Virgile,

Eclog. X. v. 4. *Sic tibi, cum fluctus ſubterlabêre Sicanos,*
Doris amara ſuam non intermiſceat undam. *

EPIGRAMME.

P. 109. *Jeanne tandis que tu fus belle, &c.*
Mais voila comme va le monde,
Je t'ay vouluë, & je la veux.

Marot.

Jadis Catin tu eſtois l'outre-paſſe
Jeanne à preſent toutes les autres paſſe.
Et pour donner l'arreſt d'entre vous deux,
Elle ſera ce dequoy tu te deulx:
Tu ne ſeras jamais de ſa valuë.
Que fait le temps? il fait que je la veux,
Et que je t'ay autrefois bien vouluë.

Martial.

Ad Lycorim lib. 6. Epigr. 40. *Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori:*
Præferri Glyceræ fœmina nulla poteſt.

* Ovide traite cette metamor. ſur la fin du liv. 5. Achilles Tatius, dans les amours de Clitophon & de Leucippe parle de ce fleuve & d'Arethuſe.

Claudien en a fait une Elegie; & qui voudra voir ce que les Anciens en ont écrit, n'a qu'à lire Moſchus dans l'Idylle 7, qui doit eſtre le dernier ſelon quelques uns; Pauſanias dans les Eliaques livre 5. Philoſtrate dans le Tableau d'Arrichion; Strabon dans ſa Geograph. liv. 6. Seneque dans ſes Queſtions Naturelles liv. 3. ch. 26. & au liv. 6 ch. 8. Pline au liv. 2. ch 103. & au liv. 3. chap. 4. Lucien dans le Dialogue de Neptune & d'Alphée; & Mr Bochart dans la 2. partie de ſa Geographie ſacrée f. 598.

Hæc erit hoc, quod tu: tu non potes eſſe, quod hæc eſt.
Tempora quid faciunt! hanc volo, te volui.

PROSOPOPE'E D'OSTENDE.

Trois ans deja paſſez, théâtre de la guerre, &c. P. 103.
Area parva ducum, totus quam reſpicit orbis, Hugo
Altior una malis, & quam damnare ruinæ Grotius
Nunc quoque fata timent, alieno in littore reſto. in ejuſ-
Tertius annus abit, toties mutavimus hoſtem. dem ur-
Sævit hyems pelago, morbiſque furentibus æſtas bis Pro-
Et minimum eſt quod fecit Iber, crudelior armis ſopop.
In nos orta lues: nullum ſine funere funus:
Nec perimit mors una ſemel. Fortuna quid hæres?
Qua mercede tenes miſtos in ſanguine Manes?
Quis tumulos moriens hos occupet hoſte peremto
Quæritur, & ſterili tantum de pulvere pugna eſt.

Enfin cette beauté m'a la place rendue, 117.
Que d'un ſiege ſi long elle avoit défendue;
Mes vainqueurs ſont vaincus, ceux qui m'ont fait la Loy
La reçoivent de moy.

Ite triumphales circum mea tempora lauri, Ovide,
Vicimus, in noſtro eſt ecce Corinna ſinu. Amor,
Plus j'y voy de hazard, plus j'y trouve d'amorce; lib 2. E-
Où le danger eſt grand, c'eſt là que je m'éforce, leg. 12.
En un ſujet aiſé moins de peine apportant, 119.
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine ſurmonte,
Les timides conſeils n'ont rien que de la honte
Et le front d'un guerrier aux combats étonné
Jamais n'eſt couronné.

Nolo quod cupio ſtatim tenere; Petron.
Nec victoria mi placet parata. Arb. 1

Propertii lib. 4. El. penult. *Magnum iter aſcendo, ſed dat mihi gloria vires,*
Non juvat ex facili lecta corona jugo.

¶ 3. P. 130. *La blancheur de ſa gorge éblouit les regards,*
Amour eſt en ſes yeux, il y trempe ſes dards.
Muſée a dit autrefois que c'étoit des rayons de deux beaux yeux (qui devoient être pareils à ceux de Caliſte) que le flambeau de l'Amour tiroit ſa force & ſa nouriture.

¶. 99. Σὺν βλεφάρων δ' ἀκτῖσιν ἀείξετο πυρσος ἐρώτων

& l'on trouve à peu près la meſme penſée dans une petite Ode d'Anacreon,

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
Ὁ δ' ἂυ Φρυγῶν ἀυτὰς,
Ἐγὼ δ' ἐμὰς ἀλώσεις.
Οὐχ ἵππος ὤλεσέν με,
Οὐ πεζὸς, οὐ νῆες.
Στρατὸς δὲ καλὸς ἄλλος
Ἀπ' ὀμμάτων βολῶν με.

Everſion. Henrici Stephani
Thebana bella cantas,
Trojana cantat alter:
Meus at ipſe clades.
Me non eques pedesve,
Non perdidere naves:
Aliud novum ſed agmen
Domina inſidens ocellis,
Et inde tela mittens.

Tibull. li. 4. Eleg. 2. ¶ 5. De Sulpitiâ. Vide etiã Jovian. Pontan. Hendeca. ſyll. li. 2. On ne peut nier que Tibulle n'ait dit quelque choſe de ſemblable après Anacreon,

Illius ex oculis, quum vult exurere divos
Accendit geminas lampadas acer Amor.

& que noſtre Autheur n'ait imité le Poëte Latin qui avoit travaillé ſur la penſée du Poëte Grec; ou qu'il ne ſe ſoit au moins ſouvenu des vers de

Baïf qui ne laiſſoit pas échapper de pareilles choſes. 2. Diverſes Amours, livre 2.

Quand Cupidon veut enflammer les Dieux
Ses deux flambeaux il allume en tes yeux. ¶

Liv. 4. des Amours de Francina

Yeux où ſes traits Amour vient allumer
Yeux, d'où ſes traits dans le cœur il decoche. ¶

Liv. 2. des Amours de Meline

Deux yeux dont l'Amour allume
Les fleches qu'il veut tirer. ¶

Mr de Voiture a trouvé cette imagination aſſez belle,

Si je dis que dans ſes beaux yeux
Cet Archer qui m'y fait la guerre
Forge des traits qu'il dærde pour les Dieux
Mépriſant deſormais tous les cœurs de la Terre,

& l'Arioſte ne l'a pas negligée en parlant d'Alcine,

Sotto duo negri, è ſottiliſſimi archi Canto 7. St. 12.
Son duo negri occhi, anzi duo chiari Soli,
Pietoſi à riguardare: à mover parchi
Intorno à cui par ch'Amor ſcherzi, e voli,
E ch'indi tutta la faretra ſcharchi
E che viſibilmente i cori involi

Il a dit encore ailleurs d'Olympie qui avoit les yeux noyez de larmes,

Coſi a le belle lagrime le piume Canto 11. St. 65.
Si bagna Amore, e gode al chiaro lume
E ne la face de' begli occhi accende St. 66.
L'aurato ſtrale

Les quatre vers d'Alcimus ſont trop delicats pour eſtre oubliez,

O blandos oculos & inquietos,
Et quadam propria nota loquaces;
Illic & Venus & leves Amores,
Atque ipſa in medio ſedet Voluptas.

Beaux & grands baſtimens d'éternelle ſtructure, P. 132. &c.

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables deſirs,
Bois, fontaines, canaux, ſi parmi vos plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine, & mon viſage triſte;
Ce n'eſt point qu'en effet vous n'ayez des appas;
Mais quoy que vous ayez vous n'avez point Caliſte;
Et moi je ne voi rien quand je ne la voi pas.

On a remarqué il y a long-temps, qu'il a pris la n de ce beau Sonnet d'une Epigramme de Julien u de Platon, ſelon quelqu'un qui travaille à des ommentaires Grecs ſur Théocrite, & qui m'a it pluſieurs fois en Suede qu'elle eſt de ce Philo-phe, s'il faut s'en rapporter à la plûpart des anuſcrits qu'il a leus en Alemagne & en Ita-. Quoiqu'il en ſoit, voici l'Epigramme Grec-ie.

Ἦν ἐσίδω Θήρωνα, τὰ πάντ' ὁρᾶν ἦν δ' τὰ πάντα
Βλέψω, τὸν δέ γε μὴ, πάμπαν λὴν ἐδὲν ὁρᾶν.

Therona cum video, videor mihi cuncta videre;
Hoc ſine ſi videam cuncta, videre nihil.

p. 358. Mr de la Menardiere n'a pas oublié cette Epigramme dans ſes belles Imitations, & je ne puis m'empeſcher de mettre icy deux ſonnets de Mr de Malleville qui repondent admirablement à la penſée de noſtre Autheur, & qui ſemblent meſme en avoir eſté tirez.

SONNET.

Oeuvres de Mal.

Près d'un Temple fameux ſur les bords de la Seine,

Eſt un lieu que Nature a comblé de plaiſirs ; leville
L'abondance des biens en bannit les deſirs, Sonnet 3.
Et rien n'y vient jamais qui n'y vienne ſans pei- f. 58
ne.
Une ample moiſſon d'or couvre toute la plaine;
Le Ciel qui l'environne éclate de ſaphirs ;
L'air eſt tout de parfums, & rien que les zephirs
Au chant des Roſſignols n'accorde leur *haleine.*
L'ombrage & le Soleil dépendent du ſouhait;
Les Prez y ſont d'émail ; la riviere de lait,
Le rivage eſt jonché de perles & de roſes.
O vous ! qui m'entendez avec étonnement,
Sçachez qu'il eſt aiſé de voir toutes ces choſes,
Pourveu qu'on puiſſe voir Olympe ſeulement.

Il y a quelque trait de ce ſonnet au premier Livre *des Amours de Clitophon & de Leucippe* ; mais ce que Mr de Malleville a dit d'Olympe, me ſemble incomparablement plus beau que ce qu'Achilles Tatius a fait dire à Clitophon. Oſtons en pourtant cette conſtruction monſtrueuſe, *Rien n'accorde* leur *haleine au chant des Roſſignols que les zephirs.*

SONNET.

Le voici, ce beau lieu, ce lieu ſi deſirable, Sonnet
Quand j'y voyois Philis l'objet de mon tourment, 23. p 25.
Que je l'entretenois, & lui faiſois ſerment
Que ma flame, comme elle, étoit incomparable.
Deſſous ce cheſne épais dont l'aage venerable
A porté les rameaux juſques au Firmament,
J'ai gouſté les plaiſirs du plus heureux amant
A qui jamais l'Amour ait eſté favorable.
Mais ſi ce Dieu m'a fait un traitement ſi doux,
La douleur que je ſens m'apprend que ſon courroux

Offenſe encore plus que ſa grace n'oblige.
Je deteſte ces lieux autant que je m'y pleus,
Et ſi dans leurs apas ce que je vois m'afflige,
Ce que je n'y voy point m'afflige encore plus.

On voit par là que Mr de Malleville s'eſt ſervi d'une maniere admirable du Sonnet de noſtre Autheur, ou de l'Epigramme de Julien, & qu'il faiſoit honneur à ceux dont il empruntoit quelque choſe.

P. 143. *Comme la nuit arrive, & que par le ſilence,*
Qui fait des bruits du jour ceſſer la violence
L'eſprit eſt relaſché;
Je voi de tous coſtez, ſur la Terre, & ſur l'Onde,
Les pavots qu'elle ſeme aſſoupir tout le monde,
Et n'en ſuis point touché.

Ce ſilence qui fait ceſſer le bruit, eſt une choſe qui n'eſt pas trop bonne, ſi on l'examine à la rigueur car le ſilence n'eſt luy-meſme qu'une *ceſſation* du bruit. On dit bien le bruit fait place au ſilence. Mais il vaut mieux s'arreſter à l'imitation, après avoir veu ces beaux vers,

Mr Chapelain a commencé par ces vers le 2. Livre de ſa Pucelle

Cependant la nuit vole, & ſous ſon aiſle obſcure
D'un paiſible ſommeil endormant la Nature,*
Dans les pleines des airs tient les vens en repos,
Et ſur les champs ſalez fait repoſer les flots.
A tout ce qui ſe meut, à tout ce qui reſpire
Dans les prez, dans les bois, le repos elle inſpire;
Elle ſuſpend par tout les travaux & les bruits,
Et par tout dans les cœurs aſſoupit les ennuis.
Charles ſeul éveillé, &c.

Silius Italicus lib. 7. V. 282.

Cuncta per & terras, & lati ſtagna profundi
Condiderat ſomnus, poſitoque labore dierum
Pacem nocte datam mortalibus orbis agebat.
At non Sidonium curis flagrantia corda

* *Invite à ſomeiller l'agiſſante Nature.*

Ductorem vigilesque metus haurire ſinebant
Dona ſoporifera noctis.

Virgile dont ce Poëte Conſul étoit le Singe, avoit dit la meſme choſe ; & par ce qui ſuit, on peut juger de la difference de l'Homme & du Singe.

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem Æneid. li. 4. v. 522. Vide etiã Statium Sylv. lib. 5. *Ad Somnũ.*
Corpora per terras, ſylvaque & ſæva quiêrant
Æquora: cùm medio volvuntur ſidera lapſu:
Cum tacet omnis ager, pecudes, pictaque volucres,
Quaque lacus late liquidos, quaque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſita ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum.
At non infœlix animi Phœniſſa: nec unquam
Solvitur in ſomnos, oculisve aut pectore noctem
Accipit: &c.

L'Arioſte n'a pris que le ſens de ces beaux vers,

Già in ogni parte gli animanti laſſi Orlando Furioſ. Canto. 8. St. 79.
Davan ripoſo à travagliati ſpirti,
Chi sù le piume, e chi sù i duri ſaſſi,
E chi sù l'erbe, e chi sù faggi o mirti.
Fu le palpebre, Orlando, à pena abbaſſi
Punto da tuoi penſieri acuti & hirti.
Ne quel ſi breve, e fugitivo ſonno
Godere in pace anco laſciar ti ponno.

Et le Taſſe les a copiez exactement, Nell' Jeruſalem liberata Cant. 2. St. 96.

Era la notte all'hor, ch'alto ripoſo
Han l'onde, e i venti, e parea muto il mondo;
Gli animai laſſi, e quei che'l mare ondoſo
O' de liquidi laghi alberga il fondo,
E chi ſi giace in tana, o mandra aſcoſo,
E i pinti augelli ne l'oblio profondo
Sotto il ſilentio de ſecreti horrori
Sopian gli affanni, e raddolciano i cori
Ma ne'l campo fedel, ne'l Franco Duca
Si diſcioglie nel ſonno, &c.

P. 151. *Quel penſer agreable a ſoulagé mes plaintes ?*
Quelle heure de repos a diverti mes craintes
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le peril a duré ;

& un peu plus bas,

152. *Dieux dont la providence & les mains ſouveraines*
Terminant ſa langueur ont mis fin à mes peines,
&c.

Cela eſt beau, mais quelle tendreſſe eſt comparable à celle-cy ?

Tibul. lib 4. eleg. 4. ℣ 19. *Phœbe fave, laus magna tibi tribuetur, in uno*
Corpore ſervato, reſtituiſſe duos.
Si non unius, quæſo miſerere duorum ;
Vivam ſi vivet : ſi cadet illa, cadam.

Propert. lib 2. eleg. 22. ℣ 41. *Avecque ſa beauté toutes beautez arrivent,*
Ces deſerts ſont jardins de l'un à l'autre bout ;
154. *Tant l'extrême pouvoir des graces qui la ſuivent*
Les penetre par tout.
Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,
L'orage en eſt ceſſé, l'air en eſt éclairci,
Et meſme ces canaux ont leur courſe plus belle
Depuis qu'elle eſt icy.

Et ailleurs dans un Sonnet,

91 *Comment faites-vous cas de choſe ſi petite,*
Vous de qui chaque pas fait naiſtre mille fleurs.

Mr de Malleville a dit après Mr de Malherbe dans le premier Sonnet de ſes Poëſies,

La Terre, de ſes fleurs n'eſt point ſi redevable
A la faveur du Ciel qu'à celle de ſes pas,
Et de mille beautez qu'on ne connoiſſoit pas
On en voit en ſes yeux le portrait veritable.

Il a dit encore,

Poëſies de Malleville f. 57 *Cet objet qui charme les Dieux*
Ce riche ornement de ces lieux

Luit d'une flamme ſans ſeconde ;
Et c'eſt moins à l'aſtre du jour
Qu'on doit la lumiere du monde,
Qu'à ce grand flambeau de l'Amour.

Baïf avoit écrit il y a long-temps,

Tairay-je tes pieds petits
Pieds argentins de Thetis
Qui font fleurir une prée
De cent & cent mille fleurs
Par la place diaprée
De l'émail de cent couleurs
Eclatans de toutes parts
D'où marchante tu depars

Au livre 2 des Amours de Meline

J'ai leu depuis peu dans un Sonnet d'Antonio Ongaro,

Scuotea dal lembo aurato i freſchi albori
La bella Dea, che'l giorno eſtinto auviva,
E à pena uſcito il Sol di grembo à Dori
La ſommità de monti coloriva
Quando la mia belliſſima Lycori
Al ſuo dorato crin vil fregio ordiva ;
Ma non cogliea cantando tanti fiori
Quanto con gli occhi e co'l piè n'appriva, &c.

On trouve parmi les Sonnets de Petrarque quelque choſe de ce qu'à dit Mr de Malherbe,

L'herbetta verde, e i fior di color mille
Sparſi ſotto quell' elce antiqua, e negra
Pregan pur, che'l bel piè li prema, o tocchi
E'l ciel di vaghe, e lucide faville
Saccende intorno ; e'n viſta ſi rallegra
D'eſſer fatto ſeren da ſi begli occhi

Sonetto cxx.

Le Taſſe n'a-t'il pas dit ?

Dove in paſſando le veſtigia ci poſa
Par ch'ivi ſcaturiſca, o che germoglie.
Là ſapre il giglio, e qui ſpunta la roſa ;

Nella Ieruſ. Cant. 18. St. 23.

Qui ſorge un fonte, ivi un ruſcel ſi ſcioglie;
E ſoura, e intorno à lui la ſelva annoſa
Tutta parea ringiovenir le foglie,
S'ammoliſcon le ſcorze, e ſi rinverde
Più lietamente in ogni pianta, il verde.

Les trois Poëtes François, & les trois Poëtes Italiens avoient leu ſans doute les vers de Perſe, & de Claudien.

Perſ Sat. 2. ℣ 36.
Hunc optent generum Rex, & Regina; puella
Hunc rapiant; quicquid calcaverit hic, roſa fiat.

Claudiã. in laudem Serenæ.
Quocumque per herbam
Reptares, fluxere roſæ, candentia naſci
Lilia.

Mr de Scudery a mis fort heureuſement en quatre vers, l'Epigramme de Julien dont j'ay parlé, & tout ce qu'ont dit les François, les Italiens, & les Latins ſur ce ſujet.

Alaric li. 4.
Voſtre unique beauté rend la Terre plus belle,
Avec elle tout pluiſt, mais rien ne plaiſt ſans elle;
Et bien que la Nature ait orné ces beaux lieux,
Ils doivent leur éclat à l'éclat de vos yeux.

Calpurn. Siculus Eclog. 3. ℣. 51.
Calpurnius a dit preſque la meſme choſe,
Te ſine, va miſero mihi, lilia nigra videntur,
Nec ſapiunt fontes, & aceſcunt vina bibenti:
At tu ſi venias; & candida lilia fient,
Et ſapient fontes & dulcia vina bibentur.

Vide Voſſium Inſtit. Poët. lib. 5 cap. 8. ſect 18 & Scalig. Poetices lib. 6. f. 318. edit. Vincentian. Au-
Il eſt vray que Voſſius croit qu'il a pris le premier & le troiſiéme vers d'Aurelius Nemeſianus,
Te ſine, va miſero mihi, lilia nigra videntur
Pallentesque roſæ, nec dulce rubens Hyacinthus.
Nullos hæc myrtus, laurus nec ſpirat odores.
At tu ſi venias, & candida lilia fient,
Purpureaque roſæ, tum dulce rubens Hyacinthus:
Tum mihi cum myrto laurus ſpirabit odores

Nulle heure de beau temps ſes orages n'eſſuye, relius
Et ſa grace divine endure en ce tourment Nemeſi.
Ce qu'endure une fleur que la biſe ou la pluye Eclog. 2.
Bat exceſſivement. ℣. 44.
P. 185.

Et ailleurs dans un Sonnet,

Comme tombe une fleur que la biſe a ſechée 200.
Ainſi fut abatu ce chef-d'œuvre des Cieux. 146

Il a dit encore,

Auſſi ſuis-je un ſquelete,
Et la violete
Qu'un froid, hors de ſaiſon,
Ou le ſoc a touchée,
De ma peau ſechée
Eſt la comparaiſon.

Le Taſſe en avoit touché quelque choſe dans les derniers vers d'une Stance de ſon merveilleux Poëme,

Perche vede (ahi dolor) giacerne ucciſo Canto 9.
Il ſuo Leſbin quaſi bel fior ſucciſo. St. 85.

Et dans ſon vingtieſme Chant, en parlant d'Armide,

Ella cadea quaſi fior mezo inciſo St. 128.
Piegando il lento collo.

L'Arioſte avoit dit avant Malherbe & le Taſſe,

Come purpureo fior languendo more, Nel'Or
Che'l vomere al paſſar tagliato laſſa, land Fur
O come carco di ſuperchio humore Canto 18
Il papaver ne l'orto il capo abbaſſa; St. 153.
Così, giù de la faccia ogni colore
Cadendo, Dardinel di vita paſſa.

Il n'y a perſonne qui ne voye qu'ils ont tous viſé à ces trois vers de Virgile,

Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro Æneï lib.
Langueſcit moriens; laſſove papavera collo 9. ℣. 435.
Demiſere caput, pluvia cum forte gravantur.

Et qui ne devine, s'il a leu les bons Autheurs, que Virgile a tiré luy-meſme cette penſée du huitiéme de l'Iliade ? Peut eſtre que Stace a imité Virgile & Homere dans ces vers,

P. 306. &c.

Lib. 3 Syl. in lacrymis Hetuſci ℣. 124

Felix ô ſi longa dies, ſi cernere vultus
Natorum, virideisque genas tibi juſta dediſſent
Stamina. Sed media cecidere abrupta juventa
Gaudia, florenteſque manu ſcidit Atropos annos:
Qualia pallentes declinant lilia culmos,
Pubenteſque roſa primos moriuntur ad Auſtros,
Aut ubi verna novis expirat purpura pratis.

La meſme penſée eſt dans Catulle,

Ad Furiũ & Aurelium Ep. 11.

Nec meum reſpectet, ut ante, amorem,
Qui illius culpa cecidit, velut prati
Ultimi flos, praterevnte poſtquam
Tactus aratro eſt.

P. 190.

Toy de qui les avis prudents
En toutes ſortes d'accidents
Sont louez meſme de l'Envie,
Perdras tu la raiſon juſqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer?

Il avoit traduit en proſe, *Que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'eſt que temps perdu?*

Les deſtins pour prier, ne ſe flechiſſent point.

Senec. Epiſt 77.

Quid fles? quid optas? perdis operam;
Deſine fata Deum flecti ſperare precando.

Mais ces vers approchent bien plus encore de ceux de Menandre, que de la proſe de Seneque,

Μὴ κλαῖε τὸς θανόντας, ἃ γὰρ ἀφελεῖ
Τὰ δάκρυ' ἀναίσθητον γεγονότα, καὶ νεκρόν,

De emendatione horũ verſuum vide Jarum Rutgerſiũ.

c'eſt à dire,

Ne pleure point les morts; ceux qui ne ſentent rien,
Des larmes qu'on répand ne tirent aucun bien.

Il y a encore quelque choſe de Menandre dans l'admirable Paraphraſe des quatre premiers verſets du Pſeaume 145. in variis ſuis Lectionibus fol. 385. & 410. P. 5.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers,
Là ſe perdent ces noms de Maiſtres de la Terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la Guerre;
Comme ils n'ont plus de ſceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux, d'une chûte commune,
Tous ceux que la Fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Menandre a dit,

Ὅταν ἐδέναι θέλῃς σεαυτόν ὅστις εἶ,
Ἐμβλεψον εἰς τὰ μνήματ' ὡς ὁδοιπορεῖς.
Ἔνθαῦτ' ἔνεστιν ὀστέα, καὶ κόφη κόνις,
Ἀνδρῶν βασιλέων, καὶ τυράννων, καὶ σοφῶν,
Καὶ μεγαλοφρονούντων ἐπὶ γένει καὶ χρήμασιν
Αὐτῶντε δόξῃ, καὶ καλῷ τῶν σωμάτων, &c.

De emendatione primi & ult. verſus vide Rutgerſium Lib. 1. variar. Lect. fol. 405.

c'eſt à dire,

Paſſant, quand tu vois ces tombeaux
De Rois, d'hommes ſçavans, d'hommes riches & beaux,
Voy ce que tu dois eſtre à ton heure derniere:
Des biens qu'ils poſſedoient ils faiſoient leur orgueil;
Et ce qui reſte d'eux n'eſt qu'un peu de pouſſiere
Qu'enferme leur cercueil.

Ces vers

Comme ils n'ont plus de ſceptre ils n'ont plus de flateurs.

Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisoit leurs serviteurs,

Sont pour le moins aussi forts & aussi pompeux que ceux de Stesichore & d'Euripide,

Θανόντος ἀνδρὸς τᾶσ' ἀπόλλυται χάρις
Τύμβῳ γὰρ οὐδεὶς ταστὸς ἀνθρώπου φίλος

qui signifient,

Celuy-là voit mourir foy, gratitude & zele,
Aussi-tost que la mort cruelle
De ses jours éteint le flambeau,
Et son ami le plus fidele
Ne le suit point dans le tombeau.

P. 191. *Tel qu'au soir on voit le Soleil*
Se jetter aux bras du Sommeil,
Tel au matin il sort de l'onde :
Les affaires de l'homme ont un autre destin ;
Apres qu'il est parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Catullus ad Lesbiã Epig. 5. *Soles occidere, & redire possunt ;*
Nobis, cum semel occidit brevis lux,
Nox est perpetua una dormienda.

Properce a pris la mesme pensée de Catulle,

Libro 2. Eleg 13. ℣. 23. *Dum nos fata sinunt, oculos satiemus amore :*
Nox ubi longa venit, nec reditura dies.

Et il y a quelque chose de semblable dans une des Odes d'Horace,

Lib 4. Car Ode 7. ℣. 14. *Nos ubi decidimus*
Quò pius Æneas, quò Tullus dives & Ancus,
Pulvis & umbra sumus.
Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Dî superi ?
Pluton est seul entre les Dieux
191. *Dénué d'oreilles & d'yeux.*

A quiconque le ſollicite:
Il devore ſa proye auſſi-toſt qu'il la prend,
Et quoy qu'on liſe d'Hippolyte,
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

Agamemnon dit dans Homere, que de tous les Dieux il n'y en a point que les hommes ayent plus en horreur que Pluton, parce qu'il ne ſe laiſſe point flechir.

Αἴδης τοι ἀμείλιχος, ἠδ' ἀδάμαστος Iliad 9. ℣. 158.
Τὴνεκα καὶ τε βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων.

Et ce ſont les vers dont Themiſtius entendoit parler, quand il diſoit à l'Empereur Valens, qu'Homere introduiſoit des Dieux qu'on pouvoit flechir; que Pluton eſtoit ſeul inexorable. C'eſt en ce ſens qu'Horace le nomme *Illacrymabilem*, ſelon Lambin, un Dieu qui ne peut eſtre flechi par les larmes. Orat. 4.

Non ſi trecenis, quotquot eunt dies,
Amice, places illacrymabilem
Plutona tauris; Lib. 2. Car. Ode 14. ℣. 5.

comme il a dit ailleurs, qu'il ne pouvoit eſtre flechi par les preſens,

Quid vici proſunt, aut horrea? quidve Calabris
Saltibus adjecti Lucani? ſi metit Orcus
Grandia cum parvis, non exorabilis auro. Lib. 2. Epiſt. 2. ſub finem.

——— *Et quoy qu'on liſe d'Hippolyte*

Il regardoit peut-eſtre à quelqu'un des vers ſuivans,

Namque ferunt fumâ, Hippolytum, poſtquam arte novercæ
Occiderit, patriaſque explerit ſanguine pœnas
Turbatis diſtractus equis, ad ſidera rurſus
Ætherea, & ſuperas cœli venisſe ſub auras,
Pæoniis revocatum herbis, & amore Dianæ. Virg. lib. 7. Æneid. ℣. 765.

Horat. li. 4. Carm. Ode 7. ℣. 25.

Infernis neque enim tenebris Diana pudicum
Liberat Hippolytum.

Honor. Fortun. li. 3. ℣. 379.

Quelqu'autre a dit,

Forma venuſta fluit, cecidit pulcherrimus Aſtur,
Otcubat Hippolytus, nec ſuperextat Adon.

P. 194.

Ainſi quand Mauſole fut mort,
Artemiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage;
Et dit aux Aſtres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maiſtreſſe des ſens.
Ainſi fut ſourde au reconfort,
Quand elle eut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit ſongée,
Celle, de qui les paſſions
Firent voir à la Mer Ægée
Le premier nid des Alcyons.

Ces vers qui ſont admirables, & par leſquels il a commencé la conſolation à Caritée, ont quelque choſe de ceux par leſquels Sannazar a fini une Elegie.

Elegiar. lib. 3. Elegiâ illâ quâ loquitur in funere Sarri Bracciii Lucretia uxor.

Sed cecidi; ſic ſors tulit impia, nullaque pro me
Vota ſalutares demeruere Deos.
Hectora ſic conjux, ſic conjux flevit Achillem,
Sic miſera extinctum Laodama virum:
Hunc, &c.

Mais il eſt plus vraiſemblable que Mr de Malherbe a plutoſt regardé Pedo Albinovanus que Sannazar,

Elegia ad Liviam de morte Druſi Neronis ℣. 105.

Talis in umbroſis mitis nunc denique Sylvis
Deflet Threicium Daunias ales Ityn.
Halcionum tales ventoſa per æquora queſtus
Ad ſurdas tenui voce ſonantur aquas, &c.
Sic flevit Clymene, ſic & Clymeneides altæ,
Cum juvenis patriis excidit ictus equis.

J'ay voulu mettre ces deux derniers vers, parce que je ſuis de l'opinion de Rutgerſius, qu'il faut mettre,

Sic flevit Clymene, ſic & Clymeneïdes, alte
Cum juvenis patriis excidit ictus equis.

Lib. 6. var Lect. cap. 19. pag. 609.

Quoy qu'il ſoit plus pour *alto*, & qu'il rapporte en faveur d'*altè*, ces cinq mots d'un paſſage de Ciceron, *ſi quando minus ſuccedet, magnum tamen periculum non adibit, altè enim cadere non poteſt.* En effet, l'Autheur de cette Elegie dit, deux cens ſoixante-neuf vers plus bas,

In Orat.

Nata quod es altè.

Ce qui peut ſervir à confirmer la conjecture de Rutgerſius. Il eſt meſme très-difficile de bien expliquer *Clymeneïdes alta*, & je ne voy rien qui puiſſe faciliter cette explication que ce que dit Apollonius, que *les Heliades reveſtues de peupliers hauts & droits, ſe plaignoient d'une maniere pitoyable dans le lieu où leur frere fut precipité par un coup de foudre*; mais à moins qu'il n'y ait quelque choſe de plus fort, il me ſemble que la correction eſt fort juſte.

Libro 4. Argon.

P. 195.

Mais le deſtin qui fait nos loix,
Eſt jaloux qu'on paſſe deux fois
Au deçà du rivage bleſme;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare, que Jupiter meſme
Ne le ſceut faire à Sarpedon.

Jupiter a gardé ce don ſi rare, eſt une eſtrange maniere de s'exprimer, mais nous en ſommes aux conformitez, & non pas aux fautes.

Il y a dans Anacreon,

Ἀΐδηλος γάρ ἐστι δεινὸς
Μυχὸς, ἀργαλέη δ' ἐς αὐτὸν
Κάθοδος, ἢ γὰρ ἕτοιμον

Καταβάντι μὴ ἀν' ἀβῆναι.

Scaliger a remarqué sur ces deux vers de Catulle,

Qui nunc it per iter tenebricosum
Illuc, unde negant redire quemquam,

Catull. Epigr. 3. ℣. 10.

que l'Acheron avoit esté nommé par Théocrite ἀν' ἔξοδος, & δυσέκδρομος par Neander. Virgile a dit

Æneid. l. 6. ℣. 424

Occupat Æneas aditum, custode sepulto,
Evaditque celer ripam irremeabilis *undæ*

Lib. 1 Thebaid. ℣. 96.

Stace s'est servi du mesme Epithete,

Tænariæ limen petit irremeabile portæ,

& *l'irremeabilis* de Virgile a esté assez bien paraphrasé par le Comte Fulvio Testi,

Al Sign. Côte Gio Battista Ronchi.

L'onde di Stige amare
Hansi à varcar, ne dopo il guado estremo
Del crudo passeggier venale è 'l remo.

Pour les trois derniers vers, Virgile introduit Jupiter qui console Hercule de cette sorte,

Æneid. li. 10. ℣. 467. Vide etiam Homerũ Iliad. E. ℣ 628 & 629. Ilia. Π. ℣. 433. & s.

Stat sua cuique dies, breve & irreparabile tempus
Omnibus est vitæ: sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus. Trojæ sub mœnibus altis
Tot nati cecidere Deûm; quin occidit unà
Sarpedon, mea progenies.

Au reste, ces Stances, *Toy de qui les avis prudens Tel qu'au soir on voit le Soleil; Pluton est seul entre les Dieux*, & la derniere mesme que j'ay rapportée, semblent avoir esté prises d'une Elegie de Properce,

Lib 4. Elegia. ult. ℣ 1.

Desine Paule meum lacrymis urgere sepulchrum,
Panditur ad nullas janua nigra preces.
Quum semel infernas intrarunt funera leges,
Non exorato stant adamante viæ,

Lib. de Consolatione ad Marciam

ou tirées de la prose de Seneque: *Sed si nullis planctibus defuncta revocantur; si sors immota & in æternum fixa, nulla miseria mutatur*, & mors

tenet quicquid abstulit, *desinat dolor qui perit.* cap. 6

Pedo Albinovanus le dit en deux vers,

Supprime jam lacrymas, non est revocabilis istis,
Quem semel umbrifero navita lintre tulis.

Eleg. ad Liviam de morte Drusi Neronis.

& Chrysothemis, ou quelqu'autre, avoit donné le mesme conseil à Electre,

Sophoc. in Electra

Ἀλλ' οὗτοι τόν γ' ἐξ Ἅιδα
Παγκοίνου λίμνας πατέρ' ἀν---
Στάσεις οὔτε γόοισιν, οὐ λιταῖς
Ἀλλ' ἀπὸ τῶν μετρίων ἐπ, ἀμήχανον
Ἄλγος ἀεὶ στενάχουσα διόλλυσα·
Ἐν οἷς ἀνάλυσίς ἐστιν
Οὐδεμία κακῶν,

c'est à dire,

Ne pensez pas tirer du tenebreux séjour
Celuy dont vous tenez le jour,
Vos vœux sont méprisez, & vos larmes sont vaines
Consolez-vous d'un mal qu'on ne peut eviter,
Aussi bien ces regrets, loin d'adoucir vos peines,
Ne servent qu'à les irriter.
Le temps d'un insensible cours P. 196.
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à nostre sage conduite,
Sans murmurer de ce deffaut,
De nous consoler de sa fuite
En le menageant comme il faut.

Et ailleurs,

Reservez le repos à ces vieilles années 53.
Par qui le sang est refroidi;
Tout le plaisir des jours est en leurs matinées
La nuit est desja proche à qui passe midy.

Seneque a dit,

Perdere est dignus bona In Hippol. Acte
Qui nescit uti,

2. Sc. 2. ℣. 12. trois vers plus bas,

Ætate fruere : mobili cursu fugit.
Nunc facile pectus ; grata nunc juveni Venus.
Exultet animus, cur toro viduo jaces ?
Tristem juventam solve, nunc luxus rape ;
Effunde habenas ; optimos vitæ dies
Effluere prohibe.

Et dans le Chœur du mesme Acte,

Res est forma fugax, quis sapiens bono
Confidat fragili ? dum licet, utere.

Stat. Epithal. Stell & Violã tillæ. Aus. Idyll. 6. ℣ 49. Philostr. Epist 35. Sappho apud Stobæum tit. de Brevitate vitæ Theocrit. Idyll. 28 Nella Ierusalem liberata Canto 16 St. 14.

Stace & Ausone donnent le mesme conseil que donne Seneque ; & Philostrate dit bien plus que Stace & Ausone, car aussi bien que Sappho, il nomme folles les personnes qui ne se servent point de la beauté quand elle est en fleur.

Si j'entreprenois de transcrire icy tous les vers qui ont du rapport avec ces derniers de notre Autheur, j'en ferois un juste volume. Mais comme j'ay desia dit que je ne travaillois pas à des lieux communs, & que je ne choisis que ce qui se presente à mon esprit & à mon sujet, je me contenteray des trois exemples qui suivent.

Deh ! mira (egli cantò) spuntar la rosa, &c.
Cosi trapassa al trapassar d'un giorno
De la vita mortale il fiore, è'l verde :
Nè perche faccia indietro April ritorno,
Si rinfiora ella mai, nè si rinuerde ;
Cogliam d'Amor la rosa, in sùl mattino adorno
Di questo di, che tosto il seren perde :
Cogliam d'Amor la rosa, amiamo hor quando
Esser si puote riamato amando,
Contemplate, amirate il Sol, che nasce, &c.

Girolam. Gratiani. Conquisto di Gra-

Tale è la nostra vita, e in un momento
Con la rota fatal girano gli anni,
Ne può, benche rinasca, il Sol già spento

Ristorar de l'età l'ingiurie, e i danni.
Copre il volto di rughe, il crin d'argento
La vecchiezza, e nel cor semina affanni;
E invan finto color le guancie adorna,
Gioventù, che fuggi, mai più non torna,
L'ozioſa beltà perde ſuo vanto,
Vangli anni à volo, & per girar di luſtri
Caggiono i marmi al fin non che i liguſtri.
Un ben che toſto manca, un don che fugge
E quel fragil tuo fior di giovinezza.
Importuna vecchiezza
E roſe, e gigli in un momento adugge,
Cangeran qualità la guancia e'l crine,
Quello ſi farà d'or, queſto di brine
S'à te dunque benigno il Ciel conceſſe
Prezioſo teſor, perche il traſcuri?
Ecco pender maturi
Dal tronco i pomi, e biondeggiar la meſſe,
E tu folle vorrai prià che raccorli
Del tempo à l'ire inutilmente eſporli?

na. Canto. 8 St. 42.

Fulvio Teſti à Cintia.

Tibulle & Properce ont fourni à ces derniers la pluspart de leurs penſées, comme ils les avoient fournies à Seneque

At tu, dum primi floret tibi temporis atas,
Utere non tardo labitur illa pede.
Dum vernat ſanguis, dum rugis integer annus,
Utere, ne quis eat liber amore dies.
Vidi ego odorati victura roſaria Paſti
Sub matutino cocta jacere Noto.

Tibull. l. 1. eleg. 9. ℣. 47.

Propert. l. 4. eleg. 5. ℣. 57.

Il y a pluſieurs autres vers comme ceux-cy,

Tithon n'a plus les ans qui le firent Cigale,
Et Pluton aujourd'huy
Sans égard du paſſé, les merites égale
D'Archemore & de lui.

P. 198.

Occidit & Pelopis genitor, conviva Deorum

Horat. l.

1.Car.O. de 18. ℣ 7 *Tithonusque remotus in auras.*

P. 197. *Je ſçay de quels appas ſon enfance étoit pleine, &c.*

Pedo Albinov. de morte Druſi Ne. ad Liviã. *Mais elle eſtoit du monde, &c.*
Maximus ille quidem juvenum ſpes publica vixit, &c.
Sed mortalis erat.

195. *Que vous ont fait ces beaux cheveux*
Dignes objets de tant de vœux
Pour endurer voſtre colere, &c.

Pedo Albinov. de morte Druſi Ne. ad Liviã. *Quo raperis laniata comas? ſimilisque furenti*
Quo ruis? attonita quid petis ora manu?

162 *J'ay moins de repentir plus je penſe à ma faute,*
Et la beauté des fruits d'une palme ſi haute
Me fait par le plaiſir oublier le danger.

Prop. li. 2. Ele. 8. *Quod ſi deficiant vires, audacia certe*
Laus erit: in magnis & voluiſſe, ſat eſt.

159. Senec. in Hippol. Act. 2. Sc. 3. ℣. 18. *Jamais l'ame n'eſt bien atteinte*
Quand on parle avecque raiſon.
Cura leves loquuntur, ingentes ſtupent.
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

25. Il n'y a rien de plus commun que ce vers,
Oderunt peccare mali formidine pœnæ,
qui eſt oppoſé à celui d'Horace,

1 Epiſt. 16 ℣. 52. *Oderunt peccare boni virtutis amore.*

Il parle au Soleil,

40. *Non, non, tu luis ſur le coupable*
Comme tu fais ſur l'innocent.

Seneca de Beneficiis l. 4. c. 26 *Si Deos, inquis, imitaris, da & ingratis beneficium*
Nam & ſceleratis Sol oritur, & piratis patent maria. Prudentius a eu la meſme penſée,
Non nego communem cunctis viventibus uſum
Lib. 2. in Symmac. ℣. 780. *Aëris, aſtrorum, pelagi, telluris, & imbris, &c.*
——— *Unas capit impius & pius auras, &c.*
——— ——— *Sic piratis mare ſervit*
Ut mercatori,

& treize vers plus bas,

Sic probus atque reus capitalis criminis, iiſdem
Sideribus, facilisque poli bonitate fruuntur,

Et dans S. Mathieu il eſt dit que *Dieu fait lever ſon Soleil ſur les bons & ſur les mechans, & qu'il envoye la pluye ſur les juſtes & ſur les injuſtes.* Cap. 5. ℣. 45.

Cependant quelque rapport qui ſe trouve entre le François de noſtre Autheur, & le Grec, le Latin & l'Italien des Autheurs que j'ay alleguez, je ne voudrois pas ſoutenir qu'il les a toujours ſuivis, quand il a eſcrit ce que je viens de remarquer. Il y a des connoiſſances generales qui tombent dans l'eſprit de tous les hommes. Ciceron veut qu'elles ſoient imprimées en nous, par la nature; & comme celles qui ſe preſentent le plus à nos ſens, doivent eſtre les premieres, ſelon Ariſtote, il ne faut pas s'étonner ſi de tout ce que nous voyons ou de tout ce qu'on nous dit, nous en tirons des avantages qui nous ſont communs avec les autres. Qui doute que deux hommes, dont l'imagination ſera egale, ne conçoivent quelquefois la meſme choſe, ſur la matiere qu'ils traitteront? Et que les meſmes ſujets ne fourniſſent bien ſouvent les meſmes idées? Je ſçay bien qu'il y aura toujours quelque difference: Que l'une ſera infailliblement plus nette, plus forte, ou plus delicate que l'autre, parce qu'ils n'auront pas le meſme art de s'exprimer. Mais quand Mr de Malherbe auroit imité quelques Autheurs Grecs, Latins & Italiens, on ne doit ni s'en étonner, ni s'en plaindre. Il n'eſt pas plus honteux de former ſon jugement & ſon ſtyle ſur les écrits d'un bon Autheur, que de regler ſes actions ſur celles d'un honneſte homme; & quoy qu'il y ait plus de gloire à donner un bon Analy. poſt. lib. 1. cap. 2.

exemple qu'à le ſuivre ; il eſt toujours beau d'en profiter & de s'en ſervir. Peuteſtre qu'apres avoir découvert quelques défauts & quelques conformitez de noſtre Autheur, il ne ſeroit pas inutile d'examiner les belles choſes dont il n'eſt redevable qu'à ſon étude & à ſon eſprit. Mais hors ce que j'ay fait voir dans la premiere partie de mes Remarques, & certains endroits, ſur leſquels je n'ay pas creu devoir chicaner, il eſt certain qu'il n'a rien fait que de merveilleux ; & que je ne puis mieux finir qu'en diſant de ſes Poëſies, ce qu'il a dit luy-meſme d'un beau parterre,

P. 94. *Qu'en y cueillant une guirlande*
L'homme eſt d'autant plus travaillé,
Que le parterre eſt émaillé
D'une diverſité plus grande;
Tant de fleurs de tant de coſtez
Faiſant paroiſtre en leurs beautez
L'artifice de la Nature;
Qu'il tient ſuſpendu ſon deſir,
Et ne ſçait en cette peinture
Ni que laiſſer ni que choiſir.

AUTRES

AUTRES REMARQUES DE M. CHEVREAU Sur les Poëſies de Malherbe, extraites de ſes *Oeuvres mêlées.*

A Monſieur Allard, Chanoine de l'Egliſe de ſaint Ugald de Laval.

JE ſuis trop juſte, *&c. p.* 43. *édit.* 1717. Cependant, Monſieur, je ne dois nulement me plaindre de mes découvertes ſur Malherbe, puiſque vous les trouvés utiles & belles; & je ne ſuis pas aſſés incivil pour nomer ingrates & malhureuſes des choſes qui ont u déja votre aprobation. Ce n'eſt pas auſſi que je les regarde comme un tréſor, pour me ſervir de vos propres termes : & ſi je me croyois capable de faire du bien au Public, juſqu'à l'enrichir,

come vous le dites, je ne me ſouviendrois plus du Philoſophe qui veut que le Pauvre ne puiſſe ètre magnifique. Ceux qui ont cru que j'avois deſſein d'ataquer la mémoire de Malherbe, n'ont pas bien pris mon intention: & je n'ai travaillé ſur cet Auteur que pour me le rendre plus familier dans le tour des vers: & pour faire confeſſer à Monſieur le Fevre notre ami, que ſon admiration ne devoit pas ètre toute reſervée pour l'Antiquité. Dans mes *Remarques* le Grammairien a u du reſpect pour le Poëte, & s'eſt contenté de l'excuſer, quand il n'a pu trouver de raiſon pour le défendre. Il a prouvé en la perſone de Malherbe, que les plus grans homes peuvent faillir: & s'il le fait marcher avec Marot en certains endroits, il ne le place pas trop mal ailleurs, quand il le met au-deſſus de l'Arioſte & de Lucain: & quelquefois même à coté du Taſſe, de Virgile & de Théocrite. Enfin j'ai été hardi ſans ètre inſolent: & je ſuis bien-aiſe que parmi les livres d'érudition, vous ayés mis dans votre Bibliotheque, celui de Votre &c. *A Loudun le 24. de Mars 1660.*

A Monſieur de Benſerade.

Pag. 103 IL eſt vrai, Monſieur, que la Ménardiere après avoir lu mes dernieres obſervations ſur les Poëſies de Malherbe, me ſolicita de les lui laiſſer pour quelque tems; que pour obtenir l'inſtante priere qu'il m'en faiſoit, il ut recours à l'autorité de M. de Chandenier qui a un pouvoir abſolu ſur moi. Il garda ces obſervations à Paris plus de quatre mois; & pour les ravoir je

fus obligé de me ſervir de tout le crédit qu'avoit ſur lui une Demoiſelle de ces quartiers qu'il aimoit, & dont il n'eſtoit nulement aimé, parce qu'il y avoit une trop grande diſtance entre elle & lui du coté de l'age & de la fortune. A ſa priere & à ſes reproches, il me renvoya mon manuſcrit aſſés mal en ordre pour me faire croire qu'il avoit dû paſſer par les mains de tous les Cuiſtres de la rue ſaint Jaques. Je ſus depuis qu'il l'avoit prété à Mr Ménage, contre la promeſſe qu'il m'avoit faite de ne les montrer à qui que ce fût: & par les Obſervations de Mr Ménage ſur les mèmes Poëſies de Malherbe, je reconus l'infidelité de mon ami. Cependant Mr Ménage dit dans ſa Préface: *Je remarque toutes ces dates afin qu'on voie l'engagement où je me ſuis trouvé de publier ces Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe; & qu'on ne croie pas que j'aie voulu entreprendre ſur Mr Chevreau qui a publié depuis peu un Commentaire ſur les mèmes Poëſies. Je ne doute point que ce Commentaire ne ſoit rempli de pluſieurs choſes curieuſes & très-dignes d'être luës. Cependant, je me ſuis privé du plaiſir de lire toutes ces choſes afin qu'on ne m'accuſât point d'avoir volé Mr Chevreau, ſi je me rencontrois dans ſes penſées, ni de l'avoir voulu contredire, ſi je n'étois pas de ſon avis.* Ce n'eſt pas de mes obſervations qui ſont imprimées, que je me plains, puiſqu'elles étoient déja publiques, & que tout le monde les pouvoit lire. C'eſt de la réviſion de ces Remarques & du manuſcrit où j'avois entrepris un Commentaire general ſur toutes les Poëſies de Malherbe, que j'avois confié à la Ménardiere qui le préta *à M. Ménage* ſans reflechir ſur ma bone foi, ni ſur ſa parole. Quoique celui-ci aſſure fort, come je

viens de le remarquer, *qu'il s'eſt privé de lire toutes ces choſes, afin qu'on ne l'accuſât point de m'avoir volé, s'il ſe rencontroit dans mes penſées, ni de m'avoir voulu contredire, s'il n'étoit pas de mon avis*, il n'a pas été ſincére dans cette rencontre; & j'en apèle à ſa conſience. Il y a lontems qu'on la fait paſſer pour le paraſite de tous les livres; qu'on le ſoupçone de larcin pour peu qu'il ſe pare: & Boileau dans ſon *Avis à Mr Ménage* prouve & condane la longue habitude qu'il s'eſt faite d'ètre plagiaire. Pour moi qui ne porte pas ſi loin mon reſſentiment, j'avoue que je ne me trouve point obligé à ceux qui ſe font honeur de ce qu'ils me prènent: & j'aimerois mieux que l'on témoignàt qu'on n'eſt pas de mon avis, parce qu'au moins je profiterois de la Critique ſi elle étoit juſte. J'avoue encor que Mr Ménage a une grande érudition, & une lecture merveilleuſe: qu'il entend fort bien les Langues Grecque, Latine, Eſpagnole & Italiène & que je ne conois que Mr Thevenot & lui qui méritent d'ètre à la tète d'une Académie. Mais comme il défére beaucoup à l'Antiquité dont il a retenu cette maxime, *que tous les biens doivent ètre comuns entre les amis*, je ne ſai pas ſi l'on s'en peut faire une conſéquence pour le larcin; & ſi la Coutume nous permet d'adopter indiféremment les enfans d'autrui. Je ne croi pas mème que l'on en ſoit quite pour aſſurer qu'il y a des notions générales dans tous les homes, que chacun a droit de s'en prévaloir: & c'eſt de quoi l'on peut convenir à certains égards. On dit, par exemple, quand on veut marquer la derniere ignorance de quelqu'un, qu'il ne ſait ni A ni B: & parmi nous, il n'y a rien de plus ordinaire.

Avec tout cela on pouroit douter ſi M. Ménage, à l'examiner par ſon humeur, en écrivant,

Ci-deſſous gît Monſieur l'Abbé,
Qui ne ſavoit ni A, ni B.

n'avoit point en vuë les deux derniers vers de Joachim du Bellay,

Bonnet ſut la langue Hébraïque,
Auſſi-bien que la Chaldaïque,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ni A, ni B.

Quoiqu'il en ſoit, il lui a plu de s'aproprier mes plus curieuſes Obſervations ſur Malherbe, que je ne ferai jamais imprimer après avoir lu les ſiènes, *afin qu'on ne m'accuſe point de l'avoir volé.* On en verra pourtant quelques-unes dans mes Lettres Critiques à Monſieur le Fevre; & pour les autres, je les abandone à qui les a priſes. Voila, Monſieur, ce que vous avez u la curioſité de ſavoir de moi: & je vous proteſte qu'il n'entre ni mépris, ni haine, ni déguiſement dans ma reponſe. Je ſuis votre &c.

A Loudun le 17. de Juillet 1687.

A Monſieur de ſaint Martin.

Page 119. HIer je m'aviſai d'en voir un Recueuil (*de penſees ou maximes des Rabbins*); & je vous prie de vous ſouvenir que c'eſt après *eux* que j'ai écrit, en faiſant quelques Obſervations ſur les Poëſies de Malherbe qui ne ſont pas toute d'une même force: *Que toutes les heures ne ſont pas faites pour les miracles; & que l'on peut compter entre les grans homes ceux, dont il eſt aiſé de compter les fautes.....*

A Loudun le 12. de Mars 1693.

A Monſieur.....

Page 253 LE Critique de Mr Godeau eſt un ſavant home & un bel eſprit comme vous le dites ; & tout le monde le dit come vous. Mais Monſieur, les ſavans homes & les beaux eſprits dorment quelquefois, & leurs lumieres ſoufrent des éclipſes. Ils ſe tirent des paſſages les plus dificiles ; & tombent ſouvent dans un chemin uni & batu. *Cur hoc jocularis nec ſatis aperti ?* La terre couverte de ſa Robbe verte, *pro herba, ut ſi dicat;* couverte de ſa Robbe blanche, *pro nive? Sed Godelliana locutionis menda non decrevi excutere*, dit cet Auteur dans le petit Livre qui a pour titre ANTONIUS GODELLUS. *An Elogii Aureliani ſcriptor ideneus, idemque Poëta.* Eſt-il poſſible qu'il ait oublié que dans le ſens figuré, *veſtire* n'eſt autre choſe qu'*embellir, orner, couvrir, parer, remplir?* que nous diſons tous les jours un *Baſtion revétu de pierre, de brique, de gazon*, &c. *Un Temple revétu de marbre ? Le Soleil revétu de ſplendeur & de lumiere ?* & que dans les Pſeaumes, *Dieu eſt revétu de gloire & de force ?* Nos voiſins diſent *un'humo veſtito di ſenſo : verſi veſtiti di nuove fraſi, di coſi belle*, après Ciceron qui a écrit, *Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit Orator unus è multis, potius inter multos propè ſingularis fuit ; ita reconditas exquiſitasque ſententias mollis & perlucens veſtiebat oratio.* J'ai vu dans un chapitre de Saint Mathieu *des herbes vétuës ;* εἰ δὲ τὸν χόρτον τὸν ἀγρὸν σήμερον ὄντα, καὶ αὔριον εἰς κλίβανον βαλλόμενον, ὁ Θεὸς οὕτως ἀμφιέννυσι: *Si Dieu donc a ſoin de vétir de cette ſorte, l'herbe des champs qui eſt aujourdui, & qui ſera demain*

jetté dans le four. A la fin des exercitations ſaintes de Daniel Heinſius, il y a une Remarque ſur cet ἀμφιεννυσι ; & vous pourés voir celle de Caſaubon ſur χόρτον, avec celle de Grotius ſur πλίβανον.

Dans Martial j'ai vu des Arbres & des Chams vetus

Ridet humus, veſtitur ager, veſtitur & arbor

Dans le ſixieme de l'Enéide, des *Campagnes vetuës de lumiere*

Largior hic campos æther, & lumine veſtit
Purpureo.

Dans un vieux Poëte qui eſt allégué dans le deuxiéme Livre des Tuſculanes de Ciceron, *des Prés vetus d'herbes ;*

Cælum niteſcere, arbores frondeſcere &c.
Fontes ſcatere, herbis prata conveſtirier.

Dans le troiſiéme Livre de Tite-Live, *des montagnes revetues de bois : Ipſi montes Epiri, &c. veſtiti frequentiſſimis ſilvis ſunt.* Il y a *des vignes vetues de feuilles & de grapes de raiſin*, dans le quatriéme Livre de Columelle, *Eæque* (vineæ) *ubi ſe frondibus & uvis veſtierint, teneris caulibus, nec dum adultis modus adhibendus eſt.* Des chams vetus de moiſſons, & vetus d'épis, dans Prudence ;

——— *Veſtiti meſſibus agri.* ¶

Unde ſeges late crinitis fluctibus agris
Denſius, & gravidis ſe veſtiat æquor ariſtis.

Tertullien a dit dans le chapitre 2. DE PALLIO: *Sic & terram ſi recenſeas temporatim veſtiri amantem, prope ſis eandem negare memor viridem, cum conſpicis flavam, mox viſurus & canam.* Ce *temporatim* eſt de la correction de Saumaiſe ; & Ci-

ceton dans le 2. Livre *de la Nature des Dieux* s'en eſt expliqué aſſés nettement, quand il a écrit : *Ac ſi principio terra univerſa cernatur &c. veſtita floribus, herbis, arboribus, frugibus, quorum omnium incredibilis multitudo varietate diſtinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquore perlucidos, omnium riparum veſtitus viridiſſimos.*

Après cela il faut n'ètre pas de bonne humeur pour trouver mauvais que MrGodeau ait donné à la Terre, une *Robbe verte*, & dans un autre tems une *Robbe blanche*. Elle en change ſelon Tertullien, trois fois l'année & ſelon Caſſiodore, quatre fois : *Praſinus color, virenti vero : Venetus, nubila hiemi : Ruſſeus* (ce Ruſſeus eſt de la correction de Philippe Rubeus) *aſtati flammea : Albus, pruinoſo autumno dicatus eſt.* Je lui ai mème remarqué dans Stace une *Robbe noire*

Ingenti tellurem proximus umbra
Veſtit Athos.

& je ſuis trompé ſi je ne vous montre ſa *Robbe verte* & ſa *Robbe blanche*. Les trois vers ſuivans de notre Malherbe, *aux ombres de Damon* ſont admirables, à DESSOUS près, qui eſt un adverbe, & dont il a fait une prépoſition.

P. 205.

Depuis que tu n'es plus la Campagne deſerte
A deſſous deux hivers perdu ſa robbe verte,
Et deux fois le Printems l'a repeinte de fleurs;
Sans que d'aucun diſcours ſa douleur ſe conſole;
Et que ni la Raiſon, ni le Tems qui s'envole,
Puiſſe faire tarir ſes pleurs.

Je ne parle point des trois derniers vers ſur leſquels vous pourés faire quelque obſervation particuliere. Dans une Ode Bacchique qui eſt à Maynard, & qui comence *Maintenant que du Capricorne*, on trouve,

Le Printems vétu de verdure
Chaſſera bientot la froidure :
La Mer a ſon flus & reflus :
Mais depuis que notre Jeuneſſe
Quitte la place à la Vieilleſſe,
Le Tems ne la ramène plus.

C'eſt dans le Recueuil des vers, imprimé en 1638. & Racan qui eſt l'Auteur de cete Ode, a écrit à des Fontaines pour une abſence,

Ces Prés délicieux
Quittant leurs robbes vertes,
Paroiſſent à nos yeux
Des Campagnes deſertes.
Ces chams ſont dépouillés de fleurs & de moiſſons,
Et toujours couverts de glaçons.

Le Tibre a une *Robbe verte* dans les vers que de Lingendes a fait pour Ovide, & qui ſont mis au commencement des Métamorphoſes de la verſion de Renouard.

Le Tibre, de regret quittant ſa robbe verte,
Publia ſur ſes bords,
Qu'il n'avoit jamais fait une ſi grande perte
Qu'il en faiſoit alors.

Le Marin dans ſes ſoupirs d'Ergaſte,

Veſton le piaggie pur Zephiro, e Flora
Di lieto verde, e di purpureo manto.

Horatio Cardanetro dans la 2. partie de ſes Rimes choiſies,

Zephiro già l'ignuda horrida terra
D'un bel rivo fiorito, e verde manto
Riveſte e copre.

Luigi Hamanni dans l'Elegie de la Reſurrection

Ceſſa ô Madre Maria, ceſſa 'l tuo pianto ;
Spieghi le chiome il ſol, l'aria s'allumi,
Poſi la terra, e veſte il verde ammanto.

Bernardo Cappello commence un Sonnet ſur le départ du Cardinal Farneze, par les vers ſuivans,

D'atre nubi velato, & volto in pianto
Per lo voſtro partir, que'l Ciel ſi lagna;
E meſti i ſette colli, & la Campagna
Spoglianſi il verde lor fiorito manto.

Bernardo Taſſo ajoute même que près d'un beau Lac en Lombardie, cete *Robbe* eſt toute ſemée d'Emeraudes,

Veſta di bei Smaraldi ambe le ſponde
Il figlivol di Benaco.

Dans les diverſes Deſcriptions de l'Année, on voit ce vers de Palladius,

Triſtis hiems montes niveo velamine veſtit.

celui d'Euthemius,

Obtegitur tellus per frigora veſte nivali.

Ces Robbes n'ont pas trop déplu à Claudien qui a dit ſur le Conſulat de Probinus & d'Olybrius,

Prima tibi procedat hiems, non frigore torpens;
Non canas veſtita nives.

Sur les Noces d'Honorius & de la Princeſſe Marie,

Mons latus Ionium Cypri praruptus obumbrat
Invius humano greſſu, Phariique cubile
Proteos, & ſeptem deſpectans cornua Nili.
Hunc neque candentes audent veſtire pruina.

& ailleurs,

Frigida ter decies nudatum frondibus Hamum,
Tendit hiems veſtire gelu, totidemque ſolutis
Ver nivibus, viridem monti reparavit amictum,

Malherbe s'eſt ſervi admirablement bien de cete *Robbe*, quand il a écrit à Henri le Grand ſur l'heureux ſuccès du voyage de Sedan.

P. 29. *Qui n'ut cru que ſes murailles,*
Que deffendoit un Lion

N'uſſent fait des funerailles
Plus que n'en fit Ilion ;
Et qu'avant qu'être à la fête
De ſi pénible conquête,
Les chams ſe fuſſent vétus
Deux fois de robbe nouvèle ;
Et le fer n'ut en javèle,
Deux fois les blés abatus ?

Toute la Stance ſeroit merveilleuſe, s'il n'ut point écrit, *avant qu'être* pour *avant que d'être: & on ut cru que les murailles de Sedan uſſent fait plus de funerailles que n'en fit Ilion.* Meſſieurs de l'Académie ont fort bien condané ce vers du Cid,

Se faire un beau rempart de mille funerailles.

car le mot de *funerailles* ne ſignifie point des corps morts.

Au même.

Page 274. SUr votre demande, *il n'y a rien tel : Il n'y a rien de tel :* Vous ſavez, Monſieur, que Vaugelas s'eſt déclaré de cete maniere: *Tous deux ſont bons ; & il me ſemble qu'en parlant on dit plutot,* Il n'y a rien tel ; *mais qu'en écrivant on dit plutot,* Il n'y a rien de tel. *Pour moi*, continue-t-il, *je voudrois toujours en uſer ainſi.* Mais il n'a pas ſu qu'il faut toujours mettre la particule DE, quand le verbe précede RIEN.

Mais il n'eſt rien de tel que d'aler ſurement dit Voiture : & Malherbe a fort bien écrit ſelon cete Règle.

P. 84. *Mais qu'elle ſoit Nymphe ou Déeſſe,*
De ſang immortel ou mortel :

Il faut que le monde confeſſe
Qu'il ne vid jamais rien de tel.

Quand RIEN précede le verbe, jamais on ne met la particule DE.

Rien n'eſt ſi beau que ſon corſage.

& l'on ne peut écrire autrement, ſans écrire mal. Pour cete autre expreſſion de Malherbe ;

P. 129. *Il n'eſt rien de ſi beau come Caliſte eſt belle.*

elle eſt monſtrueuſe, quoiqu'il ait fort bien écrit ſelon ma Règle, *Il n'eſt rien de ſi beau* ; car outre qu'après le SI comparatif, il faut mettre un QUE, & non pas un COME, qui pouroit ſoufrir : *Il n'eſt rien de ſi beau come vous êtes belle.* ....

Au même.

Page 295. PUiſque je vous ai promis des obſervations ſur ces vers,

Pardon ſacré flambeau de la Terre & des Cieux.
Sacré flambeau du jour n'en ſoyés point jaloux.

Il faut, Monſieur, que je m'aquite de ma promeſſe. Vous vous ſouviendrés donc que *Pardon ſacré flambeau* ne peut ètre ſelon la règle de nos Rhéteurs: encore moins, *Sacré flambeau du jour n'en ſoyés point jaloux* ; parce que *les flambeaux ne ſont point jaloux*: & il falloit mettre, pour écrire bien,

Sacré Pere du jour n'en ſoyés point jaloux.

Un autre Poëte n'a pas été plus exact, quand il a écrit, parlant au Soleil,

Reviens luiſant flambeau, faits que ta treſſe
blonde
De mille feux nouveaux pare notre horiſon.

parce que les flambeaux n'ont ni treſſe noire, ni

treſſe blonde : & pour faire voir que je n'ai pas été le premier à qui ces ſortes de choſes ont déplu, il ſuffit d'apeler le fameux Balzac en témoignage. Maynard avoit mis dans la derniere des Stances d'Alcippe, en parlant du Soleil,

Le grand flambeau qui l'embellit
Fera ſa tombe de ſon lit.

Comme il ut apris de notre Orateur, qu'on ne diſoit point, *le lit d'un flambeau*, il corrigea,

Le grand Aſtre qui l'embellit,
Fera ſa tombe de ſon lit.

parce qu'en effet nous diſons fort bien, *le lever & le coucher du Soleil, des Aſtres, le lit d'un ruiſſeau, d'une riviere*, &c. Vous pouvés juger ſi l'Auteur fameux qui a parlé de la perſécution de Néron à l'égard de ceux qui profeſſoient le Chriſtianiſme, à qui ce *Monſtre* faiſoit doner une chemiſe enduite de ſoufre où il faiſoit mettre le feu, pour éclairer les paſſans durant la nuit, s'eſt bien ſervi de ſon jugement, quoiqu'il ut infiniment de l'eſprit, quand il apèle chacun de ces martyrs dans ce triſte état ?

Une torche qui crie, un flambeau qui ſe plaint.

Si cette viſion peut ètre ſouferte, on pouradire en dépit de Quintilien, de Longin, d'Hermogéne & d'Ariſtote ; *Une torche qui prie Dieu pour ſes ennemis ; Un flambeau qui tourne au Ciel toutes ſes penſées*, &c.

Malleville qui a écrit,

Sacré flambeau du jour n'en ſoyés point jaloux,

eſt tombé dans une faute pareille en une autre endroit quand il a dit,

Mais quel excès d'orgueuil, quelle aveugle furie
De blamer le flambeau qui nous done le jour.
Certes tout cediſcours n'eſt que la réverie
D'une fiévre d'Amour.

C'eſt en effet réver d'une étrange ſorte, par ce que les *flambeaux* ne ſont dignes ni de louange ni de blame; & que cete maniere de parler eſt non-ſeulement contre la raiſon, mais contre l'uſage, quoiqu'il aprouve *condaner une porte & une fenètre.* Malherbe eſt tombé peut-ètre dans la mème faute, dans l'Ode *ſur l'attentat comis en la perſonne de Henri le Grand le 19. de Decembre 1605.*

P. 40. *O Soleil! ô grand luminaire!*
Si jadis l'horreur d'un feſtin
Fit que de ta route ordinaire
Te reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange;
D'où vient que ta ſeverité, &c.

Quoi qu'il n'y ait preſque point de vers dans *cete Stance & la ſuivante*, ſur lequel je ne puiſſe faire quelque remarque, je me contenterai de celles-ci. *Emerveillable* n'eſt plus en uſage. *Faute* dit trop peu pour un crime que le Soleil ne put éclairer. *Allure* pour le cours du Soleil, ne dit pas aſſés: & *ton allure n'a ni affection ni connoiſſance*, eſt ce que l'on nome galimatias. *Ton allure eſt une action ſervile qui dépend d'une autre puiſſance*, eſt une expreſſion fort embaraſſée & fort obſcure. Mais voici une choſe qui me ſemble plus conſiderable. Quand il a dit, *ô Soleil! ô grand luminaire!* Il n'a dû rien dire qui ne pût ètre commun au Soleil & au luminaire. Cependant un *luminaire* n'a point de ſeverité; ne ſe couche point; n'a ni connoiſſance ni affection: & il ſeroit fort à craindre que l'on ne reprochât à Malherbe, qu'il a été véritable ſans y penſer, quand il ajoute dans la

Stance qui ſuit les deux autres dont je parle,

Mais ô Planete belle & claire!
Je ne parle pas ſagement:
Le juſte excès de la colére
Me fait perdre le jugement.

Pétrarque a été repris ſur une figure pareille pour avoir écrit dans un Sonnet. Al Signor Stefano Colonna.

Glorioſa Colonna in cui s'appoggia
Noſtra ſperanza, e'l gran nome Latino,
Ch'ancor non torſe dal vero camino
L'ira di Giove per ventoſa pioggia.

L'eſſere appoggio e ſoſtamento, dit Aleſſandro Taſſone à la page 33. & 34. de ſes Obſervations ſur les Rimes de Pétrarque, *è proprio della colonna, & adeſſa ſi conviene il motto* PONDERE FIRMIOR, &c. *Pare improprietà il dire che la pioggia ed il vento non torcano le colonne del vero camino, poiche le colonne ne per vera, ne per falſa ſtrada camminano, ma ſempre ſtanno ferme, e di maniera che la pioggia n'el vento non ſono atti a muoverle.* Sur ce principe, je condanerois dans l'Othon du fameux Corneille, le même Othon qui dit à Camille,

Avant qu'en decider, penſés-y bien, Madame,
C'eſt votre interêt ſeul qui fait parler ma flamme

& l'on m'avoura qu'*agir*, ou quelque autre mot ut été plus propre, parce que la flamme ne parle point, quoiqu'ici *flamme* ſignifie *amour*; & que la plupart de nos Poëtes ſans y prendre garde n'écrivent preſque jamais autrement.

Au même.

Page 311. VOici, Monſieur, ce que je vous lûs il y a huit jours, & puiſque Mr de la M. vous le demande, il ne tiendra qu'à vous de le lui montrer.

P. 146. *Auſſi ſuis je un ſquelette,*
Et la violette
Qu'un froid hors de ſaiſon,
Ou le ſoc a touchée,
De ma peau ſechée
Eſt la comparaiſon.

Je doute fort que l'on puiſſe dire après Malherbe, *la violette que le ſoc a touchée, eſt la comparaiſon de ma peau ſeche*, pour, *ma peau ſeche peut être comparée à la violette touchée du froid ou du ſoc.*

Dans les Stances pour Henri le Grand, il a écrit,

P. 185. *Nulle heure de beau temps ſes orages n'eſſuie.*
Et ſa grace divine endure en ce tourment,
Ce qu'endure une fleur que la biſe ou la pluie
Bat exceſſivement.

Ceux qui ſe mêlent d'élever des fleurs ne diſent jamais qu'une fleur *endure*, mais qu'elle *ſouffre* ou qu'elle *pâtit*; il a dit dans un Sonnet du Livre ſixieme.

P. 200. *Comme tombe une fleur que la biſe a ſechée,*
Ainſi fut abatu ce chef-d'œuvre des Cieux.

Le mot *abatu* eſt ici trop fort. Quoiqu'il en ſoit, j'ai lu dans la Stance 85. du chant 9. de la Jeruſalem délivrée.

Perche vide (ahi dolor) giacerne ucciſo ,
Il ſuo Leſbin quaſi bel fior ſucciſo.

& ailleurs en parlant d'Armide ,

Come purpureo fior languendo more
Che'l vomere al paſſar tagliato laſſa ,
O come carco di ſuperchio humore
Il papaver ne l'orto il corpo abbaſſa ;
Coſi , giù de la face à ogni colore
Cadendo , Dardinel di vita paſſa.

Pétrarque a commencé un Sonnet par les vers ſuivans , ſur la mort de Laure , & ce Sonnet eſt le 50. de la 2. partie de ſes Rimes.

Al cader d'una pianta , che ſi ſuelſe ,
Come quella che ferro o vento ſterpe ,
Spargendo à terra ſue ſpolie eccelſe ;
Moſtrando al ſol la ſua ſquallida ſterpe.

Il y a peu de perſones , ſi les bons livres leur ſont conus , qui ne voient d'abord qu'ils ont viſé aux vers du Livre 9. de l'Eneïde.

Purpureus veluti cum flos ſucciſus aratro.
Langueſcit moriens , laſſove papavera collo
Demiſere caput , pluvia cum forte gravantur

ou a ceux du livre 3. des Silves de Stace.

Felix , ô ſi longa dies , ſi cernere vultus
Natorum , virideſque genas tibi juſta dediſſent
Stamina : ſed media cecidere abrupta juventa
Gaudia ; florenteſque manu ſcidet Atropos annos :
Qualia pallentes declinant lilia culmos ,
Pallenteſque roſa primos moriuntur ad auſtros
Aut ubi verna novis expirat purpura pratis.

Homere avoit dit dans le huitiéme livre de l'Iliade

Μήκων δ' ὡς ἐτέρωσε , &c.

La premiere penſée de Malherbe , *ou le ſoc a touſhée* , eſt exprimée plus nettement dans Catulle.

Nec meum respectet ut ante, amorem,
Qui illius, culpa cecidit, velut prati
Ultimus flos, prætereunte postquam
Tactus aratro est.

Ces conformités ne sont tout au plus que des lieux communs qu'on trouve par tout.....

A Mr de la Menardiere, Lecteur de la Chambre du Roi.

Page 367. JE n'apelerai point le Soleil, après Orphée, un *Titan illustre*; & me contenterai de nommer la Lune, après Malherbe:

P. 65. *Des mois l'inégale couriere,*

sans ajouter,

Saclorum mater equestris.

Ces sortes de visions ne me tentent plus: & l'*Auteur* qui a fait de l'*Audace* la plus merveilleuse des Déesses,

οὐκ ἔστι Τολμῆς ἐπιφανεστέρα Θεὸς,

a fort bien dit,

Τὰ πολλὰ τολμᾶν πολλ' αμαρτάνειν ποιεῖ.

pour avertir que les plus hardis font ordinairement les plus grandes fautes. En effet, le sublime ne va pas si haut, & l'on donne souvent dans le ridicule, quand on croit donner dans le merveilleux.....

Au même.

Page 395. A Ces lieux communs, j'ajoute ces Vers de Claudien, dont le dernier & le

demi ont été fort bien rendus par notre Malherbe, comme l'a remarqué Mr de Balzac.

Sapè mihi dubiam traxit ſententia mentem,
Curarent ſuperi terras, an nullus ineſſet
Rector, & incerto fluerent mortalia caſu, &c.
Sed cùm res hominum tanta caligine volvi
Adſpicerem, latoſque diu florere nocentes,
Vexarique pios: rurſus labefacta cadebat
Relligio, &c.
Abſtulit hunc tandem Rufini pœna tumultum;
Abſolvitque Deos.

C'eſt aſſés qu'en *cinq ans ton audace éfrontée,* p. 109.
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes & Rois ait oſé défier:
La fortune t'apele au rang de ſes victimes;
Et le Ciel accuſé de ſuporter tes crimes,
Eſt réſolu de ſe juſtifier.

A M. le Fèvre.

Page 443. L'Expreſſion de votre Heroïne ne me plaît pas, *des gens concertés rendent mon eſprit géné.* Le verbe *rendre* eſt un eſpece d'écueuil, contre lequel il eſt aiſé de heurter ſi l'on n'y prend garde; & pour juſtifier ce que je dis, je n'ai qu'à raporter ces Vers de Malherbe.

Et rends-nous l'embonpoint come la guériſon ¶ p. 23.
Et rendra les deſſeins qu'ils feront pour lui p. 25.
nuire,
Auſſi-tot confondus comme déliberés. ¶
Rendant par mes ſoupirs ma douleur reconuë. p. 153.

Celui de Mr de Benſerade, après Malherbe.

Job de mille tourmens atteint,
Vous rendra ſa douleur connuë.

Celui de l'Etoile dans une Chanſon.

Ingrate Melonie.
Le mépris que je fais de vous,
Vous rend aſſez punie.

Vous vous ſouviendrés peut-ètre d'une autre :

Bientot par tout les fleurs ſeront écloſes ;
La terre aura des œillets & des roſes,
Et mon amour n'aura que des ſoucis,
Cœur ſans pitié, je m'en vais mourant ;
Voulés-vous pas rendre adoucis
Les maux que je ſouffre en vous adorant.

La mème faute eſt dans la petite Note du Nouveau Teſtament de Mons, ſur le 21. verſet du 13. Chapitre de l'Epitre de S. Paul aux Hébreux Ὁ δὲ Θεὸς τῆς εἰρήνης, &c. Καταρτίσαι ὑμᾶς ἐν παντὶ ἔργῳ ἀγαθῷ L'Arabe a traduit, *Que le Dieu de paix : Vous confirme* en toute *bonne œuvre.* Le Syriaque: *Vous rende parfait* en toute bonne œuvre. La Vulgate, *aptet vos in omni opere bono.* Et Grotius a fort bien traduit, *aptos vos reddat*, &c. Ainſi Meſſieurs de Port-Royal ont traduit auſſi parfaitement bien, *vous aplique à toute bonne œuvre.* Mais dans la petite Note ils ont mis, *vous rende diſpoſés* ; & c'eſt ce qui eſt mal, car encore que nous diſions, *je vous rendrai propre à cela*, nous ne diſons point, *je vous y rendrai diſpoſé.*

Le Traducteur des Hymnes de l'Egliſe pour toute l'année, a fait à peu près la mème faute dans l'Hymne, *Verbum ſupernum prodiens.*

Judexque cùm poſt aderis
Rimari facta pectoris :

Reddens vicem pro abditis,
Juſtiſque regnum cum bonis.

il a traduit,

Et lorſque decouvrant les vertus ou le vice
Juſqu'au fond du cœur des humains,
Tu rendras en vrai Juge aux méchans le ſuplice,
Et la Couronne aux Saints.

Quoique nous diſions avec les Latins, *rendre la pareille, par pari reddere*: qu'il y ait dans le Pſeaume 94. *Redde retributionem ſuperbis*, & dans le dernier Verſet du mème Pſeaume, *& reddet eis iniquitatem eorum*; come nous diſons, *rendre le mal pour le mal*: nous ne diſons point, *rendre le ſuplice aux méchans*, pour *rendre aux méchans ce qu'ils méritent*; *faire retomber ſur les méchans leur iniquité*; *punir les méchans du ſuplice qui leur eſt dû*. On n'écrit pas mieux, quand on écrit; *je vous rendrai punie*: *je vous rendrai ma douleur conuë*, ou *reconuë*: *Il rendra ſes deſſeins confondus*: *Rendre un mal adouci*: *Vous m'avés rendu ma guériſon*: *Ces gens rendent mon eſprit géné*: *Je vous rendrai diſpoſé*, &c.

Page 454. Ou, Quand il eſt adverbe de lieu, ne peut ètre mis pour *qui*, *lequel* ou *laquelle*, quand il s'agit des perſones: & par cette Regle, il eſt aiſé de conclure que l'on ne dit point, *C'eſt un home où j'ai remarqué beaucoup de vertu*: *C'eſt une femme d'où je tire de grans avantages*. On a fait encore un mauvais uſage de cet adverbe; ce qu'il eſt aiſé de juſtifier par Malherbe.

Où que tes baniéres aillent; P. 33.

par Maynard;

Où que tu ſois, quoi qu'on y faſſe,
Tu mets en jeu tes biſaïeux.

par Brebeuf;

Contre une armée entiere il ſe trouve aſſez fort,
Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort.

car on ne dit point, *où que tu ſois : où qu'aillent tes baniéres : où qu'il porte les yeux*, pour *en quelque lieu que tu ſois : en quelque lieu qu'aillent tes baniéres : en quelque endroit qu'il porte les yeux*; quoique l'on trouve cette expreſſion dans la plupart de nos vieux Poëtes, & qu'il y ait des modernes qui s'en ſervent.....

Au même.

Page 459. IL y a un mois que je vous dis à la Motte, devant le Seigneur de la Maiſon, qu'aujourdui on n'aprouvoit plus certaines figures, que les Anciens ont trouvées fort belles; & que je n'aimois point le mot de Platon, qui a dit d'Ariſtote & de Xenocrate, ce qu'Iſocrate a dit encore de Théopompe & d'Ephore: *Que l'un avoit beſoin d'éperon, & l'autre de bride.* Je vous alleguai ces Vers de Malherbe.

P. 68. *Cependant notre grand Alcide,*
Amoli parmi vos apas,
Perdra la fureur qui ſans bride
L'emporte au-delà du trépas.

Outre qu'*amoli* ne me ſauroit plaire en cet endroit, pour la raiſon que vous pourez déviner d'abord, cete *bride* eſt une vilaine choſe pour un grand Roi; & nous ſomes trop reſpe-

ſtueux & trop retenus en France, pour y donner une *bride* aux Rois & aux Princes. On ne ſauroit jamais éviter avec trop de ſuperſtition les figures qui laiſſent une vilaine idée dans l'eſprit.

C'eſt pour cete raiſon que l'on a trouvé ſi peu civile cete maniere de parler: *Il a déferré une tèle femme*, ou *un tel home*; que l'on a ſubſtitué à *déferrer* le verbe *déconcerter*, qui eſt incomparablement plus honète. De Serres a écrit dans la Vie de Hugues Capet: *Et avons montré non-ſeulement qu'il ſe tint ſur ſes piés, après la mort de ſon pere Robert; mais qu'il bâtit ſes deſſeins ſur ce même fondement, ſous les Regnes de Louis quatrième, dit d'Outre-mer, & Lothaire, Princes néanmoins mal-aiſés à ferrer*; & nos bons Auteurs ne l'écriroient point après De Serres. Il eſt vrai que l'on ſe ſert de cete figure en d'autres Langues: & vous vous ſouvenés du Verſet du Pſeaume 31. *Serres avec le mords & la bride la bouche de ceux qui ne s'approchent point de vous.* Mais ce qui eſt bon pour les Hebreux, n'eſt pas toujours bon pour les François. Sur ces Vers du 128. Sonnet de la premiere artie des Rimes de Petrarque.

O bel viſo, o v' amore inſieme poſe
Gli ſproni, e' l fren, onde mi punge è volve,
Com' à lui piace, è calcitrar non vale.

Caſtelvetro a remarqué, *Gli ſproni ſono le liete accoglienze, che incitano ad amare, & à ſperare: il freno ſono gli atti turbati di Laura, per gli quali egli perde la ſperanza, & ſi ritrache indietro.* ET CALCITRARE NON VALE. *Fa ſe cavallo, è il viſo di Lauro, Cavalliere.* C'eſt une viſion aſſez étrange en galanterie, que

de ſe faire un cheval, & de faire de Laure un Cavalier ; que de doner une bride & des épe-rons à un viſage ; que d'ètre monté par ſa Maitreſſe, & d'ètre ſous elle à faire manége. Cete figure n'a pas ſemblé belle à Muzio, *come rappreſentante brutezza in un viſo che ſi depinga per belliſſimo, facendolo un Soppidiano de gli arneſi di cavalcare, ſprono, freno, è ſtivali che ei mancano.* Le Taſſe dans la premiere partie de ſes Vers d'Amour, a fini par cete vilaine figure le Sonnet qui a pour titre, *Sdegno, è amore di ma donna grati*, &c.

Hor che fia mai, che arreſti il mio deſire
S'equalmente lo ſpinge, è pronto il rende,
Con ſembiante virtù, lo ſprono, e'l freno?

Page 464. Mais à propos du paſſage *ch.* 63. *de l'hiſtoire* de Philippes de Comines, *& avoit goût en ces choſes d'Alemagne* ; voudriez-vous bien traduire à la lettre le γεύεσθαι πικρῦ, γευεσθαι κακῶν, ἡδέων, après Euripide, Sophocle & Moſchus ? le Θανάτε γεύεσθαι de S. Mathieu, de S. Marc, de S. Luc & de S. Paul ? Je ſai que les Grecs ont employé dans le figuré le γεύεσθαι dans le mème ſens que les Hebreux ont employé leur טעם & les Latins leur *guſtare*. Mais je vous demande, ſi dans les choſes triſtes, facheuſes, mauvaiſes, &c. vous vous ſerviriés du verbe *goûter*, pour *ſentir*, *éprouver*, &c. & ſi vous n'aimeriés pas mieux le Vers de Malherbe,

P. 53 *C'eſt à vous à goûter les délices du port.*

& celui d'un autre Auteur,

Il a toujours goûté les plaiſirs de la vie.

que les deux ſuivans ?

Il a toujours goûté les outrages du ſort,

La

La priſon, les douleurs, la miſere & la mort quoiqu'après tout, *voir la mort & goûter la mort* ſoit un Hébraïſme, pour *mourir*.....

Page 468.... Vaugelas a écrit encore ſur *horrible & effroyable. Ces Epithetes s'apliquent ſouvent aux choſes bones, quoiqu'elles ne ſemblent convenir qu'à celles qui ſont mauvaiſes & très-pernicieuſes.* Il alegue la fin d'une lettre de Ciceron à Pomponius Atticus : *Sed hoc τέρας horribili vigilantia, celeritate, diligentia*, &c. Il ajoûte, il veut louer Ceſar, & dit *que ſa* vigilance, ſa viteſſe ou ſa promtitude, ſa diligence eſt horrible.

La diligence de Ceſar étoit ſi grande en effet dans ſes expeditions militaires, qu'il ſembloit voler plutot que courir, come l'a fort bien remarqué Lucain.

Agmine nubiferam rapto ſuperevolat Alpem.

Pathelin a dit qu'un diſcours *plaiſoit terriblement*, pour faire entendre qu'il étoit *merveilleuſement agréable.*

Plus répondoit,
Plus habondoit
Son parlement,
Dont me plaiſoit
Ce qu'il diſoit,
Terriblement.

Nos anciens ſe ſervoient auſſi de *merveilleux* dans les choſes même les plus facheuſes, les plus horribles & les plus mauvaiſes ; & je vous en raporterai quelques exemples. Alain Chartier a dit dans le *Regret d'un Amoureux* :

O Dieu je te prie humblement
Puis qu'avoir ne puis allegeance
De mon très-merveilleux tourment.

Octavien de ſaint Gelais, dans ſon Séjour d'Honneur.

En la dance un Tarquin l'Orgueilleux,
Et avec lui de Romains moult grand'preſſe,
Leq el commit un crime merveilleux
Qui fut à lui & aux ſiens périlleux
Quand par ardeur il viola Lucreſſe.

Philippes de Comines n'écrivoit preſque jamais autrement : *Ils étoient bien*, dit il, *ſix mille homes qui faiſoient merveilleuſement des maux* ; Ailleurs : *Et feit ceci par trois fois, tant deſiroit demeurer en cet état, nageant entre les deux, car tous le craignoient merveilleuſement.* Dans le chapitre 80. *L'Anglois n'en demeura point content, & dit un mot au Roi qui s'en courrouça merveilleuſement.* En un autre endroit : *Après que le Duc de Bourgogne ut oui la réponſe du Conétable, il conut bien qu'il étoit le principal conducteur de cete guere, & conçut une très-merveilleuſe haine contre lui, qui jamais depuis ne lui partit du cœur.* Cete haine merveilleuſe me fait ſouvenir de David, qui dit, *qu'il hait d'une parfaite haine*, ou come il y a dans l'Hebreu, *d'une perfection de haine*, les énemis de Dieu. Vous ſavés, Monſieur, ce qu'a dit Quintilien, *Conſuetudo certiſſima loquendi magiſtra utendumque plane ſermone, ut numo cui publica forma eſt* : & la concluſion du mème chapitre, *Conſuetudinem ſermonis vocabo conſenſum eruditorum ; ſicut vivendi, conſenſum bonorum.* Après cela je ne dirai point, *une haine parfaite, la perfection d'une haine, une haine merveilleuſe, un merveilleux crime, un merveilleux tourment*, pour *horrible : un diſcours terrible* pour *agréable* ; & ne me ſervirai dans notre langue des Ad-

verbes Latins, *inſanè*, *miſerè*, *mirè*, *perditè*, *improbè*, *indignè*, *malè*, *&c.* que quand les Maîtres l'auront approuvé. Je ſai bien que l'on s'écrie ſouvent dans la Converſation ; *C'eſt un home qui a furieuſement de l'eſprit* ; *qui a une memoire horrible*, *effroyable*, pour *merveilleuſe*, *incroyable*, *étonante*, *prodigieuſe*, *&c.* & je le dirai avec tout le monde, quand tout le monde ne fera point de difficulté de le dire ; parce que la Raiſon doit ètre muette où regne l'Uſage. Il en eſt pourtant un bon & un mauvais, ſelon la Regle de Quintilien ; & le bon n'a point encore aprouvé, *c'eſt une femme qui eſt merveilleuſement laide*, ou *effroyablement belle*. Jugés maintenant ſi Malherbe s'eſt bien ſervi du mot *effroyable*, dans un Sonnet à Henri le Grand.

Je le connois, Deſtins, vous avés arrèté P. 50.
Qu'aux deux Fils de mon Roi ſe partage la Terre,
Et qu'après le trépas, ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en ſa poſterité.

Vous demandés ſi j'écrirois après ce dernier ? *Outre ſes bords.* C'eſt dans l'Ode à Mr de Bellegarde.

Soit que près de Seine & de Loire, P. 100.
Il pavât les Plaines de morts ;
Soit que le Rône outre ſes bords
Lui vît faire éclater ſa gloire.

Je répons que je ne voudrois pas l'écrire après lui, ni après Racan qui l'a imité dans un Sonnet à Mr le Duc de Guiſe.

Prince, l'heur de la paix & la foudre des armes,
Si pour verſer des pleurs l'on rachetoit les morts,

Nous uſſions fait enfler la Seine outre ſes bords,
Epanchant pour ton frere un deluge de larmes,

Cete façon de parler n'eſt pas ſuportable; *Le Rône lui a vû faire éclater ſa gloire outre ſes bords; Ils ont fait enfler la Seine outre ſes bords;* & l'on ne dit point: *Le Roi a fait éclater ſa gloire outre ſon Royaume*, pour *au delà de ſon Royaume.* Il faut laiſſer cet *outre* aux Latins.

Ultrà Sauromatas fugere hinc libet.
Ultrà Syllanam Villam eſt quam puto tibi notam eſſe. Nous laiſſerons encore cet *outre* aux Italiens.

L'altra mia fiamma oltra le belle bella.
Peroche la Città di Firenze non ſi ſtendea, ne era habitata nel ſeſto, d'oltre Arno: Oltre Arno havea tre Borghi. Ils ſe ſervent indifferemment de *oltra* & *oltre*, pour *di quà, di là, contrà, fuori, innanzi, più, ſopra, ſoverchiamente*; & nous ne ſomes pas aſſés hardis pour nous en ſervir en tant de manieres. Nous diſons, *outre les avantages qu'il poſſedoit; outre qu'il me dit; paſſer outre; outre cela*; & ce n'eſt plus que dans les Auteurs du tems paſſé que nous ſoufrons *les gens d'outre mer.* Nous apelons encore *outre-mer* avec les Italiens, *oltra marina*, la couleur bleuë, belle & riche qu'emploient les Peintres. Malherbe a donc mieux écrit dans un autre endroit,

Au-delà des bords de la Meuſe,
P. 74. *L'Alemagne a vû nos Guerriers.*

Mais à propos d'*au delà*, voudriez-vous bien écrire après Coëffeteau, come il l'a écrit dans ſa verſion de Florus? *Toutefois il n'y ut rien encore qui effrayât tant les Macedoniens que l'her-*

teur de leurs plaies, ſur leſquelles jettant les yeux, ils remarquerent qu'elles avoient été faites, non avec de petits eſtocs, ni avec des ſagetes, ni avec aucunes de ces legeres armes, dont uſent les Grecs, mais avec de puiſſans javelots, mais avec des maſſuës & peſantes épées qui enfonçoient des coups ſi énormes, qu'ils s'étendoient au-delà *de la mort.* Vous vous ſouvenés bien du Latin: *Quum tamen nihil terribilius Macedonibus fuit ipſo vulnerum aſpectu; qua non ſpiculis, non ſagittis, nec ullo Græculo ferro, ſed ingentibus pilis, nec minoribus adacta gladiis ultrà mortem patebant.* Comment traduiriés-vous cet *ultrà mortem patebant*? & diriés-vous bien après Malherbe?

Et quiconque fera l'Hiſtoire P. 84.
De ce grand chef-d'œuvre de gloire
L'incredule poſterité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage
Au-deçà *de la verité.*

dans une Chanſon;

Un mal au-deçà *du trépas,* P. 15.
Tant ſoit-il extrême ne vous émeut pas.

& après Maynard?

Dieux ne m'aiderés-vous pas?
La cruauté du trépas
Eſt au-deçà *de ma peine.*

Il me ſemble que ces manieres de parler ſont monſtrueuſes: *Elle eſt belle & ſage au-deçà*, ou *au-delà de la verité: Un mal au-deçà du trépas ne vous touche point: La cruauté de la mort eſt au-deçà de la peine que je ſoufre: Ce ſont des plaies qui s'étendent au-delà de la mort*, quoique nous diſions, *le mal que je ſouffre eſt au-delà*

de tout ce qu'on peut imaginer .....

Page 477. Dans les dernieres converſations que nous ûmes à la Motte, à l'égard des manieres de parler *baſſes, populaires, &c.* que l'on ne devoit jamais faire entrer dans un ſtyle noble, je vous fis ſouvenir de celles ci. Dans la paraphraſe du Pſeaume 139. Malherbe a écrit *,

Page. *Recités, diſoient-ils, quelqu'un de ces Cantiques*
Qui jadis rempliſſant vos Temples magnifiques
Faiſoient tout retentir ;
Mais avec mépris toute la triſte bande
Faiſoit la ſourde oreille à leur folle demande
Sans daigner repartir.

& ailleurs

P. 25. *Les fuites des méchans, tant ſoient-elles ſecrettes*
Quand il les pourſuivra, n'auront point de cachettes.

Dans les premieres Repreſentations *de Mariane* il y avoit,

de crainte que les Parthes
N'entrent dans cet état pour y brouiller les cartes.

& notre Triſtan retrancha ces vers par le conſeil de ſes amis qui les condanerent : & il a encore fort bien fait, s'il a ôté de ſon autre Tragedie qui a pour titre, *la mort de Seneque*, ce vilain endroit,

Il fait le Chien-couchant pour faire le Lion.

Ceux qui ont écrit,

Ces dangereux projets qu'il trame à la ſourdine.
Et de l'air que le Ciel conduit nos deſtinées,
Vous ſaurés couper broche à toutes leurs menées.

n'ont pas mieux écrit.

* Ces vers ne ſe trouvent point dans les Poëſies de Malherbe, il n'a rien paraphraſé du Pſeaume 139.

Au même.

Page 482. QUelques noms d'Herbes, de Plantes, d'Arbres, de Racines ou de Fruits n'ont point *de Plurier*, come *cerfeuil*, *perſil*, *pimprenelle*, ou *pimpinelle* ſi on le veut, *ruë*, *fenouil*, *ſafran*, *abſinte* : quoique Malherbe ait écrit.

adoucir toutes nos abſintes. P. 88.

Page 486... Je tiens ſures toutes les deux obſervations de Vaugelas ſur *croître* & *tarder*, qu'il a fait *neutres*, & on ne doute point que Malherbe n'ait très-mal écrit ;

Qu'à des cœurs bien touchés tarder la jouiſſance, P. 53.
C'eſt infailliblement leur croître le deſir.

il n'avoit qu'à mettre,

C'eſt infailliblement acroître leur deſir.

& il a eſté ailleurs plus régulier.

Je ſai bien que par la juſtice. P. 45.
Dont la paix acroît le pouvoir.

Voiture a fait une même faute ſur un autre Verbe,

Tandis qu'ils vont doublant mes peines amoureuſes.

pour redoublant. On dit bien, *doubler les rangs : doubler un Cap : doubler un habit : doubler le nombre* : & je ne ſai ſi on dit encore *doubler le pas*. Mais on ne dit point *doubler le mal de quelcun*, pour *redoubler* : *le vin qu'il a bu*, ou *le fruit qu'il a mangé*, *lui a doublé ſa fievre*, *pour redoublé*. Auſſi Voiture a-t-il mieux écrit dans un autre endroit.

Le feu par l'eau foiblement combatu

Croiſſant ſa force, au lieu d'être abatu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un Buveur d'eau.

mais en écrivant, *va redoublant*, ce qui eſt bien; il a dit, *croître la force*, ce qui eſt mal.

Au même.

Page 487. VOus demandés ma derniere obſervation ſur les Vers ſuivans;

P. 78. *Si quelque avorton de l'Envie,*
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux.

& la voici. *Bander l'ire de la Terre & des Cieux contre la vie d'un Avorton de l'Envie*, eſt une maniere de parler qui ne peut être jamais aprouvée: & le *Verbe* laiſſe une aſſés vilaine idée, parce qu'il ne tient pas au nom qu'il régit. L'expreſſion ſuivante fait le mème effet, quoiqu'elle ſoit dans un Ecrivain fort chatié; & j'entens parler de notre Balzac qui a écrit à M. Conrart, &c.....

Page 500. Au reſte come l'intention de Malherbe étoit inocente dans ce que je viens de remarquer ſur le Vers de la Stance qui eſt dans l'Ode *à la Reine Mere du Roi pendant ſa Regence*, peut-ètre que ſa faute eſt excuſable. Mais qui pouroit le juſtifier d'avoir écrit à Madame de Termes ſur les Noces de Racan, *ce que le Boïardo & le Berni avoient à peu près fait dire à la belle Armide, quoique le pre-

* C'eſt la IX. Lettre du Livre premier, Page 92.

nier ait en quelque façon déguiſé la choſe ? *Pour l'Epithalame il ne lui coutera rien : il fera ſes écritures lui-même. Après cela, Adieu les Muſes, il aura bien ailleurs à monter que ſur le Parnaſſe.* On ne peut nier que ces paroles ne laiſſent une image plus deshoneſte que celles-ci, *Arrige aures Pamphyle: His animum arrecti dictis: Aperit ramum qui veſte latebat.* Cependant il y a eu des Scholiaſtes & des Critiques, ou ſi on le veut des Chicaneurs qui en ont fait aſſés de bruit ; & ils uſſent encore trouvé plus mauvais que notre Auteur ut écrit avec tant de liberté à Madame de Termes, & qu'il ſe fut ſervi d'un ſi vilain mot en parlant à une Reine. Il faut être aveugle pour ne pas voir ces ſortes de choſes : & quand on ne s'aperçoit point de ces ordures, c'eſt un témoignage que l'on y eſt fort acoutumé.....

Au même.

Page 504. IL y a, Monſieur, une infinité d'exemples dans les Anciens & dans les Modernes, de l'Hyperbole dont notre Malherbe s'eſt ſervi dans l'*Ode au Roi Henri le Grand ſur l'heureux ſuccès du voyage de Sedan.*

Qui ſera ſi ridicule *P.* 32.
Qui ne confeſſe qu'Hercule
Eſt moins Hercule que toi ?

& dans l'Epitafe de Mr le Duc d'Orleans,

Plus Mars que Mars de la Thrace, *P.* 188.

Balzac, après avoir remarqué dans ſes Entretiens le Vers de Plaute,

Victimas, lanios, ut ego huic ſacrificem ſummo Jovi,
Nam hic mihi nunc eſt potior Juppiter quam Juppiter.

& ce demi Vers de Daniel Heinſius,

plus quovis Cæſare Cæſar.

conclud le chapitre par ces mots, *je ne condane pas ces belles Figures, je dis ſeulement qu'elles ne ſeront plus à mon uſage.*

Demetrius de Phalere après avoir dit que de toutes les Figures de la Rhétorique, il n'y en a point qui ſoit plus froide que l'Hyperbole, ni qui demande plus de jugement, parce qu'elle en eſt la moins vrai-ſemblable, aporte un exemple de Sappho, dont je parlerai ; & à cet exemple Victorius en ajoute un autre dans ſes commentaires ſur ce Rhéteur.

Lubentiorem te faciam quam Lubentia eſt.

dit-il, *& fortaſſe illud Terentianum,*

ipſa ſi cupiat Salus.
Servare prorſus non poteſt hanc familiam.

Il ne faloit point quiter Plaute pour Terence, puiſque le premier avoit dit dans ſa *Moſtellaria*,

Nec ſalus nobis ſaluti jam eſſe, ſi cupiat, poteſt.

& ailleurs

Nullus me eſt hodie Pœnus Punior.

La mème Figure eſt dans ce Vers d'Afranius,

Nemo illa vivit carie carioſior.

ce *Carioſior* eſt de la reſtitution de Scioppius : & je me ſouviens d'avoir lu dans Scaliger,

Juventa comis aque, non venuſtior Venus.

Dans Martial, à Pætus,

Vis dicam veriora veris ?

Cete Figure a fait des Proverbes chés les Grecs,

qui ont dit de certains hommes : *Qu'ils étoient plus juſtes que la Juſtice*, ou *plus timides que la Timidité même.* Voiture s'en eſt ſervi,

Il eſt de facheux entretien,
Saturne eſt moins Saturnien.

Un autre Poëte dont il eſt parlé dans la lettre 81. du Recueuil de celles de Thomas Reinès, & de Chrétien Daum, a dit

Philoſophus nimis es, Platone Platonior ipſo.

Car c'eſt ainſi que le corrige Reinéſius. Pierre Roi d'Arragon avoit écrit a peu près la même choſe à Charles Duc d'Anjou, qui avoit fait couper la tête à Conradin fils de l'Empereur Conrad, *Tu Nerone Neronior, & Saracenis crudeliores.* Avec tout cela Balzac avoit raiſon de n'aprouver pas le frequent uſage de cette Figure : & pour voir s'il y a de la ſureté à l'employer, on n'a qu'à réfléchir ſur ces paroles de Quintilien, *Hyperbolen audacioris ornatus ſummo loco poſui, &c. ſed ejus rei ſervetur quoque menſura quadam. Quamvis eſt omnis Hyperbole ultra fidem, non tamen eſſe debet ultra modum, nec alia via in παιζηλίαν itur, &c. Pervenit hæc frequentiſſime ad riſum : qui ſi captatus eſt, Urbanitatis ; ſin aliter ſtultitiæ nomen aſſequitur.*

Il faut revenir à Demetrius qui après avoir nomé l'Hyperbole, vicieuſe ; & loué pourtant le mot de Sappho χρυσῦ χρυσωτέρα, *auro magis aurea,*

Plus belle que la beauté même:

ou come le dit le Guarini dans le Madrigal à Clelia Farneſe,

L'occhio, el ver mi moſtra
Che'l voſtro grido, e'l mio penſior vincete,
E che de la Beltà più bella ſete.

ajoute χάειν ἔχει, ἀ ψυχεότητα : que cete divine fille eſt d'autant plus admirable qu'elle s'eſt ſervie élégament d'une Figure dangereuſe ; & dont il n'eſt preſque pas poſſible de ſortir avec honeur : Mais s'il eſt vrai que cette Sappho ait u quelque honte d'avoir écrit qu'un certain Guerrier étoit beaucoup plus vaillant que Mars le Dieu des Guerriers, qu'auroit-elle dit, ſi elle ut vu *Hercule moins Hercule que Henri le Grand* ; & Monſeigneur le Duc d'Orleans, *plus Mars que Mars de la Thrace ?* La Stance ſuivante l'auroit ſans doute bien plus étonée.

P. 16. *C'eſt alors que ſes cris en tonneres éclatent,*
Ses ſoupirs ſe font vens qui les chènes combatent,
Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient molement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noyant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne ſoit qu'un élement.

Je laiſſe à part le repos du Vers, où il devroit être ; & *reſſembler une choſe*, pour *à une choſe.* Le Rhéteur grec que j'ai deja allegué, a fort bien dit, Que certaines choſes ont d'elles mèmes des graces qui leur ſont otées par la maniere dont l'on ſe ſert pour les exprimer : & il eſt certain que ce n'eſt pas ſeulement dans la Morale, mais encore dans la Rhétorique, qu'il y a des excès & des defauts qu'il faut éviter come des vices. Demetrius allegue ſur ce ſujet un paſſage de Clitarque, comme d'un grand exagérateur, qui dit d'une mouche, Κατασκέπτεται τὴν ὀρεινὴν &c. *depaſcitur loca*

montana, involat, irrumpitque in cavas quercus. Un frèlon, une guèpe, une mouche enfin n'eſt pas capable de ces effets : & c'eſt ſelon le Proverbe Grec, *faire d'une mouche un éléfant.* Le mème Rhéteur allegue ailleurs un Roi de Thrace qui étoit extraordinairement gourmand, & *qui gardoit un bœuf entier dans ſes jouës.* C'eſt preſque encherir ſur la méchante plaiſanterie de Rabelais, qui a dit de Gargantua, *Qu'il mangeoit des Pelerins en ſalade.* Nous diſons bien, *il a répandu un torrent de larmes* : & les Poëtes anciens & modernes ont comparé à un Torrent la marche d'un Conquérant avec ſon Armée. Notre Auteur s'eſt ſervi de la comparaiſon d'un Fleuve dans la belle Stance,

Tel qu'à vagues épanduës P. 30.
Marche un fleuve imperieux, &c.

& en cela, il a imité Homere, Lucrece, Silius Italicus, Lucain, l'Arioſte, le Taſſe &c. Mais il a outré prodigieuſement la comparaiſon quand il a dit, Qu'il étoit des larmes de Saint Pierre, come d'un torrent qui deſcendant des hautes montagnes, ravage & noye toutes les Campagnes voiſines, & qui ſemble devoir couvrir d'eau tout l'Univers. Que peut-on dire de ces cris qui éclatoient come le tonnere ? & de ces ſoupirs qui n'étoient pas de ces petits vens,

Qui durant les grandes chaleurs,
Des Voyageurs laſſés adouciſſent les peines,
Et qui de leurs douces haleines,
Ou dans les Bois, ou dans les Plaines,
Rafraichiſſent le teint des fleurs.

mais de ces vens effroyables qui par leur vio-

lence combatent les chênes? Je ne veux point éxagérer cete Hyperbole, de peur que quelqu'un ne me reprochât de railler un mort à qui les Muſes Françoiſes ont une ſinguliere obligation. Je me contente d'avouer ici fort ingenument que cete Figure ne me plait pas; & que j'ai paſſé l'age qui l'a fait aimer, puiſqu'elle eſt la favorite des jeunes gens ſelon Ariſtote. Il eſt vrai que ces *Larmes de Saint Pierre*, ne ſont qu'un leger eſſai de ſon eſprit, qu'il les déſavoua lon-tems après; & qu'il pouroit bien par cete raiſon n'avoir pas toujours dit la verité, quand il écrivoit,

P. 62. *Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore;*
Non loin de mon berceau comencerent leurs cours:
Je les poſſedai jeune, & les poſſede encore
A la fin de mes jours.

parce qu'il n'avoit pas ces *faveurs puiſſantes* ſur la fin du Regne de Henri Troiſieme. Vous ſavés peut-ètre que ces *Larmes de Saint Pierre* ſont imitées du Tanſille dont le nom eſt aſſés conu en Italie; & il y a un Sonnet ſur ſon Portrait dans la Galerie du Marin: Le voici.

LUIGI TANSILLO.

Se già per me di Bacco eſpoſe in prima
Lo ſfrondator de l'uve, lieti canti,
Ecco per me de l'alma i meſti pianti
Il Vicario di Chriſto hor ſpiaga in rima.
Ei mi detta le note, e vuol ch'eſprima
Dopo ſcherzi profani, affetti Santi,
Già ſento al cor per quel ch'io ſeriſſi avanti
Del pentimento ſuo l'acuta lima.
E ben convien, che di profondi, e gravi

Soſpir l'Aure riempia, e fia ben dritto.
Che di lagrime amare il ſen mi lavi.
Io più ingrato al mio Dio, che'l vecchio afflitto,
Hebbe de' cori, egli del Ciel le chiavi,
La lui negato fù, da me trafitto.

L'ouvrage dont il eſt parlé dans le Sonnet du Marin, devoit être vraiſemblablement fort libre, quoique dans un petit Livre qui a pour titre, *La Libraria del Doni*, cet Auteur ſur *Luigi Tanſillo*, ait dit ſeulement, *Ha fatto molte Stance di coltura, de gl' orti delle Donne, Stance belliſſime, argute e dolci, & l'ha intitolate*, IL VENDEMMIATORE. La pièce des *Larmes de Saint Pierre* a eu des admirateurs, en Italie; & je l'ai luë en Eſpagnol de la verſion de *Maeſtro Fray Damian Alvarez de la Orden de la Provincia de Eſpana.* Elle a été encore traduite par *Joan Sedenno.*

Je reviens à l'Hyperbole que je n'ai pas la hardieſſe de condaner, puiſqu'elle a été ſanctifiée par le Saint Eſprit: & l'on n'a qu'à lire le Rabbin Mosès Maimonidès dans la deuxième Partie de ſon *More Nevochim*, au chap. 47. Dilher dans le premier Tome de ſes Diſputes Académiques à la page 760. Hackſpan dans ſes Mélanges ſacrés, & dans ſes Remarques Philologiques & Théologiques, vol. 2. Glaſſius dans ſa Philologie Sainte, au Traité de l'Hyperbole. Je dis ſeulement qu'elle doit être employée avec retenuë: qu'il eſt des rencontres où elle peut être ſouferte; où elle eſt même fort agréable; mais qu'elle ne doit pas être la favorite des Philoſofes qui doivent inſtruire, ni celle des Orateurs qui prènent à tâche de perſuader. Les Poëtes ſont moins de ſcrupule

de s'en ſervir: & ils ſe ſouviendront, s'il leur plaît, que les mèmes Loix qui leur ordonnentde ménager les meilleures choſes, leur défendent d'ètre prodigues des mauvaiſes, des ſuſpectes, ou des dangereuſes; de les faire entrer en foule & come en triomfe, où elles ne doivent entrer qu'à la dérobée.

Je conclurai cete Obſervation par une autre de Plutarque, qui dit que les choſes incroyables ſont toujours froides; qui ſe moque fort d'Hegeſias pour avoir écrit, *Que le Temple de Diane d'Epheſe fut brûlé, parce que la Déeſſe de ce Temple étoit abſente; & qu'elle étoit alors occupée à l'acouchement d'Olympias mere d'Alexandre*, Mais come les plus éxacts tombent ſouvent dans les mèmes fautes dont ils reprènent les autres, Plutarque a dit que cete penſée étoit ſi froide *qu'elle auroit pu éteindre par ſa froideur le feu de ce Temple*. Le mot de l'Hiſtorien Hegeſias dont Plutarque s'eſt ainſi raillé, a été aprouvé de Ciceron qui l'a raporté de Timée: & peu de gens ſeront du parti de Ciceron contre Plutarque.

Dans la mème Piece des *Larmes de Saint Pierre*, vous aurés vu,

P. 8. *Toutes les cruautés de ces mains qui m'atachent,*
Le mépris effronté que ces boureaux me crachent,
&c.

Ce Vers me fait ſouvenir de celui de Furius Bibaculus dont ſe moque Horace,

Juppiter hibernas cana nive conſpuit Alpes.

& ſi l'on me demandoit, lequel des deux Vers j'eſtime le plus? je répondrois, quoique Gifanius en puiſſe dire, que je n'eſtime ni l'un ni l'autre. *Cracher du Latin, des injures, des ſen-*

tences, come l'a remarqué notre Balzac dans ſes Entretiens, eſt bas & vilain. Il faut laiſſer aux Comiques leur,

.... pumiceos oculos habeo, non quee
Lacrumam exorare ut expuam unam modo.
Scio

Quaſi ubi illam expueret miſeriam ex animo.

& Voſſius s'en eſt expliqué dans ſes *Inſtitutions Oratoires* en parlant de la lecture de Plaute. Je ſai que l'on trouve dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, *deſpuere*, *reſpuere ſecures*, *offenſas*, *mandata*, *omen*, *mores*, *imperium*; & *reſpuere aliquem auribus*, pour *ne vouloir point écouter quelqu'un; le mépriſer quand il parle.* Les Hebreux diſent dans le meme ſens נדף ראש; les Grecs, κινεῖν τὴν κεφαλὴν; les Italiens, *crollare*, ou *ſcrollare la teſta*; *ſcuotere il capo*: & parmi nous ceux qui n'aprouvent pas ce que l'on dit, ou ce qu'on demande, ont acoutumé de branler la tète. Mais quelque choſe que puiſſent alleguer les Grammairiens ſur leur *deſpuere* & *reſpuere*, nous ne pouvons ſuivre leur éxemple: & nous n'envions point à Piſidas ce qu'il a dit de la Mer,

Καὶ πολλὰ κεφάζει τὸν ἀφρὸν ἐκπτύει.

ni à Lucrece l'expreſſion qui repreſente aſſés bien la choſe.

Praterea lumen per cornua tranſit, ac imber
Reſpuitur.

ni cete autre à Diogene qui nomoit les Richeſſes, *des Vomiſſemens de la Fortune. Vomir des injures & des blasfémes*, n'eſt donc pas moins ſale que *cracher des mepris & des ſentences*: quoiqu'il ſoit beau de voir des mon-

tagnes *qui vomiſſent de la cendre, du feu & des pierres*: & nous ne ferions jamais vomir des mots, come on a trouvé beau d'en faire vomir à deux Poëtes de l'Antiquité.

Attonituſque leges terrai, frugiferai
Actius, & quidquid Pacuviuſque vomunt.

L'Abbé de Villeloin qui dans le ſtyle Comique ſe pouvoit ſervir de cete maniere de parler du menu-peuple, *faire rendre gorge à quelqu'un*, pour, *lui faire rendre ce qu'il a pris*, a évité judicieuſement cete vilaine Figure dans un paſſage du *Curculion* de Plaute,

ſta, ſis, ilico
Atque argentum propere propera vomere.

En effet le verbe *vomir* eſt ſi vilain, quand il s'agit des perſonnes, que j'aurois beaucoup mieux aimé rendre avec l'Arabe, le μέλλω σε ἐμέσαι ἐκ τȣ̃ σόματός μȣ de l'Apocalypſe, par *rejetter*, que par *vomir*; *Parce que vous n'êtes ni froid ni chaud, je ſuis prêt de vous* vomir *de ma bouche*. Quoi que tous les mots de l'Ecriture ſoient honêtes, il y a des idées qui ne le ſont pas, que l'on atache bien ſouvent à de certains mots, ou par l'uſage, ou par la corruption de l'eſprit de l'home. Il me ſemble au moins qu'en cete rencontre, la verſion d'un paſſage qui fait conoitre le ſens & l'intention de ſon Auteur, dans ſon étenduë, ſans lui rien oter, vaut bien mieux que celle qui s'arête ſcrupuleuſement aux mots qui peuvent porter quelque vilaine idée dans l'eſprit. Le verbe *eructo* eſt de ceux-là, & je me contenterai de cet exemple: il y a dans le 18. Pſeaume de David, *Dies diei eructat verbum & nox nocti indicat ſcientiam*, que Mr de Sacl

a traduit, ſans avoir égard à l'Original יביע ni à l'*Eructat* de la Vulgate, *Le jour anonce ſa parole au jour, & la nuit inſtruit la nuit : chaque jour anonce ſa parole au jour qui le ſuit : & chaque nuit aprend à le louer, à la nuit ſuivante.* Marot l'a tourné à peu près de mème :

Jour après jour coulant
Du Seigneur va parlant
Par longue experience.
La nuit ſuivant la nuit
Nous preche & nous inſtruit
De ſa grande ſapience.

Des Portes qui a fait la verſion des Pſeaumes ſur l'Original, & qui par conſequent pouvoit ſavoir que *Jabbiaa* étoit la meme choſe que ידבר *Jedabber*, ou *eloquium*, ſelon Kimhi, a traduit :

Le jour qui paſſe au jour naiſſant
Tient propos du Dieu tout puiſſant ;
Et la nuit d'étoiles ſemées
A la nuit conte en finiſſant
Sa ſcience & ſa renommée.

Jean d'Eſpagne qui a été Miniſtre en Hollande & en Angletere, & qui a u égard à la naturèle ſignification du Verbe, a traduit dans ſa Préface de l'*Harmonie des Tems*, *Un jour* degorge *propos à l'autre jour ; & la nuit enſeigne ſcience à l'autre nuit* ; & je vous laiſſe à penſer ſi *degorger*, & *regorger* dont Malherbe s'eſt ſervi dans ſes Stances à la Reine Mere du Roi pendant ſa Régence,

De tous cotés nous regorgeons de biens : P. 87.
Et qui voit l'aiſe où tu nous tiens, &c.

ſont plus honètes que *rendre gorge*, *cracher*, & *vomir*. Balzac qui a condané le mot *Excre-*

ment dans cet autre Vers de Malherbe,

P. 108. *Va t'en à la malheure, excrement de la terre,*

& qui par malheur s'en eſt ſervi dans quelque endroit de ſon *Socrate Chrétien*, ſi je ne me trompe, n'ut pas excuſé tous ces vilains mots que j'ai marqués. Si quelqu'un eſt d'un autre ſentiment, il trouvera belle l'expreſſion d'Eupolis, que j'ai luë depuis quelque tems dans Athenée,

Ὃς χαρίτων μὲν ἀμιχῶ καλλαβίδας δὲ βαίνει,
Σησαμίδας δὲ χέζει, μῆλα δὲ κρέμπεται.
Gratias ille meiit, callabidas ſaltat ambulans:
Seſamidas cacat, mala excreat.

mais come je ſuis d'un autre goût, je laiſſe ces *Seſamides à qui les voudra .....*

Au même.

Pag. 521. MOn jugement s'eſt toujours trouvé conforme au vôtre ſur les Vers ſuivans,

Et Soiſſons, fatal aux ſuperbes,
P. 72. *Fera chercher parmi les herbes,*
En quèle place fut Turin.

Giulio Guaſtavini a remarqué quelque choſe de ſemblable à la penſée de Malherbe, ſur une Stance de la *Jeruſalem delivrée* du Taſſe. Balzac a fait la même Obſervation après lui dans ſes *Entretiens*: & ce que Virgile a dit de Troie en cinq Vers, & Sannazare en huit de Carthage, Malherbe l'a dit en deux de Turin. Se-

neque parlant de Lyon, a écrit la même choſe en moins de paroles, *Lugdunum quod oſtendebatur in Gallia, quæritur* : & Florus peut-être a profité de cete penſée, *Ita ruinas ipſas urbium diruit, ut hodie Samnium in ipſo Samnio requiratur.* Mais je n'oublirai pas le demi vers du troiſiéme livre de l'Eneïde,

Et campos ubi Troja fuit.

qui ne peut être ni plus ſerré, ni plus fort ; & qui a fait dire à Macrobe, *Vis audire illum* (Maronem) *tanta brevitate dicentem, ut arctari magis & contrahi brevitas ipſa non poſſit ? Ecce pauciſſimis verbis, maximam civitatem hauſit & abſorpſit : non reliquit illi nec ruinam.* Ovide s'eſt ſervi de cete penſée,

Jam ſeges eſt ubi Troja fuit.

& j'ai lû autrefois dans les Catalectes,

Hæc ſunt quas merito quondam eſt mirata vetuſtas,
Magnarum rerum magna ſepulchra jacent.

Ce qu'écrit Sulpitius à Ciceron pour le conſoler de la mort de ſa fille Tullia, eſt à la verité plus hardi, mais il ne laiſſe pas d'être admirable. *Ex Aſia rediens*, dit-il, *quum ab Ægina Megaram verſus navigarem, cœpi Regiones circumcirca proſpicere. Poſt me erat Ægina ; ante, Megara ; dextra, Piræus ; ſiniſtra, Corinthus : quæ oppida quodam tempore florentiſſima fuerunt, nunc proſtrata & diruta ante oculos jacent. Cœpi egomet mecum ſic cogitare ; Hem ! nos homunculi indignamur ſi quis noſtrum interiit, aut occiſus eſt, quorum vita brevior eſſe debet : quum uno loco tot* Opidorum cadavera projecta jaceant. C'eſt peut-être après un ſi galant-home que Virgile a dit,

Non media de gente Phrygum, exediſſe nefandis
Urbem odiis ſatis eſt, pœnam traxiſſe per omnem
Reliquias Trojæ: cineres atque oſſa peremptæ
Inſequitur.

& que Balthaſar Caſtiglione a écrit encore ſur la mort de Raphaël d'Urbin,

Atque urbis lacerum ferro, igni, annisque Cadaver
Ad vitam antiquum jam revocaſque decus.

Il y a dans une Epitre de Saint Ambroiſe, *Tot igitur ſemirutarum urbium cadavera, terrarumque ſub eodem aſpectu poſita*: & dans une autre de Saint Jerôme, *Roma quondam orbis caput, poſtea populi Romani ſepulchrum.* J'ai dit que cete Figure étoit admirable, parce que de grans homes l'ont employée; & que deux grans Saints n'ont pas été capables de lui reſiſter. Cependant, je ne me ſuis point encore laiſſé tenter de ce coté-là: & je ne me ſens pas aſſés hardi pour nomer *cadavres*, *os*, & *ſqueletes*, les ruines d'une Ville. Il eſt vrai pourtant que Balzac s'en eſt admirablement ſervi après les Anciens: *Je ne ſai*, dit-il, *à quoi ils penſent de mépriſer la force, la vigueur & la lumiere de Rome, pour n'être amoureux que de ſes maladies & de ſes carcaſſes, que de ſon ſepulchre & de ſes cendres*, C'eſt dans une Lettre au Pere Dalmes: & dans ſes Entretiens il eſt parlé des carcaſſes des Villes. Le Comte Fulvio Teſti dans une Ode qu'il a faite contre Rome, & qui peut-être n'eſt point imprimée, a dit dans le meme ſens figuré au Cavalier Bernin,

Roma in Roma è ſepolta, e quel che auvanza
Del ſuo gran corpo hoggi è corroto, e pute:
Balſamo di valore e di virtute
Nel cadavere ſuo non hà poſſanza.

L'Inſcription d'Inocent Dixiéme, dont la cauſe eſt conuë de tout le monde, *Quì fù Caſtro*, n'eſt pas moins forte que les premieres expreſſions que j'ai marquées : & la ſuivante qui eſt du deuxième de l'Eneïde, *Fuit Ilium* eſt plus courte encore.

J'ai bien cru, Monſieur, que l'alluſion de *Marguerite* dans le Sonnet à *Rabel Peintre ſur un Livre de Fleurs*, ne vous plairoit pas, & que vous en feriés très peu d'état, après l'avoir lû. En effet quand Rabel ut peint une *Marguerite* parmi les fleurs dont il avoit fait un Livre, elle ne les ut point éfacées : & que pouvoit avoir de comun cete *Marguerite* avec la Dame qui portoit ce nom ? & qui reſſembloit auſſi peu à cete fleur qu'à la Giroflée. Les Italiens apuient étrangement ſur ces bagatèles, quand ils font des vers pour quelque Dame nomée *Barbara*, *Honorata*, *Coſtanza*, *Laura*, *Fauſtina*, *ou Vittoria*, &c. Ces alluſions ſont froides quand elles ſont tirées de loin ; & les meilleures ne ſont pas trop juſtes. On ne les doit voir que come un éclair. Dans les premiers Ouvrages de Scudéri il y a un Epitafe pour une fille nomée *Marguerite* qui vécut fort peu, & la penſée eſt Italiène. P. 107.

Paſſant ne verſe point de pleurs,
Garde-les pour la mort de quelques miſerables,
Les Marguerites ſont des fleurs,
Et par conſequent peu durables.

Il n'y a perſone qui ne ſoit plus pour l'Epitafe que pour le Sonnet. Nos derniers Poetes ont fort aimé ces Alluſions, & il y en a une qui a fait rire autrefois les gens du College, & qui peut-ètre aujourdui leur feroit pitié. C'eſt où

Maynard a fait alluſion de *Graiſſe* à *Grèce*.

Docteur de qui le nés eſt couvert de rubis,
Et de qui l'ignorance à nul autre eſt ſeconde
Ne cherchés point la Grèce *en la Carte du Monde,*
Puiſqu'il plaît à la ſoupe, elle eſt ſur vos habits.

& Balzac a doné malhureuſement dans ce mauvais goût, quand il a nomé *l'Ami Palatin*, Conrart qui ne ſavoit pas la Langue Latine.

Je n'ai point changé de ſentiment & croi encore que Mr de la *Menardiere* ne va jamais droit à l'eſprit des Grecs; ou qu'il n'y va que par un detour de longues paroles qui afoibliſſent, & qui cachent même bien ſouvent la beauté de leurs penſées. Je me ſuis expliqué à lui fort honètement ſur une Epigrame de Lucien: & vous alés voir de quèle maniere il en a traduit une autre de Julien ou de Platon, car Mr Langherman qui eſt un ſavant & un bel eſprit m'a dit en Suede qu'elle eſt de ce Philoſofe, ſi l'on s'en raporte à la plupart des Manuſcrits qu'il a vus en Alemagne & en Italie.

Quand Olympe eſt devant mes yeux,
Tous les objets delicieux
Brillent dans mon ame avec elle.
Mais en l'abſence de la Belle
Ne pouvant rien apercevoir
Qui plaiſe à ma douleur mortelle,
Je ſuis enſevelí dans une ombre éternelle,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir.

Il y a dans le Grec come vous ſavés,

Ἤν ἐσιδω Θήρονα, τὰ πάνθ' ὁρῶ, ἢν δὲ τὰ πάντα
Βλέφω, τὸν δὲ γέ μὴ, τ' ἔμπαλιν οὐδὲν ὁρῶ.

En

En voici la verſion literale.

Therona cum video, videor mihi cuncta videre,
Hoc, ſine ſi videam cuncta, videre nihil.

Come les hemiſtiches dans notre Langue n'ont pas trop de grace, avec un peu d'aide on pouroit bien tourner,

Sous un teint de lis & de roſes
Theron découvre mile apas.
Quand je le voi, je croi voir toutes choſes,
Et ne rien voir quand je ne le voi pas.

Peut-ètre que vous aurés remarqué dans Marot,

Mes yeux ſont bons, Greliere, & ne voi rien
Car je n'ai plus la préſence de celle
Voyant laquele au monde voi tout bien,
Et voyant tout je ne voi rien ſans elle.

La fin de deux Sonnets de Malleville a quelque raport avec la penſée du Grec.

O vous qui m'écoutés avec étonement.
Sachés qu'il eſt aiſé de voir toutes ces choſes,
Pourvu qu'on puiſſe voir Olympe ſeulement.

Il y a dans l'autre,

Je deteſte ces lieux, autant que je m'y plûs,
Et ſi dans leurs apas, ce que je voi m'aflige,
Ce que je n'y voi pas m'aflige encore plus.

N'oublions pas la fin du Sonnet de notre Malherbe.

Ce n'eſt point qu'en effet vous n'ayés des apas : P. 131.
Mais quoi que vous ayés, vous n'avés point Caliſte,
Et moi, je ne voi rien quand je ne la voi pas.

Ce n'eſt point qu'en effet, n'eſt pas trop bon ; ſi on l'examine à la rigueur : & il faudroit mettre pour bien parler & pour bien écrire, *Ce n'eſt pas qu'en effet* : mais parce qu'*apas* eſt

trop proche, & que *pas* ſe rencontre encore dans le dernier Vers, il a mieux aimé conſulter l'oreille que la Grammaire.

J'ai bien voulu faire cete Obſervation pour vous témoigner que notre ami eſt trop étendu dans ſes verſions, en ce qui regarde l'Epigrame, & que la traduction la plus literale eſt, ſelon moi, toujours la meilleure. Vous n'aurés de moi que ce ſeul éxemple de Catulle,

Soles occidere & redire poſſunt ;
Nobis cum ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.

Le Taſſe dans ſes Vers lugubres qui font la ſeptième partie de ſes Rimes, a fini un Sonnet par les Vers ſuivans, ſur la mort d'Horatio Zanchini.

Ahi ! tramontare Soli e tornar ponno,
Mà s' una breve luce à noi s'aſcoſe,
Dormiam di notte oſcura eterno ſonno.

& Malherbe n'a fait ſimplement que les imiter,

P. 191. *Tel qu'au ſoir on voit le Soleil*
Se jetter aux bras du Someil,
Tel au matin il ſort de l'Onde.
Les afaires de l'home ont un autre deſtin ;
Après qu'il eſt parti du monde,
La nuit qui lui ſurvient, n'a jamais de matin.

Mais pour conſoler Mr de la Ménardiere de ma critique, voici une Stance de ſa façon qui vous fera voir qu'il parle mieux, quand il parle de lui-même, que quand il ſert d'interprete aux autres.

L'aiguillon de l'Amour c'eſt la dificulté ;
Ses charmes ſont détruits par la facilité,

Dès qu'il eſt paiſible il ſomeille.
S'il n'a point de frayeur, il n'a point de deſir;
L'Aſſurance l'endort, la crainte le reveille;
Et s'il aquiert ſans peine, il jouit ſans plaiſir.

Notre ami eſt aſſurement de l'humeur d'Ovide....

Au même.

Page 541.. SUr ces Vers,

Il ne ne faut pas que tu penſes *P.* 35.
Trouver de l'Eternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la Vanité.

Je repons, que *trouver du plaiſir en quelque choſe*, eſt une maniere de parler qui eſt fort bonne; que *trouver de l'Eternité en quelque choſe*, eſt une expreſſion très-mauvaiſe: & ceux qui vous ont écrit de Paris, qu'on avoit raiſon de la condaner, parce que l'Eternité ne peut recevoir *le plus ni le moins*, ne ſont chés moi ni Grammairiens, ni Théologiens, ni Philoſofes. Il y a une Eternité *abſoluë*; & une autre, *Périodique*. On peut conſulter *Cornelius à Lapide* dans le 14. de ſes Canons ſur le Pentateuque: voir ce qu'il a écrit ſur ces paroles du 18. Verſet du chapitre 15. de l'Exode: *Dominus regnabit in aternum*: & pour ne vous pas renvoyer plus loin, voici ce qu'il dit ſur le 9. Verſet du chapitre 2. de la Genèſe. *Quares tertio, qualis fuerit hæc Æternitas quam attuliſſet eſus ligni vitæ an* abſoluta? *an* reſpe-

ctiva ? &c. *Verum melius Scotus, Valeſius & Cajetanus cenſent fuiſſe* reſtrictam, *non* abſolutam, *quia videlicet hoc lignum prorogaſſet homini vitam & vigorem ad aliquot*, annorum millia: *donec Deus eum tranſtuliſſet in Cœlum, quæ æternitas quædam eſt. Hebræi enim* עולם *Olam, id eſt, æternum vocant ex vulgi uſu, tempus longiſſimum cujus finis ab homine non pervidetur.* Il y a donc une *Eternité abſolue* qui ne convient proprement qu'à Dieu ; une autre *periodique* ou *reſpective* : & l'on peut voir à la page 608. du PUGIO FIDEI de Raimond des Martins, qu'*Eternel* ſignifie quelquefois un tems de courte durée. Quand Malherbe s'eſt ſervi de l'Adverbe *éternèlement* à la fin de la *même Strophe*

P. 36. Tous ces ché-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les Muſes ſeulement
L'home eſt éxemt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternèlement.
Par elles traçant l'hiſtoire
De tes faits laborieux,
Je defendrai ta mémoire
Du trépas injurieux ;
Et quelque aſſaut que te face
L'oubli par qui tout s'éface,
Ta louange dans mes Vers,
D'Amarante couronée,
N'aura ſa fin terminée
Qu'en celle de l'Univers. ¶

77. En cete hautaine entrepriſe ;
Comune à tous les Beaux Eſprits,
Plus ardent qu'un Athlete à Piſe,

Je me ferai quiter le prix.
Et quand j'aurai peint ſon image ;
Quiconque verra mon ouvrage ;
Avoura que Fontainebleau ;
Le Louvre, ni les Tuileries,
En leurs ſuperbes galeries
N'ont point un ſi riche tableau.
Apollon, à portes ouvertes
Laiſſe indiferament cueuillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des courones
N'eſt pas ſu de toutes perſonnes ;
Et trois ou quatre ſeulement,
Au nombre deſquels on me range ;
Peuvent doner une louange
Qui demeure *éternèlement.*

& ailleurs, P. 54.

Les ouvrages comuns vivent quelques années ;
Ce que Malherbe écrit dure éternèlement.

il ne l'a pas entendu dans le même ſens qu'il a écrit en un autre endroit, par une Hyperbole aſſés étrange ;

De faits ſi renomés ourdira ton Hiſtoire, 28.
Que ceux qui dedans l'ombre éternèlement noire
Ignorent le Soleil, ne l'ignoreront pas.

il a voulu dire dans les premiers Vers que ſes Ouvrages dureroient lon-tems, & que les Ouvrages des autres dureroient peu en comparaiſon : Que les autres écrivent ordinairement pour leur Siecle ; & que ſes Ouvrages paſſeroient juſqu'à la derniere Poſterité.

Telle que notre Siecle aujourdui vous regarde 90.
Merveille incomparable en toute qualité,
Telle je me réſous de vous bailler en garde

Aux faſtes *éternels* de la *poſterité*. ¶

P. 94. *Tes louanges* par moi publiées?
Je le jure, ſur les autels
En la mémoire des mortels
Ne ſeront jamais oubliées:
Et l'*Eternité* que promet
La montagne au double ſomet,
N'eſt que menſonge & que fumée,
Ou je rendrai cet Univers
Amoureux de ta renomée
Autant que tu l'es de mes vers.

Dans un autre endroit il n'a pas étendu fort loin le même Adverbe, puiſqu'il l'a reglé au cours de ſa vie.

122. Pour moi je ne ſuis point de *ces foibles eſprits*
Qui bientot delivrés, come ils ſont bientot pris,
En leur fidelité n'ont rien que du langage:
Toute ſorte d'objets les touche également;
Quant à moi je diſpute avant que je m'engage,
Mais quand je l'ai promis j'aime éternèlement.

dans le meme ſens que l'ont écrit Horace & Terence: le premier,

Serviet æternum qui parvo neſciet uti.

& le ſecond,

At nunc dehinc ſpero æternam inter nos gratiam
Fore:

Ces Vers. *Les Ouvrages comuns*, &c. ſont les derniers d'un Sonnet à *Henri le Grand*, & il dit au Roi, *Vous avés étoufé la rébellion. Vous avés été heureux ſur mer & ſur terre: Et votre fortune & votre cœur vous font eſperer que tous les peuples du monde vous ſeront ſoumis.* C'eſt un grand bonheur; *mais le plus grand*, afin que vous le ſachiés, *eſt que les Deſtinées m'ayent reſervé pour être le témoin de vos actions, & la Trompete*

de votre gloire. Tous les Ecrivains vous peuvent louer, mais come leurs ouvrages ſont comuns, & qu'ils durent peu, c'eſt de Malherbe que vous devés atendre l'Immortalité. Il en dit beaucoup ; & il avoit raiſon de le dire. Mais j'aurois voulu qu'il n'ut pas dit ſéchement au Roi,

Mais qu'en de ſi beaux faits vous m'ayés pour te- P. 54.
moin,
Conoiſſés-le, mon Roi, c'eſt le comble du ſoin
Que de vous obliger ont u les Deſtinées.

& ailleurs,

Ce ſera là que *ma lyre* 35.
Faiſant ſon dernier éfort,
Entreprendra de *mieux dire*
Qu'un Cygne près de ſa mort ;
Et ſe rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer
Qu'en l'aiſe de la victoire
Rien n'eſt ſi doux que *la gloire*
De ſe voir ſi bien louer.

& à la fin des Poëſies dans un fragment ;

Je veux croire que la Seine 211.
Aura des Cygnes alors,
Qui pour toi ſeront en peine
De faire quelques efforts.
Mais vu le nom que me done
Tout ce que *ma Lyre ſone*
Quelle ſera la hauteur
De l'Hymne de ta victoire ;
Quand elle aura *cete gloire*,
Que Malherbe en ſoit l'Auteur ;

A cela près, tout le reſte eſt bien : & quand il s'eſt mis au deſſus des autres, il s'eſt fait juſtice,

P. 62. Soit que de tes Lauriers ma lyre s'entretienne
Soit que de tes bontés, je la face parler
Quel rival aſſés vain prerendra que la ſienne
Ait de quoi m'égaler. *

Le Taſſe a cru de ſes Poëſies, ce que notre Auteur a cru des ſiennes : & quand Paul Troiſième lui demanda *Qui étoit le plus grand Poëte d'Italie*, il regarda fixement le Pape ; & mettant le doigt ſur l'eſtomac, répondit *Io*, c'eſt à dire, *Moi*. Il eſt preſque naturel à tous les grands-homes de parler d'eux-mèmes aſſés librement : & quand le Comte Maurice de Naſſau Prince d'Orange, répondit à quelcun qui lui demandoit, *Qui étoit le plus grand Capitaine de l'Europe ? Que le Marquis de Spinola étoit le ſecond ?* quelque modeſte que fut la réponſe, le Comte fit voir, qu'il mettoit le Marquis de Spinola au deſſous de lui. Come le Correge avoit une paſſion incroyable de voir un tableau de Raphaël, dont tout le monde vantoit les ouvrages, il ut enfin le plaiſir qu'il ſouhaitoit. Mais parce qu'il s'atendoit vraiſemblablement à quelque choſe de plus extraordinaire qu'à ce qu'il vid, il dit après l'avoir bien conſideré, *Veramente, queſto è bene* ; reprit un moment après, *Queſto è bene*, & ajouta en ſe tournant du coté de la Compagnie, *mà ſon pittor anche mi*. Le Titien preſſé d'un Peintre de voir une piece qu'il avoit faite, & de lui en dire ſon ſentiment avec franchiſe, *Solo diſſe*, comme le remarque l'Hiſto-

* *Voyés les ſix dernieres Strophes de cete Ode, les pages 388. 389. 390. ci-devant, & la Critique de ces trois derniers paſſages*, pages 269. 270. & 393.

tien, *eſſendogli piacciuta, che pareva di ſua mano.*

Page 556.... Le Vers que vous m'allegués de Petrarque, ne me plaît pas.

Giunto Aleſſandro à la famoſa tomba
Del fero Achille, ſoſpirando diſſe.
O fortunato! che ſi chiara tromba,
Trovaſti, e che di te ſi alto ſcriſſe.

Les mots de *tromba* & *ſcriſſe*, s'acordent fort mal, parce que le propre des Trompettes eſt de *ſonner*, & non pas d'*écrire*. L'Arioſte a mieux écrit par cete raiſon :

Non fù ſi ſanto, ne benigno Auguſto
Come la tuba di Virgilio ſuona.

& Malherbe l'a bien imité à la fin d'une Ode pour le Roi,

Mais vu le nom que me donne P. 218.
Tout ce que ma lyre ſonne.

Ce dernier n'a pas écrit ſi bien dans un autre endroit,

Ce ſera là que ma lyre
Faiſant un dernier effort,
Entreprendra de mieux dire 35.
Qu'un Cygne près de ſa mort.

parce que le propre du Cygne, à ce que l'on dit, eſt de *chanter*, & non pas de *dire*; & quoi que les Grecs employent indiferament ἄδειν, & λέγειν que les Latins, les Italiens & nos Modernes ſe ſervent de l'un & de l'autre à leur éxemple, il eſt pourtant vrai qu'il n'y a que le menu-peuple qui puiſſe dire, *voila un luth qui dit bien.* Il a chanté d'un ton plus grave & plus haut dans l'Ode au Roi allant chatier la Rebellion des Rochelois;

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne, 62.

Soit que de tes bontés je la faſſe parler.

& peut-ètre que les délicats en ſeront d'accord.

Page 546. Vous demandés ſi je me ſouviendrois bien d'avoir vu quelque choſe de ſemblable à ces derniers vers d'un Sonnet au mème Roi ?

P. 55. *Certes, ou ce miracle a mes ſens éblouïs,*
Ou Mars s'eſt mis lui-mème au trone de la France,
Et s'eſt fait notre Roi ſous le nom de Louïs.

J'ai lu dans le 50. Chapitre de l'Hiſtoire du Chevalier Baïard, *après la belle & glorieuſe priſe de la Ville de Breſſe par les François, & que la fureur fut paſſée, ſe logea le victorieux Duc de Nemours qui n'étoit pas l'effigie du Dieu Mars, mais lui-mème.* Notre Gomberville l'a dit dans le 3. livre de la premiere partie de ſa *Cytherée* à la page 341. *Car préſupoſant de la communication qu'ils urent autrefois avec Venus Uranie, que la beauté qui leur eſt preſente, & qui leur parle maintenant eſt ou la mème Deeſſe, ou une autre qui lui reſſemble, ils demeurerent d'accord &c.* Sannazare a donné lieu, ſi je ne me trompe, à ces penſées,

Hic Amarantha jacet, qua, ſi fas vera fateri,
Aut Veneri ſimilis, vel Venus ipſa fuit.

& c'eſt tout ce que la memoire me peut fournir.

Sur ces derniers Vers,

115. *Mais des conditions où l'on vit ici-bas,*
Certes, celle d'aimer eſt la plus malheureuſe.

qui ſont des Stances que Malherbe a comencées par celui-ci,

Quoi donc ma lachetè ſera ſi criminele ?

je ne vous dirai que ce Pentametre de Jean Second,

O Natum triſti ſidere quiſquis amat !

Mais voici un Sonnet que vous n'avés peut-ètre point vu, qui n'a jamais été imprimé, à ce qu'on m'a dit; & qui me paroit aſſés profane.

Al Confeſſore.

Oh! de le colpe altrui giudice pio
Ch'al Tartareo furor s'ottraggi i cori,
Ecco, ti Scopro i giovanili errori
Onde in torbido mare erro e travio.
Adorai d'un bel crin l'oro natio,
D'un bel volto gentil gl'oſtri e gl'avori,
Per goder d'un bel ſen falſi teſori
I teſori del Ciel poſi in oblio.
La raggion m'adombraro ombre letali;
Più l'ardor paventai d'un bel ſembiante
Che di Stigia prigion fiamme immortali.
Se pur brami punir l'anima errante,
Fa ch'io torni ad amar, che frà mortali
Non v'è pena maggior ch'eſſer'amante.

Avant que d'avoir vu ce Sonnet, j'avois écrit,

De tous les maux cruels que l'on ſoufre en ce monde,
Le plus cruel de tous eſt celui d'être Amant.

Aujourdui cete expreſſion ne me plairoit pas; & j'aimerois mieux,

De tous les maux cruels que l'on ſoufre en ce monde,
Le plus cruel de tous eſt celui de l'amour.

& vous en voyés d'abord la raiſon.

Le Sonnet

Quel aſtre malheureux ma fortune a batie? P. 133.

ne m'a jamais plu. *Il ne me paroit pas moins profane que le Sonnet Italien.*

Dans les Stances de Mr le Comte de Soiſſons, il a fort bien dit,

Non, non, laiſſons-nous vaincre après tant de
combats;
Allons épouvanter les ombres de là bas.
De mon viſage blême:
Et ſans nous conſoler,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Come filer eſt le propre de la *Parque*; *éclairer* eſt auſſi le propre des *Aſtres*, & non pas *batir*: & c'eſt faillir également d'écrire,

Quelle Parque éclaire mes jours?
Quel aſtre a filé ma naiſſance.

A Monſieur le Fevre.

Page 588. VOus avés bien cru, Monſieur, que notre Malherbe avoit écrit infailliblement,

P. 23. *Et rangé l'Inſolence aux piés de la Raiſon.*

au lieu que dans la plupart des Editions il y a,

Et rangé l'Innocence aux piés de la Raiſon.

parce que l'*Innocence* dit le contraire de ce qu'il veut dire: & Mr Pelliſſon l'a remarqué dans ſon Hiſtoire de l'Académie. Ce n'eſt pas ſans doute la premiere fois que les Copiſtes & les Imprimeurs ont embaraſſé les Grammairiens: & vous ſavés que le changement ou la tranſpoſition d'une ſeule lettre, peut rompre le ſens, l'ordre & la beauté d'un diſcours: qu'une virgule hors de ſa place, peut faire ſouvent la même choſe. Vous l'avés heureuſement juſtifié dans vos lettres belles & ſavantes; & je vais encore le confirmer par deux éxemples qui pouroient bien avoir échapé à votre criti-

que. Le premier eſt de Petrone, *protracto vaſculo tam rudi, hoc, inquit, cras in promulſide libidinis noſtræ militabit.* Le verbe *militare*, avec le nom *Vaſculum*, ne ſauroit ètre du gout des Rheteurs: & vous m'entendés à demi-mot, de ſorte que pour lui doner un bon ſens, come je le croi, on doit reſtituer, *mihi*, ou *mî litabit*; *il m'en fera un ſacrifice*: & je ne veux pas apuyer ſur ce paſſage qui n'eſt pas honète. L'autre, eſt de Petrarque, & le voici.

Voi, *ch' aſcoltate in rime ſparſe il ſuono*
Di quei ſoſpiri, ond'io nutriva il core
In ſu'l mio giovenil errore
Quand'era in parte, altr'huom di quel ch'è ſono
Del vario ſtile in ch'io piango, e raggione
Fra le vane ſperanze, el' van dolore
Ove ſia chi per prova intenda amore,
Spero trovar pietà, non che perdono.

J'ai lu ſur le Vers de ce premier Sonnet de Petrarque, tout ce qu'ont dit les Commentateurs. J'ai vu trois leçons ſur ce ſujet, & je n'ai vu que des bagatèles, car qui pouroit jamais acorder cete monſtrueuſe *conſtruction*, *Voi ch'aſcoltate, ſpero trovar pietà.* Ce que je n'ai pu trouver dans les livres, je l'ai trouvé dans les converſations que j'ai uës à Rome avec Mr Colomera, qui m'a dit ſouvent que dans la Bibliotheque des R. P. Jeſuites de la mème Ville, & il avoit été aſſés lon-tems de leur Compagnie, il y avoit un fort ancien manuſcrit dans lequel il avoit lu, & avoit fait lire à beaucoup de gens,

Poi *ch'aſcoltate &c.*
Spero trovar pietà &c.

Il n'y a perſone qui après cela n'entende Petrarque: & ſi vous demandés coment le *Voi ch'aſcoltate* s'eſt rencontré en tant de copies, je n'ai qu'à vous dire ce que vous autres ſavans ne ceſſés jamais de répéter, Qu'une ſeule faute a doné lieu à toutes les autres. Ceux qui ont lu les anciens manuſcrits, ont pu remarquer que les premieres letres des Chapitres, des Elegies, des Sonnets &c. étoient ordinairement laiſſées en blanc, ou pour ètre enluminées, ou enrichies de quelque ornement:

Que ceux qui achetoient ces manuſcrits, ſubſtituoient ſouvent des letres à d'autres ſans y prendre garde. J'ai des éditions d'Alde Manuce où cete premiere letre n'eſt jamais marquée. Vous en avés auſſi bien que moi; & il n'en faut pas davantage pour vous, Monſieur qui ètes plus ſavant que je ne le ſuis ſur ces matieres. Mon étonement eſt que le Taſſon qui a fait de tres-belles Obſervations ſur Petrarque n'ait point fait celle dont je viens de vous parler .....

Page 596. Pour vous rendre compte de mon dernier doute, il faut tranſcrire la Stance entiere.

P. 210. *De leur moleſſe létargique*
Le Diſcord ſortant des Enfers,
Des maux que nous avons ſouferts
Nous ourdit la toile tragique.
La Juſtice n'ut plus de poids,
L'Impunité chaſſa les loix;
Et le Taon des guerres civiles
Piqua les ames des méchans,
Qui firent avoir à nos Villes,
La face déſerte des Champs.

Vous avés lu ce qu'a écrit Cunæus ſur ce Vers

du troisième Livre des Dionysiaques de Nonnus,

ὁμοστόργῳ δὲ μενοινῇ
Δικθαίνειν θρεπτῆρι γονῆν κοῦφιζεν ἀγοστῷ.

& savés encore que Demetrius veut come Aristote, que l'on observe une juste proportion entre l'idée que nous nous formons des choses, & les choses mèmes : que nous disions simplement, les choses simples & petites ; & noblement celles qui sont grandes : Τὰ μὲν μικρὰ, μικρῶς, τὰ μέγαλα δὲ μεγάλως : & il condane Theopompe de Chio pour en avoir usé d'une autre maniere. C'est sur cete loi, come l'a remarqué Victorius dans ses Commentaires sur ce Rheteur, que certains Critiques ont fait le procès au Dante pour avoir nomé le Soleil, *la lampe du monde*, parce qu'une *lampe* est quelque chose de trop salle & de trop petit pour le Soleil qui n'est que lumiere, & qui est environ quatre cens trente quatre fois plus grand que la Terre *. Tomaso Stigliani pour ce sujet mème, s'est moqué de ce Vers de l'Adone,

Dal Cielo onde esce il gran fanal di Delo.

Sapricio Saprici, Nicolao Villani, sous le nom de Fagiano, aprouve la critique du Stigliani : & le dernier dit, *Fanal di Delo sarà pigliato da chi che sia, per lo vero Lanternone di quell' Isola.* Mais je reviens à Demetrius qui trouve mauvais qu'Homere ayant à décrire la querelle & l'effroyable combat des Dieux, ait dit *que toute la Terre en trembla, & que tout le Ciel fit enten-*

* *Selon nos Astronomes il l'est un million de fois.*

dre un bruit pareil à celui d'une Trompete. Après cet horrible tremblement de terre, ce bruit de trompette eſt trop petit pour le Ciel : & ce n'eſt pas agrandir les choſes, ni les égaler ; c'eſt les diminuer & les afoiblir. C'eſt nous dire que le bruit du Ciel ne fut pas fort grand ; & quoi qu'Euſtathe & Victorius puiſſent alleguer ; ce n'eſt pas vraiſemblablement ce qu'Homere avoit deſſein de nous faire croire.

Theopompe dans la Deſcente du Roi de Perſe en Egypte, dit qu'il n'y ut ni Ville ni Peuple en Aſie, qui n'envoyât au Roi des Ambaſſadeurs. Qu'il fut régalé de tout ce que l'art & la nature pouvoient fournir de plus precieux en ce pays-là : Que parmi les riches preſens qu'on lui fit, il y ut des tapis rares ; des veſtes ſuperbes ; des tentes dorées ; des lits magnifiques ; des vaſes d'or & d'argent, ou garnis de pierreries, ou travaillés avec une induſtrie merveilleuſe. Un nombre incroyable de bêtes de charge ; d'autres deſtinées pour les ſacrifices ; des boiſſeaux de tout ce qui pouvoit contenter le gout ; des armoires, des ſacs, une quantité de viandes ſalées, &c. Longin remarque dans ſon *Traité du Sublime*, que ces viandes ſalées, ces boiſſeaux, ces ſacs & ces papiers dévelopés, ne peuvent faire qu'un mauvais effet parmi tant de choſes ineſtimables ; parmy tant de Vaſes d'or & d'argent : Que ces derniers mots pour être trop bas, gatent le reſte qui eſt admirable ; & que l'Hiſtorien eſt tombé où il devoit le plus s'élever.

Cela ſuppoſé, le comencement de la Stance de Malherbe eſt grand & beau. Mais après avoir écrit, Que la Diſcorde ſortit des Enfers ;

Que la Juſtice n'ut plus de force, ni de pouvoir : Que l'impunité des crimes rendit les loix inutiles ; il devoit conclure ſelon ſa penſée, *Que le Démon des Guerres Civiles s'empara de l'ame des méchans.* Comencer par la Diſcorde qui ſort des Enfers, par la Juſtice bannie, par toutes les loix violées, & non pas *chaſſées*, car on ne dit point *chaſſer les loix*, c'eſt mal finir, que de finir par *une mouche*. l'Image de ce *Taon*, *& le Taon des Guerres Civiles* eſt trop petite pour celles qui la précédent, & l'eſt encore pour cete autre qui la ſuit & qui nous repreſente des Villes auſſi deſertes que la Campagne. C'eſt à peu près, le *Parturient Montes* d'Horace, &c.

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.

du mème Poète, ou *in priſtim*, ſelon la conjecture de Gronovius.....

A Monſieur Dacier.

Page 602. VOus m'avés fait un fort grand plaiſir de remarquer ſur l'*Ode* du troiſième livre,

Si fractus illabatur Orbis
Impavidum ferient ruinæ.

que *ferient* vous ſemble trop foible pour un home juſte & réſolu, que les ſeditions du peuple, les orages de la mer, les coups de foudre ne ſont pas capables d'ébranler, & qui verroit ſans émotion la chute du Ciel dont il ſeroit prêt d'être acablé. Jugés ſi Malherbe a mieux réuſſi quand il a écrit parlant des Titans,

P. 60. *Ces coloſſes d'orgueuil furent tous mis en poudre,*
Et tout couverts des monts qu'ils avoient arachés;
Phlegre qui les reçût, put encore la foudre
Dont ils furent touchés.

Après avoir dit, qu'ils furent tous mis en pouſſiere, *toucher* diminuë l'idée qu'il nous done de leur chatiment.....

SUITE

DES REMARQUES DE Mr CHEVREAU,

Extraites du *Chevræana.*

Edition d'Amſterdam 1700.

TOME I. PAGE 94. CE devoit être un privilege particulier, & un paſſe-droit pour notre Malherbe quand il écrivoit :

Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore, P. 62
Non loin de mon berceau comencerent leur cours ;
Je les poſſedai jeune, & les poſſede encore
A la fin de mes jours.

Mr Daillé m'a dit autrefois : *Mr Chevreau, l'éloquence dont m'a flate Mr de Balzac ſe trouve moiſie ; & je ſens bien que quand les Auteurs veulent écrire à un certain age, il n'y a plus que les Epiciers qui profitent de leurs écritures.* Mr Corneille, cinq ou ſix ans avant qu'il mourut, m'a dit : *Qu'il avoit pris congé du Théatre, & que ſa Poëſie s'en étoit allée avec ſes dents.*

TOME II. PAGE 177. Ceux qui ont lu mes *Oeu-*

vres-mèlées y auront pu voir que notre Malherbe a pris de l'Empereur Julien, ou de Platon, les trois derniers vers qui ſont à la fin d'un fort beau Sonnet :

P. 131. *Ce n'eſt point qu'en effet vous n'ayés des apas :*
Mais quoi que vous ayés, vous n'avés point Caliſte,
Et moi, je ne voi rien, quand je ne la voi pas.

Alain Charrier avoit dit à peu près la même choſe dans le Livre des *Quatre Dames* :

Ainſi mon cœur ſe guementoit
De la grand'douleur qu'il portoit
En ce plaiſant lieu ſolitaire
Où un doux Ventelet ventoit,
Si ſery qu'on ne le ſentoit,
Fors que Violette mieulx flaire.
Ce fut le gracieulx repaire
De ce que Nature a peu faire
De bel & joyeulx en Eſté :
La plus n'avoit eu rien à faire
De tout ce qui me pouvoit plaire
Mais que Madame y euſt eſté.

Ceux qui ont traité des Origines de notre Langue, diſent que * *Mais* vient de *Magis*, en otant le G. du mot Latin ; *Non equidem invideo, miror magis.* Ils pouvoient encore bien remarquer qu'il ſignifie *Plus*, come on le peut voir dans les derniers Vers du Teſtament de François Villon :

Il n'a Tante ny Pavillon
Qu'il n'ait laiſſé à ſes amyz.

* *Magis*, Luſitanice *Maïs*, Hiſpan. *Mas*, Gallice *Mais*, pro *Sed* ut illud, *Non equidem invideo, miror magis.* Angel. Caninius Ἑλληνισμῶν pag. 19. Edit. Morel. M. D. LV.

Et n'a mais qung peu de billon
Qui ſera bientoſt à fin mis.

Dans la pièce où Villon entre en matiere pleine d'erudition & de bon ſçavoir :

Le dict du Sage (tres beaulx dictz)
Favorable (& bien en puis mais)
Qui dit, eſjouys toy mon filz
Et ton adoleſcence mets
Ailleurs, ſert bien d'ung autre meſtz;
Car jeuneſſe & adoleſcence
(C'eſt ſon parler, ne moins ne mais)
Ne ſont qu'abbus & ignorance,

On ſe ſervoit autrefois de *Maiſque*, pour *Si*, ou *Pourvu que*, come on l'a pu voir dans le dernier Vers de la Stance d'Alain Chartier : & je me contenterai d'un autre éxemple du même Villon dans *les Regretz de la belle Heaulmyere ja parvenuë à vieilleſſe.*

Tollu m'as la haulte franchiſe
Que beaulté m'avoit ordonné
Sur Clercz, Marchans & gens d'Egliſe.
Car lors il n'eſtoit homme né,
Qui tout le ſien ne m'euſt donné,
(Quoy qu'il en fut des repentailles)
Mais que lui euſſe abandonné
Ce que reffuſent truandailles.

Dans les Provinces le Menu-peuple dit tous les jours, *Mais que j'aye fait cela*, pour, *Après que j'aurai fait cela. Quand je l'aurai fait.*

TOME II. PAGE 211. Voici le premier couplet d'une Chanſon qui autrefois étoit eſtimée, & elle eſt peut ètre de Mr de Benſerade,

Allés-vous-en, tous mes plaiſirs,
Celimene s'en eſt allée,

TAYLOR INST. OXFORD

Et laiſſe mon ame troublée
De deſeſpoirs & de déſirs.
Quittés-moi, ſuivés cete Belle,
Et ne revenés qu'avec elle.

Avant cet Auteur quel qu'il puiſſe ètre, Mr de l'Etoile avoit écrit dans les Stances qu'il a comencées par, *Cloris eſt Reine de mon Ame*:

Helas! cete Cloris ſi belle.
Ne ſera plus ici qu'un jour.
Mes plaiſirs allés avec elle
Et ne revenés pas juſques à ſon retour.

Malherbe avoit comencé les Stances *pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau*, par ce Vers

P. 153. *Revenés mes plaiſirs, Madame eſt revenue:*

Et je ſuis trompé, ſi ce dernier n'a fourni aux autres, la mème penſée. Mais c'eſt à quoi je ne veux point ici m'arèter, & mon obſervation eſt uniquement ſur REVENIR. La plupart de ceux qui n'ont paſſé que par le College s'imaginent que le Verbe Latin eſt venu du nôtre, ou qu'il doit ètre de la baſſe Latinité. REVENIO, dit Becman, *eſt rurſum venio. Qui eam vocem flagellant, non poſſunt diſcernere inter τὸ* REDEO, REVENIO, REVERTOR: *& unà flagellant Plautum in Amphit.* Victores, Victis hoſtibus reveniunt domum; *Terentium; in Hecyra; Ciceronem in Orat.* Cum miles reveniſſet, egiſſetque lege in hæreditatem paternam. *Prudentius Apoth.* Veniam quibus ille revenit Calcata de morte viis. Il ut pu ajouter quelqu'autre paſſage de Ciceron, & des bons Auteurs; & dire mème que Plaute n'écrit preſque jamais autrement. Dans le Vers deuſiéme de la Scene deuxième du ſecond Acte de l'*Amphitryon*

Sed hoc me beat, ſaltem quod perduelles vicit, & domum
Laudis compos revenit.

Dans le Vers vingt ſeptiéme de la Scene troiſiéme du troiſiéme Acte des *Bacchides*,

Inde, de hippodromo & palæſtra ubi reveniſſes domum
Cinctulo præcinctus, in ſella apud Magiſtrum aſſideres.

Dans le Vers vingt quatriéme de la Scene ſeconde, du quatriéme Acte de la méme piéce,

In eum nunc hæc revenit res locum, ut quid conſilii
Dem meo ſodali ſuper amica, neſciam.

Dans le Vers cent vingt quatriéme de la neuviéme Scene du quatriéme Acte,

Næ, ille edepol Epheſi multo mavellem foret,
Dum ſalvos eſſet, quam reveniſſet domum.

Et dix huit Vers plus bas, *Cura hoc. Jam ego huc revenero.* On verra le méme Verbe dans le quatriéme Vers de la Scene troiſiéme de l'Acte cinquiéme des *Menechmes*; dans le troiſiéme Vers de la premiere Scene de l'Acte quatriéme du *Mercator*; dans la *Moſtellaria*, dans les *Captifs*, dans le *Stichus*; dans le *Trinummus*, &c.

Nous avons beaucoup d'autres mots dans notre Langue, que l'on croit tirés du Latin Barbare des derniers Siécles, & que l'on trouve dans la plupart des bons Auteurs de l'Antiquité. J'en veux ici mettre quelques uns pour ſatisfaire à la curioſité du Lecteur. *Contemporaneus*, pour *être du méme tems*, dans Aulu-Gelle. *Evaginare*, pour *tirer l'épée du fourreau*, dans Juſtin, dans Hygin & dans Vegece. *Ignominioſe*, dans Arnobe. *Irrationabiliter*, dans Marcellin. *Irrationanabilis*,

dans Quintilien, dans Celſus, dans Martianus Capella & dans Apulée. *Effective*, dans Quintilien. *Hiſtoriographus*, dans Jules Capitolin. *Coadjutor*, dans les inſcriptions de Gruter, *conſiſtorium*, dans Marcellin, & dans Martianus Capella. *Renovellare*, dans Columelle. *Rapinari*, dans Varron. *Explantare*, pour tranſplanter, déraciner, dans Columelle. *Favorabiliter*, dans Quintilien, dans Seneque, dans Palladius & dans Macrobe. *Inanimatus*, dans Ciceron. *Senſatus*, pour, *un home de bon ſens*, come *Inſenſatus*, pour, *inſenſé*, dans Julius Firmicus. *Subjugare*, *Subjugatus*, dans Claudien, dans Aſconius Pedianus, dans Arnobe, dans Lactance & dans Vegece. *Temporaliter*, *Temporalis*, dans Quintilien & dans Tacite. *Univerſaliter*, dans Terence Varron. *Particularis*, *Particulariter*, dans Apulée & dans Julius Firmicus. *Tortura*, pour *gene*, *tourment*, dans Palladius. *Tortare*, dans Lucrece & dans Arnobe. *Tribulare*, pour *afliger*; & *Tribulatio*, pour, *affliction*, dans Palladius. Je me contente de ces éxemples que l'on poura voir avec beaucoup d'autres dans le Traité qui a pour titre, *Olai Borrichii cogitationes, de variis Linguæ Latinæ ætatibus*: & pour des phraſes entieres, on poura lire Jean Vorſtius *Latinitate falſo ſuſpecta*. Ces Livres ſont bons pour un Critique; & l'on y trouve du premier coup d'œil, tout ce qu'il faudroit chercher ailleurs, avec une peine qui n'eſt pas imaginable.

TOME II. PAGE 122. J'ai été le premier à reprendre dans Malherbe, le commencement de l'Ode, *Pour la Reine Mere du Roi, pendant ſa Regence*:

Si

Si quelque avorton de l'envie P. 78.
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux.

M. Ménage qui avoit lu ma Remarque, a dit à la page 388. de ſes Obſervations ſur le même Auteur, ſans m'avoir nomé, *Qu'il faloit avoir l'imagination bien gâtée pour trouver dans les Auteurs de ſemblables ordures* : & je répondis, *Qu'il faut être aveugle pour ne pas voir ces ſortes de choſes, & que quand on ne s'aperçoit pas de ces ordures, c'eſt un témoignage que l'on y eſt fort acoutumé.* Mais dans ſes *Additions & Changemens*, à la fin des *Obſervations ſur Malherbe*, à la page 581. il a été contraint de changer de ton ; & il a écrit. *Ceux qui trouvent quelque obſcenité dans*, Si quelque Avorton de l'envie, &c. *ont encor plus de raiſon que ceux qui en trouvent dans Terence*, arrige aures ; *& dans Salluſte*, arrigere animos, *le mot* aures, *&* animos, *ôtant tout équivoque.* Ce n'eſt rien dire, parce que *bander l'ire* fait le même effet ; que c'eſt le Verbe que je condane ; & que la figure ne vaut pas mieux. Il y a d'autres ordures dans Malherbe, mais en petit nombre : & les Rabbins veulent que l'on compte entre les grands Homes, ceux dont il eſt aiſé de compter les fautes. On ne cherche pas ces ordures dans les Livres ; & l'on en rougit quand on les y trouve. Qu'auroit pû dire Mr Ménage ? ſi après avoir aprouvé dans ſes *Changemens* mon Obſervation, il avoit lu dans un petit Livre que je viens de lire, *Je ſuis convaincu qu'on examine aujourdui les choſes*, &c. Et dans un autre, *On vit dans un Conſiſtoire tout autrement.* S'il eſt

Voyez P. 177. des Obſ.

honteux de faire voir ces obſcénités, il eſt encore plus honteux de les écrire ; & pour les faire éviter, on eſt forcé de les découvrir.

Voici deux Vers d'un petit fragment de notre Malherbe, aſſés étranges en toutes manieres :

P. 112. *Elle étoit juſqu'au nombril,*
Sur les ondes paroiſſante.

L'expreſſion n'eſt pas ſuportable. *Elle étoit paroiſſante juſqu'au nombril* ; & ce dernier mot eſt même de ceux que l'on ne peut plus écrire fort honètement. Plaute a dit dans le premier Acte des Menechmes, *Dies quidem ad Umbilicum dimidiatus mortuus*, pour, *il eſt midi* ; & la petite ligne qui eſt nomée *Umbilicus Solis*, eſt conuë des Aſtronomes. Le milieu de la Sicile en eſt apelé, *le Nombril*, par Ciceron : & l'on pourra voir Strabon & Varron ſur ce qui regarde le Temple de Delphes. Les Hebreux qui étoient perſuadés que la Ville de Jeruſalem étoit dans le milieu de la Terre, ont dit qu'elle en étoit le *Thabbor* ; & les Rabbins emploient ordinairement ce mot pour *Eminence*. On peut encor ſe ſouvenir de ces petits ornemens de bois, de corne ou d'ivoire que l'on mettoit à la fin des Volumes ou rouleaux, d'où nous eſt venuë la maniere de parler, *Rem ad Umbilicum deducere*. Toutes ces figures ne ſont pas pour nous ; & nous laiſſons le *Umbilicus Veneris*, aux Hiſtoriens des plantes, & aux Curieux de coquillages. Ce mot dans le ſens propre, n'apartient qu'aux Medecins & aux Sages-femmes qui diſent les choſes par leur nom : & en ceci la bienſéance & l'honèteté ne nous permettent pas de les imiter.

¶ Tous nos bons Auteurs ont raiſon de dire que les ſix derniers Vers de la Stance ſuivante, *Pour la Reine Mere du Roi, pendant ſa Régence*, ſont merveilleux ; & Monſieur le Duc du Maine qui en peut juger, les apeloit, un *beau Païſage en miniature*.

Nos chams même ont leur abondance P. 83.
Hors de l'outrage des voleurs :
Les feſtins, les jeux & la dance
En baniſſent toutes douleurs.
Rien n'y gemit, rien n'y ſoupire ;
Chaque Amaryllе a ſon Tityre ;
Et ſous l'épaiſſeur des ormeaux,
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne
Qui ſoir & matin ne reſonne
Ou de voix, ou de chalumeaux.

CHAQUE AMARYLLE A SON TITYRE, pour, *Chaque Bergere a ſon Berger* ; & il peut l'avoir écrit après Théocrite qui dans l'Idylle troiſiéme a feint un Berger qu'il nome *Tityre* amoureux d'une Bergere apellée *Amaryllis*. Virgile dans la premiere de ſes Eglogues a imité Théocrite ſur ces deux noms ; & l'on peut voir ce qu'ont écrit ſur l'origine de *Satyre* le Scholiaſte de Théocrite, de Nicandre, Euſtathe, Phurnutus, Elien, Heſychius & Macrobe dans le chapitre huitième du premier Livre des Saturnales. Peut-être que l'origine en eſt Hebraïque ; & que *Satyre* vient de SUTHERA, *vilain, difforme*, ou de SAIR, *velu*. D'autres le tirent de SATHAR *à latendo : Quod Satyri ferarum inſtar, in ſpeluncis ac nemoribus laterent, quod ab aliis jam obſervatum*, dit Heinſius, dans ſon *Ariſtarchus Sacer* à la page 307. En effet Caſaubon avoit déja dit σάθυροι, *quaſi* SATHURIM; *quod in ſpelun-*

cis fere ac montibus latere putantur.

Je pourai bien ajouter ici deux choſes ; l'une qu'il n'y a point de diference entre les Satyres & les Silenes, ſi ce n'eſt que l'on nome ainſi les derniers, quand ils ſont vieux ; & que les autres gardent leur nom quand ils ſont jeunes. L'autre eſt que *Myſtere* eſt de la mème origine que *Satyre*. C'eſt par l'explication de *Myſtere* que Caſaubon a comencé ſon Exercitation ſeizième contre le Cardinal Baronius, ſur l'an 43. *Vox μυστήριον & originem nominis eſſe Hebraïcam vix poteſt dubitari.* SATHAR *eſt occultare.* MISTAR *aut* MISTOR *eſt res abſcondita, ſecretum, myſterium igitur. Alii etymum ſic explicant παρὰ τὸ τῶν ἀκούοντας μυεῖν τὸ στόμα, quod os claudant qui audiunt.* C'eſt ce que les Anciens apeloient *Favere linguis, ore.* FAVERE, dit Feſtus, *pro* SILERE, *uſi ſunt;* & dans un autre endroit, *Paſcito linguam, in Sacrificiis dicebatur*, id eſt, *coerceto, contineto, taceto.* Sanctius l'explique pourtant d'une autre maniere, dans ſa *Minerve.* Favere linguis, *non intelligo idem eſſe quod* Tacere, *ut multi arbitrantur, ſed* bona verba dicere. *Nam credebant vitiari Sacra, ſi quis dura, mala, vel ominoſa verba loqueretur.* Tibullus lib. 2. Eleg. 2.

Dicamus bona verba, venit natalis ad aras ;
Quiſquis ades, linguâ, vir, mulierque fave,

Ovid. Faſt.

Proſpera lux oritur, linguiſque animiſque favete,
Nunc dicenda bono ſunt bona verba die.

Horat. 3. Carm. *Male ominatis parcite verbis.* Terent. Andr. *Bona verba quaſo*, id eſt, *Benè ominare*, &c.

Dans la mème Ode il y a une maniere de parler eſtropiée, baſſe & obſcure.

Et ſi les pâles Eumenides P. 82.
Pour reveiller nos parricides,
Toutes trois ne ſortent d'Enfer;
Le repos du ſiècle où nous ſommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt que le fer.

Il a mieux écrit & plus noblement dans les Stances pour le Roi alant en Limouſin :

La terreur de ſon nom rendra les Villes fortes, 26.
On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes,
Les veilles ceſſeront au ſommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'eſt pour danſer, n'aura plus de tambours.

Monſieur le Duc du Maine trouve cete Stance, incomparable : & voici en gros ce que j'ai lu dans les bons Auteurs, ſur la plupart des Vers que l'on vient de voir. Calpurnius dans ſon Eglogue ſeptième,

Licet omne vagetur
Securo cuſtode pecus, &c.
Et redit ad terras tandem ſqualore, ſituque
Alma Themis poſito, &c.
Plena quies aderit quæ ſtricti neſcia ferri.

Il y a dans le Livre 2. de Pontan, où il traite de l'Amour conjugal :

Pax Cererem redditque agris, redditque Lyæum,
Ut ſua cantantem Manela Pana ſonant.
Jam facilis, jam lata choros per prata voluptas
Ducit, & optatus rura reviſit Amor.

Et dans un Sonnet du Livre cinquième des Poëſies de Bernardo Taſſo :

Ecco ſceſa dal Ciel lieta, e gioconda
La Pace, che da noi dianzi fuggiva.

Ecco cantando con la trecciabionda
Cinta di lieti fior, di tema priva,
La Paſtorella, ove più l'herba abbonda
Menar la greggia ove più l'acqua è viva.
Ecco'l diletto; la letitia e'l gioco
C'havea in odio il mondo, hor notte e giorno
Danzar per ogni colle, e ogni prato.

Bacchylide a dit, *Que durant la Paix qui eſt la mere de la joie & des richeſſes, les Araignées ſont leur toile dans les boucliers; Que la rouille mange les épées; Que l'on ne voit plus que des feſtins; Qu'au lieu d'entendre le bruit des trompetes, on n'entend plus que des chanſons amoureuſes.*

Claudien dans le premier Livre du Conſulat de Stilicon :

Rhenumque minacem
Cornibus infractis, adeo miteſcere cogis,
Ut Salius jam rura colat, flexoſque Sicambri
In falcem curvent gladios.

Ovide dans le Vers 698. du premier Livre des Faſtes :

Bella diu tenuere viros : erat aptior enſis
Vomere : cedebat taurus arator equo.
Sarcula ceſſabant, verſique in pila ligones;
Factaque de raſtri pondere, caſſis erat.

Barlæus s'eſt acomodé de ſes penſées dans ce qu'il a fait pour le Pere Balde qui m'a regalé de ſes ouvrages :

Pugnatumque ſatis, ô Reges, deſueſcite bella :
Perfidus in falces enſis & ultor eat.

Et le Pere Balde l'avoit déja tournée en un ſens contraire :

Biſtonius ſilex
Splendere cogit enſes,

Sarcula diripiuntur agris
Latusque cingit quod fuerat ligo.

Virgile avoit peut-ètre fourni cete pensée à l'un & à l'autre dans le Vers 506. de son premier Livre des Georgiques :

Non ullus aratro
Dignus honos, squalent abductis arva colonis ;
Et curva rigidum falces conflantur in ensem.

Il y a dans le dixiéme Verset du troisiéme chapitre de Joel ; *Cudite aratra vestra in gladios, & ligones vestros in lanceas* : Dans le Verset quatriéme du chapitre deuxiéme de Jeremie ; *Judicabit gentes, & arguet populos multos : & conflabunt gladios suos in vomeres & lanceas* : & la mème expression est dans le troisiéme verset du chapitre quatriéme de Michée. On peut ajouter, si on le veut, ce qui est dans le chœur du troisiéme Acte de Thyeste.

Jam mina sævi cecidere ferri,
Jam silet murmur grave classicorum ;
Jam tacet stridor litui strepentis, &c.

Et l'on peut lire dans Claudien sur les nóces d'Honorius & de Marie,

Tibia pro lituis, & pro clangore tubarum
Molle lyra festumque canant : epulentur ad ipsas
Excubias, mediis spirent crateres in armis.

Il y a plus de quarante ans, que les *Bouts-rimés* étoient à la mode ; & en ce tems là une personne de qualité me fit donner ceux que l'on va voir, qui devoient ètre acomodés aux biens de la Paix. Come je portai le Sonnet une heure après, on se loua fort de ma diligence ; & il servira de conclusion à cete Remarque.

SONNET *de Bouts-rimés.*

TOI qui tiras de nous juſques au dernier *ſuc*,
Dont l'oreille à nos cris fut toujours *étoupée*;
Soldat du Grand Condé, Soldat de l'Archi-*Duc*
Le Ciel nous rend la Paix; ton attente eſt *dupée*,

Le vieillard la benit dans ſon age *caduc*:
La femme voit au croc ton caſque & ton *épée*;
Et l'animal qu'on peint à coté de ſaint *Luc*,
A qui manquoit de pain va ſervir de *lipée*.

Cerès pour notre bien nous ofrira ſon *flanc*;
Chacun fera gagner les Rotiſſeurs en-*blanc*;
L'Amant reveillera ſon humeur aſſou-*pie*.

Le Marchand à ſon gré débitera ſon *drap*;
L'enfant en liberté reprendra la *toupie*;
Et l'Ivrogne en repos vuidera le *hanap*.

¶ On ne ſera peut-être pas faché de voir ici quelques Obſervations ſur la même Ode de notre Malherbe.

P. 79. *Quand le ſang bouillant dans mes veines*
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantot vous ſoupiriés mes peines,
Tantot vous chantiés mes plaiſirs.

QUAND LE SANG BOUILLANT, &c. C'eſt ce qu'il appelle dans une Ode à Monſieur le Cardinal de Richelieu; *Verte Saiſon*, qui a été du gout de tant de Poëtes. Petrarque a comencé par là un Sonnet:

Tutta la mia fiorita è verde etade.

Il y a dans la premiere Scene du Paſtor Fido;

A te dunque commeſſa
Fù la mia verde età

Et dans le cinquième Livre de l'Eneïde:

Euryalus forma inſignis, viridique juventa.

Ce teint de *la Verte Saiſon*, eſt ce que Virgile apelle peut-ètre,

Lumenque juventæ
Purpureum,

Et que l'on nome avec Pindare,

Σὺ δ' ἄνθος ἥσας ἅρπι κυμαίνει.

C'eſt ce que Malherbe a exprimé parfaitement bien en écrivant, *Quand le ſang bouillant dans mes veines*, c'eſt à dire, *Quand j'étois dans l'ardeur de la jeuneſſe*. κυμαίνει, dit Eraſme Schmid dans ſon Commentaire ſur Pindare, eſt une Métaphore tirée des flots de la Mer, *in vigore eſt æſtuans & tumens*. C'eſt ce que Lucrece & Florus noment, *Freta ætatis*, *Fretum adoleſcentiæ*, come Virgile a dit dans le premier Livre des Géorgiques, *Freta Ponti*, car *fretum* ou *fervetum* vient de *ferveo*; & c'eſt ce qu'Horace a bien expliqué dans ſa Poëtique,

Intererit multum Davus-ne loquatur, an Heros,
Maturus-ne ſenex, an adhuc floriente juventa
Fervidus.

Sur ce *Freta ponti* de Virgile, j'ajouterai une Obſervation de Sanctius, & elle peut ètre de quelque ſervice: *Nec etiam neceſſe fuit Ponti etymon ſcrutari, quum pro Mari accipitur: nam propriè Mare non ſignificat, ſed regionem illam cujus Mithridates fuit Rex.* Unde Juvenalis.

Feſtino ad noſtros, & Regem tranſeo Ponti.

Ibi eſt Pontus Euxinus: & ita Pontus accipitur pro Mari, ex parte tantum, ut Fretum pro Mari, quum Fretum propriè ſit quod Græci vocant Porthmon, *à fervendo, quod ibi maximè fervet aqua, nos vocamus* Eſtrecho. *Denique paſſim legas* πόντος ἅλος, *id eſt, Pontum Maris, &* Freta Ponti, *ut aquor Maris.*

TANTOT VOUS SOUPIRIE'S MES PEINES. *Soupirer* eſt un Verbe neutre, mais il eſt Actif en cete ſignification : & les Poëtes François s'en ſervent à l'exemple des Latins. Il y a dans la cinquiéme Elégie du Livre quatriéme de Tibulle,

Quod ſi forte alios jam nunc ſuſpirat amores.

Maynard a comencé une Epigramme par les Vers ſuivans.

Aſſis au bord d'une fontaine
Où chaque fois il ſe miroit,
L'autre jour, Daphnis ſoupiroit
Ce qu'Amour lui donne de peine;

Et Mr de Racan dans une Chanſon,

Mon cœur qui ſoupire ſans ceſſe
Les ennuys dont il eſt touché.

Et ailleurs

Notre gouſt ſuit nos ans, la Vieilleſſe deſire
Un bon vin ſavoureux,
Au lieu que la Jeuneſſe inceſſament ſoupire
Les plaiſirs amoureux.

Les Italiens qui diſent auſſi bien que nous, *ſoupirer ſes peines*, diſent encore *ſoupirer un viſage, ſoupirer une perſonne.* Petrarque dans le Sonnet 219. de la premiere partie de ſes Rimes.

In quel bel viſo ch' io ſoſpiro e bramo.

Surquoi Caſtelvetro a remarqué, *Soſpiro per l'accoglienze triſte che alcune volte mi fà.* De Lingendes s'eſt exprimé en un autre ſens, de la mème ſorte, dans les Vers qui ſont au comencement de la Traduction de Renouard,

Quitte donc tes Romains, que ton ame charmée
Ne fait que ſoupirer,
Pour voir cete Princeſſe à qui ta renomée
T'a fait tant deſirer.

Les Italiens diſent encore, *Eſſere ſoupiré de quelqu'un*, *ſoſpirato ſù dalle donne*. Le Marin eſt allé un peu plus loin dans la Stance 80. du chant huitième de ſon Adone.

Che par che ſoſpirarſi voglia il cuore.

Et il en a été, ſelon quelques-uns, juſtement repris : *Soſpirarſi il cuore*, *cio è eſſalarlo tutto in ſoſpiri*, dit le Stigliani dans l'Occhiale, *è Napolitaniſmo*, *e per ciò fraſe baſſa*. Marot s'en eſt ſervi d'une autre maniere. Il a écrit dans l'Elegie 18. *Soupirer à quelqu'un de quelque choſe.*

Lors qu'ai-je dit, *pardonés à mon ire*,
Tous ne ſont tels, *j'en ai bien ſu élire*
Un tres loyal,
A qui mon cœur ſe lamente & ſoupire
Des maux que j'ai.

Joachin Du Bellay a dit, *ſoupirer des Vers.*

Si tu rencontres donc ici quelque riſée,
Ne baptiſe pourtant de plainte deguiſée
Les Vers que je ſoupire au bord Auſonien.

TANTOT VOUS CHANTIE'S MES PLAISIRS. Il a plus mal écrit,

Auſſi bien chanter d'autre choſe P. 79.
Ayant chanté de ta grandeur.

Nos premiers Poëtes chantoient de même. Baïf dans le Livre troiſième des diverſes Amours,

O ma chere ame, *il vaut mieux*
Que je chante de tes yeux.

Marot dans la Chanſon 32.

Changeons propos, *c'eſt trop chanter d'amours*,
Ce ſont clamours, *chantons de la ſerpette.*

Joachin du Bellay a dit, *Chanter de la gloire*,

Ceux qui aiment l'honneur, *chanteront de la gloire.*

Le *Chanteur* du nom de quelqu'un après les Italiens.

Non pour ce qu'un Grand Roi ait été votre Pere,
Non pour votre dégré & Royale hauteur,
Chacun de votre Nom veut être le Chanteur;
Mais parce qu'un Grand Roi ſoit ores votre Frere.
Et le Sonneur d'une gloire,
Je bâtis à ta memoire
La plus mémorable gloire
Dont je fus oncques Sonneur.

Les Italiens écrivent, *Chanter d'une choſe*; Le Guarini dans le Madrigal, *Cantar dicea*

Come cantar poſſ' io
D'Amor, ſe ſdegno ne belli occhi havete?

Pétrarque dans le Sonnet 100.

Io canterei d'amor ſi novamente.

Nous ne les imitons que quand ils écrivent:

Canta, ô Muſa, lo ſdegno e la cocente
Ira di Lancelotto.

Come l'a écrit Luigi Alamanni dans l'Avarcheïde.

Le Donne, i Cavalier, l'arme, gli amori,
Le corteſie, l'audaci impreſe, io canto.

Come l'Arioſte l'a écrit dans ſon Roland.

Canto l'arme pietoſe, e'l Capitano.

Come l'a écrit Torquato Taſſo dans ſa Jéruſalem delivrée.

L'arme canto d'Achille, i fieri ſdegni
I poco lieti, e i mal ſucceſſi amori.

Come l'a écrit Lodovico Dolce dans ſon Achilleïde

Leggiadri amanti, e donne innamorate
Vaghe d'udir piacevol coſe, e nuove,
Benignamente, vi prego aſcoltate
La bella Hiſtoria ch' il mio canto muove.

Come l'a écrit Franceſco Berni dans le Roland Amoureux du Comte Boïardo, qu'il a refait.

L'armi canto, e'l valor del grand' Heroe,

Che pria da Troia per destino a' lidi
D'Italia, è di Lavinio errando venne.

En quoi le Comandeur Annibal Caro dans son Eneïde a suivi l'original. On dit *Chanter une chose, chanter un Héros, chanter les actions de quelqu'un.*

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Je chante la Pucelle & la sainte vaillance.
Je chante un saint Guerrier, & la guerre entreprise.
Je chante les combats & ce Prélat terrible.

Malherbe acheve la Stance, & dit:

Mais aujourdui que mes années P. 79.
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules avantures
D'un Amoureux aux cheveux gris?

Les trois premiers Vers ne sont pas trop bons, mais il en faut voir la conformité. Ménandre a dit,

Γέρων ἐράστης ἐσχάτη κακὴ τύχη.

C'est le dernier malheur au Vieillard que d'aimer.

Publius Syrus apelle *crime*, ce que Ménandre apelle *Malheur.*

Amare juveni fructus est, crimen seni.

Tibulle a cru qu'un Vieillard ne pouvoit dire des fleurettes de bonne grace.

Jam subrepet iners ætas, nec amare decebit,
Dicere nec cano blanditias capite,

Properce veut dans la derniere Elégie du Livre deuxième, Qu'il ne soit permis qu'à la jeunesse de parler d'amour.

Ætas prima canat Veneres, extrema tumultus.

Et si l'on en croit Ovide qui n'entendoit pas mal la galanterie, il faut ètre jeune pour faire l'Amour & la Guerre.

Turpe ſenex miles, turpe ſenilis amor.

C'eſt ce que Malherbe a dit au Roi alant chatier la rébellion des Rochelois.

P. 62. *Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines*
En vain dans les Combats ont des ſoins diligens:
Mars eſt come l'Amour, ſes travaux & ſes peines
Veulent de jeunes gens.

Dans la premiere Scene du premier Acte du PaſtorFido, Linco a dit quelque choſe de fort naturel & de fort beau à Silvio, ſur ce ſujet,

Non è pena maggiore
Che' n vecchie membra il pizzicor d'Amore, &c.

Le même Auteur a fait un Sonnet & un Madrigal dans le même ſens. Le Sonnet comence.

Pur ſi trovò chi con ſublime ingegno:

Et le Madrigal,

Se vuoi ch' io torni à le tue fiamme, Amore.

Anacréon n'a pas été de l'opinion de tous ces Poëtes, dans ſon Ode onzième fort bien traduite en Italien & en François par Mr L'Abbé Régnier des Marets, Sécretaire perpetuel de l'Academie.

Mi dicon le Donzelle,
Amico, tu ſei vecchio,
Mirati nello ſpecchio,
Ch'il crin già ti s'imbianca,
E su'l capo ti manca.
Se mi manchin le chiome.
O ſe ſien bianche, o come,
Io no' l sò; ma sò bene
Che goder ci conviene
Quanto più ſon vicine
L'ore del noſtro fine.
A toute heure les Demoiſelles
Me reprochent que je vieillis:

Mirés-vous plutôt, diſent-elles,
Vous êtes tout chauve & tout gris.
Je ne ſai pas ſi je griſonne,
Ni ſi j'ai des cheveux, ou non:
Ce que je ſai mieux que perſonne,
C'eſt que plus la mort nous talonne,
Plus les plaiſirs ſont de ſaiſon.

Quatre Stances après celle que j'ai marquée de Malherbe, en voici une ſur laquelle j'ai à faire une Obſervation.

Ce n'eſt point aux rives d'un fleuve P. 80.
Où dorment les vents & les eaux,
Que fait ſa veritable preuve
L'Art de conduire les Vaiſſeaux.
Il faut en la Plaine ſalée
Avoir lutté contre Malée,
Et près du naufrage dernier
S'être vu deſſous les Pléiades,
Eloigné des Ports & des Rades,
Pour être cru bon Marinier.

Seneque a écrit dans la Lettre 58. *Tranquillo, ut aïunt, quilibet Gubernator eſt*, &c. Dans le chapitre quatrième du Livre de la Providence, *Gubernatorem in tempeſtate, in acie militem intelliges:* & dans le chapitre 6. de la Conſolation à Marcia, *Nec Gubernatoris quidem artem tranquillum & obſequens Mare oſtendit. Adverſi aliquid incurrat oportet, quod animum probet.* Pline dans la Lettre 26. du Livre 9. a écrit à Lupercus: *Sunt enim maxime mirabilia, quæ maxime inſperata; maxime periculoſa, utque Græci magis exprimunt* περιφανῆ, *quæ grandi ſunt ſubjecta diſcrimini: ideo nequaquam par Gubernatoris eſt virtus, quum placido & quum turbato Mari vehitur: tunc admirante nullo illaudatus,*

inglorius subit portam : at quum stridunt funes, curvatur arbor, gubernacula gemunt, tunc ille clarus, & Diis maris proximus. Julien dans la premiere Oraison sur les louanges de l'Empereur Constance Τὸ δὲ ἀντιστῆναι τῇ τόχῃ ῥωμαλεώτερον, &c. En éfet qui est le Pilote qui ne soit capable de gouverner un Vaisseau quand la Mer est calme. *Celui-là est incomparablement plus à estimer, qui prévoit l'orage, qui l'évite autant qu'il lui est possible ; ou qui se voyant dans la tempète, conduit son Vaisseau avec tant d'adresse, qu'il le conserve tout entier avec sa charge.* Je me souviens d'un passage de Vivès, qui est dans le Traité qu'il a fait, *De causis corruptatum artium* ; & je me trompe, s'il n'est dans le quatrième Livre du mème Traité. *Quis enim illa tam multa, tam varia, quibus undique circumsidemur, effugiat ? eo minus quum in curam sit rei potiùs quàm verborum intentus : ut de M. Bruto refert Fabius, non aliter quam Gubernatoris sit peritissimi atque exercitassimi, navem inter Cycladas cursu ducere.*

Un de mes amis ne trouve pas bien ici, *Lutter*, quoique Juvenal l'ait dit d'une autre maniere, qui ne laisse pas d'en aprocher :

Ille igitur nunquam direxit brachia contra
Torrentem.

Malée aujourdui *Capo Malio di sant' Angelo*, est un Promontoire de Laconie fameux par plusieurs naufrages, & dont Stace a dit dans le quatrième Livre de sa Thebaïde,

Et raucæ circumtonat ira Maleæ

Dans le deuxième, il lui donne l'Epithete de *spumans*,

Qua formidatum Maleæ spumantis in auras
It caput.

Dans le premier de l'Achilleïde,

Nec undiſona quos circuit umbo Malea.

Euſtathe en a parlé ſur le Vers 514. du quatrième Livre de l'Odyſſée : & ſi l'on en veut ſavoir davantage, on n'a qu'à lire la Géografie ſainte de Mr Bochart : & les Commentateurs de Virgile ſur le dernier des Vers ſuivans qui ſont du cinquième de l'Eneïde :

Nunc nunc inſurgite remis
Hectorei ſocii, Troja quos ſorte ſuprema
Delegi comites, nunc illas promite vires,
Nunc animos quibus in Gætulis ſyrtibus uſi
Ionioque mari, Maleaque ſequacibus undis.

Pour le reſte, il me ſemble que Mr de Malherbe avoit en vuë ces Vers de l'Ode quatorzième du Livre quatrième d'Horace,

Indomitas prope qualis undas
Exercet auſter, Pleïadum choro
Scindente nubes.

Ou ceux du premier Acte de l'Hercule Furieux de Seneque :

Hinc qua tepenti vere laxatur dies
Tyriaque per undas vector Europa nitet.
Hinc & timendum ratibus ac ponto gregem
Paſſim vagantes exerunt Atlantides.

Ces ſept Etoiles qui ont été nomées par les Grecs *Pléïades*, *Atlantides*, *Heſperides* ; & par les Latins *Vergiliæ*, ſont dans le derrière du Taureau [1], quoiqu'il n'y en ait que ſix que l'on puiſſe voir, ſelon l'opinion des Anciens ; & c'eſt ce qui a obligé Ovide d'écrire dans le quatrième Livre des Faſtes,

1 *Nos Globes & nos Planiſferes les placent dans l'Epaule.*

Pleïades incipiunt humeros relevare paternos,
Quæ ſeptem dici, ſex tamen eſſe ſolent.

Elles ſont nomées par Artus,

Αλκυόνη, Μερόπητε, Κελαινώτε, Ηλέκτρητε.

Α'στερόπη, ϗ Τηυγέτη, ϗ πότνια Μαῖα.

Et les Poëtes ont feint qu'*Electre* ne voulut jamais paroître depuis que la Ville de Troie fut ruinée. D'autres ont dit que c'étoit *Merope*, parce qu'elle avoit épouſé un home mortel; & que ſes ſœurs ou compagnes avoient été mariées avec les Dieux, ce que l'on peut voir dans le quatrième des Faſtes d'Ovide. Sur ces *Pleïades*, voyés, ſi vous avés du loiſir de reſte, le chapitre dix-huitième du premier Livre des Commentaires de Macrobe, ſur le ſonge de Scipion; le Pere Kircher dans le premier Tome de ſon Oedipe Egyptien: Schmid dans ſes Commentaires ſur Pindare, ſur ces mots ὁρᾶν πλειάδων, qui ſont de l'Ode deuxième des Néméſiaques, & ſur ces autres mots συνδρόμου Πετρᾶν qui ſont de l'Ode quatrième de Pythion. Le grand Dictionnaire de Buxtorff ſur כוכה Druſius dans ſes Fragmens des vieux Interpretes Grecs ſur le verſet 31. du chapitre trente-huitième de Job [1], *Oriona & Pleïadas & Penetralia Auſtri*. On peut voir encore le Pere Corneille de la Pierre ſur ce Paſſage du même Prophete, & Guillaume Schickard dans ſon *Aſtrocopium* où il eſt parlé de *Aſch*, *Keſil*, *Kimats*, & *Chadre-Theman*. Après cela, je n'ai rien à dire ſur ces *Pleïade*, ſi ce n'eſt que Galilée a

1 *Numquid conjungere valebis micantes ſtellas Pleïadas, aut gyrum Arcturi poteris diſſipare? Job.* 38. 31.

été plus heureux que les Anciens, puiſqu'il a découvert contre le ſentiment d'Ovide, plus de quarante Etoiles dans cete Conſtellation ; & que depuis Galilée, on en a découvert plus de cinquante avec des Lunettes qui devoient ètre meilleures que toutes celles dont il ſe ſervoit.

Dans la troiſième Stance de la Priere *pour le Roi Henri le Grand allant en Limouſin*, il a dit.

Certes quiconque a vu pleuvoir deßus nos tètes P. 240.
Les funeſtes éclats des plus grandes tempètes.

Et ailleurs,

Mais d'aller plus à ces Batailles 70.
Où tonnent les Foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme & le fer.

Il n'y a rien de plus grand que cete pluie de tempète, de fer & de feu ; & l'Auteur de la Conquète de Grenade, a encheri ſur notre Malherbe pour la redite : il a écrit dans la Stance 56. du dixiéme Chant,

Gia di ſtrali atra nube il Cielo oſcura
Onde pioggia ſgorgò di ſangue humano.

Trois Stances plus bas,

Piomba d'horrida calce ardente pioggia
Su la gente Chriſtiana ; e piomba ancora
Di Bitume, di Zolfo in varie foggia
Fiamma che dilatata arde, e divora.

La mème expreſſion eſt dans la Stance 18. du troiſiéme Chant ; dans la Stance 48. du dernier Chant & dans la ſuivante. Le Comte Boiardo dans la Stance 41. du Livre deuxiéme au Chant 15. de ſon *Orlando Innamorato*.

Hor ſi commincia la bataglia dura
E di più ſpeſſi colpi la tempeſta.

Il y a dans la Stance 19. du Chant quatrième du Roland Furieux de l'Arioſte,

Che ferro, e foco, e merli, e tetti gravi
Cader facendo à guiſa di tempeſte.

Dans le Chant 16. du même Poëme,

Grandine ſembran le ſpeſſe ſaette
Dal muro ſopra gl'inimici ſparte.

Dans la Stance 17. du Chant 8. de la Jeruſalem delivrée,

E intorno un boſco habbian d'haſte, e di ſpade,
E ſovra noi, di ſtrali un nembo cade.

Ammien Marcellin avoit deja dit dans ſon Livre 29. *Cujus occaſu in fugam dilapſi populares ejus omnes, &c. Quorum concurſu ritu grandinis inde convolantibus telis, atrox committitur pugna*: & dans le troiſième Livre, *Mazicas in unum collectos invaſit, jam tela volitantia grandinis ritu.* Je croi avoir lu la même choſe dans Saxon le Grammairien, *Dies effuſa telorum grandine tegebatur*; & c'eſt, ſi je ne me trompe, dans le Livre 8. de ſon Hiſtoire de Danemarck. Prudentius a dit de la Patience,

Fortis ad omnes
Telorum nimbos.

Quatre Vers plus bas

Et jaculorum
Nube ſupervacuam laſſaverat irrita dextram.

Et de Saint Etienne,

Primus init Stephanus mercedem ſanguinis imbre
Afflictus lapidum.

S'il eſt vrai pourtant que Prudence ſoit l'Auteur de l'Enchiridion du Vieux & du Nouveau Teſtament, parce que d'autres veulent qu'il ſoit d'*Amœnus*; & que quelques-uns l'attribuent à *Sedulius* Prêtre Ecoſſois qui vivoit ſous le Re-

gne de Théodoſe le jeune. Tout le monde ſait le Vers du Livre douzième de l'Eneïde,

It toto turbida Cælo
Tempeſtas telorum, ac ferreus ingruit imber.

Qui a été pris du Livre 8. des Annales d'Ennius, come Macrobe l'a remarqué dans le premier Chapitre du Livre ſixième des Saturnales; Et le Vers de Pacuvius eſt aſſés connu.

Sagittis, plumbo & ſaxis grandinat.

Tertullien, quand il a parlé de ces deux Villes qui furent conſumées par le feu du Ciel, a dit, *Dehinc ut Deus Cenſor eſſet, impietas ignium meruit imbres* : c'eſt dans le chapitre deuxième du Traité *de Pallio*. David s'eſt ſervi de cete maniere de parler dans le Pſeaume onzième, *Pluet ſuper impios ignem & ſulphur.* Elle eſt encore dans Claudien,

Nam flammeus imber in hoſtem
Decidit.

Et dans Petrarque,

Fiamma dal Ciel ſu le tue treccie piova.

Il ne faut pas oublier Lucrece,

Nunc ratio quæ ſit per fauces montis ut Ætnæ
Expirent ignes, interdum turbine tanto
Expediam, neque enim Dia de clade coorta
Flamma tempeſtas.

Ce *Dia*, pour, *Media*, eſt de la correction de Mr le Fevre. Malleville qui étoit un imitateur aſſés exact de notre Malherbe, pour le tour des Vers, n'a pas laiſſé perdre cete expreſſion dans ceux qu'il a faits, *pour un Seigneur qui allant à la Guerre, ceſſa de ſervir une Dame dont il redevint amoureux à ſon retour.*

Quand je me reſſouviens des Ouvrages de Mars
Et que par tant de feux pleuvans de toutes parts

J'ai vu tant de Guerriers deſcendre ſous la Terre.

On s'en eſt même ſervi en d'autres ſujets, témoin l'Achillini dans ſa *Belliſſima Mendica*:

Che ſi vaga ſes d'altro teſoro,
China la ricca e prezioſa teſta
Che pioveran le chiome d'oro.

Quoique la penſée, à mon avis, ſoit ridicule, come quelqu'un l'a remarqué avant moi; quand la Belle Geuſe un u des cheveux de couleur d'or, pour pencher ſa tète ſur ſon ſein, elle n'en devoit pas être plus riche. Il en ſeroit même tombé de ces petits Animaux qui marquent la derniere négligence, & qui acompagnent ordinairement la Pauvreté.

J'ai vu des *Pluies de Fleurs* dans Claudien ſur les Noces d'Honorius & de Marie,

Nec miles pluvia flores diſpergere ritu.
Ceſſat, purpureoque diem perfundere nimbo.

Et dans la Chanſon quatorziéme de la premiere partie des Poëſies de Petrarque

Da be' ramiſcendea
(Dolce nella memoria)
Una pioggia di fior ſovra'l ſuo grembo.

La même Pluie ſe trouve dans Stace: & l'on peut voir l'Epithalame de Stella.

Il y a des *Pluies de Roſes* dans une Chanſon de Bonacurcio Montemagno, qui eſt allegué par Roberto Titi, contre Yvo Villiomarus, ou Joſeph Scaliger, dans le vingt-troiſiéme Chapitre de ſes *Aſſertions*.

Pioggia di roſe dal bel viſo piove.

Des *Pluies de Graces* & *de Vertus*, dans Bernardo Taſſo:

Oime! quegli occhi belli onde piovea
Dolce gratia, e virtute à tutte l'hore.

Des *Pluies de Faveurs*, dans le Livre quatrième du même Auteur :

Donna gentil, tant' è il favor che piove
Da bei vestr' occhi, in varie forme e care.

Des *Pluies de Songes*, dans la derniere Stance du Chant sixième de la Jerusalem conquise :

Piovono in grembo à l'herba, i sonni queti.

Des *Pluies de Lumiere*, dans la deuxième Stance de Dante Alaghieri, qui comence, *Io son mi pargoletto* :

Ciascuna stella nè gli occhi mi piove
De la sua luce.

Des *Pluies de Peur*, dans un Sonnet du même Poëte, qui comence ; *Dà gli occhi de la mia donna si muove* :

Et da suoi vaggi sopra'l mio cor piove
Tanta paura, che mi fà tremare.

Des *Pluies de Baisers*, dans le Marin, sur les Noces de François de Gonzague & de Marguerite, Infante de Savoie,

Pioveano, bacci à groppi
Grandinavano à mille.

Des *Pluies de Plaintes* : des *Nuages de chagrin*, dans la sixième Stance des Soupirs d'Ergaste, du même Auteur ; & dans la Scene deuxième du premier Acte du *Pastor fido*.

Se fra nimbi di duolo ogn' hor m'ingombra
Pioggia di paura, e vento di sospiri.
Non son come à te pare
Questi sospiri ardenti,
Refrigerio del core :
Ma son più tosto impetuosi venti

Che ſpiran nell' incendio, e'l fan maggiore
Con turbini d'amore,
Ch' apportan ſempre à i miſerelli amanti
Foſchi nembi di duol, pioggie di pianti.

Des *Nuées de Témoins*, dans l'Epitre de Saint Paul aux Hébreux. Virgile a dit dans le même ſens,

Inſequitur nimbus peditum,

Après Homere, νέφος ἕσετο πεζῶν.

J'ai allégué ce grand nombre de Paſſages, pour faire voir que cete Figure a été la favorite de toutes les Nations: & ceux qui ont quelque conoiſſance de l'Antiquité, ſont informés pourquoi les Grecs & les Latins ont dit, *Une Mer*; *Un Monde de Richeſſes*, *de Biens & de Maux*; *Des Nuées d'hommes*; *Des Nuages de Chagrin*; *Des Greſles de Coups*; *Des Pluies de Fleurs*, *de Fer & de Feu*. En effet les Anciens nomoient une multitude, ou une abondance de choſes, *Nubem*, *Tempeſtatem*, *Legiones*, *Globos*, *Drungos*, *Mare*, &c. On peut voir André Schot dans ſes Proverbes, ἀγαθῶν θαλασσα, πόντος ἀγαθῶν; Guevart ſur Stace à la page 334. & 335. *de Nimbo Orationis*; Schoppius dans ſes Obſervations contre Claude du Verdier; & Gronovius dans les ſiennes, ſur les Ecrivains Eccléſiaſtiques. On peut joindre Gifanius dans ſes Remarques ſur la Langue Latine; Voſſius dans ſon Commentaire ſur l'Epitre attribuée à Marc Antonin; Barthius ſur le Vers de Claudien que j'ai cité, *Nec miles pluvia flores*; & les Commentaires de Martial ſur ce vers du Livre huitième de ſes Epigrames,

Nunc venient ſubitis laſciva numiſmata Nimbis.

J'ajouterai

J'ajouterai à tous ces Exemples que j'ai allégués celui de Conſtantin Manaſſès, qui dans le Portrait qu'il a fait d'Helene, l'appelle une *Foreſt pleine de Graces*, χαείτων γέμον ἄλσος: & il faudroit ètre beaucoup plus hardi que je ne le ſuis pour l'imiter.

Malherbe a dit dans l'Ode pour le Roi allant chatier la Rébellion des Rochelois, en parlant de la Victoire :

Telle en ce grand aſſaut, où des Fils de la Terre P. 57.
La Rage ambitieuſe à leur honte parut,
Elle ſauva le Ciel, & rua le Tonnere
Dont Briaré mourut.
Déja de tous côtés s'avançoient les aproches ;
Ici couroit Mimas ; là Typhon ſe battoit ;
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

Quelque Grammairien chicaneur pouroit ſoutenir que *Ruer*, eſt plus propre que *Lancer* ; que la lettre R. ſert à repreſenter les choſes dures & facheuſes : *Rebus atrocibus verba etiam ipſo auditu aſpera magis conveniunt*, dit Quintilien ; & que Virgile pour mieux exprimer la colere de Junon, a employé ſept fois, en ſix Vers la ſyllable RE.

Vela dabant lati, & ſpumas ſalis ÆRE ruebant
Cum Juno æternum ſervans ſub pectore vulnus ;
Hac ſecum : Mene incepto deſiſtERE victam ?
Nec poſſe Italiâ Teucrorum avertERE REgem ?
Quippe vetor fatis. Pallas ne exuRERE claſſem
Argivûm, atque ipſos potuit demergERE Ponto ?

G. Fabrice a compté juſqu'à douze Figures dans ce demi-vers, *Salis ſpumas are ruebant*; & Servius ſur le mot *vulnus*, a remarqué, *de præterito dolor, de præſenti malum, de utroque vulnus*: mais cete remarque m'eſt fort ſuſpecte; & je ne doute point qu'elle ne ſoit d'un autre que de Servius. Le Grammairien chicaneur pouroit alleguer Terentianus Maurus qui nome le ρω, *Hiſpidum*; & faire ſervir à ce Vers de Perſe,

Sonat hic de nare canina
Littera,

cet autre de Lucilius,

Irritata canis, quod R quam plurima dicat;

parce que ce vers marque le *Hirrire* des Chiens enragés: & le chicaneur pouroit raporter ſur la lettre R, beaucoup de choſes qui pour ètre curieuſes, n'en ſeroient peut-ètre pas plus utiles. Mais il me ſufit de répondre au Grammairien, qu'avec le Verbe *Rua*, cete Lettre eſt employée juſqu'à douze fois dans les quatre Vers de notre Malherbe, & qu'elle s'y trouvera onze fois, quand on mettra, *Lançe le Tonnere*. Les Rhéteurs en condanent mème la trop fréquente répétition, qu'ils noment ῥωτακισμὸν ou ῥωτασμὸν; & les Grecs & les Latins ne l'ont afectée en nulle maniere quand ils ont parlé de la folie des Géans, & du chatiment de leur folie.

Il eſt vrai encore que *Ruer un coup*, n'eſt plus parmi nous du bel uſage, quoiqu'il ſoit Latin, come on l'a pu voir dans le dernier Vers que j'ai allegué, *Spumas ſalis are ruebant*. Il y a dans le neuviéme livre de l'Enéïde,

Immanem Teucri molem volvuntque, ruuntque.

Dans la Scene 2. de l'Acte 3. des Adelphes de Terence,

Adolescenti ipsi eriperem oculos; post hac præcipitem darem:
Cæteros ruerem, agerem, raperem, tunderem & prosternerem. 1

Dans Plaute qui a écrit, *Æris acervos ruit*; & dans le Vers 414. de l'Apothéose de Prudence,

Ecce Gerasenos legio ruit effera porcos.

Ruer, vient de *Ruo*: celui-ci des Grecs ῥύω; & ce dernier de l'Hebreu, JARACH, *ruit*, *ejecit*, *projecit*: *Briarée*, selon quelques-uns, aussi bien que *Brave*, de ABAR, *fortificare*, *roborare*, d'où les Grecs ont fait leur βρίαω, *roboro*; βριαρὸς *robustus*, vir, virilis. Voyés sur *Briarée* le P. Kircher dans la premiere partie de son Oedype Egyptien, à la page 409. sa *Chine illustrée* à la page 143. Mr Bochart dans le chapitre 38. du premier Livre de son *Chanaan*. Mais on dit aussi peu *Briaré*, pour *Briarée*, qu'Orphé, pour *Orphée*; *Musé*, pour *Musée*; *Thesé*, pour *Thesée*, quoique Joachin du Bellay ait comencé ainsi un Sonnet,

Si Pirithois ne fut aux Enfers descendu,
L'amitié de Thesé seroit ensevelie.

Qu'il en ait comencé un autre par les Vers suivans,

Je voi Dilliers, je voi serener la tempeste.
Je voi le vieil Proté son troupeau renfermer,

Mais les mauvaises choses ne sont jamais tirées en exemple; & je croi avoir remarqué en quelque endroit, que c'est un beau mot de Saint Jerome. Je ne voudrois pas encore dire *Boré*, pour *Borée*, quoique Prudence ait écrit

1 *Notés 14. R. dans ces deux vers.*

après les Grecs, *Borras*, pour *Boreas*, dans le vers 847. de la Pſychomachie,

Seu pueros Sol primus agat, ſeu fervor ephebos
Incendat nimius, ſeu conſummabilis avi
Perficiat lux prima viros, ſive algida Borra
Ætas decrepitam vocet ad pia ſacra ſenectam;

Et que Paulin ait écrit à Nicetas, come Nicolas Heinſius l'a remarqué à la page 111. de ſon Comentaire ſur Prudence,

Te patrem dicit plaga tota Borræ

Dans la Stance que nous avons vue, les Titans ſont appellés *Fils de la Terre*, de leur mere *Tithea* qui vient de l'Hebreu TITH, *Boue*, & c'eſt pour cela qu'ils ſont només *Lutigenæ*, ou come les appelle Florus, *Terrigenæ*, ſur quoi l'on peut conſulter Gerard Voſſius dans ſon chapitre deuxiéme du troiſiéme Livre de l'Idolatrie. Quelques-uns veulent qu'il vienne de πταλνειν, *àtrahendo, vel extendendo*; d'autres ἀπὸ τῆς τίτθης, *abultione*; & d'autres de leur regard, car πταρῶδες βλέπειν, eſt, avoir le regard horrible. C'eſt à peu près ce qu'a dit Seneque dans ſon Thyeſte,

Atque ultro Deos
Terret minantes, jamque demiſſa mora
Aſſiluit aris, torvum & obliquum intuens.

Et le βλέπων ἀστεροπὰς d'Ariſtophane, *Reſpiciens coruſcationes*, après Homere qui avoit dit la même choſe d'un Sanglier

Πῦρ δ' ὀφθαλμοῖσι δεδορκὼς

Ignem reſpiciens; que notre Poëte n'a pas rendu aſſés nettement; *Et les éclairs de ſes yeux étoient comme d'un Tonnere.*

Ces Titans ſont apelés *Rephains* par les Hébreux, ou de la peur qu'ils faiſoient de leur regard, ou de leur taille prodigieuſe. Sebaſtien

Munſter a parlé des *Niphilim* ſur le quatriéme verſet du chapitre ſixiéme de la Genèſe. Il y a une Obſervation de Procope ſur ces mots, *Dans la Vallée des Titans*, qui ſont du chapitre 5. du Livre deuxiéme des Rois : & dans cete Obſervation, il dit qu'il eſt probable, que cete Vallée put avoir ce nom de la Bataille qu'ils y donnerent. Ceux qui ont quelque curioſité pour ces choſes, pouront voir les Dictionnaires ſur *Raphan* ; l'*Onomaſticon ſacrum* de Mr Leusden ſur *Rephains*, ſur *Emim* & *Zonzommim* ; la remarque d'Adam Scherzer, dans ſon *Trifolium Orientale* ; ſur Salomon Jarchi, ſur la premiere ſection de la Genèſe ; & là ils trouveront l'allegorie des Rabbins, ſur les ſept noms qu'ils ont donnés aux Titans, pour ſignifier les Arts Liberaux. J'ai même apris d'un fameux Rabbin que ce nom de *Rephains*, veut dire *Donnez* : & qu'il pouroit être celui de quelque famille particuliere. Quoi qu'il en ſoit, on ſe ſouviendra que *Gigas* eſt de la même origine que *Titan*, *quaſi γεγενῆς*, *fils de la Terre* : & Lutatius veut que dans le 341. vers du Livre 2 des Géorgiques, on liſe *Terrea progenies*, au lieu de *Ferrea*, ce qui n'eſt pas l'opinion de Taubman.

Malherbe a écrit dans l'Ode à Mr le Duc de Bellegarde,

Tel que d'un effort difficile P. 99.
Un Fleuve au travers de la Mer,
Sans que ſon gout devienne amer
Paſſe d'Elide en la Sicile ;
Ses flots par moyens inconnus
En leur douceur entretenus
Aucun mélange ne reçoivent ;

Et dans Syracuſe arrivant,
Sont trouvés de ceux qui les boivent,
Auſſi peu ſalés que devant.

L'Alphée eſt le Fleuve que notre Malherbe n'exprime point, & qui a eu le nom de *Stymphale*, de *Nyctime*, & de *Ropheas*, ou *Rophea*. Homere nome *ſacrée* cete Riviere, dans le Vers 725. de l'onziéme Livre de l'Iliade ; & Seneque après lui, a dit,

Nec ſuas profert ſacras
Alpheus undas.

Et ailleurs,

Et quos Aonius latex
Alpheuſque ſacer lavat.

Sur quoi l'on peut conſulter Plutarque dans le Traité *des Oracles qui ont ceſſé*, & la remarque de *Delrio*, ſur ſes *Eaux ſacrées*. Il en eſt parlé dans le troiſiéme Livre des Dionyſiaques de Nonnus ; dans l'Epithalame de Stella & de Violantille,

Tumida ſic transfuga Piſa
Amnis in externos longe flammatus amores
Flumina diverſo trahit intemerata canali,
Donec Sicanios tandem prolatus anhelo
Ore bibat fontes, miratur dulcia Naïs
Oſcula, nec credit Pelago veniſſe maritum.

Dans Auſone,

Quis Catinam ſileat ? quis quadruplices Syracuſas ?
Hanc ambuſtorum fratrum pietate celebrem,
Illam complexam miracula fontis & amnis ;
Quam Maris Ioniī ſubter vada ſalſa meantes
Conſociant dulces placida ſibi ſede liquores
Incorruptarum miſcentes oſcula aquarum.

Dans Virgile,

Alpheum fama eſt huc Elidis amnem,
Occultas egiſſe vias ſubter Mare, qui nunc
Ore Arethuſa tuo Siculis confunditur oris.

Et dans Feſtus Avienus,

Sic Elidis incola Pontum
Diſſicit Alpheus, Pelago ſic inſerit undas
Illæſum optatæ flumen ducens Arethuſæ.

Malherbe écrit de l'Alphée ce qu'en ont écrit Moſchus, Pauſanias, Lucien, Philoſtrate, Ovide, Seneque, Pline, Thomas Fazellus & beaucoup d'autres. Mais l'opinion qu'il a ſuivie, n'eſt pas la bonne : & il ne faut voir que Strabon dans le Livre 6. Voſſius dans le chapitre 80. du Livre 2. *de l'Origine de l'Idolatrie* : Lambertus Danæus dans ſes Obſervations ſur Heſiode, aux pages 104. & 105. Mr Bochart dans le chapitre 38. du premier Livre de ſon Chanaan.

Au reſte j'ai à dire ici ſur les eaux ſacrées de l'Alphée, que les Poëtes ont donné à d'autres Rivieres & mème aux Fontaines, la mème épithete qu'ils ont donnée à cete Riviere du Peloponèſe. Il y a dans le premier Livre des Odes d'Horace,

Nunc viridi membra ſub arbuto
Stratus, nunc ad aquæ lene caput ſacræ.

Dans le 2. des Metamorphoſes d'Ovide,

I procul hinc dixit nec ſacros pollue fontes :

& ailleurs

Fons ſacer in medio, ſpeluncaque pumice pendens.
Eſt nitidus, vitroque magis perlucidus amnis
Fons ſacer, hunc multi numen habere putant.

Opinio priſca erat, dit Lipſe ſur le Panegyrique de Pline, *Fluvios & Montes minores eſſe*

Deos, ſive Genios: & les Nymphes y préſidoient, ſi l'on s'en raporte à Servius. On en peut juger par l'Epigramme ſuivante,

Hujus Nympha loci, ſacri cuſtodia Fontis,
Dormio, dum blandæ ſentio murmur aquæ.
Parce meum, quiſquis tangis cava marmora, ſomnum
Rumpere: ſive bibas, ſive lavere, Tace.

Et par cete Inſcription ſur le bord d'une Fontaine,

NYMPHÆ LOCI.
BIBE. LAVA. TACE.

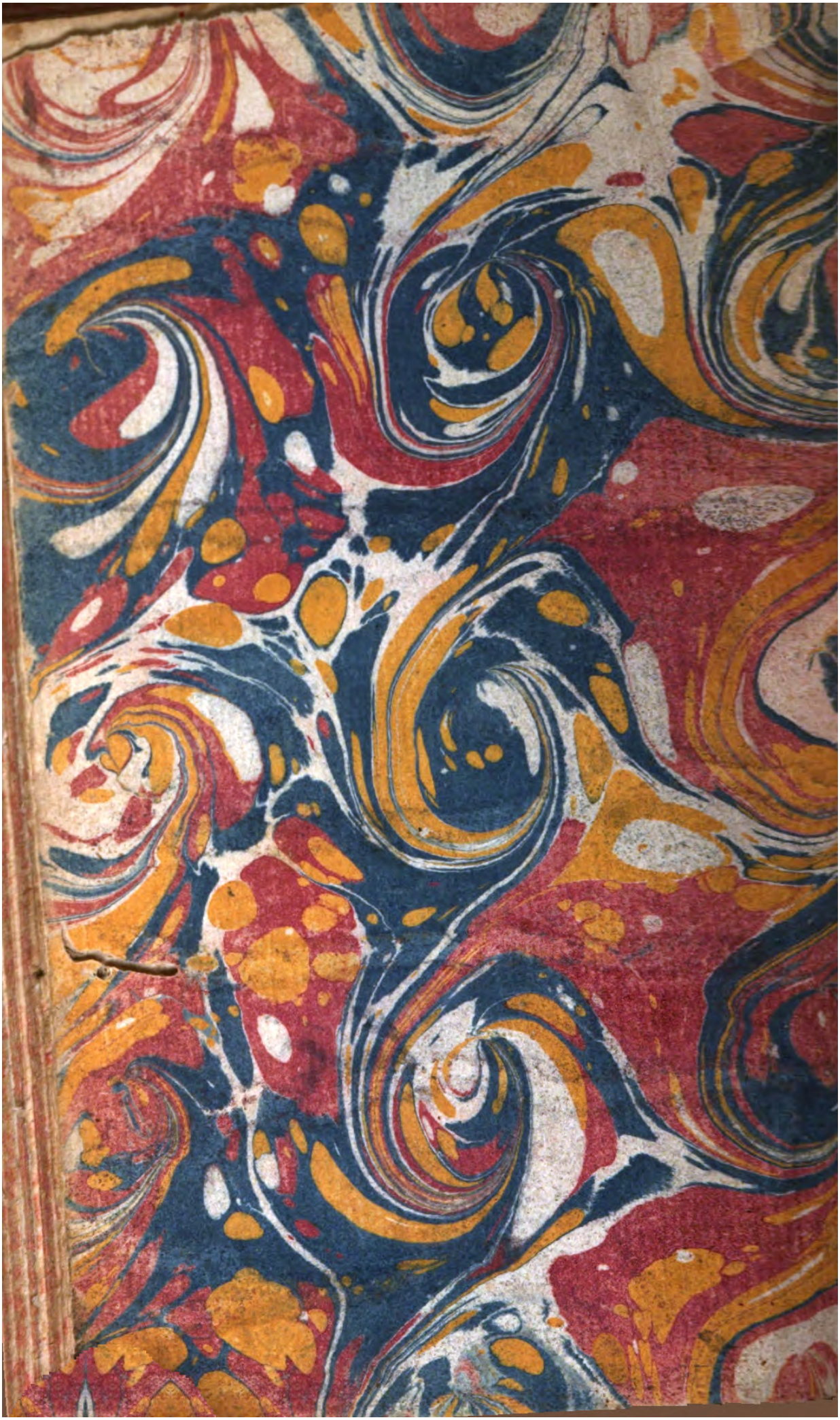
On ſe ſouviendra du ποταμοὶ Θεῖον γένος, *Fluvii divinum genus*, de l'Idylle huitiéme de Théocrite: & les anciens pouvoient bien appeller *ſacrées* les Eaux qui étoient l'objet de leurs ſacrifices. Seneque a dit dans le Livre quatriéme de ſes Queſtions Naturelles, où il parle du Nil: *In hac ora ſtipem Sacerdotes, & aurea dona præfecti, cum ſolenne venit ſacrum, jaciunt.* Dans l'Epitre 95. *Colitur non Taurorum opimis corporibus contrucidatis, nec auro argentoque ſuſpenſo, nec in theſauros ſtipe infuſa: ſed pia ac recta voluntate.* Dans l'Epitre 4. *Magnorum Fluminum capita veneramur; ſubita ex abdito vaſti amnis eruptio aras habet: coluntur aquarum calentium fontes, & quædam ſtagna, vel opacitas, vel immenſa altitudo ſacravit. Aquam colunt*, dit Julius Firmicus, dans le Livre de la *Fauſſeté des Religions Profanes*, *Aquis ſupplicant*, *Aquas ſuperſtitioſâ continuatione venerantur*: & la promeſſe d'Horace, eſt ſolennelle dans l'Ode 13. du 3. Livre

O Fons Blanduſiæ, ſplendidior vitro,

Dulci digne mero; non ſine floribus
Cras donaberis hædo.

Il faut ajouter que les Anciens faiſoient un ſacrifice de leurs cheveux, aux Rivieres. Il en eſt parlé dans le Livre deuxiéme de Pollux; dans le Vers 140. du vingt-troiſiéme Livre de l'Iliade: & il eſt remarqué dans le troiſiéme des Dionyſiaques de Nonnus; que le fils d'*Electre* ſacrifia ſes cheveux au Simoïs; dans Philoſtrate, que *Memnon* fils de l'*Aurore*, ſacrifia les ſiens au *Nil*; & pour conclure cete remarque par la Riviere qui en a été la cauſe, que *Leucippe*, ſelon Pauſanias, fit le même preſent à l'Alphée.

J'ai ſur toutes les Poëſies de Malherbe des Obſervations de cette nature, qui pouroient être de quelque ſervice pour les Gens de Lettres. On en a pu voir déja quelques-unes dans mes Oeuvres-mélées; & j'en ai mis quelques autres dans ce Recueil, pour contenter un de mes amis qui les eſtime. Mais come ces ſortes de Remarques, ne ſont pas propres pour tout le monde, je m'empecherai bien d'en fatiguer ceux qui n'aiment pas cete eſpece de Literature.

Fin des Remarques de Mr Chevreau.

3456P2